



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

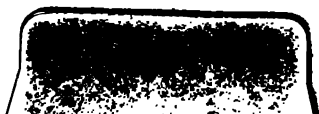
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Per. 3977 f. $\frac{31}{33}$



4

5

BIBLIOTHEQUE
RAISONNEE
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

DE JUILLET AOUT & SEPTEMBRE.

1744.

TOME TRENTE-TROIS.

Première Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLIV.

100
100

100

100

100

100 100 100 100

100 100 100 100

100

100
100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

BIBLIOTHEQUE
RAISONNÉE
DES OUVRAGES DES SAVANS
DE L'EUROPE.
Pour les Mois de Juillet, Aout
& Septembre 1744.

A R T I C L E I.

RICHARDS leben und Denkwürdige Thaten durch G. C. GEBAUER.

C'est - à - dire :

LA VIE & les Faits mémorables de RICHARD, élu Empereur des Romains, Comte de Cornouaille & de Poitou, en trois Livres. Par **GEORGE CHRETIEN GEBAUER.** A *Leipsic* chez *Fritsch*, 1744. Grand 4 de 632 pages, sans les *Tables Généalogiques*, la *Préface* & les *Indices*. Enrichi de *Figures*.

Monsieur Gebauer fait depuis longtems un des principaux ornemens de l'Académie de *Gottingen*, où il remplit la place de pré-
Tem. XXXIII. Part. I. A 2 inier

4. BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E ,

mier Professeur en Droit. La vaste Bibliothèque qu'il s'est acquise , sa grande connoissance des Belles-Lettres , & son travail assidu , l'ont mis en état d'aller au-delà de ce que peuvent des Historiens du commun. Il a pénétré par ses recherches bien au-delà de *Goldaste* , de *Gundling* , & de la foule des Ecrivains de sa Nation , pour déterrer une infinité de Faits considérables ; & son génie a su les réunir , pour établir incontestablement un Système presque entierement opposé à celui , qui domine dans l'Histoire de l'Empire.

Ce Système tend à prouver , qu'il n'y a jamais eu d'Interrègne en Allemagne , & qu'une succession continuelle d'Empereurs a rempli le Trône depuis *Frédéric II* , jusqu'à *Rodolphe de Habsbourg*. Ces Empereurs sont *Conrad de Souabe* , *Guillaume de Hollande* , & *Richard de Cornouaille*. C'est à celui-ci , Frère & Oncle des Ancêtres de Sa M. Britannique heureusement regnante , que Mr. *Gebauer* s'est attaché le plus particulièrement ; & il prouve par une suite continuelle de Faits & de Diplômes , que ce Prince a gouverné l'Empire pendant 15 ans , & qu'il y a exercé les droits les plus essentiels de la Dignité Impériale.

Cette opinion peut être paradoxes , mais elle n'en est pas moins la véritable. On en donnera les preuves dans la suite , & on a cru faire plaisir à bien des Lecteurs , en les faisant précéder d'un Extrait un peu suivi de l'Ouvrage de Mr. *Gebauer* , qui étant écrit en Allemand , ne fera pas sitôt à portée de la plupart des Curieux. Il est vrai qu'avant lui , *Jaques-Paul*
de

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 3

de Gundling avoit écrit pour *Richard*, & avoit tâché de prouver, que ce Prince avoit été légitime Empereur. Mais il y a tant de desordre & de négligence dans l'Ouvrage de *Gundling*, que la vérité même y perd son crédit, & qu'elle n'en a pas moins besoin de défenseur.

Mr. *Gebauer* nous apprend dans sa Préface, que l'idée de ses pénibles recherches lui est venue par hazard, à l'occasion d'une Critique que le P. *Steyerer*, Jésuite Autrichien, avoit faite d'un Diplôme de *Goldaste*, dans lequel *Richard* investit *Ottocare* des Etats d'Autriche & de Stirie. Il nous apprend les sources où il a puisé, comme les Actes de *Rymer*, les Ecrits de *Matthieu de Paris*, de *Thomas Wykes*, de presque tous les bons Auteurs Anglois ou Allemands, & sur-tout quantité de Diplômes, dont une partie n'avoit jamais vu le jour. Mr. *de Munch-hausen*, Ministre d'Etat de S. M. Britannique pour l'Electorat de Hanovre, s'est employé lui-même à procurer des secours à l'Auteur, & a fait graver, à ses dépens, un Diplôme, dans lequel *Richard* confirme les Privilèges du Couvent de *Walkened*. Ceux qui ont le bonheur de connoître ce Ministre, savent assez que rien n'égale l'ardeur infatigable, avec laquelle il travaille aux progrès des Sciences.

Richard, Comte de *Poitou* & de *Cornouaille*, fut le Fils puîné de *Jean Sans-terre* & d'*Isabelle d'Angoulesme*, que ce Roi avoit élevée à son Epoux *Hugue*, Comte de la Marche, aux Noces mêmes où il avoit été invité.

6 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

Cette Princesse rentra , après la mort de son Auguste Epoux , dans les bras de son premier Amant , à qui elle donna une nombreuse Lignée.

Richard naquit à Winchester , le 5 de Janvier 1209 , d'un Père malheureux. *Louis VIII*, appelé par une partie des Barons d'Angleterre , passa la Mer , & s'empara de Londres. Il touchoit à la Couronne d'Angleterre , sur laquelle il formoit des prétentions , du Chef de sa Femme *Blanche de Castille* , quand la providence trancha les jours de l'infortuné *Jean* , & fit servir cet événement même à la délivrance d'une Monarchie , qui alloit devenir une Province de cette même France , dont elle étoit destinée à arrêter les conquêtes.

Les Anglois , touchés de l'innocente jeunesse de *Henri III* , se réunirent sous le vaillant Comte de *Pembroke* , le Sauveur de sa Patrie. *Louis* fut défait à Lincoln en 1216 , & sa Flotte de cent Vaisseaux détruite par une Escadre de dix-huit Voiles sorties des cinq anciens Ports de l'Angleterre. Il rendit la paix à ce Royaume ; & *Richard* , âgé de six ans , eut le Comté de *Cornouaille* pour apanage.

Il n'avoit que seize ans , quand son Frère *Henri* l'envoya en Gascogne , pour lever des deniers , & pour recouvrer ce que les François en avoient occupé. Il battit ceux-ci en 1225 , au Siège de Riol , qu'ils lui prétendoient faire lever , & le Roi son Frère lui fit présent de la Province , que sa valeur avoit conservée. Mais *Richard* ne put pas pousser plus loin sa victoire. Les Seigneurs François , mécontents
de

Дуинскъ, 21-го Сентября, 1744. 7

de St. Louis , qui avoient promis de l'affister, se reconcilièrent avec leur Roi, & une trêve suspendit la Guerre.

Henri d'Angleterre, dépensier jusqu'à la prodigalité, inquiet, grand amateur des Voyages & des plaisirs, ne fut presque jamais placer son amitié ou sa haine comme le demandoient la raison & l'intérêt de sa Couronne. Il se brouilla avec *Richard*, infiniment plus sage & plus économe que lui, au sujet d'un Château que le Roi avoit accordé à *Walram*, brave Allemand, dont la valeur lui avoit été utile contre les François. *Richard* prétendoit que ce Château faisoit partie de son Fief de *Cornouaille*; & peu satisfait des réponses du Roi, prit les armes, ressource fort ordinaire dans ces tems malheureux, où les passions des Princes n'étoient retenues encore ni par une Religion de Morale, ni par cette subordination, qui affermit aujourd'hui les Trônes des Rois.

Sa colère fut de courte durée. *Henri*, qui aimoit dans le fond son Frère, lui accorda & la Terre litigieuse, & les Biens allodiaux, que le Duc de Bretagne avoit possédé en Angleterre ; & *Richard* rentra dans les Conseils & dans l'amitié du Roi. Cela arriva en 1227.

Peu de tems après, il contracta une seconde alliance avec le Comte de *Pembroke*, qui avoit épousé sa Sœur, en se donnant pour Femme *Isabeau*, Veuve du Comte de *Glocester*, & Sœur du Comte de *Pembroke*. C'étoit une des plus belles Dames de son Siècle; & *Richard*, en se mariant trois fois, eut le plaisir ou le bon gout, de n'admettre dans son Lit

nuptial, que des beautés parfaites. *Henri*, né en 1232, fut le premier fruit de ce Mariage.

Frédéric II, ce Prince magnanime, qui eut à combattre toute sa vie contre les Papes & contre les préjugés imbécilles de son Siècle, épousa en 1235 *Isabeau*, Sœur de *Richard*. Cette alliance, & la tendre amitié, que *Frédéric* conserva le reste de sa vie à son Beau-frère, paroît avoir été le premier acheminement, par lequel la Providence conduisit *Richard* sur le Trône de *Charlemagne*.

Une funeste dévotion, fomentée par les conseils & par les ordres des Papes, regnoit dans ces Siècles ténébreux. Les Princes croyoient devoir à la Religion ces entreprises insensées, qu'on appelloit des *Croisades*; ils se persuadoient, que, pour servir *Jésus-Christ* il falloit, en Chevalier errant, passer les Mers pour défendre son tombeau contre les Sarrasins. Des millions des plus braves Guerriers de l'Europe périrent dans ces courses. *Frédéric I* & *St. Louis* furent eux-mêmes d'illustres victimes d'un zèle, qu'allumoit la Superstition, à laquelle la raison n'avoit pas encore appris à résister.

Richard ne fut pas se défendre du préjugé dominant; il aima toute sa vie le Clergé, & sur-tout ce même Ordre de Citeaux dans lequel *St. Bernard* s'étoit distingué par ses funestes empressemens pour la conquête du St. Sépulcre. Il se croisa, en 1236; mais il ne partit pour l'Orient qu'en 1240, après avoir perdu son Epouse. Le Pape lui défendit, je
ne

220
Juillet, Août & Septembre, 1744. 9

ne sai par quel motif (a) de s'embarquer, mais *Richard* lui repliqua, en vrai dévot, qu'il étoit surpris de voir le *Vicuire de Jésus-Christ*. s'opposer à ceux qui s'offroient à servir ce divin Maître. Il fit voile de Marseille, & arriva heureusement à Ptolémaïs, où les affaires des Chrétiens étoient réduites à un pitoiable état.

Théobalde, ou *Thibaut de Navarre*, *Pierre Maucière*, Comte de Brétagne, & quelques autres Princes François, jaloux de partager leur gloire avec *Richard* jeune encore, mais supérieur à eux tous, & par le sang & par ses grands biens, & par une conduite universellement approuvée, conclurent une paix précipitée avec les Sarasins, & quittèrent la Palestine avant l'arrivée de *Richard*.

Malgré cet affoiblissement des forces des Chrétiens, *Richard* répandit l'effroi parmi les Sarasins, par la seule terreur de son nom. Le Roi *Richard*, surnommé *Cœur de Lion*, son Oncle, avoit fait une profonde impression sur l'esprit des Orientaux ; ils furent allarmés de voir un jeune Guerrier, héritier de son sang & de son nom, reparoitre sur les rives du Jourdain. On dit même qu'ils interrogèrent le Démon sur les qualités guerrières du Prince croisé, & que cet Oracle leur répondit, que le Neveu surpassoit l'Oncle en prudence, & qu'il alloit bientôt l'égaliser en bravoure.

Quelques raisons qu'aient eues les Infidèles,
il

(a) Mr. Gebauer croit que ce motif fut un soupçon du Pontife. Il craignoit que *Richard* n'allât assister son Beau-frère *Fredéric*.

il est de fait, qu'ils s'empressèrent de conclure une trêve avec *Richard*, & qu'ils accordèrent aux Chrétiens, *Jérusalem*, *Nazareth*, *Bethléhem* & plusieurs autres Places, avec la liberté d'un grand nombre de Seigneurs & de Chevaliers. *Richard* assista *Gautier de Brienne*, Lieutenant de *Frédéric II*, d'une grosse somme d'argent, & lui remit Ascalon, fortifié à ses fraix. Les Ouvrages de ce jeune Héros subsistent de nos jours, & le Chevalier d'*Arvieux* en parle avec admiration. *Richard* se rendit ensuite devant *Gaza*; &, semblable à *Germanicus*, lorsqu'il fit enterrer les os des Légions de *Varus*, il enleva les restes d'une nombreuse Noblesse Française, qui y avoit été défaite, & qui y étoit restée sans sépulture. Ces reliques furent rendues à la Terre avec toutes les cérémonies de l'Eglise.

Richard quitta la Palestine, après y avoir rétabli la paix. Bientôt après les Templiers, jaloux des Hospitaliers, eurent l'imprudence d'enfreindre la trêve. Les Chrétiens furent entièrement défaits par les Barbares, & leur règne dans la Palestine tira de plus en plus à sa fin. *St. Louis*, qui entreprit de rétablir leurs affaires, y perdit sa liberté & sa vie.

Richard, de retour en Europe, se rendit en Sicile, pour s'y aboucher avec son Beau-frère *Frédéric II*, qui le reçut avec la tendresse d'un Père & avec la confiance d'un ami. Bientôt *Richard* s'offrit à reconcilier l'Empereur avec la Cour de Rome, qu'il ne connoissoit pas assez encore. Le jeune Prince fit un voyage inutile. *Grégoire IX* exigea pour première
con-

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 11

condition , que l'Empereur eût à promettre sous serment, qu'il se soumettroit absolument à tout ce qu'il plairoit au Pape d'ordonner. L'Empereur , en Prince généreux , n'imita point la dureté de son ennemi ; il accorda à *Richard* la liberté de quelques Cardinaux qui tenoient le parti du Pape , & qui allant se rendre à Rome pour y aider à déposer l'Empereur , dans un Concile assemblé pour cet effet, avoient été pris sur Mer , dans une bataille que *Henri* , Fils de *Frédéric* , gagna sur les Génois.

Richard se pressoit de revenir à Londres ; il partit peu de tems avant la mort de sa Sœur l'Impératrice , & revint à Londres en 1242, où il fut reçu en Héros , par le Roi, la Reine & les principaux Barons du Royaume. Il eut bientôt occasion de faire briller ses talens, dans une guerre assez injuste , que *St. Louis* fit à *Henri*. La dévotion du Roi François ne l'empêcha pas de rompre la paix, sur les plus frivoles prétextes , & d'enlever le *Poitou* à *Richard* , qui avoit délivré tant de François de leurs chaînes. La Reine , Mère de *Henri*, redevenue Françoisé , trahit son Fils, qui fut envelopé par l'Armée supérieure de *St. Louis*. *Richard*, en Hérbs, quitta ses armes, & passa tout seul dans le Camp des François, où il obtint une trêve de 24 heures, dont *Henri* profita pour se sauver à Saintes. Ce Roi, toujours volage, oublia bientôt les dangers de sa situation ; il s'y livroit aux plaisirs, quand un Seigneur François, délivré de l'esclavage par *Richard* , informa secrètement son bienfaiteur

fauteur du dessein des François. Ils alloient investir Saintes , & charger de fers , à ce qu'ils disoient , le Roi d'Angleterre & ses Barons , quand *Henri* profita de l'avis , & se sauva à la hâte. Ce Roi peu fortuné , qui étoit deux fois redevable de sa liberté à son Frère , lui eut encore l'obligation de la paix , que *Richard* obtint par les instances des Seigneurs dont il avoit été le libérateur.

Mais la reconnoissance n'augmente pas à proportion des bienfaits. *Henri* fut assez ingrat , pour vouloir ôter la Guyenne à son Frère , & assez inhumain pour attenter à sa liberté. *Richard* se sauva par Mer , & dans le fort d'une tempête , dont il fut surpris , il voua à Dieu une Abbaye de l'Ordre de Citeaux. Il accomplit son vœu en fondant l'Abaye de *Hayles* , dont les Bâtimens & les Revenus répondirent à la haute naissance & aux grands biens du Fondateur. L'année d'après en 1243 , *Richard* épousa , en secondes Noces , *Sanche de Provence* , Sœur des Reines de France & d'Angleterre , & de *Blatrix* , Favorite du Père , qui lui légua toutes ses Terres. *Richard* n'aimoit pas , à moins d'une beauté parfaite , & il en retrouva une dans cette Princesse , qui lui donna en 1249 , un fils , qu'on nomma *Edmond* , & qui fut son héritier. Le Roi , réconcilié avec son Frère , lui accorda une pension de mille Marcs , & plusieurs Terres. *Richard* en profita , & fut s'enrichir , sans déroger à sa libéralité. Il assista les Hospitaliers de mille Livres Sterlings , & l'Empereur *Baudouin* de Constantinople s'en ressentit,

Juillet, Aous & Septembre, 1744. 13

tit, quand il fut obligé de chercher du secours à Londres.

Une aventure singulière manqua alors d'attirer à l'Angleterre le dernier des malheurs ; car dans ces tems infortunés l'Excommunication des Papes méritoit bien ce nom-là.

Innocent IV ne fut pas content du cinquième Dénier de tous les Revenus du Clergé d'Angleterre, que *Grégoire IX* avoit obtenu en 1240. Il vit, par hazard, des Prélats Anglois ornés de Chapes brodées d'or, & s'avisâ d'en prétendre de pareilles de tous les Couvens de l'Ordre de Cîteaux de ce Royaume. Il fallut en passer par-là, après bien des remontrances. Les ordres du Pape étoient positifs, & il n'y avoit alors aucune Tête couronnée en Europe, qui osât résister en face à ce Père sévère.

Richard a vécu dans des tems trop malheureux pour avoir pu se défendre de cette dévotion monastique, qui y usurpoit le nom de la Piété. Il ne s'y livroit pas absolument à la vérité souvent, il défendit les libertés de l'Angleterre contre les Papes, & il sauva d'un massacre général les Juifs accusés d'avoir martirisé un enfant à Lincoln en 1255 ; mais il aima toute sa vie les Ecclésiastiques, & regretta même les sommes, qu'il avoit employées à fortifier ses Châteaux, sommes qu'il auroit pu, à ce qu'il croyoit, employer plus saintement. Il alla, en 1247, en pèlerinage au Tombeau de *St. Edmond*, Archevêque de Cantorbery, mort depuis peu, & enterré à Pontigui en Bretagne. Il fit consacrer, en 1251,

sa

sa nouvelle Abbayé de *Hayles* avec la même pompe qui accompagne les Couronnemens des Rois. Le Roi, la Reine, treize Evêques & trois cens Chevaliers, y furent traités avec cette magnificence, qui étoit particulière à *Richard*. Ce bâtiment avoit coûté 10000 Marcs d'Argent, somme immense pour ce Siècle. Sa libéralité pour le Clergé ne pouvoit manquer de plaire au Pape; aussi *Innocent IV* lui fit-il un accueil distingué, quand le Comte lui vint rendre visite à Lion en 1250. Pour être dévot, *Richard* n'en étoit pas moins magnifique dans le cours de sa vie publique. Ses libéralités fréquentes & extraordinaires, la pompe de sa Cour, la magnificence de ses habits & de ses festins, le nombre des Chevaliers attachés à son service, étoient également célèbres par toute l'Europe. Tant de dépenses paroïssent devoir appauvrir *Richard*; mais ses fonds étoient immenses, & ils augmentoient tous les jours. Il se trouva en état de faire, à plusieurs reprises, des prêts très considérables au Roi son Frère, & même au Pontife, quoiqu'enrichi des tributs de toute l'Europe. On est assez embarrassé à trouver les ressources de cette opulence, si rare dans ces tems-là, & dont le Roi son Frère ne donnoit pas l'exemple à *Richard*. On en cherche une des causes dans les mines d'Etain de *Cornouaille*, qui furent poussées avec vigueur du tems de *Richard*, & qui étoient alors uniques dans leur genre. On sait encore que les prêts qu'il avoit faits au Roi son Frère lui revinrent avec usure, parce qu'ils furent payés en nouvelle

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 15

velle monnoie, de meilleur poids, & qu'on avoit précautionnée contre les rogneurs, en ne laissant rien de vuide dans toute la surface du métal. *Henri* lui accorda de plus la moitié des Revenus de la Monnoie, & lui fit présent de quantité de Terres. Dans une autre occasion le Roi lui engagea les Juifs du Royaume pour une somme de 8000 Marcs, & *Richard* tira peut-être de grands avantages de cette protection. Même le Pape *Innocent* le paya d'un fonds assez singulier, c'étoit l'argent provenu des Dispenses, que ce Pontife accordoit à des Croisés repentis, & qui se libéroient de leurs vœux, moyennant une certaine somme. Mais il est assez évident, que l'opulence fameuse de *Richard* ne peut pas être fondée uniquement sur ses Revenus: les Rois de son tems en avoient de plus grands, & cependant aucun d'entre eux n'égalait ses trésors. Mr. *Gebauer* attribue ces richesses à sa prudence & au bel ordre qu'il faisoit regner dans ses affaires. Le Roi *Henri* appuie cette opinion dans une Lettre écrite aux Barons de Londres. Il y convient sans façon, que son Frère avoit la réputation d'être plus prudent que lui, & il excuse de certaines nouvelles Fortifications, qui allarmoient la ville, par l'exemple de *Richard*, qui bâtissoit de même; c'étoit, au dire du Roi, une preuve que la dépense ne pouvoit pas être mal placée.

Innocent étoit le grand ami de *Richard*, il lui offrit les deux Siciles en 1253: mais ce Prince prévoyant demanda des Cautions & des sûretés; cela fit échouer la négociation.

Peu

Peu avide de Terres, il avoit cédé la Guyenne à son Frère dès 1243, & la Couronne de Sicile étoit offerte à des titres trop onéreux, pour pouvoir tenter un Prince éclairé. *Charles d'Anjou* fut moins scrupuleux dans la suite, il ne rougit pas de se rendre tributaire du Pape, pour arracher la Sicile au légitime héritier.

L'âge de *Richard* & l'expérience le rendoient tous les jours plus respectable. Mr. *Gebauer* rapporte plusieurs conseils salutaires, qu'il donna au Roi son Frère, qui le nomma, avec la Reine, Régent du Royaume, lorsqu'il passa en France en 1252; ce fut encore de *Richard*, que ce Prince voluptueux emprunta les 8000 Marcs, que couta ce voyage inutile.

Le tems approchoit, où la providence avoit résolu de faire monter *Richard* sur le premier Trône du Monde. *Guillaume*, Comte de Hollande & Roi d'Allemagne, avoit été tué par les Frisons en 1256. *Alexandre IV* avoit défendu aux Electeurs de penser à *Conradin* de Souabe, unique rejetton d'une Maison illustre, que les Papes avoient résolu de détruire. Les Princes Allemands étoient trop jaloux les uns des autres, pour se réunir en faveur de quelqu'un d'entre eux. *Ottocare*, Roi de Bohême, ne vouloit pas de la Couronne pour lui-même, & il étoit encore moins porté pour un Prince d'entre ses Collègues, qu'il méprisoit trop, pour vouloir se donner un Supérieur de leur nombre. La France étoit, à juste titre, suspecte aux Electeurs. On chercha par toute

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 17

toute l'Europe un Prince d'un Sang illustre, d'un mérite reconnu, & qui fût par lui-même en état de supporter le faste d'une Cour Impériale.

Conrad, Archevêque de *Cologne*, tout-puissant dans l'Assemblée des Princes, pendant la captivité de l'Electeur de *Mayence*, proposa *Richard*, qui avoit envoyé des Ambassadeurs pour sonder les esprits. Le Sang, le mérite, & les grands trésors de ce Prince étoient connus, & il étoit allié de bien près aux puissantes Maisons de Souabe, de Saxe, & de *Lunebourg*. On entra en Négociation. L'Archevêque de *Cologne* demanda 12000 Marcs pour sa peine, dix-huit mille Livres Sterlings pour *Louis de Bavière* Electeur Palatin, & 8000 Marcs pour celui de *Mayence*, dont une partie devoit servir à payer sa rançon à *Albert* de *Lunebourg*, qui l'avoit fait prisonnier à *Volkerode* dans l'*Eichsfeld*. On offrit la même somme aux trois autres Electeurs, qui, selon toutes les apparences, la refusèrent.

Mr. Gebauer défend ici son Héros de deux accusations populaires. La première est également défavorable à *Richard* & aux Princes Allemands. On reproche à celui-là d'avoir acheté les voix, & à ceux-ci de les avoir vendues. Mais il est aisé de faire voir, que les Electeurs de ces tems-là ne donnoient jamais leur voix sans une récompense, qui paroît avoir été taxée à 4500 Marcs, puisqu'*Albert* de Saxe disposa de cette somme, en 1291, comme d'une dette légitime. *Richard* n'a donc fait que ce qui étoit d'usage, ou s'il s'en

Tom. XXXIII. Part. I. B est

est éloigné , ce n'est qu'en ajoutant à un prix établi avant lui. De nos jours les Empereurs font encore un présent de 10000 écus à chacun des Electeurs ; mais ce présent reste à leur Ministre.

Le second préjugé vient principalement de *Matthieu de Paris*, qui ne voyoit que d'un œil d'envie sortir des Iles Britanniques des sommes énormes , dont les Couvens ne profitoient pas. Il a accusé *Richard* d'avoir appauvri l'Angleterre, & toute la foule des Historiens a répété le même reproche , sans en excepter *Mr. de Rapin*. Il est sûr que *Richard* fit sortir du Royaume 700000 Livres Sterlings , somme énorme & incroyable pour son tems ; & les Auteurs contemporains parlent avec admiration des vingt-huit barils , dont chacun tenoit trois muids de vin , & qui vinrent en Allemagne remplis de bons Sterlings. Malgré ce fait reconnu , *Mr. Gebauer* trouve d'autres causes de la misère, où l'Angleterre fut réduite dans ces tems-là. Le Gouvernement imprudent de *Henri*, les exactions des Papes , & plusieurs années de disette consécutives épuisèrent les Peuples. On pourroit ajouter , qu'il y a actuellement en Europe un Royaume électif , dont le Roi est absent, & n'y fait jamais de voyage, sans y faire transporter de grosses sommes de ses Pais héréditaires ; & cependant personne n'accuse ce Roi d'appauvrir ses véritables Sujets , ou d'agir contre les intérêts de sa Maison.

Arnold, Archevêque de Trèves, tourna ses vues d'un autre côté. Piqué d'être taxé à un tiers

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 19

tiers de moins que son Collègue, il proposa *Alphonse* Roi de Castille, amateur des Sciences, & sur-tout de l'Astrologie, à qui les Savans ont donné le surnom de *Sage*, titre glorieux, que *Mr. Gebauer* ne croit pas lui être dû. Cet Electeur se rendit le premier à Francfort, & muni, à ce qu'il prétendoit, des Pleins-pouvoirs des Maisons de Brandebourg, il proclama le Roi de Castille, à qui *Albert* de *Saxe* donna aussi sa voix. On ne compte pour rien les Pisans, qui eurent la ridicule audace de nommer Empereur ce même *Alphonse*, en leur propre & privé nom, ni plus, ni moins, que s'ils avoient représenté la Diette de l'Empire.

Une double Election fut le fruit de ces divisions. *Conrad* de *Cologne*, à qui *Arnold* ferma les portes de Francfort, se contenta d'être sur les Terres de Franconie, & y proclama *Richard* le 13 de Janvier 1257, assisté de *Louis* de *Bavière*, & nanti de la Procure de l'Electeur de Mayence, encore prisonnier. *Ottocar* fit paucher la balance en faveur de *Richard*; il quitta les intérêts d'*Alphonse*, pour lequel il avoit paru incliné, & donna la pluralité au Comte de *Cornouaille*. Le Roi de Bohème possédoit à peu-près les mêmes Terres, dont la Maison d'Autriche est aujourd'hui la maîtresse; il offrit de recevoir les investitures de ses Terres, de la main de *Richard*, & de l'assister, en cas de besoin, de seize mille combattans. Ce fait décisif se trouve dans une Lettre, que *Richard* écrivit au Légat du Pape, & qui est conservée dans les Collections de *Rymer*.

On nomma aussitôt des Ambassadeurs pour inviter *Richard* à venir prendre possession de l'Empire. *Conrad de Cologne* y alla lui-même, recevoir la récompense de ses services, qui fut entre autres une Mitre couverte d'or, dont *Matthieu de Paris* parle avec envie. *Richard* accepta l'offre des Electeurs, en jurant avec des expressions extrêmement remarquables, qu'il n'acceptoit l'Empire que pour y rétablir l'ordre & la tranquillité.

Richard se mit en chemin avec une suite proportionnée au haut rang, où il alloit être élevé. Il apprit en arrivant en Allemagne, que l'Archevêque de *Mayence* avoit défait devant Boppard l'Electeur de Trèves, son ennemi. Ce Prélat venoit d'être relâché, après que *Richard* eut payé sa rançon. Les deux Electeurs de *Mayence* & de *Cologne*, accompagnés de plusieurs Evêques & Princes de l'Empire, couronnèrent *Richard* & *Sanche* sa Femme, Roi & Reine d'Allemagne, à Aix la Chapelle, le 17 de Mai 1257.

Richard, assis sur le Trône Impérial, se servit de sa nouvelle puissance pour récompenser ses Amis. Il accorda plusieurs graces à l'Electeur & à la Ville de *Cologne*, & donna de nouveau le Fief du Comté de *Namur* à *Henri de Luzelbourg*. Il confirma les Privilèges de l'Ordre Teutonique, & des Villes Impériales de *Francfort*, *Wezlar*, *Fridberg*, *Oppenheim*, *Gelnhausen*, & *Nimègue*; renouvela les graces accordées par ses prédécesseurs au Couvent de *Walkenried*, & fit, en un mot, tout ce qu'il convient de faire à un Empereur. *Matthieu de Paris*

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 21

Paris lui-même, à cette occasion, exalte la prudence de *Richard*, quelque chagrin qu'il fasse paroître contre son Election. Wormes même, qui s'étoit déclarée pour *Alphonse*, le reconnut pour Empereur, moyennant mille Marcs, que ce Prince généreux fit payer à cette Ville ; & *Spire*, attachée auparavant au même Prince, reçut de *Richard* la confirmation de ses Privilèges. Mr. *Gebauer* croit, qu'*Arnold* de *Trèves* lui-même se désista alors de son opposition.

Alphonse ne fut pas assez Philosophe pour renoncer de bonne grace à une dignité, qu'il n'avoit ni la volonté ni les moyens de défendre, ou même de posséder. Il combattit de la plume, ordonna à *Richard* de sortir des Terres de l'Empire, & demanda à *Henri* lui-même du secours contre son Frère. Mais *Richard* lui répondit avec vigueur, & se hâta de retourner en Angleterre, où tout étoit dans la dernière confusion. Le Roi venoit d'être détrôné en quelque manière à *Oxford*, & il avoit été forcé à jurer des articles très injurieux à l'autorité Royale. *Londres* souffroit une famine extrême, & *Richard* devoit sa présence à sa Patrie, à son Frère, & à son Roi. Il y revint en 1259. Il se hâta d'envoyer de *Hollande* cinquante Vaisseaux chargés de bleds pour soulager la Capitale. Mais quand il voulut débarquer lui-même, on lui refusa l'entrée du Pais, & il fut obligé de jurer de se soumettre aux mêmes articles, qu'on avoit prescrits au Roi. Il entra à *Londres*, après avoir satisfait les Barons, & s'y prépara au voyage de *Rome*, où les Empereurs de ces

tems-là étoient obligés d'aller recevoir la Couronne Impériale de la main du Pontife. *Henri* lui promettoit même des subſides pour ce voyage onéreux, & *Alexandre IV* l'invitoit avec les expreſſions les plus tendres. Ce Pape recommanda fortement aux Princes de reconnoître *Richard*; mais il ne vécut pas aſſez pour ſe faire obéir.

Ce fut dans ce tems-là, que *Richard* fit préſent à l'Oncle de ſa Femme, *Pierre* Comte de Savoie, de la Seigneurie de Condamine, ſituée entre Berne & Morat. Il eſt sûr qu'il n'y a pas de Terre de ce nom aujourd'hui, & je penſe que *Guichenon* parle du Pont de *Guemine*, Village qui eſt ſitué entre les deux Villages qu'on vient de nommer.

Richard revint en Allemagne en 1260, mais ſa préſence ne fut pas de longue durée. Il y convoqua une Diète, & y fit d'excellens réglemens pour la ſûreté des Grands-chemins. Il y accommoda pluſieurs querelles entre des Villes Impériales, & entre des Princes, & ne plaignit point quelques milliers de Marcs pour ſatisfaire ceux qui ſe croyoient les plus lèzés. Cela prouve, avec une infinité d'autres faits, que *Richard* ne s'étoit pas épuisé à ſon premier voyage; qu'il n'avoit pas été pillé par les gens de *Mainfroi* de Sicile, & qu'enfin les Princes Allemans ne l'y abandonnèrent pas, après l'avoir appauvri; fables injurieuses, qui ont paſſé de plume en plume juſqu'à nos jours. Ce fut auſſi dans ce tems-là que *Richard* prononça en faveur de *Marguerite* Comteſſe de Flandre & de Hainaut, qui étoit en
pro-

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 23

procès, & même en guerre avec ses propres enfans du premier Lit. Le Comte de *Wurtemberg* reconnut alors *Richard*, & en tira une récompense de mille Marcs. Cet Empereur assista dans la même année *Hildebold*, Archevêque de Brème, contre les Comtes de *Holstein*, & se fit reconnoître par les Princes de cette Maison. Siennes, Boulogne, Florence, & Rome même le reconnurent; & cette Capitale du Monde le nomma Sénateur, dignité unique & Royale. Cela est démontré par une Lettre d'*Urbain IV*, qui lui-même considéra *Richard* comme le véritable Empereur, du moins dans ce tems-là. Dans cette même année 1260 mourut l'Impératrice *Sanche*, seconde Femme de *Richard*.

Ce Prince revint en Allemagne pour la troisième fois en 1262, à peu près comme les Princes de Saxe se rendent en Pologne, & y assistent aux Diètes tous les deux ou trois ans. Ce voyage, aussi-bien que le suivant, sont ignorés de presque tous les Historiens Allemands.

Là *Richard* ménagea un accommodement entre *Philippe de Hohenfels*, son Vicaire pour les Provinces du Rhin, & entre l'Electeur de *Mayence*. Il enrichit le Trésor d'Aix la Chapelle de plusieurs dons précieux, d'une Couronne Impériale, d'un Sceptre, d'un Globe, & de deux Habits Impériaux. Il donna à *Ostocare* l'Investiture de l'Autriche & de la Styrie, que ce puissant Prince ne possédoit encore, que par le droit de convenance. Il releva la Ville de Zurich du Ban de l'Empire, auquel *Conradin* l'avoit condamnée assez mal à

propos. Il confirma les libertés de Strasbourg & de Haguenau, donna des Terres à l'Evêque de Bâle, & un Vassal de qualité à l'Archevêque de Trèves, & exerça plusieurs actes, qui n'appartiennent qu'à un Empereur. Mais *Richard* fut bientôt obligé de repasser en Angleterre. *Henri* s'étoit fait relever par le Pape, des Sermons qui le lioient envers les Barons. Une Guerre civile suivit cette démarche en 1264; & *Richard* y accompagna le Roi son Frère, qui se laissa surprendre à Lewes par *Simon de Montfort* Comte de *Leicester*, Chef des Mécontents. *Edouard* I, alors fils aîné du Roi, y fit des merveilles; mais il se laissa emporter à son ardeur, & s'écarta trop en poursuivant les fuiards. *Richard* y fut fait prisonnier lui-même, & souffrit une captivité fort dure pendant quatorze mois. Le Roi & le Prince héritier furent obligés de se rendre aux rebelles après la Bataille.

Les mécontents se brouillèrent bientôt entre eux. *Gilbert de Clare*, Comte de *Glocester*, fit évader en 1265, *Edouard*, qui défit le Comte de *Montfort* à *Evesham*, & ce Chef des Rebelles périt dans le Combat, où le Roi, quoique libre en apparence, avoit été obligé de combattre à ses côtés contre son propre Fils. *Richard* recouvra sa liberté, & malgré les desordres, qu'on avoit faits sur ses Terres, il fut encore en état de faire des prêts considérables au Roi son Frère.

Ce fut apparemment la prison de *Richard* qui releva les espérances d'*Alphonse*, & qui fit prendre parti à *Urbain* contre l'Empereur légitime.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 25

gtime. La première fausse démarche du Pape fut de donner, en 1263, le titre de *Roi des Germains* au Roi de *Castille*, sans le refuser encore à *Richard*. Cela arriva dans le tems que tout l'Empire alloit se réunir en faveur de *Richard*. *Albert* de *Saxe* l'avoit reconnu, aussi-bien que l'Electeur de *Trèves*; & celui de *Brandebourg*, dont la voix manquoit encore à *Richard*, étoit dans la disposition de se soumettre, de l'aveu même d'*Urbain*, comme on le voit dans l'Instrument, par lequel il cita les deux Prétendans pour décider de leurs droits.

Ce Pontife, avide d'étendre ses droits, prétendit être juge de ce fameux différend; & *Alphonse* le reconnut pour tel. Quel triomphe pour l'Evêque de Rome, que de se voir le maître de disposer du premier Trône du Monde, aussi absolument qu'il auroit pu disposer d'un Pré dans le Patrimoine de *St. Pierre*! *Richard*, qui n'ignoroit point le pouvoir des Papes, envoya des Ambassadeurs, & disputa le terrain, en se compromettant le moins qu'il étoit possible, dans un Siècle malheureux, où le poids des Armes Ecclésiastiques avoit écrasé les plus grands Princes. Il laissa expirer le premier terme assigné par le Pape. Celui-ci en fixa un second, mais la mort l'enleva, avant que ce terme fût échu.

Clément IV, son successeur, tâcha de disposer *Alphonse* à se désister de sa prétension, & sur son refus, fixa un nouveau terme en 1267. Moins partial qu'*Urbain*, il considéroit que *Richard* avoit pour lui la pluralité des Voix,

le Sacre d'Aix la Chapelle, & la possession des Droits Impériaux ; au-lieu qu'*Alphonse* n'avoit jamais paru en Allemagne, n'y avoit exercé aucune juridiction, & n'avoit plus que l'Electeur de *Brandebourg* de son côté, qui même ne lui étoit plus guère attaché. Mais *Clément* mourut bientôt après *Conradin*, qu'il avoit fait condamner ; & une longue vacance du Siège de Rome retarda la décision du procès de *Richard*, qui mourut lui-même, avant qu'un nouveau Pape eût été créé. *Alphonse* lui survécut, & forcé à la fin par *Rodolphe*, & par l'Excommunication Papale, il résigna avant sa mort ce titre chéri, dont il n'avoit jamais eu la réalité.

Richard avoit investi le Comte de Savoie des Terres, que la Maison de *Kibourg* avoit possédées en Suisse, il lui avoit accordé la Vallée d'Aosta, & le Chablais, & l'avoit créé Vicaire Général de l'Empire. Il avoit décidé, en 1267, en faveur de *Jean Duc de Brabant*, & l'avoit investi des Terres de son Frère aîné, déclaré inhabile. *Richard* n'avoit donc jamais perdu de vue l'Allemagne. Il y fit même un quatrième voyage en 1268. Là il abolit les Péages onéreux, qui détruisoient le Commerce du Rhin ; il ôta un Impôt de nouvelle invention, que le Magistrat de Wormes avoit établi, & il tint en 1269, une Diète dans cette même Ville. Les Electeurs de *Trèves* & de *Mayence*, & *Louis Palatin*, y assistèrent, avec plusieurs Evêques & Princes de l'Empire. Il y imposa aux Juifs un Tribut annuel de 200 Marcs. Il accorda au Comte de *Cazen-Ellenbogen*,

bogen, que ses Terres pussent passer à sa Fille, au défaut d'Enfans mâles, & il y combla de ses graces impériales plusieurs Communautés Religieuses. Ce fut dans ce tems-là que *Richard*, déjà sexagénaire, devint amoureux d'une jeune Beauté. C'est *Béatrix de Falkenstein*, qui le charma, & Mr. *Gebauer* a eu beaucoup de peine à en déchiffrer le nom. *Richard* avoit toujours été galant, & il avoit aimé la beauté, même hors du Lit nuptial. La Famille de *Burford* est descendue d'un Fils, que l'Amour avoit donné à ce Prince.

Un Empereur ne trouve guère de cruelle. *Béatrix* fut mariée à *Richard* le 16 de Juin, 1269, & bientôt après, ce Prince, éperdument amoureux d'elle, l'emmena avec lui, en Angleterre. Il y confirma, en 1270, un Contrat de vente, passé entre *Albert de Brunsuio* & *Ludolfe* Comte de *Dassel*. *Edouard I*, alors encore héritier de la Couronne, s'étant croisé pour l'Afrique, avec *Henri* Fils de *Richard*, confia ses Fils à ce sage Oncle; mais la Providence avoit préparé de nouveaux malheurs à l'Empereur.

Deux Fils de *Simon de Montfort* rencontrèrent à Viterbe le Prince *Henri*, Fils aîné de *Richard*, Prince de grande espérance, qui de retour de l'Afrique, s'y trouvoit avec *Philippe* Roi de France, & *Charles d'Anjou* Roi des deux Siciles. Ils l'assassinèrent au pied des Autels, pour vanger, à ce qu'ils prétendoient, le sang de leur Père, que la Famille Royale d'Angleterre avoit répandu à *Evesham*. *Charles d'Anjou* laissa échapper les traîtres, & s'enfer-

servit même dans ses Troupes. Mais *Edouard*, revenu de sa Croisade, poursuivit vivement les Assassins. Le Pape les condamna & les excommunia. *Gui de Montfort* fut pris en Sicile, & remis en liberté par les ordres de *Charles*, pour dix-mille onces d'or, que ce Prince avare se fit payer. Mais *Edouard* ne se relâcha jamais de ce qu'il croyoit devoir à la mémoire de son cher Cousin, & il fit chercher jusqu'en Norvège son Assassin, qui fut pris à la fin par les Arragonnois, & périt en prison.

La santé de *Richard* souffrit apparemment beaucoup d'une si triste nouvelle. Il avoit fait expédier une Lettre de protection pour l'Abbé de *St. Guilain*, quand le soir même un accès d'Apopléxie vint le frapper. Il languit encore quelque tems, & mourut le 2 d'Avril 1272, après avoir tenu les rênes de l'Empire pendant quinze années presque entières.

Edmond, digne Fils de son Père, fut l'héritier de ses Terres, de son opulence extrême, & de ses Vertus. Il se fit toujours appeller *Edmundus de Allemaniâ*, & porta l'Aigle dans ses Armes, en qualité de Fils d'Empereur, comme il paroît par son Seau, que Mr. *Gebauer* a fait graver. Il mourut sans Lignée, & ses Apanages furent réunis à la Couronne d'Angleterre.

Monsieur *Gebauer* nous donne, à la suite de la Vie de *Richard*, soixante Diplômes ou Actes publics de cet Empereur. Il y en a plusieurs, qui voient le jour pour la première fois, présent précieux pour tous ceux, qui se font une étude du Droit Public.

Nous

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 29

Nous ne toucherons que légèrement ces Monumens, qui servent de Pièces justificatives à la narration de Mr. *Gebauer*, & qui confirment les principaux évènements & les plus contestés. Nous y remarquons, par exemple, une Lettre de Protection, par laquelle *Richard* promet aux Bourgeois de Wezlar de ne jamais se servir d'un Droit fort particulier, que s'arrogeoient alors les Empereurs. Un Courtisan, amoureux d'une Fille de Bourgeois, ou tenté par ses grands biens, s'adressoit à l'Empereur, & celui-ci envoyoit sans façon son Maréchal proclamer le mariage de l'Amant & de la Belle devant sa maison, même sans en donner le moindre avis à ses Parens; déclaration d'amour fort brusque, & qui pour l'effet en valoit mille; car il étoit dangereux de refuser. *Maximilien* exerça, en 1509, ce Droit qui se ressent fort de l'ancien esclavage, où les Nobles tenoient le Peuple.

On y trouve encore le Traité, par lequel *Richard*, nouvellement élu Empereur, cède à la France ses Droits sur la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Mans, le Poitou, & l'Aquitaine, en un mot, tout l'ancien héritage des *Plantagenètes*. On y voit une Lettre fort civile, par laquelle *Richard* reconnoît devoir une certaine somme à *Philippe de Falkenstein*, & s'excuse de la payer, sur le desordre de ses affaires. Mr. *Gebauer* la place en 1264. Cette Lettre paroît assez conforme à ce que l'on croit communément de l'épuisement de *Richard*, trop libéral envers les Allemands; mais d'autres preuves en grand

grand nombre, & l'opulence d'*Edmond*, héritier de *Richard*, répondent à cette objection. Mr. *Gebauer* répond avec beaucoup de savoir & de solidité, à une autre objection tirée d'un Acte de *Rodolphe*, où cet Empereur déroge aux constitutions de *Richard*. Il y démontre clairement qu'il s'agit d'un procès particulier, dans lequel *Richard* avoit favorisé l'une des Parties, & *Rodolphe* les héritiers de l'autre.

Une autre déduction de Mr. *Gebauer* sert de réponse à la Critique du Père *Steyerer*. Mr. *Gebauer* y prouve invinciblement, que le Diplôme de l'Investiture d'*Ottocare*, regardé comme supposé par ce Père, est très véritable, & que ce puissant Prince a reconnu *Richard* pour Empereur même en 1271, peu de tems avant la mort du Prince Anglois.

Une autre Pièce de la façon de Mr. *Gebauer* est appellée le Tombeau de l'Interrègne. Mr. *Gebauer* y démontre positivement, que l'Allemagne n'a jamais reconnu d'Interrègne, que les 18 mois qui se sont écoulés depuis la mort de *Richard*, jusqu'à l'Élection de *Rodolphe*. Il fait voir que *Rodolphe* même a donné à *Richard* le titre de son prédécesseur; que *Louis de Bavière*, *Charles de Bohème*, *Sigismund* & *Joseph*, tous Empereurs d'Allemagne, allèguent & confirment ses Constitutions, & que les Auteurs les plus contemporains ont pris constamment *Rodolphe* pour le successeur de *Richard*. Mr. *Gebauer* fait voir encore, que ce préjugé injurieux a tiré son origine de l'Italie, où les Papes avoient imbu les Peuples de cette erreur fondamentale, qu'un

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 31

qu'un Empereur ne pouvoit être légitime, à moins d'avoir reçu la Couronne Impériale des mains du Pape.

Mais la preuve la plus solide de Mr. *Gerbauer*, c'est le dénombrement des Princes, qui ont reconnu *Richard* pour Roi des Germains, élu Empereur des Romains. Cette liste est fort longue & parfaitement bien attestée. On y voit *Gerard de Mayence*, & *Werner de Mayence*; *Arnold de Trèves*, qui avant sa mort promit de reconnoître *Richard*; *Henri de Trèves*, successeur d'*Arnold*, à qui *Richard* accorda une somme de 2000 Marcs; *Coutrad de Cologne*; *Premislas Ottocare de Bohême*; *Louis II* du nom, Electeur Palatin, Duc de Bavière; *Henri de Bavière*; *Albert I*, Electeur de Saxe; *Hildebold*, Archevêque de Brême; les trois Grands Ordres de Chevalerie; quantité d'Evêques; *Albert de Brunswic*; *Jean*, Duc de Brabant & de Lorraine; les Comtes de *Juliers*, de *Bergue*, de *Gueldre*, de *Flandre*, de *Wurtemberg*, de *Holftein*, de *Habsburg*, de *Savoye*; la Hanse d'*Allemagne*, à qui *Richard* procura de grands Privilèges, & une *Guildball* (a) à Londres; outre un grand nombre de Villes Impériales situées en Allemagne & en Italie.

II

(a) Mr. *Rapin*, dans les Extraits de *Rymer*, a cru que les Marchands de la Hanse avoient possédé alors la *Guildball* de Londres. Mais ce n'est pas là le véritable sens. *Richard* n'obtint pour eux qu'un Hôtel d'assemblée, tel que les *Guildballs* d'Angleterre, avec des Privilèges pareils. On ne trouve point de mots François, qui expriment celui de *Guildball*.

Il paroît par tous ces faits , qu'à la vérité *Richard* n'ayant pas résidé constamment en Allemagne , n'y a pas eu l'influence qu'un Empereur y a de nos jours ; que plusieurs Princes de l'Empire ne lui ont point demandé d'Investiture ; que ses Diètes n'étoient fréquentées principalement que par des Evêques , & que la Partie Septentrionale de l'Allemagne s'est gouvernée à peu-près sans lui demander des avis. Mais il est démontré que *Richard* ayant été couronné & reconnu successivement par six Electeurs , & par presque tous les Princes ; n'en a pas été moins légitime Empereur , pour n'avoir pas eu le pouvoir d'un *Charlemagne* ; que la Partie méridionale de l'Allemagne en a reçu assez généralement les Constitutions & les Investitures. Au-lieu qu'*Alphonse* n'ayant jamais paru en Allemagne , au mépris de ses promesses , & n'y ayant été ni couronné ni reconnu par la pluralité des Etats , & n'y ayant exercé aucun acte du Pouvoir Impérial , ne peut être compté qu'entre ces Princes , que dans ces tems malheureux on oppoisoit souvent aux meilleurs & aux plus légitimes des Empereurs.

Mr. *Gebauer* répond encore à l'objection , qu'on pourroit tirer de ce manque d'Investitures , ce que l'on répond aux argumens négatifs. Les Instrumens en peuvent être ou cachés ou perdus , & le fait même peut avoir existé. Il y a toute sorte d'apparence qu'*Albert* de *Lunebourg* , par exemple , avoit été investi par *Richard* , puisqu'il fait confirmer ses Contrats par cet Empereur. Depuis l'impression même

Juillet, Aout & Septembre, 1644. 33

même, Mr. *Gebauer* a détérré dans *Chiflet*, que la Bourgogne Mineure a reconnu l'autorité de *Richard*.

Un avantage par lequel l'Ouvrage de Mr. *Gebauer* se distingue, & qu'il seroit à souhaiter que les Ecrivains François voulussent commencer à se donner, c'est qu'il a allégué partout les Originaux, où il a puisé. En effet, comment en croire sur sa bonne-foi un *Mezerai*, un *Larrey*, un *Rapin*, qui vous rapportent une infinité de Faits, dont ils ne donnent aucun garant? Est-ce par paresse, est-ce par délicatesse mal placée? Croit-on que ces citations défigurent le Stile, & ne sent-on pas qu'un Lecteur un peu judicieux ne sauroit se livrer à croire aveuglément un Auteur, qui peut avoir eu ses négligences & ses passions?

Nous finissons par les ornemens extérieurs: On n'y a rien épargné, papier, caractère, vignettes, également destinées à l'utilité & à l'ornement, tout y répond au mérite intérieur de l'Ouvrage même.

ARTICLE II.

HERMANNI BOERHAAVE, Phil. & Med.
D. Institut. Colleg. Pract. Bot. & Chem.
Prof. in Acad. Lugd. Bat. Præf. Coll.
Chir. Soc. Reg. Scient. Lond. & Acad.
Reg. Scient. Paris. Sod. Prælectiones Aca-
demicæ in proprias Institutiones Rei Medi-
cæ. Edidit & Notas addidit ALBERTUS
HALLER.

Tom. XXXIII. Part. I. C C'est-

C'est - à - dire :

LEÇONS ACADEMIQUES de HERMAN BOERHAAVE *sur les Institutions de la Médecine, écrites par lui-même. Publiées & accompagnées de Remarques par ALBERT HALLER, Conseiller Aulique & Médecin de S. Majesté Britannique, l'Électeur de Hanovre, Professeur en Anatomie, Chirurgie & Botanique, de l'Université de Gottingue, &c.* VII. Volumes in 8. A Gottingue chez Abraham van den Hoeck, 1742 — 1744, & se trouvent à Amsterdam chez J. Wetstein.

IL y a deux ans que nous anonçames un Ouvrage Botanique de Monsieur Haller, en voici un autre qui roule sur des matières très différentes, mais qui intéressent un bien plus grand nombre de Lecteurs.

La Botanique est charmante, elle s'occupe à contempler les Etres du monde les plus ornés & les plus variés. Elle n'est même pas aussi inutile, que bien des gens se l'imaginent; aucune partie de la Nature ne peut l'être, puisqu'elle part de la main d'un Créateur infiniment sage. Mais ses usages sont plus éloignés de la portée du Commun, elle ne tient à la vie humaine, que par quelques Plantes qu'elle fournit à la Médecine, & que la Médecine tire d'une espèce de Botanistes, qui n'ont aucune idée de ce qu'on appelle proprement Botanique. La Physiologie, sur laquelle le nouvel Ouvrage de Mr. Haller roule principalement, a
de

de tout autres avantages. C'est la base immédiate de la Médecine. C'est la description des différens mouvemens, dont la vie humaine est composée, & que la Médecine se propose de remettre en ordre, quand ils se sont dérangés. Sans cette description, la Pratique ne fait que de vains efforts, elle les fait à tâtons, & ils peuvent nuire dans une infinité de cas, contre un seul, où ils pourroient être utiles. Car il n'y a qu'un seul chemin qui conduise droit au but, contre une infinité d'autres qui peuvent nous égarer.

Cette Physiologie si nécessaire suppose l'Anatomie, aussi indispensablement qu'elle-même est nécessaire à la Médecine. L'Anatomie donne le détail des rouages, qui produisent ces mouvemens, dont la vie est composée, & quel moyen de connoître ces mouvemens, tant que la machine, qui les produit, nous est inconnue! Elle suppose encore un grand nombre d'Expériences, ce sont autant de faits attestés par des gens entendus, qui ont vu marcher ces rouages, & qui nous ont laissé des Mémoires de leurs forces, de leurs vitesses, & du sens dans lequel ils se meuvent. Elle suppose encore une connoissance générale des loix du mouvement, de la Physique, de l'Optique en particulier, de la mécanique du Levier, de l'Hydrostatique, & de l'Hydraulique. Car enfin, notre Corps n'est qu'un composé de fibres solides, par le ressort desquelles se meuvent des fluides péfants, qui y sont contenus. Les loix, qui déterminent les effets du poids & du ressort, gouvernent avec un empire égal la

machine d'une Orgue hydraulique , & celle d'un Animal. Si les tuyaux de celui-ci sont plus fins & plus composés , si ses liqueurs sont moins élémentaires que l'eau pure ; ce sont pourtant des tuyaux , & des liqueurs , & qui n'ont de mouvement , que parce que la liqueur est pesante , & que le tuyau se contracte par une force qui en est inséparable. Toute autre source de mouvement est fabuleuse , & la Médecine en a été délivrée par Mr. *Boerhaave*.

Ce Grand-homme avoit lu une infinité de choses , & une mémoire prodigieuse les lui conservoit fidelement. Il étoit éclairé par les Mathématiques , qu'il a enseignées dans sa jeunesse , & sur-tout par cette fine Anatomie que lui apprennoient les Préparations de *Ruyfch* ; par la Chymie , qui lui décomposoit les liqueurs , & par la Pratique , dans laquelle il a excellé. Son puissant génie embrassoit une étendue prodigieuse de Sciences , qui s'éclaircissent & se soutiennent mutuellement. C'est ainsi qu'un vaste Empire soutient ses Colonies par les produits du Pays , & enrichit celui-ci par les secours étrangers que les Colonies lui renvoient.

Avec ces avantages Mr. *Boerhaave* se proposa de donner un Abrégé de la Physiologie , & des Principes les plus généraux de la Pratique. Ces Abrégés sont absolument nécessaires pour l'usage des Académies. Ils donnent de l'ordre aux Leçons du Maître , & ils fixent l'attention du Disciple. Mais un Savant profite infiniment , en se formant un Abrégé pour son

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 37

son propre usage. Il y pousse les verités aussi loin qu'il est possible pour son tems, & il s'épargne la peine de réfuter.

Mr. *Boerhaave* écrit cet Abregé en 1707. Il en fit successivement quatre autres Editions en 1715, 1720, 1727, & 1734, toutes augmentées; & ce Livre fut le guide, qu'il suivit trente années de suite dans les instructions, qu'il donna à la moitié des Médecins de l'Europe.

Il s'étoit proposé d'être court, personne n'a jamais mieux su l'être. Pas une parole de perdue; les particules mêmes qui servent à lier le Discours, n'y sont admises qu'à regret. Chaque mot exprime une chose. Ce Livre, traduit en stile ordinaire, deviendrait un *in folio*.

Malgré sa brièveté, Mr. *Boerhaave* s'étoit étendu sur l'Anatomie; car enfin ce n'est que le détail, qui fait connoître une machine, les mesures, les figures, les parties, les relations y sont nécessaires, parce que c'est d'elles que dépend le mouvement.

Ce Livre a trouvé un accueil prodigieux. Tout sec, tout laconique qu'il est, il a été traduit en plusieurs Langues, & en Arabe même (a), & il seroit difficile d'en compter les Editions. Mr. *Ménage* fixoit à huit Editions les preuves de bonté d'un Livre. Celui de Mr. *Boerhaave* doit être quelque chose de plus, puisqu'il y en a, bien sûrement, au-delà de trente, & peut-être ne risqueroit-on guère à les

(a) *Schultens Orat. in obitum Boerhaavii, pag. 49.*

à les mettre à cinquante. Mais ce Livre excellent n'est qu'un Abrégé. Les vues de l'Auteur n'y sont qu'indiquées, les conjectures n'y paroissent que sous la forme de soupçons, les faits, qui en sont les preuves, ne sont cités que par étiquette, c'est une Carte où on n'a marqué que les Villes d'un Royaume, & où les Villages n'ont point trouvé de place.

L'Auteur suppléoit à cette sécheresse par ses Leçons annuelles. Là il rapportoit les faits, sur lesquels il avoit fondé ses vues, il y avoit des Hypothèses, qu'il n'auroit osé hasarder dans un Ouvrage imprimé, & qui fort souvent nous servent de ponts pour arriver à des vérités éloignées, où l'expérience n'a pas encore pu atteindre. Mr. *Boerhaave* en avoit de fort brillantes. Son génie heureux savoit appliquer les faits, & tirer d'une expérience d'Anatomie, muette pour ainsi dire & proposée à d'autres fins, des conclusions de Physiologie d'une facilité & d'une régularité surprenante. La théorie des Inflammations en peut servir d'exemple. Elle se fonde, d'un côté, sur quelques faits, rapportés par Mr. *Leeuwenhoeck*, qui n'en avoit pas prévu les usages; & de l'autre, sur des Injections de Mr. *Ruyssch*, qui n'avoit songé qu'à faire de belles Préparations. Mr. *Boerhaave* réunit les morceaux détachés, & en composa un Système, qui, de son vivant, a été reçu à peu près par toute l'Europe.

Ces Leçons, à la vérité, tenoient du Discours familier: de certaines négligences, & de petits manques de mémoire en étoient inséparables.

Juillet, Août & Septembre, 1744. 39

rables. Mr. *Boerhaave*, qui l'avoit admirablement enrichi de quelquefois les faits de certaines circonstances, qui les rendoient d'usage, & quelquefois on a de la peine à découvrir les véritables sources où il a puisé, parce qu'il en alléguoit d'autres. Le fait étoit véritable, mais il étoit d'un autre Auteur, & souvent moins beau & de moindre service.

Un nombre presque infini d'Auditeurs transcrivoient ces Leçons avec avidité. L'éloquence mâle, avec laquelle Mr. *Boerhaave* les débitoit, étoit jointe à tout l'agrément dont la matière étoit susceptible. Il avoit orné son esprit par la lecture des Historiens, & des Poètes : les grâces l'accompagnoient jusques dans le Laboratoire, & dans le Théâtre Anatomique.

Mais de toutes les Leçons de Mr. *Boerhaave*, c'étoient celles de Physiologie qui y étoient le plus recherchées. Il y avoit tant de nouveau, tant d'exactitude, que les Auteurs, immédiatement antérieurs à *Boerhaave*, paroissent avoir écrit dans un autre siècle. Il n'y a qu'à lire les Physiologies de *Craanen*, de *Duncan*, & même de *Bohn*.

Mr. *Haller* avoit eu le bonheur d'étudier sous ce grand Maître. Il sentit l'attrait de la vérité, à la première vue de ces mêmes *Instructions*, & se hâta de quitter l'Allemagne pour aller s'instruire chez un homme, dont les lumières supérieures frappoient la Jeunesse si peu accoutumée à voir par elle-même. Il fit deux Cours à *Leide*, en 1725, 1726 & 1727, & s'y procura des Cahiers des Leçons de *Boerhaave*.

où il s'étoit attaché à saisir le sens de son Maître, sans chercher une abondance de paroles & de liaisons, qui contribuent à la clarté du Discours, mais qui n'ajoutent rien à la force du raisonnement.

Mr. *Boerhaave* étant mort en 1738, des Libraires s'avisèrent de demander ces Copies à Mr. *Haller*, & de lui offrir des conditions. Il s'y laissa aller avec répugnance; il reconnoissoit la sécheresse de ses Cahiers, & il craignoit de manquer à ce qu'il devoit à la mémoire de *Boerhaave*.

Un Ami (a), illustre par l'esprit & par le cœur, déterminâ Mr. *Haller*, & lui persuada, que sa sincérité & son amour pour le vrai suppléeroient au manque d'abondance. Bientôt ses craintes cessèrent. Mr. *Gesner*, Chanoine à Zurich, & Successeur de Mr. *Schenckzer*, Ami intime de Mr. *Haller*, lui envoya sept Volumes des mêmes Leçons, écrites de sa main, & Mr. *Feldman*, Médecin de Ruppin dans le Brandebourg, lui communiqua une autre Copie également riche.

Mr. *Haller* commença donc à travailler sur ces fonds; il suppléa à ce qui manquoit à sa Copie par celles de ses Amis, écrites en différentes années: elles contenoient d'autres faits, & d'autres vues. Mr. *Boerhaave* avoit été trop original pour se copier lui-même. Son Disciple arrangea les matières, il forma de quatre Copies un Discours suivi, & qui réunit

(a) Monsieur *Werthof*, Médecin de Sa Majesté Britannique.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 41

nit dans un stile uniforme les pensées successives de Mr. *Boerhaave*. Il chercha à exprimer les opinions de son Maître, le plus simplement, & le plus clairement, que les matières le permirent, & il n'y prit d'autre liberté, que de réduire le Discours au vrai, lorsque quelque faute palpable du Cahier, ou quelque inadvertence de son Précepteur l'en avoit éloigné.

On a donné, dans cet Ouvrage, un Commentaire de Mr. *Boerhaave* sur ses propres Institutions; & qui seroit plus capable de les expliquer, & de les éclaircir? Si la maturité y manque, si un Discours familier est moins pesé & moins précis, il est plus naïf en revanche, il dévoile mieux les opinions favorites, les penchans, les hypothèses hazardées d'un Auteur: c'est l'Histoire de sa Vie savante écrite par lui-même.

Mais Mr. *Haller* ne se borna pas à cet Ouvrage, effectivement un peu trop mécanique. Il avoit travaillé depuis plusieurs années sur *Boerhaave*, il avoit ramassé les passages des Anciens, & les faits les plus avérés, qui y avoient du rapport. Mr. *Haller* fut tenté invinciblement de faire usage de ces matériaux; il commença par marquer les sources, où Mr. *Boerhaave* pouvoit avoir puisé; il fixa quelques faits & quelques époques de l'Histoire de la Médecine, mais avec beaucoup de brièveté & de retenue. Mais il se trouva bientôt obligé de se donner plus de carrière. Le détail de son Anatomie n'avoit pas cette justesse scrupuleuse, qui seule peut satisfaire un Anatomiste de profession.

fection. Ce Grand-homme n'avoit eu aucun Maître en Médecine (a) ; il avoit appris son Anatomie dans les bons Livres , dans quelques démonstrations publiques , toujours fort courtes , & qui n'embrassent qu'une petite partie du Corps humain , & sur des préparations de la main de *Nuyfch*, son grand Ami, & à juste titre. L'Anatomiste fournissoit des faits au Médecin , & le Médecin mettoit ces faits en œuvre. Sans lui, les Injections de *Nuyfch* n'auroient excité qu'une admiration stérile, elles n'auroient été qu'une adresse d'Artisan. C'est *Boerhaave* qui les a fait servir de fondement à une nouvelle Physiologie, & à de brillans Systèmes.

Mais cette connoissance de l'Anatomie n'étoit pas assez générale. Une infinité de positions, de figures, de vaisseaux, de nerfs, manquoient à Mr. *Boerhaave*, il ne les avoit jamais vus, & il étoit obligé de les transcrire de quelque Auteur : triste nécessité pour un Philosophe , quand il est réduit à écrire sur des Païs étrangers , où il n'a pas voyagé lui-même , & où il est obligé de s'en rapporter à des Voyageurs , souvent peu attentifs , quelquefois peu fidèles , & presque toujours trop amateurs du merveilleux.

Ce défaut revenoit à chaque page , tantôt c'étoit quelque chose de moins que la Nature , & tantôt c'étoit quelque chose de plus. Falloit-il livrer le Lecteur à l'erreur , & l'exposer à se tromper avec confiance sur la foi d'un

(a) *Schulstern*, page 19.

Fuilles, Août & Septembre, 1744. 43

d'un des plus Grands-hommes du Siècle? Mr. *Haller* aimoit trop la Vérité, pour la sacrifier à un Précepteur, quelque vénération qu'il eût d'ailleurs pour lui.

Insensiblement il se dégouta de rectifier les détails d'Anatomie, par des Remarques critiques, & des contradictions perpétuelles. Il aima mieux en faire de nouveaux, crayonnés sur le Corps humain, & enrichis de tout ce que les Maîtres de l'Art avoient donné de plus précis & de plus exact. Placé dans un Poste favorable, Mr. *Haller* levoit, sur le Corps même qu'il disséquoit, un plan de chaque partie du Corps humain. Il y ajoutoit ce que de meilleurs yeux avoient vu de plus que le sien. A quoi bon se flater? Le Corps humain renferme tant de Provinces, & ces Provinces sont composées de tant de Cantons particuliers, qu'après avoir vieilli dans l'Art, on trouve toujours encore quelque coin où l'on est étranger, & heureux qui ne l'est que dans quelques coins! Peu touché de la vanité d'être cru original, Mr. *Haller* se fit un plaisir d'alléguer ceux qui l'avoient éclairé, ou qui même ne l'avoient que prévenu. Il se livra peu-à-peu au travail de ranger sous chaque description les Inventeurs, en ordre Chronologique, pour rendre à chaque Anatomiste, ce que celui-ci avoit trouvé dans la Nature même. Une lecture opiniâtre, & une abondance extrême de Corps humains le soutinrent dans l'un & l'autre de ces travaux. On remarque aisément, que Mr. *Haller* a travaillé avec plus de soin & d'exactitude les quatre derniers

Vo-

44 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E;

Volumes, & que dans les deux premiers il ne s'étoit pas encore proposé un plan si vaste.

Ce n'est pas assez que de donner la topographie du Corps humain, une liste de ses Fleuves, & de ses principaux Cantons. Notre Corps est infiniment plus animé, que les Tableaux de Vulcain. Ses parties sont dans un mouvement continu. La seule description ne suffit pas pour déterminer ces mouvemens, qui cessent avec la mort, & dont les ressorts sont trop fins & trop hors de la portée du Scalpel. Il a donc fallu disséquer des Animaux vivans, & les mettre sous le Microscope, pour voir agir leurs viscères & leurs vaisseaux; il a fallu tirer de la Physique, une infinité de faits, que l'Anatomie ne devineroit jamais. Mr. *Haller* a imité son Maître dans ce travail, il a même eu quelque avantage, par les progrès, que la Physique fait tous les jours, par les nouvelles découvertes, & par une lecture plus étendue. Les occupations infinies de Mr. *Boerhaave* l'ont empêché, sur-tout dans les vingt dernières années de sa vie, de lire les nouveaux Ouvrages, ou du moins de les mettre en œuvre. Auroit-il négligé l'excellent Ouvrage de Mr. *Winslow*, s'il avoit eu le loisir de rectifier sur ce Chef-d'œuvre ses descriptions Anatomiques? Mr. *Haller* n'a rien épargné pour ne rien perdre de ce que le Genre-humain a découvert; & si lui-même a ignoré bien des faits, & bien des découvertes, ce n'est qu'à l'impossibilité de s'en instruire qu'il faut s'en prendre.

D'ailleurs Mr. *Haller* n'a aucun Système de

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 45

sa façon : il n'est pas tenté de faire usage d'un fait douteux , d'un raisonnement problématique : il est par-là plus libre d'aller droit au vrai, que son Maître même, qui avoit des hypothèses à orner , & un Système à défendre. On s'appercevra aisément de cette différence du Maître & du Disciple. Celui-là a ses vues & son but, en rapportant des faits , il seroit fâché d'en trouver de contraires, & peut-être tâchet-il de les recuser. Celui-ci les reçoit avec un plaisir égal, de la main de la Nature, quel que puisse être leur but, il ne peut mener qu'à la vérité ; & c'est ce chemin de la vérité qu'il suit constamment, sans jamais s'en détourner. Que ces faits soient avérés, qu'ils soient exacts, c'est-là tout ce qu'il leur demande, l'esprit de parti ne l'engage ni à les faire valoir, ni à les critiquer.

L'Ouvrage de Mr. *van Swieten* a trouvé une approbation générale, par sa facilité & par le bon usage qu'il a fait des Observations des plus grands Maîtres ; mais on a été surpris d'y trouver les Leçons de *Boerhaave* incorporées, en quelque manière, dans le travail du Commentateur. Quelquefois c'est *Boerhaave* qui parle, on le reconnoit jusqu'aux Vers, dont ce Grand-homme égayoit ses lectures sérieuses. Mais aussitôt le Disciple reprend le Discours ; & , avec les yeux les plus perçans, il est souvent impossible de distinguer l'Ouvrage de l'un d'avec les Leçons de l'autre.

Mr. *Haller* a évité ce défaut ; car sans faire tort à Mr. *van Swieten*, c'en est un. Il a rangé tout ce qui est de lui , sous des renvois, qui

qui se raportent aux *Leçons de Boerhaave*. Le Disciple n'y parle jamais au nom du Maître, & les découvertes du Précepteur ne sont jamais mêlées parmi les pensées du Commentateur. Un homme d'esprit a fait une autre réflexion. Mr. *van Swieten*, attaché inséparablement à son Maître, en reçoit tous les Systèmes & toutes les Hypothèses. Mr. *Haller*, plein de vénération pour le même Maître, n'en admet pourtant que ce qui lui paroît vrai, & il s'oppose, quoiqu'avec respect, au moindre faux brillant, qui pourroit l'éblouir. C'est, disoit-il, que Mr. *van Swieten* commente en Catholique, & Mr. *Haller* en Protestant (a).

Il n'y a que la partie pratique du Manuscrit de *Boerhaave*, où Mr. *Haller* n'ait rien mis du sien. Convaincu qu'un homme s'expose inutilement, en sortant de sa Sphère, il a donné le dernier Volume des Cahiers de son Maître sans y ajouter des Notes. Praticien dans sa jeunesse, il a été appelé depuis plusieurs années à d'autres travaux, qui l'occupent entièrement.

Il y a donc cinq ou six Volumes sur la Physiologie, contre un seul qui traite de la Pratique. *Boerhaave* lui-même ne traitoit cette dernière partie de son Cours qu'avec une précipitation visible, il n'y mettoit que six semaines, contre huit mois, qu'il donnoit à la Physiologie. On a ajouté à la fin de l'Ouvrage les Indices nécessaires, & un *Errata*, mais qui est fort éloigné d'être complet encore. L'Indice

des

(a) Mr. *van Swieten* est en effet Catholique-Romain.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 47

des Auteurs est rangé suivant l'ordre des tems. D'un coup d'œil on y distingue l'Inventeur, de celui qui n'a fait qu'ajouter, & qui souvent n'a fait que copier.

Il ne sera pas inutile de mettre sous les yeux du Lecteur un échantillon des Leçons de *Boerhaave*, & de la manière de penser de son Disciple.

Le *Trou Ouale*, qu'on appelle mal-à-propos *Trou de Botal*, est un passage ouvert dans le Foetus, & qui se ferme le plus souvent dans l'Adulte. Depuis *Harvée* tous les Anatomistes avoient enseigné que le Sang passe par ce Trou de la Veine-cave dans celle du Poumon. Mr. *Mery* ayant mesuré l'Artère pulmonaire du Foetus, & l'ayant trouvée plus grande que l'Aorte, au-lieu que l'Aorte est la plus grande dans l'Adulte, s'étoit opposé à ce sentiment généralement reçu, & avoit renversé la direction du Sang; car, disoit-il, si une partie du Sang de la Veine-cave passoit de l'Oreillette droite dans la gauche, l'Artère pulmonaire recevrait moins de Sang que dans l'Adulte, & devroit être plus petite dans le Foetus, au-lieu qu'elle est plus grande à proportion de l'Aorte.

Mrs. *Taunvry* & *Duverney* s'opposèrent à cette nouveauté, mais ils ne laissoient pas que d'être embarrassés de ce diamètre excessif de l'Artère pulmonaire, ils l'attribuoient à la grande résistance du poumon, qui résistoit au Sang de l'Artère pulmonaire, & l'obligeoit à regorger dans son tronc: quelquefois même ils étoient tentés de recuser l'expérience, qu'ils
fati-

fatiguoit , & ils croyoient avoir vu des Aortes de Foetus aussi grandes & plus grandes que l'Artère pulmonaire. Mr. *Mery* avoit par-là beau jeu pour se défendre. Mrs. *Littre* & *Roubault* appuièrent sa nouvelle Doctrine , & Mr. *Winslow* lui déféra assez pour la mettre de niveau avec celle de *Harvée* , & pour croire que le cours du Sang alloit également & de la gauche à la droite , & de la droite à la gauche.

Mr. *Boerhaave* se déclare en faveur de son Ami *Duvernoy* , & il allègue une raison tirée de l'Hydrostatique. Tout le Sang du Foetus , dit ce Grand-homme , retourne au cœur par les deux Veines-caves , & se rend dans l'Oreillette droite. Cette Oreillette a un canal de communication , qui se rend à la gauche. Supposons ce canal également favorable aux deux directions. Il est impossible , dit Mr. *Boerhaave* , que le Sang de l'Oreillette gauche passe dans la droite ; car il est impossible qu'il y ait une colonne de Sang plus grande que n'est celle des deux Veines-caves , qui sont égales à toute la masse du Sang répandue dans le Corps du Foetus ; & , dans la supposition que les deux colonnes soient égales , le Trou Oval ne serviroit de rien , parce que les deux puissances contraires se détruiraient , & que rien ne passeroit d'une Oreillette à l'autre. Mais , ajoutoit-il , il est démontré , que cette colonne de l'Oreillette gauche est plus petite que celle de la droite ; car le Conduit artériel enlève , de l'aveu de Mr. *Mery* , une grande partie du Sang , que l'Artère pulmonaire emmène du cœur droit , & la colonne de l'Oreillette gauche

che plus foible que celle de la droite, de tout le Sang, que transmet le Conduit artériel, c'est-à-dire d'un tiers, ou environ. Par les loix de l'Hydrostatique il suit de cette position, que la colonne de l'Oreillette droite versera dans la gauche autant de Sang, que celle-ci en a de moins, & par conséquent le tiers, ou environ, du Sang de la Veine-cave passe par le Trou Ovalé dans l'Oreillette gauche; car, ce tiers étant passé, les deux colonnes sont égales, chacune a deux tiers de tout le Sang des Veines-caves, c'est-à-dire qu'elles sont égales entre elles. Cet argument étoit assez convaincant, mais il ne rendoit aucune raison de la grandeur excessive de l'Artère pulmonaire, argument principal de Mr. Mery.

Mr. *Haller* a trouvé la raison de cette grandeur, dans l'Anatomie, où je ne sai pas ce qui a empêché d'aussi habiles gens de la trouver; car *Mery*, *Duverney*, *Tauvry*, *Bussière*, *Sylvestre*, *Littre*, *Rouhault*, *Winslow*, *Verheyen*, *Morgagni*, & *Treu* ont écrit pour & contre sur cette question. La chose est très simple. Le Trou Ovalé n'est pas, comme on l'a cru, égal au Conduit artériel, il est considérablement plus petit. Les mesures de Mr. *Haller*, prises dans le Foetus humain, fixent à $\frac{1}{16}$ d'un pouce le diamètre moyen de ce Trou: au-lieu que dans le même Foetus le diamètre du Canal artériel s'est trouvé $\frac{4}{16}$, c'est-à-dire presque triple de celui-ci du Trou Ovalé. Il est donc fort naturel, que l'Artère pulmonaire soit plus grande que l'Aorte, puisqu'elle ne perd sur le Sang des deux Caves,

Tom. XXXIII. Part. I. D que

que ce qui répond à un Trou large de $\frac{1}{16}$ d'un pouce, au-lieu que l'Aorte gagne, à la vérité, cette petite portion de Sang, mais en perdant de l'autre côté neuf fois autant, c'est-à-dire tout le Sang qui passe par le Conduit artériel, & qui est à celui, qui passe par le Trou Ovale, comme neuf à un.

Cette solution ne laisse aucune difficulté. On voit aisément que l'Artère pulmonaire doit perdre cette grandeur, dès que le Sang ne passe plus par le Conduit artériel, & que l'Aorte le reçoit par les Poumons; & si l'Aorte est dans l'Adulte un peu plus grande que l'Artère du Poumon, on doit s'en prendre à la grande épaisseur de ses Tuniques.

C'est ainsi que des raisonnemens tirés de différens Principes doivent se réunir, dès qu'il sont vrais. La vérité est unique, toutes ses parties se soutiennent, au-lieu que celles de l'erreur se détruisent mutuellement.

La nature d'un Journal ne nous permet pas d'en dire davantage; & ce n'est qu'en passant que nous remarquons, que trois Editions originales des premiers Volumes, & deux corrections faites à Vénise & à Turin forment d'avantageux préjugés pour cet Ouvrage, ou du moins de la vénération générale que l'on a pour le nom de *Boerhaave*.

A R T I C L E III.

THE WORKS of the Honble. ROBERT BOYLE, &c.

C'est-à-dire :

Les Oeuvres de ROBERT BOYLE, en V. Volumes in folio, à la tête desquels on a placé la Vie de l'Auteur. A Londres chez A. Millar, 1744.

QUel bonheur pour un Savant, que d'avoir une fortune assez considérable, pour ne se rien épargner dans le cours de ses études ! Quel plaisir pour un bon Cœur, que d'être en état de faire du bien aux hommes ! Sur-tout qu'il est glorieux, mais qu'il est rare d'employer de grands biens à la perfection de son Esprit & à l'avantage de la Société ! C'est en quelque sorte ressembler à la Divinité, que d'en approcher par ses connoissances, & de l'imiter par ses bienfaits.

Si jamais Homme posséda ces deux qualités, ce fut sans doute l'illustre Auteur, dont on vient de rassembler les Ouvrages en un Corps. Les principaux sont connus & admirés depuis longtems, mais plusieurs étoient devenus rares, & ne se trouvoient que dans quelques Bibliothèques. L'Edition Latine faite à Genève en 1677, *in 4*, est très imparfaite. Elle ne contient pas toutes les Oeuvres de Mr. Boyle, & celui-ci se plaignit, lorsqu'elle parut, qu'on y avoit négligé l'ordre des tems (*a*). Il étoit naturel

(*a*) Phil. Transf. N. CXXX, pag. 766.

turel que l'Auteur de tant de belles découvertes s'en assurât l'honneur, en fixant la date de ses expériences. D'ailleurs il est intéressant dans toutes les Sciences & particulièrement dans la Physique, de savoir les degrés par lesquels elles passent entre les mains des Grands hommes, l'ordre de leurs travaux, & la succession de leurs découvertes.

Mr. *Shaw*, célèbre Médecin de Londres nous donna en 1738, en trois Volumes in 4, un *Abrégé des Oeuvres de Mr. Boyle*. Mais que soit le mérite des bons Extraits, à divers égards, les Originaux ne perdent rien de leur mérite. Nous ne nous contentons pas des simples découvertes; nous aimons à savoir les moyens qu'on a employés pour les faire.

On doit donc savoir gré au savant M. *Birch*, qui a eu soin de l'Edition que nous nous proposons. Elle contient, dans l'ordre des temps, les Ouvrages de Mr. *Boyle* que l'on connoît, soit déjà, des Additions à quelques-uns, plusieurs Lettres qu'il avoit écrites à divers Savans, ou qu'il en avoit reçues. Ce Recueil n'est pas enflé de plusieurs Ecrits que Mr. *Boyle* avoit composés dans sa jeunesse, & dont on avoit les Manuscrits, & dont on ne donne les titres. On n'auroit peut-être pas fait d'en retrancher encore plusieurs autres. Ceux de Théologie ne plairont ni autant, aussi généralement que ceux de Physique; on auroit pu les imprimer séparément.

Quoiqu'il en soit, l'Edition est belle & assez correcte. Le Libraire n'a rien épargné pour l'embellir, & l'Editeur, outre les soins qu'il

s'est donnés pour la compléter, l'a enrichie d'une Table des Matières & d'une Vie de l'Auteur. Cette dernière a été aussi imprimée séparément en un Volume in 8. Mr. Birch nous dit dans sa Préface, qu'il n'a pas eu pour composer cette Vie les secours qu'eussent eus le Dr. Burnet, Evêque de Salisbury, & Mr. Wotton, qui en avoient eu le dessein il y a près de cinquante ans. Tout ce dont il répond, c'est l'attention & la fidélité; mais, ajoute-t-il, peut-être par un excès de modestie, le Génie & les Talens d'un Gassendi seroient nécessaires pour peindre dignement un caractère supérieur encore à celui du célèbre Peiresc.

L'Histoire d'une Vie, telle que celle de Mr. Boyle, & de ses Ouvrages, ne sauroit être qu'intéressante. Aussi nous y bornerons-nous dans cet Extrait.

La Famille des Boyles est très ancienne. Leur nom avant *Guillaume le Conquérant* étoit *Biuville*, & on en fait mention sous ce nom dès le Règne d'*Edouard le Confesseur*. Nous ne les suivons pas sous les Règnes suivans. Le Père de notre Auteur se transporta en Irlande, & y acquit, par son savoir & par son intégrité, des biens & des honneurs très considérables. Il y fut Comte de *Cork* en 1621, & grand Trésorier en 1634. Il eut quinze Enfans, sept Garçons & huit Filles. Deux de ses Fils moururent en bas âge; tous les autres furent faits Lords en différens tems; à la réserve du nôtre, qui refusa diverses fois cet honneur.

Robert Boyle étoit le plus jeune des Fils du
Comte

Comte de *Cork*. Le détail de ses premières années s'étant trouvé dans ses papiers, Mr. *Birch* l'a inséré dans sa Vie; & en voici le précis. *Philarète*, (c'est le nom qu'il se donne), naquit le 25 de Janvier en 1627 à *Lismore*, dans la Province de *Mounster* en Irlande. Il regarde comme un de ses plus grands malheurs de n'avoir jamais connu sa Mère, qui étoit fille du Chevalier *Geoffroi Fenton*. Il se félicite d'ailleurs d'être né de tels Parens, & de n'avoir pas été l'ainé. Une naissance plus basse l'auroit privé de divers avantages, & les soins attachés à la qualité d'héritier d'une grande Famille l'auroient forcé de bâtir les avantages de sa Maison sur la ruine de sa propre satisfaction. Le gout de l'étude & de la retraite est incompatible avec les grandeurs.

Dès que son âge le rendit capable d'instruction, son Père lui fit apprendre le François & le Latin. A l'âge de huit ans, il fut envoyé à la fameuse Ecole d'Eaton près de *Windfor*, & il y demeura quatre ans. Son premier Maître seconda ses dispositions pour l'étude, par des voyes également douces & efficaces. Souvent il se déroboit aux Ecoles publiques, pour l'instruire en particulier; & tantôt en lui accordant de petites faveurs, tantôt en excitant son émulation, il l'enflammoit d'un désir violent d'apprendre. Mais ce qui lui inspira le plus de gout pour les Livres, ce fut la lecture de *Quinte-Curce*. Aussi disoit-il quelquefois, qu'il devoit plus à cet Auteur qu'Alexandre lui-même. La dernière année qu'il passa à Eaton fut bien différente des précédentes. Il y

oublia

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 55

oublia presque tout le Latin qu'il avoit appris. S'étant appliqué à des études plus essentielles, il méprisa la connoissance des mots, pour s'attacher à celle des choses. D'ailleurs il changea de Maître; & le nouveau se trouva un Pédant rigide, qui lui fit perdre le gout que le précédent lui avoit inspiré.

Le Comte de *Cork*, ayant aquis vers ce tems-là la Terre de *Stalbridge* dans la Comté de *Dorset*, retira *Philarète* du Collège, & le confia bientôt après aux soins de Mr. *Marcombes*. C'étoit un homme du monde, dont les Talens naturels surpassoient les Qualités acquises; il avoit de l'Etude, mais il baissoit la Pédanterie autant qu'aucun des sept péchés mortels. Ce fut avec lui que le jeune Boyle & l'un de ses Frères se rendirent à Genève au commencement de l'année 1639. *Philarète* y fit quelques cours de Rhétorique & de Logique, dont il se dégouta ensuite. Il n'en fut pas de même des Mathématiques, auxquelles il se livra avec tant d'ardeur, qu'il en fit son délassement dans ses Voyages. Ses amusemens étoient les Armes, la Danse, la Pau-me, & les Romans.

Mrs. *Boyle* partirent de Genève en 1641 pour voyager en Italie. Bientôt *Philarète* apprit la langue du País. Il y lut les Ouvrages de *Galilée*, & pendant l'hiver qu'il passa à Florence, il profita de la compagnie de quelques Rabins logés dans la même maison, pour s'instruire de leurs Argumens. Il se fit passer à Rome pour un François; chacun des Cardinaux en particulier lui parut un Prince;

56. BIBLIOTHEQUE RAISONNEE.

il les vit avec le Pape dans la Chapelle, & il ne parurent plus à ses yeux que de simples Moines.

Les chaleurs du Pais ne permettant pas à son Frère de s'y arrêter plus longtems, ils s'en retournerent à Marseille.

Voilà jusqu'où les Mémoires de Mr. *Boyle* s'étendent. Mr. *Birch* va à présent nous servir de Guide ; mais nous ne nous bornerons pas tellement à ce qu'il nous dit, que nous ne fassions usage des secours que les Ecrits de Mr. *Boyle* nous fourniront.

Notre jeune Savant avoit lu en Italie les Vies des anciens Philosophes. La Secte qui lui plut le plus alors fut celle des *Stoiciens*. Il eut bientôt besoin de mettre leurs leçons en pratique. La confusion des affaires en Angleterre & en Irlande empêcha le Comte de *Cork* d'envoyer des remises à ses Fils. Destitués ainsi dans un Pais étranger, & à 7 ou 800 milles du leur, Mr. *Marcombes* les ramena à Genève, & les y entretint pendant deux ans. Enfin ayant, sur son crédit, emprunté quelque argent, ils regagnerent leur Patrie en 1644. Ils y trouverent les choses dans un tel desordre, que, quoique *Stalbridge* dût revenir au jeune *Boyle*, par la mort de son Père, arrivée l'année précédente, il fut plus de quatre mois avant que de pouvoir s'en mettre en possession. Il passa ce tems-là chez sa Sœur la Vicomtesse de *Ranelagh*, digne par son esprit, par ses connoissances, & sur-tout par la bonté de son cœur, de l'affection & de la confiance, que Mr. *Boyle* lui témoigna pendant tout le cours

Juillet, Août & Septembre, 1744. 57.

cours de sa vie. Il y avoit dès lors à Londres une Assemblée de Savans, qui, pour se distraire des horreurs de la Guerre Civile, s'attachoient à la Philosophie expérimentale. Mr. Boyle en étoit, & il en fait mention dans ses Lettres, sous le nom de *Collège invisible ou Philosophique*. Plusieurs des Membres ayant quitté Londres en 1649, la Société se divisa en deux Corps, dont l'un continua de s'assembler à Londres, l'autre en fit de même à Oxford. C'est-là la première origine de la Société Royale.

Mr. Boyle commença à s'appliquer à la Chymie en 1647. Dégouté des anciennes idées, & indéterminé sur les Systèmes des Modernes, il étudia la Nature, & il l'étudia seule. *Les diverses Sectes de Ptolomée, de Ticho, & de Copernic, disoit-il dans une Lettre, sont irréconciliables entre elles. Les unes prennent pour une Démonstration ce que les autres rejettent comme un Paralogisme, ou ne regardent que comme une Probabilité.* Aussi ne voulut-il de plusieurs années lire les Principes de Descartes, de peur d'être entraîné par l'autorité plutôt que par les raisons d'un si Grand-homme. Sa modération, en matière de Religion, n'est pas moins remarquable. Il trouvoit étonnant, *que les Hommes aimassent mieux se quereler, pour un petit nombre d'Opinions peu importantes, sur lesquelles ils diffèrent, que de se réunir, en considération des Vérités fondamentales, sur lesquelles ils s'accordent.*

Il finit, dans ce tems-là, un Discours contre les Juremens, qui ne fut imprimé qu'après sa mort.

mort. Il y renvoye à deux autres Pièces de sa façon, dont l'une intitulée *motifs pour s'exalter à l'Amour de Dieu*, ou *l'Amour Séraphique*, ne vit le jour qu'en 1660; l'autre, qui étoit un *Essai sur la fausse modestie*, n'a jamais paru.

Il commença, en 1652, un *Essai sur l'Ecriture*, dont il tira ensuite en grande partie ses *Considérations sur le Stile de l'Ecriture Sainte*, imprimées en 1663. On voit dans ce Traité, de même que dans plusieurs de ses Lettres, qu'il avoit étudié à fonds les Langues Saintes. C'étoit par le conseil du fameux *Usser*, Archevêque d'*Armagh*, qu'il s'y étoit attaché.

En 1654, il alla s'établir à Oxford. Il y forma une Société avec Mrs. *Wilkins*, *Wallis*, *Ward*, *Willis*, *Wren*, *Goddard* & *Baburft*. Chacun de ces Mrs. convaincu que les expériences étoient les seuls fondemens de la vraie Physique, s'y appliquoit avec ardeur, & communiquoit ensuite à la Société ses Essais & ses Découvertes. Aussi voyons-nous que Mr. *Boyle* inventa vers ce tems-là la Pompe Pneumatique. Mr. *Hooke*, qu'il s'étoit associé à ses Opérations Chymiques, la perfectionna ensuite pour lui. Cet Instrument, quoique bien éloigné alors du degré de perfection auquel les *Hauksbée* & les *'s Gravefande* l'ont porté depuis, mit Mr. *Boyle* en état de former une Théorie de l'Air. Il en découvrit l'Elasticité & les autres Propriétés qui résultent de celle-ci. Dès lors il en composa des Histoires particulières, qu'il ne fit imprimer que longtems après; Histoires aussi cer-

Juillet, Août & Septembre, 1744. 59

certaines que les Expériences , sur lesquelles elles étoient fondées.

L'étude de l'Ecriture n'occupoit pas moins notre Savant que celle de la Nature. Aussi consultoit-il souvent Mrs. *Pococke* , *Hyde* , *Barlow* , & *Samuel Clarke* (a), tous gens consommés dans les Langues Orientales , tous amis intimes de Mr. *Boyle*. Ce fut lui qui engagea le plus Mr. *Pococke* à traduire en Arabe le Traité de *Grotius* sur la *Vérité de la Religion Chrétienne*. Il récompensa le savant Traducteur , & fit les fraix de l'Edition , dont il envoya divers Exemplaires au Levant. Ayant appris en 1659 , que la fortune du Dr. *Sanderson* , depuis Evêque de Lincoln , étoit fort dérangée , il lui assura une pension de 50 Livre Sterlings , pour achever un *Traité sur les Cas de Conscience* , auquel ce Théologien travailloit , & qu'il dédia à son Bienfaiteur.

Les principaux Amis de Mr. *Boyle* hors d'Oxford étoient Mrs. *Hartlib* , *Evelyn* , *Beale* , *Pell* , & sur-tout Mr. *Oldembourg*. Le Grand Duc de *Toscane* , tout à la fois Protecteur & Amateur des beaux Arts , voulut augmenter le nombre de ses Correspondans , & lui en fit écrire en 1660.

Charles II. , remonté sur le Trône la même année , marqua une grande considération pour Mr. *Boyle*. Les Comtes de *Southampton* & de *Clarendon* suivirent l'exemple de leur Maître. Le dernier de ces Seigneurs voulut engager Mr.

(a) C'est celui que l'on nomme en Latin *Samuel Clericus*. Il a eu part à la Polyglotte de *Walton*.

Mr. Boyle à prendre les Ordres, en lui alléguant le bien de l'Eglise, à qui il serviroit à la fois de soutien & de modèle, dans les postes éminens auxquels il seroit bientôt élevé. Ce motif le tenta, mais deux considérations le retinrent. La première étoit qu'il croyoit rendre de plus grands services à la Religion, en la défendant sans y être engagé par sa profession. Les Libertins de son tems, peu différens de ceux du nôtre, méprisoient tout ce qui venoit des Ecclésiastiques, sous prétexte que *c'étoit leur métier*, & qu'ils étoient payés pour ce qu'ils enseignoient. Mais ce qui le déterminâ, c'est qu'il ne se sentoit pas cette impulsion Divine, que l'Ordination Anglicane sembleroit exiger de ceux qui s'y présentent.

Ce ne fut que cette année qu'il commença à faire part au Public de ses Découvertes. *Les nouvelles Expériences Physico-Mécaniques sur le Ressort de l'Air*, &c. furent son premier Ouvrage de Physique. Il y fait la description de sa Machine du Vuide, dont il reconnoit devoir l'idée à *Otton Guericke*. Il rapporte ensuite les expériences qu'il avoit faites avec cet Instrument, & il en tire des conclusions. Il établit ainsi la propriété que l'Air a de s'étendre & de se resserrer, sa Gravité spécifique, mais dépendante des hauteurs & des altérations de l'Atmosphère; l'influence qu'il a sur la Flamme, sur la vie des Animaux, sur la propagation du Son, sur le mouvement des Pendules, sur l'élévation des Vapeurs, &c. & les effets qu'il produit sur diverses Liqueurs. Une Doctrine aussi nouvelle ne tarda pas à être

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 61

être attaquée ; mais l'Auteur, dans une nouvelle Edition qu'il donna de son Livre deux ans après, la défendit contre les objections de *Linus* & de *Hobbes*. C'est là qu'il établit, sur ses Expériences & sur celles de *Mr. Townley*, que l'Elasticité de l'Air est, (du moins aussi loin que s'étendent ces Expériences), en raison réciproque des poids dont il est chargé. On condensa l'Air dans un espace quatre fois moindre que celui qu'il occupait naturellement, en quadruplant le poids qu'il avoit à soutenir (a) ; & cet Air, dilaté dans un espace trente-deux fois plus grand, ne soutenoit plus qu'un poids trente-deux fois plus petit. Remarquez que les degrés intermédiaires de compression & de dilatation étoient dans la même proportion.

Mr. Boyle, dans sa Réponse à *Mr. Hobbes*, défendoit un autre de ses Ouvrages, que celui-ci avoit attaqué ; c'est l'*Histoire de la Fluidité & de la Fermeté* (b), insérée dans ses *Essais de Physologie*, &c. publiés en 1661. Ces Es-

saits

(a) Remarquons ici une petite méprise de *Mr. Boerhaave* dans sa *Chymie*, Tom. I, pag. 450. Il y dit que *Mrs. Boyle* & *Mariotte* ont observé la susdite Règle, en condensant l'Air dans des espaces qui étoient entre eux comme 48 à 3, ou 16, à 1. Mais le premier ne parle que d'une proportion de 48 à 12, ou de 12 à 3, & le dernier ne fait mention que d'une condensation de l'Air, qui le réduisit au quart du Volume qu'il occupoit. Voy. *Boyle*, l. c. & *Mariotte* ; *De la Nature de l'Air*, pag. 133, de ses Oeuvres.

(b) Il y a dans l'Original *Firminess*. Nous n'avons, que je sache, ni en François ni en Latin, aucun mot, qui exprime la qualité des Corps solides.

lais roulent sur l'utilité des Expériences, sur la manière de les faire & de les décrire, & sur les causes qui peuvent les faire manquer. L'Auteur y propose ensuite de se servir de la Chymie, pour éclaircir la Philosophie naturelle. Il en donne un exemple dans des Opérations fort curieuses de sa façon sur le Salpêtre, d'où il déduit enfin des conséquences sur les caractères distinctifs des Fluides & des Solides; sur la nature des parties qui les composent, & sur les causes qui peuvent les faire passer d'un état à l'autre. Il ajouta à la seconde Edition de cet Ouvrage, faite en 1669, un *Essai sur le Repos absolu dans les Corps*, où il tâche de montrer que les Corpuscules qui les composent sont probablement en mouvement.

Son *Chymiste Sceptique* parut aussi en 1661. Notre Auteur y révoque également en doute les quatre Elémens des Péripatéticiens & les trois Principes des Chymistes, savoir le Sel, le Soufre, & le Mercure. Il prouve que le Feu, dont on se sert pour analyser les Corps, n'est pas un dissolvant assez fidèle & assez universel; qu'il n'est pas sûr que les Principes qu'il sépare préexistassent dans ces Corps; qu'il ne paroît pas que ceux qu'on en tire se réduisent précisément au nombre de trois, ou à quelque autre nombre que ce soit; & enfin que ces Principes ne sauroient passer pour être entièrement simples. Il conclut qu'il n'y a point de nécessité à supposer dans la Nature quelque Elément ou quelque Principe fixe que ce soit. Une seconde Edition de cet Ouvrage, im-

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 63

imprimée en 1679, fut enrichie par notre Auteur de diverses Expériences sur la *production des Principes Chymiques*, tendantes à confirmer que ces Principes sont plutôt des productions de l'Art, que des Elémens de la Nature.

Une Société, destinée à la *Propagation de l'Evangile dans la Nouvelle Angleterre*, avoit été formée en 1649, & un Acte de Parlement l'avoit autorisée à faire des Collectes par toute l'Angleterre, & à en employer l'argent à l'achat de Terres dans cette Colonie. Les revenus devoient servir à des usages Religieux. Un des habitans, après avoir vendu sa Terre, voulut se prévaloir du rétablissement de *Charles II*, pour la recouvrer, sans en restituer le prix. Mr. *Boyle* prévint cette injustice, & par le crédit du Comte de *Clarendon* il obtint une nouvelle Charte pour la Société. Il en fut déclaré le Président; mais il résigna ce poste en 1689, à cause du mauvais état de sa santé, & du dérangement de ses affaires en Irlande à la Révolution. Ses soins & ses charités, pour faire fleurir ce pieux Etablissement, répondirent à son ardeur pour le former. Aussi toutes les Lettres, qu'il recevoit de ces quartiers-là, lui donnoient-elles les titres de *généreux Bienfaiteur* & de *Père nourricier*.

Une autre *Corporation* aussi utile, quoique dans un genre différent, fut établie en 1663, & principalement encore par le crédit de Mr. *Boyle*. Je parle de la Société Royale. Notre Savant en fut un des premiers Conseillers & un des Membres les plus utiles. Il la soutint
cou-

contre les attaques qu'elle eut à effuyer des demi-Savans, des Partisans de la vieille Philosophie, & même des Universités, & des Ecclesiastiques. La Société voulut signaler sa reconnoissance en 1680, en le chargeant de l'office de Président, mais quelques scrupules l'engagèrent à s'en dispenser.

Plusieurs Savans, & entre autres Mr. *Hobbes*, ne se contentoient pas de rejeter les Découvertes de Mr. *Boyle*, ils proscrivoient encore toute sorte d'Expériences. Ce fut probablement pour combattre ce préjugé, que notre Auteur publia en 1663, ses *Considérations sur l'utilité de la Philosophie Expérimentale*, &c. La première Partie de ce Livre est destinée à prouver que la Philosophie Expérimentale est très utile, entant qu'elle éclaire l'Esprit, qu'elle lui procure le plus solide contentement, & qu'elle l'élève à la connoissance & à l'amour du Créateur. Mr. *Boyle* fait voir, dans la première Section de la seconde Partie, combien la Médecine tire d'avantages de la Philosophie naturelle, ce qu'il prouve en parcourant l'une après l'autre les diverses parties de la Médecine. La seconde Section ne parut que plusieurs années ensuite.

Les Expériences & les Considérations sur les Couleurs virent aussi le jour en 1663. Cet Essai est divisé en trois Parties. Mr. *Boyle* fait dans la première quelques *considérations sur les Couleurs en général*. Il démêle l'ambiguïté de ce terme, & s'arrête dans cet Essai à ce qui produit les Couleurs dans les Corps colorés. Il examine, dans sa seconde Partie, *la nature du*
Blanc

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 65

Blanc & du Noir. Il y dit que la surface des Corps blancs est composée de petites superficies semblables à des Miroirs, qui réfléchissent la Lumière vers l'œil du Spectateur; & qu'au contraire les Corps noirs ont une telle contexture, que leurs superficies anéantissent en quelque sorte la Lumière, & l'empêchent en grande partie de parvenir à nos yeux. La troisième Partie consiste en Expériences sur les Couleurs en général. Le plus ou le moins d'Ombre mêlée avec la Lumière produit, selon notre Auteur, les diverses Couleurs. Les Expériences elles-mêmes montrent la diversité des Couleurs; les effets de leur mélange, la variété des causes qui les produisent ou qui les détruisent; & sur-tout qu'elles dépendent, non de la diversité des Principes dans les Corps colorés, mais de la différente contexture de leurs superficies. A la suite de cet Essai viennent des Observations sur un Diamant qui reluit dans l'obscurité.

En 1665, Mr. Boyle hazarda au grand jour ses *Réflexions occasionnelles*, &c. Cette Pièce, fruit de sa Jeunesse & d'une Imagination fort vive, méritoit plus d'indulgence que n'en a eu le Dr. Swift, dans ses *Pieuses Méditations sur un Manche à balai*. Les *Expériences & les Observations sur le Froid*, &c. furent imprimées la même année. On y montre d'abord l'imperfection des moyens, dont nous nous servons pour juger du Froid. On rapporte ensuite diverses Expériences sur les Corps capables d'en glacer d'autres; sur ceux qui sont ou qui ne sont pas disposés à être glacés; sur les

Tom. XXXIII. Part. I. E dé-

dégrés de Froid dans divers Corps ; sur la sphère d'activité du Froid ; sur la direction de son Mouvement ; sur les effets qu'il produit en conservant ou en détruisant, en dilatant ou en comprimant certains Corps ; sur la Glace, &c. Mr. *Boyle* paroît douter si le Froid est produit par des Particules *frigorifiques*, ou si ce n'est qu'une privation de la Chaleur. Nous n'osons entrer dans aucun détail sur toutes ces matières, quoique curieuses ; & la crainte d'allonger trop cet Extrait nous empêche même d'indiquer divers Mémoires de notre Auteur, insérés dans les Transactions Philosophiques de ces années.

L'amour de la Liberté , & le scrupule qui l'empêchoit de recevoir les Ordres, l'engagèrent à refuser vers ce tems-là la place de Principal du Collège d'Eaton : il aima mieux se faire recevoir Docteur en Médecine à Oxford, le 8 Aout 1665.

Un Charlatan fanatique , nommé *Valentin Greatraks* , se vantoit de guérir plusieurs maladies par le simple attouchement. Un Médecin, nommé *Stube* , homme également savant & emporté , ennemi de la Société Royale , mais ami de Mr. *Boyle* , lui adressa une Lettre qu'il fit imprimer sur ce sujet. Celui-ci le releva dans sa Réponse sur divers points , tant de Théologie que de Physique & de Médecine. Il paroît par cette Lettre , qu'il ne croyoit pas qu'on eût démontré , que le don des Miracles eût été borné aux premiers Siècles de l'Eglise.

Les *Paradoxes Hydrostatiques* présentés à la
Société

Société Royale en 1664, ne furent communiqués au Public qu'en 1666. On y prouve que les parties inférieures des Fluides sont pressées par les supérieures ; qu'un Fluide plus léger gravite sur un plus pesant ; que le poids de l'Air élève l'eau dans les Pompes & dans les Syphons ; que la pression directe, qu'un Corps plongé dans l'eau soutient, est égale au poids d'une colonne d'eau, dont la base est la surface supérieure de ce Corps, & la hauteur celle de l'eau au-dessus de ce Corps ; que la pression latérale croît avec l'enfoncement du Corps plongé dans l'eau ; que l'excès ou le défaut de son poids, par rapport à celui de l'eau, le fait ou descendre ou surnager, &c. On a réduit depuis cette Doctrine à un plus grand degré de précision, mais alors elle étoit encore nouvelle.

Venons au *Traité sur l'Origine des Formes & des Qualités suivant la Philosophie corpusculaire*. Il est divisé en deux Parties ; l'une Théorique, & l'autre Historique. Les Elémens primitifs des Corps, nous dit-on dans la première, ne diffèrent entre eux que par leur grandeur, par leur figure, & par leur mouvement. C'est leur diverse combinaison, qui produit les diverses Formes & les diverses Qualités. Les *Formes substantielles* de l'Ecole ne servent qu'à embrouiller, & nullement à expliquer les Phénomènes. Entre les Expériences dont Mr. Boyle se sert pour prouver toutes ces Propositions, il s'en trouve quelques-unes, qui le portent à soupçonner que la transmutation des Corps n'est pas impossible. Il rapor-

te deux transmutations de ce genre qu'il croit avoir opérées, l'une d'Or en Argent, & l'autre d'Eau en Terre (a).

Ne passons pas cette même année 1666, sans faire mention d'un Ouvrage que le fameux Sydenham dédia à Mr. Boyle. Le titre en est *Methodus curandi Febres propriis Observationibus superstructa*. Cet Ouvrage, quoiqu'il réimprimé en 1668, est devenu fort rare, & on l'a omis, je ne sais pourquoi, dans toutes les Editions des Oeuvres de Sydenham. On voit dans la Dédicace de ce Livre, que Mr. Boyle n'avoit pas cru au-dessous de lui d'accompagner son savant Ami chez ses Malades, & d'observer ainsi sa Pratique. Dans une autre de ses Lettres, en réponse à celle que Mr. Boyle lui écrivit pour le remercier de la seconde Edition de son Livre, il paroît que Sydenham s'attachoit alors à la recherche des Spécifiques. *Si mon idée n'est qu'une chimère*, disoit-il, *j'en suis du moins tellement enchanté, que j'y sacrifierai volontiers & quelque argent & quelque tems. J'ai déjà fait des progrès, & j'ai lieu de me flatter du succès.*

Mais, pour revenir à Mr. Boyle, il quitta Oxford pour Londres en 1668, & il passa le reste de sa vie chez sa chère Sœur la Vicomtesse de Ranelagh. Il publia l'année suivante une *Continuation des Expériences Physico-Mécaniques*, &c. Il avoit fort perfectionné sa Machine Pneumatique ; aussi en place-t-il la des-

(a) Voyez les Réflexions de Mr. Boerhaave sur la dernière de ces Transmutations, *ubi supr.* pag. 627, &c.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 69

description à la tête de son Livre; il ajoute en un autre endroit celle d'une Echelle Mercurielle, pour calculer la quantité d'Air évacuée hors du Récipient. D'ailleurs toutes ces Expériences confirment les précédentes. On y voit que le Ressort de l'Air fait équilibre avec le Poids de l'Atmosphère; que de ce Poids dépend la Succion & l'Aspiration des Pompes, des Seringues, des Ventouses, & des Soufflets; qu'il y a pour chaque Liqueur un degré fixe, au-delà duquel elle ne peut plus être attirée, & que ce degré est en raison réciproque de sa Gravité spécifique; que les Corps les plus légers & les plus pesans tombent en même tems dans le Vuide, &c. On prouve dans un petit Discours à la fin de ce Livre, que les Corps les plus solides sont capables de répandre des exhalaisons, & ainsi d'avoir une Atmosphère.

L'Ouvrage, dont nous venons de parler, consiste principalement en Expériences; celui qui le suivit en 1670, est plus systématique. Il s'agit des *Traités sur les Qualités Cosmiques*, &c. On trouve dans la Nature divers Corps, qui agissent les uns sur les autres d'une manière déterminée. Ces relations particulières dépendent de l'action des Causes générales, à laquelle nous ne faisons souvent pas assez d'attention; des Corpuscules de l'Ether ou même de l'Air proprement dit, qui s'insinuent dans les Pores des Corps; de la disposition que ces Corps ont à recevoir ses impressions, disposition qu'ils acquièrent ou qu'ils perdent, par un très petit changement de leurs parties. D'ailleurs, outre les Particules uniformes &

nombreuses, qui composent l'Air & l'Ether ne peut-il pas y en avoir quelques autres, qu'on ne se manifestent, qu'en agissant d'une façon singulière sur certains Corps ? Notre Auteur le soupçonne ; & il confirme cette Hypothèse par les effets de la Peste ; par les variations de l'Aiman ; par le Flux & Reflux ; par les Maladies affectées à de certains Pays ou à de certains tems. La Nature n'est pas si uniforme dans son cours, qu'il n'y arrive des Déviation ; ou plutôt ces Déviation ne sont peut être que des Phénomènes périodiques, mais trop éloignés les uns des autres & trop peu observés, pour qu'on puisse les réduire à une règle fixe, &c. Mr. Boyle passe ensuite à la considération des Régions souterraines, de celles qui sont sous la Mer, &c. ; mais le moindre détail sur tous ces sujets nous meneroit trop loin.

Disons plutôt quelque chose de la seconde Section des *Considérations sur l'utilité de la Philosophie Expérimentale*, qui parut en 1671. La Philosophie Naturelle étend l'Empire de l'Homme sur les Créatures inférieures. L'invention & la perfection des Arts, mille Découvertes aussi agréables qu'utiles sont de avantages dus aux Mathématiques, &c. La connoissance des Arts & des Métiers est très utile à un Naturaliste ; celui-ci de son côté le perfectionne souvent ; & la connoissance de la Physique abrège en divers cas le travail de la main, & supplée au défaut des Instrumens. Il n'y a presque aucune chose dans la Nature dont l'Homme connoisse tous les usages, & aime

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 71

la Philosophie Naturelle, qui a pour but de les découvrir, ne sauroit être que très avancée.

Une attaque de Paralyfie, que Mr. Boyle eut vers le milieu de cette année, ne l'empêcha pas de publier ses *Traité sur la Découverte de l'admirable Rarefaction de l'Air*. Une petite bouteille d'Air, renfermée dans l'Eau, peut se raréfier en un espace du moins 2, 744, & peut-être 13, 000 fois plus grand, que celui qu'elle occupoit. Mais cette expansion est-elle durable? Qui, dit notre Auteur, du moins s'est-elle soutenue pendant plusieurs mois. Si la chaleur dilate l'Air, le Froid le resserre. A la vérité celui que Mr. Boyle produisit par artifice ne fit guère perdre à l'Air que $\frac{1}{11}$ ou $\frac{1}{14}$ de son volume. Mais, par le moyen d'Eau glacée, il le condensa dans un espace quarante fois moindre que celui qu'il remplissoit. La proportion de cet Air, ainsi comprimé, à celui qui fut le plus raréfié, est d'un à cinq cent vingt mille (a).

L'*Essai sur l'Origine & sur les Vertus des Crystaux*, imprimé en 1672, contient des merveilles d'un autre genre. Selon Mr. Boyle tous les Crystaux, (& il range sous cette classe les Pierres précieuses), ont été autrefois dans un état de fluidité. C'est ce que leur transparence, leur figure, leur contexture, leurs couleurs,

(a) Et que sera-ce si l'on songe à l'Expérience de Mr. Hales, qui a condensé l'Air par le moyen de la glace en un Volume 1, 838 moindre que celui qu'il a naturellement! La proportion sera de 1, à 23, 894, 000.

leurs, les Corps étrangers, qu'ils renferment quelquefois, leur poids spécifique, l'extraction des parties métalliques, qu'on trouve dans quelques-uns, la différence des Carrieres, d'où on les tire, &c. concourent à indiquer. Si telle est leur Origine, leurs Vertus dépendront des parties minérales, qui se sont mêlées avec eux dans leur état de fluidité; & ce sera la nature & la proportion de ces Minéraux incorporés dans les Crystaux, qui en détermineront les Vertus. Que si l'on demande, d'où vient à ces pierres leur dureté; on répond qu'il y a dans divers endroits de la Terre des Jus ou des Esprits subtils capables de changer en Pierres les Corps qu'ils rencontrent. On cite des Pétrifications de divers genres, la formation des Pierres dans les Animaux, &c.

Mr. Boyle avoit inféré, dans un des Volumes des Transactions Philosophiques, des *Expériences Pneumatiques sur la Respiration*. Ces Expériences concouroient à prouver que les Animaux ne sauroient se passer d'Air. Divers Savans, observant d'ailleurs que la Flamme s'éteint dans le Vuide, imaginoient dans le Cœur des Animaux une Flamme vitale, subtile de sa nature & modérée dans ses effets. Cette opinion engagea Mr. Boyle à publier dans un Recueil de Pièces de sa façon, ses *nouvelles Expériences sur le raport qu'il y a entre l'Air & la Flamme*. On y voit qu'il est très difficile, sinon impossible, de produire ou de conserver la Flamme dans un Récipient vuide d'Air; qu'il l'est encore plus de faire qu'elle se communique, & que l'absence de
l'Air

Juillet, Août & Septembre, 1744. 73

'Air éteint plutôt la Flamme qu'elle ne fait nourrir les Animaux. Les autres Traités de ce Recueil sont destinés à défendre les *Paradoxes Hydrostatiques*, qui avoient été attaqués par Mrs. *More & Sinclair*.

Un Ouvrage, plus varié & plus intéressant encore que le précédent, parut en 1673. Il est intitulé *Essais sur l'étrange Subtilité, la grande Efficace, & la Nature déterminée des Effluvia (Exhalaisons)*. Notre Auteur remplit le premier de ces trois titres, en montrant jusqu'à quel point certains Corps, & en particulier l'Or peuvent être étendus; la multitude de Corpuscules visibles, qu'exhale une petite portion de Matière; la petitesse du déchet, soit du poids, soit du volume de certains Corps, dont les Exhalaisons sont extrêmement nombreuses; & la grandeur de l'espace que ces Exhalaisons remplissent. Pour juger de leur efficace, considérez leur nombre, leur nature pénétrante, leur vitesse, leur raport avec les pores des Corps sur lesquels elles agissent; les mouvemens intestins qu'elles y produisent, les secours que leur fournissent les Agens extérieurs, &c. Mais ces Exhalaisons sont-elles toutes de la même nature? Non certainement; car en les condensant on leur trouve les mêmes propriétés qu'ont les Corps, d'où elles émanent. Nos Sens nous montrent une grande différence dans leur nature, & la diversité de leurs effets nous la confirme. On trouve, à la suite de ce Traité, diverses Expériences, qui tendent à prouver, que le Feu, en s'insinuant dans les pores des Corps, en aug-

mente le poids. Mais quoique ces Expériences soient en grand nombre, & la plupart très spécieuses, les Savans ne les regardent pas comme décisives (a).

Quatre Ouvrages de Mr. Boyle virent le jour en 1674. Le premier est un Recueil des *Traités, sur la salure de la Mer; sur un Hygroscopie statique; sur la force de l'humidité de l'Air; sur l'état naturel & préternaturel des Corps; sur la nature positive ou privative du Froid.* Le second roule sur l'excellence de la *Théologie comparée avec la Philosophie naturelle.* Mr. Boyle y donne la préférence à la première, & n'estime même l'autre qu'autant qu'elle se raporte à la Religion.

Si les conjectures mêmes des Grands-hommes sont intéressantes, on ne sauroit refuser ce titre à celles que Mr. Boyle publia la même année, sous le titre modeste de *Sonpçons sur quelques qualités cachées de l'Air.* Il croit, qu'il y a dans l'Air diverses Exhalaisons émânées du sein de la Terre, des Corps qui se trouvent sur sa surface, peut-être même des Corps célestes. L'Air est à la fois un Mixte très composé & un Dissolvant très efficace; il ajoute à de certains Corps des particules, qu'il a ôtées à d'autres. Qui sait si, dans la Nature, il n'y a pas des espèces de Reservoirs, ou, si vous voulez, d'Aimans, qui attirent des Corpuscules d'un certain ordre, qui les retiennent quelque tems, & qui les transmettent ensuite? On le croiroit, quand on considère que les

MÉ-

(a) Voyez encore sur ceci Boerh. *ubi sup.* p. 360, &c.

Juillet, Août & Septembre, 1744. 75

Métaux semblent se reproduire, & que plusieurs Corps se conservent plus longtems dans le Vuide qu'en plein Air. D'ailleurs on explique par-là l'origine des Maladies nouvelles, de celles qui sont particulières à de certains Païs & à de certaines Saisons, &c. Le reste de ce Livre ne consistant qu'en disputes avec Mr. *Hobbes*, & qu'en nouvelles preuves de l'action mécanique des Pompes, &c. nous ne nous y arrêterons pas, non plus qu'au dernier Ouvrage, que nous avons indiqué. Le titre en est *Considérations pour réconcilier la Raison & la Religion*. Ce Traité devoit avoir deux Parties, l'une destinée à prouver qu'un *Chrétien n'a pas besoin de renoncer à sa Raison*, est la seule qui ait paru, l'Auteur n'ayant pas jugé à propos de publier l'autre, où il devoit faire voir que la Religion ne nous prescriroit point ce sacrifice. A la fin de ce Livre se trouve un *Discours sur la possibilité de la Résurrection*.

Une expérience singulière, que Mr. *Boyle* avoit faite dès l'année 1672, lui fournit en 1676, le sujet d'un Mémoire, qu'il communiqua à la Société Royale (a). Il s'agissoit d'une préparation de Vif-argent qui, broyée avec de l'Or réduit en chaux, produisoit une effervescence & une chaleur considérable, en moins d'une minute. L'Auteur fit un secret de sa préparation. Mr. *Newton* l'en lonoit fort, dans une Lettre qu'il écrivit à ce sujet à Mr. *Oldembourg*, parce qu'il étoit possible que cet

te

(a) *Phil. Trans.* N. CXXII, pag. 513.

te Expérience menât à d'autres découvertes, qui seroient nuisibles si elles devenoient publiques. Ce même principe empêcha Mr. Boyle de découvrir diverses Préparations, qui, sans altérer les qualités sensibles des Liqueurs avec lesquelles on les mêloit, les rendoient des Poisons extrêmement efficaces. Il ne découvrit non plus jamais le secret de certaine Liqueur, qui effaçoit entièrement l'écriture, sans endommager le Papier.

Après avoir donné les Principes généraux de la Philosophie dans plusieurs Ouvrages, il en publia en 1676, un nouveau, pour les appliquer aux Phénomènes particuliers. Il l'intitula, *Expériences, Remarques, &c. sur l'origine ou sur la production mécanique de diverses Qualités primitives*. Ces Qualités peuvent être rangées en trois Classes. La première contient les Qualités naturelles & manifestes, telles que le Froid & le Chaud, les Saveurs, les Odeurs, &c. La seconde comprend les Qualités Chymiques, qui rendent les Corps volatils ou fixes, corrosifs, propres à être dissous ou précipités, &c. Enfin l'on renferme dans la troisième les Qualités mystérieuses & occultes, telles que le Magnétisme & l'Électricité. Un simple changement dans les particules des Corps suffit pour produire, pour varier, ou pour détruire chacune de ces Qualités, sans qu'il soit besoin de recourir aux Formes substantielles, aux quatre Elémens, ou aux trois Principes. On examine encore en particulier ces derniers, de même que la Doctrine de l'Acide & de l'Alcali, & on fait voir

Juillet, Aout & Septembre, 1644. 77

ce qu'il y a de précaire, d'insuffisant, & d'absurde dans ce que les Chymistes nous disent de l'existence, de la nature, & des caractères de ces divers Principes.

Mr. *Boyle* étoit depuis longtems un des Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales; & l'on voit par ses Lettres, qu'il souhaitoit, que l'on travaillât avec ardeur à la conversion de ceux avec qui l'on commerçoit. Pour avancer ce pieux dessein, il fit imprimer à ses fraix cinq cent Exemplaires d'une Traduction des quatre Evangiles & des Actes des Apôtres en Langue Malaye, faite sous la direction de Mr. *Hyde*, & imprimée à Oxford en 1677. Il avoit auparavant contribué largement à une Traduction de la Bible & de divers Livres de piété en langue Indienne, pour l'usage des Peuples de la Nouvelle Angleterre.

L'intérêt qu'il prenoit au salut des habitans du nouveau Monde ne l'empêchoit pas de songer à celui de ses propres Compatriotes. Les Naturels de l'Irlande, presque aussi sauvages que ceux de l'Amérique, ont une Langue & une manière d'écrire, qui leur sont particulières. Aussi ignorans que misérables ils n'entendoient pas l'Anglois, & n'avoient pas de Livres en leur propre Langue. Mr. *Boyle* entreprit, dès l'année 1678, de leur procurer les saints Livres en *Irlandois*. Il fit les fraix d'une Edition du Nouveau Testament achevée en 681, & contribua avec sa générosité ordinaire à l'impression du Vieux en 1685.

Les Montagnards d'Ecosse avoient & la même Langue & la même ignorance que les *Irlandois*.

landois. Dès que Mr. Boyle en fut informé, il envoya en Ecosse divers Exemplaires de la Bible *Irlandoise*. Il fit de plus imprimer à ses dépens des Catéchismes & des Livres de piété à leur usage, & il soucrivit pour cent Exemplaires d'une nouvelle Edition de la Bible. Ceci n'arriva que vers les dernières années de sa vie; mais nous n'avons pas cru devoir séparer ces divers Actes de sa charité.

On vit paroître en 1678, une *Rélation historique d'une dégradation de l'Or faite par un Anti-Elixir*. Mr. Boyle, qui y prend le nom de *Pyrophile*, dit, qu'un Etranger lui ayant fait présent d'une petite Poudre, dont le poids n'excédoit pas la huitième partie d'un grain, il l'avoit mêlée avec deux dragmes d'Or fin mis en fusion, & que cet Or tiré du Creuset s'étoit trouvé changé en un Métal fragile, d'une gravité spécifique beaucoup moindre que celle de l'Or. Sur cette Expérience, que notre Auteur croit convaincante, & sur laquelle il auroit peut-être quelques objections à faire, il conclut que le grand-Oeuvre n'est pas impossible. Si l'Art, dit-il; peut produire un *Anti-Elixir*, qui dans très peu de tems & dans une très petite proportion dégrade un Métal, je ne vois pas pourquoi il paroîtroit impossible, que l'Art produisît un vrai Elixir capable de changer un Métal moins précieux en Argent ou en Or. Conformément à ces Idées, il obtint du Parlement en 1689, la révocation d'une ancienne Loi, contre la multiplication de l'Or & de l'Argent. La recherche de la Pierre Philosophale ne fut cependant jamais le principal but

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 79

but de Mr. Boyle. Il ne s'attacha à la Chymie que pour perfectionner la Physique, & ce ne fut qu'incidemment qu'il découvrit dans le cours de ses Opérations quelques Préparations extraordinaires. C'est ce qu'il écrivoit à un Ami peu de tems avant sa mort, en lui envoyant un Recueil de ses Secrets les plus curieux. Il vouloit laisser ce Recueil au Public comme un monument de son affection pour le Genre-humain. C'est dommage que cet Ouvrage ne se soit jamais trouvé.

Un petit Ecrit de Mr. Boyle sur une Substance artificielle, qui luit sans avoir été auparavant exposée à la Lumière, fut inséré dans les *Lectiones Cutlerianæ* de Mr. Hook. Il s'agissoit du Phosphore d'urine de Kunkel apporté en Angleterre par Mr. Craft. Mr. Boyle, qui en avoit vu les effets, & qui avoit reçu de l'Artiste quelques lumières sur la matière d'où il étoit tiré, s'appliqua à en composer un pareil. On juge bien qu'il en vint à bout ; mais ce ne fut pas sans peine. Il communiqua au Public en 1680, le détail des Expériences, qu'il avoit faites avec ce Phosphore. Le titre de ce Livre étoit la *Noctiluque Atrienne* (a). Il remit cette même année à la Société Royale un papier, qui ne fut ouvert qu'après sa mort, & qui contenoit sa manière de préparer ce Phosphore. Deux ans après il publia une suite
d'Ex-

(a) On employoit ce mot de *Noctiluque*, pour distinguer les Phosphores, qui ont en eux-mêmes un Principe de Lumière, de ceux qui ne brillent que d'un éclat emprunté. Les Vers luisans sont du premier ordre ; la Pierre de Bologne est du second.

80 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,
*d'Expériences & d'Observations sur la Noëti-
luque glacée.*

Il avoit donné au Public en 1681, un *Discours sur les choses, qui sont au-dessus de la Raison*. Il y raporte divers exemples de choses incompréhensibles, quoique prouvées; mais il exagère un peu les difficultés, que l'on fait contre la *Divisibilité de la Matière à l'infini*. Ces difficultés, que Mr. Bayle a répétées, ne font plus aux Mathématiciens la peine qu'elles faisoient autrefois.

Il y avoit déjà quelques années, que Mr. Papin (a) étoit venu en Angleterre. Mr. Boyle reconnut bientôt ses Talens, & ne tarda pas à les mettre en œuvre. Une attaque de Pierre, mal auquel il fut sujet toute sa vie, l'empêchoit de travailler lui-même. Il se contenta de diriger le Physicien François, & d'être témoin des principales Opérations dont il le chargea. Cette association valut au Public une *Seconde Continuation des Expériences Physico-Mécaniques*, &c. La Pompe dont Mr. Papin se servit, étoit de sa façon, & il en mit la Description à la tête de ce Recueil, avec celle de quelques autres Instrumens. Les Expériences mêmes furent commencées en 1676. Elles montrent que divers Corps produisent une matière analogue d'Air, mais différente à plusieurs égards. Elle est d'ordinaire beaucoup plus élastique, mais moins constante que l'Air. Les Corps s'y conservent mieux que dans l'Air.

(a) Ce Savant est assez connu, ne fut-ce que par sa Machine pour amollir les Os.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 81

l'Air, mais moins bien que dans le Vuide. Elle est mortelle aux Animaux, plus même que le Vuide; la Flamme s'y éteint également, &c. L'Air comprimé est moins nuisible aux Animaux, à moins qu'il ne soit extrêmement condensé; car, s'il ne l'est que peu, ils y vivent plus longtems, qu'ils ne le font dans l'Air naturel, mais renfermé, &c. N'oublions pas de remarquer, que cet Ouvrage de Mr. Boyle est le seul, qui n'ait pas paru originairement en Anglois. Mr. Papin en fit l'ébauche en François; on le publia en Latin, & c'est sur cette Traduction que la Version Angloise fut faite.

Mr. Burnet acheva dans ce tems-là son *Histoire de la Réformation*. Mr. Boyle contribua aux fraix de l'impression. Il agit à cette occasion, ce sont les termes de Mr. Burnet dans la Préface de son second Volume d'une manière proportionnée à la grandeur de son Ame.

Une Lettre de Mr. Boyle sur un moyen de changer l'Eau salée en Eau douce fut insérée, en 1683, dans un Ouvrage intitulé: *L'Eau salée adoucie*. Ses *Mémoires sur une Histoire naturelle du Sang* virent le jour l'année suivante. Ils ne renferment guère que le Plan d'un Traité complet sur cette matière. On y trouve les titres des Sujets, qui devoient y entrer, & plusieurs Expériences relatives à quelques-uns de ces sujets. Il donna aussi la même année ses *Expériences ou Considérations sur la Porosité des Corps*. Il y prouve l'existence des Pores, 1. dans les différentes
Tom. XXXIII. Part. I. F par-

parties des Animaux ; & 2. dans les Corps solides, & même dans les plus durs.

Les Ecrits de notre Auteur se succédoient si rapidement, que le Dr. *Cudworth* le pressoit de faire traduire tous ses Ouvrages en Latin, & de les publier en un Corps. Il seroit à souhaiter que ce conseil eût été suivi ; mais *Mr. Boyle* étoit trop occupé de nouvelles Découvertes & de nouveaux Ouvrages. Il en publia quatre en 1685. Le premier, intitulé *Cours Mémoires pour l'Histoire naturelle & expérimentale des Eaux Minérales*, n'est encore qu'un Plan, mais un Plan bien intéressant. Notre Savant propose d'examiner les Eaux Minérales, 1. à leur Source ; 2. par rapport aux qualités qu'on leur trouve, après qu'on les a tirées de leurs Réservoirs ; 3. par rapport à leurs effets dans les Maladies. Des Subdivisions sur chacun de ces Titres, & quelques Expériences qui y ont rapport, font tout le reste de cet Ouvrage.

Il y a dans la Nature une infinité de Mouvements, que nous n'appercevons pas, & dont les effets sont cependant très considérables ; c'est ce que *Mr. Boyle* prouve dans son *Essai sur les effets des Mouvements insensibles*. La rapidité du Mouvement dans les petits Corps nous échappe ; nous ne croyons pas que les Fluides puissent agir sur les Solides avec autant de force qu'ils le font quelquefois ; nous ne prenons pas garde que le nombre des petits Corpuscules, qui se meuvent, supplée à leur grandeur ; & que la propagation du Mouvement se fait d'une manière merveilleuse au tra-

vers

vers de divers Milieux. Il y a des Corps, qui reçoivent facilement des impressions presque insensibles, & qui les manifestent par des effets surprenans. C'est que leurs Parties constituantes, qui nous paroissent dans un repos absolu, sont souvent dans un état forcé de Tension ou de Compression. Il peut même arriver qu'elles soient affectées intérieurement, par un Mouvement très violent, quoiqu'il n'en paroisse rien au dehors. Mr. *Boyle* confirme chacune de ces Propositions par divers exemples, & passe ensuite dans sa seconde Partie aux Exhalaisons souterraines, & aux effets qu'elles peuvent avoir sur le Corps humain, &c.

Les anciens Médecins admettoient une multitude de Spécifiques. Il ne faut pas s'en étonner. Il ne leur en coutoit pour les expliquer que quelques termes barbares ou quelques Hypothèses gratuites. Les Modernes rebutés des Facultés de l'Ecole, des Qualités de *Galien*, & des Principes de *Paracelse* rejetèrent à la fois leur jargon & leurs chimères. Il n'y auroit pas eu grand mal, si leur zèle n'avoit pas été jusqu'à proscrire la recherche de quelque Spécifique que ce fût, sous prétexte qu'il n'y avoit pas moyen de rien dire de raisonnable sur leur manière d'agir. Mr. *Boyle* se proposa de les détromper dans l'*Accord des Remèdes Spécifiques avec la Philosophie Corpusculaire*. C'est le troisième Ouvrage de cette année. Il y prouve, 1. qu'il peut y avoir des Remèdes Spécifiques; qu'on en connoit quelques-uns, & que probablement on en découvrira plu-

seurs autres ; 2. que leur Action est explicable par les Principes de sa Philosophie. Il finit en recommandant l'usage des Remèdes simples ; conseil aussi sage que négligé.

Mr. Boyle, après avoir consacré à l'utilité des Hommes les Ouvrages précédens, finit l'année par un *Discours sur la profonde Vénération, que l'Entendement humain doit à Dieu, particulièrement à la vue de sa Sagesse & de son Pouvoir*. On ne fait ce qu'on y doit admirer le plus, ou les sentimens de son Cœur, ou sa pénétration à découvrir dans toute la Nature la main du Créateur.

Le même gout & les mêmes vues se retrouvent dans l'Ouvrage suivant, qui ne vit le jour qu'en 1686, quoique composé vingt ans auparavant. Il s'agit des *Recherches sur les Notions qu'on a d'ordinaire de la Nature*. Mr. Boyle y combat cette opinion, qui fait de la Nature un Principe actif & en même tems distinct de la Divinité. *Le Martire de Théodore & de Dydime*, espèce de Roman Chrétien & fruit de la jeunesse de Mr. Boyle, fut imprimé en 1687.

L'année suivante il publia le Livre des *Receptes envoyées à un Ami en Amérique*. Cette première Edition ne contenoit que les cinq premières Décades de Remèdes choisis ; les cinq dernières furent ajoutées à une Edition posthume de cet Ouvrage en 1692.

La Vanité de l'Homme ne se manifeste pas moins dans ses opinions que dans ses démarches. C'est à ce Principe qu'on doit rapporter le Systême, qui fait l'Univers pour l'Homme.

Cette

Cette idée n'est pas affectée au Vulgaire ; il y a des Philosophes qui l'ont embrassée ; il y en a qui la défendent encore. On en trouve d'autres , qui , bien loin de convenir de cette audacieuse prétension , soutiennent au contraire , qu'il n'y a point de Fins proprement dites dans les Ouvrages de la Nature , ou que s'il y en a , l'Homme du moins ne sauroit les découvrir. Mr. Boyle ramène ces deux ordres de Gens à un juste milieu , dans sa *Dissertation sur les Causes finales* , imprimée en 1688. Il divise ces Causes en quatre Classes différentes , & montre très bien que les unes & les autres peuvent quelquefois être découvertes. Mais il veut qu'on ne se hâte point de conclurre , de l'usage particulier d'une chose , quel a été le but du Créateur en la formant. Il prouve enfin , que la recherche des Causes finales ne doit jamais nous faire mépriser les *efficientes* , toujours plus à notre portée , & toujours plus nécessaires pour nous.

Mr. Boyle ayant perdu vers ce tems - là une grande partie de ses Manuscrits , tant par des vols qui lui furent faits , que par quelques Liqueurs caustiques , qui endommagèrent plusieurs de ses papiers , fit paroître en 1689 , divers Avertissemens , pour s'excuser s'il ne publioit à l'avenir que des Essais imparfaits & sans ordre. Il fit plus l'année suivante ; car il avertit publiquement qu'il ne recevroit point de visites pendant de certains jours de la semaine , qu'il voulut se réserver pour revoir ses Papiers , & pour réparer ses pertes. Mr. Boyle étoit fort communicatif. Son Cabinet &

son Laboratoire étoient ouverts aux Curieux. Faut-il qu'on ait à se repentir d'être trop bon ?

Un des fruits du loisir, qu'il se procura, fut sa *Médecine hydrostatique*, imprimée en 1690. Il y montre la manière de se servir de la Gravité spécifique des Remèdes, pour discerner s'ils sont falsifiés. Il avoit dessein d'ajouter à ce Traité deux ou trois autres moyens de s'assurer de la bonté des Médicamens; mais il n'y a pas exécuté ce dessein. Il publia encore la même année son *Chrétien Virtuoso* (a), où l'on montre que la Physique Expérimental oblige un Homme d'être bon Chrétien, bien loin de l'en empêcher. La première Partie de ce Livre, qui est la seule qui ait paru du vivant de l'Auteur, est destinée à prouver sa Thèse par rapport aux Dogmes de la Religion; la seconde, dans laquelle il la démontroit par rapport aux Devoirs du Christianisme, a été trouvée parmi ses Papiers, & elle paroît pour la première fois dans cette Edition. A la fin de cet Ouvrage se trouve un *Discours sur la différence des choses qui sont au-dessus de la Raison & de celles qui y sont opposées*, & le commencement d'un second sur la grandeur d'Ame, que le Christianisme inspire.

Le dernier Ouvrage, que Mr. Boyle publia est intitulé *Expériences & Observations de Physique*. Il en promettoit deux Parties, mais nous n'avons que la première.

I

(a) Il est à peine nécessaire d'avertir que ce terme est ici synonyme avec celui de *Naturaliste*.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 87

La Santé de Mr. Boyle s'affoiblissoit depuis deux ou trois ans. Naturellement délicat, & affligé de diverses maladies, ce n'avoit été que par un Régime très exact, qu'il s'étoit soutenu jusques-là. Mais enfin sa Sœur *Ranelagh*, avec qui il avoit passé les 23 dernières années de sa Vie, étant venue à mourir, il ne lui survécut que de huit jours. Il mourut le 30 Décembre de l'année 1691, à l'âge de 65 ans.

Le principal Ouvrage posthume, que nous ayons de lui, c'est son *Histoire générale de l'Air*. Elle fut imprimée en 1692. C'est l'ébauche d'un grand Maître. On y trouve un Plan méthodique, mais vaste; divers Matériaux utiles, mais moins qu'il n'en faudroit pour l'exécution d'un Plan, que la Vie de plusieurs Hommes suffiroit à peine pour remplir. C'est le jugement qu'en formoit Mr. Locke dans une Lettre à Mr. *Motieux*. N'oublions pas de remarquer que l'on trouve, dans cet Ouvrage, un morceau fort curieux de Mr. Locke. C'est une Table des variations de l'Air, qu'il avoit observées pendant plusieurs années à Oxford & à Londres.

Le Testament de Mr. Boyle contenoit un grand nombre de Legs pieux. Le principal, c'est le Revenu de 50 Livres Sterlings, pour un Ministre, que l'on choisit annuellement. Il est chargé, 1. de faire huit Sermons tous les ans, pour défendre la Religion Chrétienne contre les Athées, les Déistes, les Payens, les Juifs, & les Mahométans, sans entrer dans les Controverses particulières des Chrétiens;

2. d'assister & d'encourager toutes les Sociétés, pour la propagation de l'Evangile dans les Pais étrangers ; & 3. d'être prêt à lever les scrupules, que l'on auroit sur ces sujets, & à répondre aux Difficultés & aux Objections qui pourroient être faites, & auxquelles on n'auroit pas encore fait de bonnes Réponses.

Mr. Boyle avoit le respect le plus grand pour la Divinité, jamais il ne prononçoit le nom de Dieu, sans s'arrêter un moment ; & l'Article de son Testament par lequel il laisse à la Société Royale sa Collection de Minéraux, finit par ces belles paroles : *je leur souhaite un heureux succès dans leurs louables efforts à découvrir la véritable nature des œuvres de Dieu ; & je le prie qu'eux & tous ceux, qui s'appliquent à la recherche des vérités Physiques, rapportent tous leurs succès à la gloire de l'Auteur de la Nature, & au bien du Genre-humain.*

L'Evêque Burnet, qui fit son Oraison funèbre, (triste office pour un Ami), rapporte que ses charités pendant plusieurs années alloient à plus de 1000 Livres Sterlings par an. Il passa sa vie dans le Célibat. Cependant il étoit de bonne humeur, & sa conversation étoit fort spirituelle. Nous nous en étonnerions moins, s'il s'agissoit de tout autre que de Mr. Boyle.

Après ce détail, qu'on ne s'attende pas que nous suivions Mr. Birch dans l'idée qu'il nous donne du caractère de Mr. Boyle. Faire l'Histoire d'un Grand-homme, c'est faire son Portrait.

A R T I C L E IV.

LETTRE (a) sur le Passage de St. PAUL, I Corinth. I, 22, 23, ou ECLAIRCISSEMENT sur la raison que donne cet Apôtre de ce que les Juifs ont rejeté l'Evangile.

MONSIEUR,

ON doit assurément savoir gré aux Gens de Lettres, qui trouvent la solution de quelque Objection embarrassante, ou sur les Sciences, ou sur la Religion. Mais, que diriez-vous d'un homme qui va chercher des difficultés où personne n'en trouve, & qui se donne bien du mouvement pour y répondre, fort incertain même du succès? Pour ne vous pas donner le tems de prononcer sur cette étourderie, & pour vous empêcher de la qualifier, comme elle mérite, je me hâte de vous avouer que c'est moi qui suis le coupable.

Après cet Exorde, que vous ne trouverez pas des plus prévenans en ma faveur, je viens au fait. Lisant l'autre jour le premier Chap. de la première Epître aux Corinthiens, j'y trouvai ces paroles : *Les Juifs demandent un signe, & les Grecs cherchent la sagesse. Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est scandale aux Juifs, & folie aux Grecs* (b).

On voit bien en gros la pensée de St. Paul. Il veut dire que, parce que les Juifs demandent

(a) Cette Lettre nous a été envoyée de Genève.

(b) I Cor. I, 22, 23.

dent un signe , & que les Grecs veulent la sagesse , *Christ* crucifié a été un scau pour les Juifs , & une folie dans l'opinion des Grecs.

L'article des Payens ne fait aucune culté. Leur faux gout pour un certain je de Philosophie , ou pour les ornemens de loquence , leur fit rejeter l'Evangile , préfé d'une manière trop simple à leur goût trop populaire. Ils auroient voulu des ra nemens profonds , des démonstrations Philosophiques sur des Questions curieuses. Voir que leurs Philosophes auroient demandé le Peuple auroit souhaité au moins des Prédicateurs de l'Evangile , une éloquence pompeuse , qui servît de passeport à cette doctrine nouvelle que l'on vouloit faire recevoir. Rien de tout cela ne s'y trouve. Les Apôtres ne sont ni de profonds Philosophes , ni Orateurs délicats ou fleuris , & ils prêchent aux hommes , tout uniment , qu'un Dieu doit être désormais l'objet de leur culte. Faut-il être surpris si une semblable Doctrine traitée de *Folie* ?

L'article des Juifs n'a fait non plus aucune peine aux Interprètes. *Les Juifs demandent un signe*, c'est - à - dire , des Miracles , disent-ils , & dès - là tout leur paroît de plein-pied. J'ai bien fâché de ne pouvoir pas m'accuser de cette explication , mais elle m'auroit été embarrassante. J'avoue que le mot de *signe* (a) marque ordinairement un Miracle

(a) *Signum*.

l'Ecriture Sainte. Mais il me paroît qu'il y auroit beaucoup d'inconvénient à lui donner ce sens dans cet endroit. En l'entendant de cette manière, on feroit dire à St. Paul que les Juifs ont rejeté l'Evangile, parce qu'il n'a pas été apuié par des Miracles. Je demande donc si ce seroit bien plaider la cause de l'Evangile que d'attribuer l'incrédulité de la Nation Juive à ce défaut de preuves.

Il est vrai que l'on nous cite le XII Chapitre de Saint Matthieu : *Alors quelques Scribes & quelques Pharisiens lui dirent ; Maitre, nous voudrions bien vous voir faire quelque Miracle (a).* Il y a dans l'Original : *Nous voudrions voir un signe de vous.* Rien ne paroît plus semblable aux paroles dont nous cherchons le sens : *Les Juifs demandent un signe.* Mais il me semble, Monsieur, que pour rendre deux Passages parallèles, la conformité de termes ne suffit pas ; ce qui les rend proprement tels, ce n'est pas la ressemblance des mots ou des phrases, c'est plutôt le raport des circonstances où elles ont été prononcées. Je m'explique ; le passage de St. Matthieu que nous venons de rapporter, & celui des *Corinthiens* dont nous cherchons le sens, ont deux dates fort éloignées l'une de l'autre ; & cette grande différence de tems fait entierement disparoître la prétendue ressemblance que l'on y trouve. Dans le tems que St. Paul écrivit son Epître aux *Corinthiens*, les circonstances étoient tout autres, que quand les Scribes & les

(a) *Matth. XII, 38.*

les Pharisiens firent à *Jésus-Christ*, la demande rapportée dans le XII Chapitre de *St. Matthieu*. C'est ce qu'il est nécessaire de bien éclaircir.

Dans les commencemens du Ministère de *Jésus-Christ*, les Juifs étoient tout-à-fait fondés à lui demander des preuves de sa Mission. S'il venoit abolir les Cérémonies de la Loi, il falloit du moins qu'il fît des Miracles qui balançassent l'impression que ceux de *Moïse* avoient faite sur eux. Il n'est pas inutile de remarquer encore qu'au commencement le Sauveur cachoit assez ses Miracles. Ainsi, quoiqu'il en eût déjà fait plusieurs, les Docteurs de la Loi avoient raison de lui demander qu'il leur en fît voir quelqu'un. Il est donc très naturel que *St. Matthieu* introduise des Scribes & des Pharisiens, qui exigent quelque Miracle de *Jésus-Christ*, avant que de reconnoître sa Mission. Mais après la guérison de l'Aveugle-né, après la résurrection de *Lazare*, & d'autres semblables Miracles que les Juifs ne pouvoient pas ignorer, ils commençoient à perdre le droit de demander au Sauveur quelque nouveau prodige. Il leur disoit dans le Chap. XV de *St. Jean*, *qu'il avoit fait parmi eux des œuvres que personne n'avoit jamais faites, & qu'ils en avoient été les témoins* (a). Si, sur la fin de son Ministère, *Jésus-Christ* disoit déjà que les Juifs étoient inexcusable de ne pas croire en lui, c'étoit bien autre chose après la Pentecôte. Tous les Juifs purent

V

(a) *Jean XV, 24.*

voir alors les Miracles les plus frapans en faveur de cette nouvelle Religion. Si nous descendons jusqu'au tems que fut écrite l'Épître aux *Corinthiens*, combien d'autres Miracles publics ne firent point encore les Apôtres? On ne voit pas comment les Juifs auroient pu demander un miracle, dans le tems qu'ils en étoient comme étourdis & accablés. Il y a donc lieu d'être surpris d'entendre dire si tard à *St. Paul*, que la Religion Chrétienne a été rejetée par les Juifs, parce *qu'ils vouloient des Miracles*. Il falloit assurément limiter, ou modifier sa pensée, ou plutôt celle des Juifs, & glisser au moins quelques mots pour faire sentir l'injustice de leur demande. Mais à la manière dont il s'exprime, on diroit que les Juifs vouloient quelque Miracle qui prouvât clairement la Divinité de cette nouvelle Religion, & que n'en ayant pas vu de tels, ils n'avoient pas pu s'accommoder de cette Doctrine. Un semblable langage ne conviendrait-il pas mieux à *St. Paul*, avant sa conversion, que depuis son Apostolat? Il semble donc qu'après tous les Miracles qu'avoient vus les Juifs, sur-tout depuis la Résurrection de *Jésus-Christ*, ce passage des *Corinthiens* ne peut pas être regardé comme le parallèle du Chap. XII de *St. Matthieu*, où des Scribes & des Pharisiens viennent demander un Miracle à *Jésus-Christ*.

„ Mais, dit-on, c'est que les Juifs vou-
 „ loient un Miracle d'une certaine façon. Ils
 „ vouloient qu'il fût produit dans les Airs,
 „ ou dans le Ciel. Il leur falloit un prodige
 „ sem-

„ semblable à celui de *Josué*, qui arrêta le
 „ Soleil (a), ou comme quand *Elie* fit au-
 „ trefois descendre le feu du Ciel (b)”. Si
 c'étoit-là la pensée des Juifs, St. *Paul* auroit
 bien dû s'exprimer d'une manière à nous le
 faire entendre. Cependant il ne dit point qu'ils
 demandassent des Miracles d'un certain genre,
 mais des Miracles en général. Il est vrai que
 l'on prétend que St. *Matthieu* l'a fait pour
 lui, & l'on cite pour cela le commencement
 du Chap. XVI de son Evangile. Alors des
Pharisiens & des Saducéens vinrent à lui, &
pour le tenter, ils le prièrent de leur faire voir
quelque Miracle du Ciel. Je répons encore
 que quand St. *Matthieu* auroit parfaitement
 déterminé quelle espèce de Miracle les Juifs
 exigeoient, & que par-là il auroit bien fait sen-
 tir l'injustice de leur demande, cela ne dispen-
 soit point St. *Paul*, de son côté, de parler aussi
 clairement aux *Corinthiens*. Mais il y a plus.
 C'est que peut-être St. *Matthieu* n'a point
 fixé la demande des Juifs, comme on le pré-
 tend. Il est vrai qu'à s'en tenir à quelques
 Versions, ils veulent des Miracles dans le Ciel;
 mais la nôtre dit simplement quelque Miracle
 du Ciel, conformément à l'original (c). Cela
 peut signifier simplement un Miracle qui parte
 du Ciel, c'est-à-dire, un Miracle par où Dieu
 s'explique clairement sur la Mission de *Jésus-Christ* (d). Il pourroit donc être que St. *Mat-*
thieu,

(a) *Josué* X, 12.(b) 2 *Rois* I, 9, 10.(c) *ἐκ τοῦ οὐρανοῦ.*(d) Voyez une construction semblable, *Matth.* XXI, 24;
 si le

Dieu n'a voulu dire autre chose, sinon que ces gens-là demandoient au Sauveur un Miracle, de quelque espèce qu'il fût, par où le Ciel s'expliquât en faveur de sa Mission; un vrai Miracle, & qui surpassât certainement les forces de la Nature.

Mr. de Crousaz, dans les beaux Sermons qu'il a donnés au public, s'y prend un peu différemment pour résoudre cette difficulté. Expliquant ces paroles dont nous cherchons le sens : *Les Juifs demandent des Miracles*; „ Ont-ils tort, dit-il, de souhaiter des Miracles? Les Miracles ne vont-ils pas à établir la Foi, & n'est-ce pas pour en être les soutiens, que la Puissance divine les a opérés? Voici la Réponse de cet habile homme. „ St. Paul, dit-il, se plaint ici des Juifs, „ qui, à leur gré, n'avoient jamais assez de Miracles. Ils vouloient qu'un second Miracle prouvât la vérité du premier; un troisième celle du second; & jusqu'à ce que Dieu les entassât au gré de l'Incrédulité, „ ils les trouvent toujours trop foibles pour „ la vaincre”.

Mais, quelque respect que j'aie pour les lumières de ce Savant, il me permettra de dire que nous ne voyons rien dans le Texte qui conduise l'esprit à ces Miracles redoublés. D'ailleurs, comme je l'ai déjà remarqué, quand St. Paul écrivoit cette Epître, il y avoit

en

si le Bâteme de Jean vient du Ciel, il s'apaise, ou des hommes; Et Rom. 1, 18, la Colère de Dieu se révèle du Ciel, à son apaisement.

eu cet entassement de Miracles qu'on leur fait demander. Outre ceux que firent les Apôtres, le jour de la Pentecôte, & dans la suite, j'oubliois de vous alléguer encore les Dons miraculeux que ces Saints Hommes avoient communiqués à l'Eglise de *Corinthe*. Ces Dons extraordinaires avoient été accordés à un si grand nombre de personnes, que cela causoit de la confusion dans cette Eglise, comme il paroît par le XII Chap. de la première Epître. St. *Paul* les blâme de ce qu'ils en faisoient parade, & de ce que chacun vouloit produire le sien, & il leur écrit pour regler l'usage qu'ils en devoient faire.

Un autre inconvénient à entendre les Miracles par ce *Signe* que St. *Paul* dit que les Juifs de son tems demandoient, c'est l'opposition que fait cet Apôtre. *Les Juifs demandent un Signe*, dit-il, *mais nous leur prêchons Christ crucifié*. Il est clair qu'il veut dire, nous leur présentons des objets directement opposés à leur demande; nous nous accommodons si peu à leurs souhaits, que ce que nous leur prêchons est un *scandale* pour eux, c'est-à-dire, un sujet d'incrédulité & d'éloignement pour la Religion Chrétienne. Mais on ne voit pas que la Croix de *Christ*, soit si opposée aux Miracles que souhaitoient les Juifs. Que de Miracles entassés à la mort du Sauveur! Il expire, & toute la Nature frémit. La Terre tremble, les Rochers se fendent, le voile du Temple se déchire. Si les Juifs ne se contentent pas de ces merveilles qui s'opèrent sur la Terre, & qu'après cela il leur
faillie

aille encore un prodige dans le Ciel, comme on prétend que c'étoit leur pensée, l'y voila précisément. Le Soleil perd sa lumière. Il souffre une Eclipsé dans un tems où le cours naturel des Astres ne permettoit pas qu'il y en eût. Voila donc ce *Signe* tant demandé, ce Phénomène extraordinaire qu'ils veulent, qui s'opère ou dans le Soleil, ou dans l'Air, hors de la portée des hommes. Il doivent donc être satisfaits. *St. Paul*, au-lieu de donner à sa proposition ce tour d'opposition, devoit dire: *Les Juifs demandent un Signe, & nous le leur donnons tel qu'ils le souhaitent, dans les prodiges qui ont accompagné la mort du Sauveur*. Il y a donc apparence que par ce *Signe*, il entend toute autre chose que nous n'entendons pas encore, mais qui doit être directement opposé à la mort ignominieuse de *Jésus-Christ*. C'est ce qu'il s'agit de découvrir.

Le mot de *Signe*, *σημειον*, a originairement une signification plus étendue que celle de *Miracle*. Le sens primitif de ce terme c'est de nous donner l'idée de quelque chose qui frappe, qui fait une grande impression. C'est à cause de cela que l'Ecriture s'en sert si souvent pour désigner un *Miracle*, qui est effectivement une chose des plus frappantes. Vous trouverez, *Monsieur*, dans vos Dictionnaires, que le verbe *σημαίνω* signifie *insignio*. Voici donc comment je voudrois traduire en Latin ces paroles dont nous cherchons le sens: *Judai petunt insigne quid*. Je crois que c'est-là le sens du mot *σημειον* dans ce passage. Cela signifie donc que les *Juifs veulent quelque*
Tom. XXXIII. Part. I. G chose

chose qui frappe, qu'ils aiment l'éclat, le grand, le merveilleux. Dans ces paroles entendues de cette manière, St. Paul aura en vue les fausses idées que les Juifs s'étoient faites de leur Messie.

On sait que ce Peuple grossier se figuroit que la venue de leur Libérateur seroit accompagnée d'un éclat extraordinaire. Il est vrai que les Juifs anciens n'avoient pas des idées aussi chimériques du Messie que ceux qui vivoient du tems de *Jésus-Christ*. Cependant, comme les promesses de la Loi, prises à la lettre, sembloient se borner aux biens de la Terre, à la paix, à l'abondance, aux victoires; ce Peuple charnel, sur quelques Prophéties mal-entendues, s'attendoit à de semblables biens sous le règne du Messie. Ils se flattoient qu'il leur procureroit de grands honneurs, & de grandes richesses. Mais ils portèrent beaucoup plus loin ces idées chimériques, dès qu'ils se virent soumis à une domination étrangère. Plus ils sentoient le poids de leur misère, & plus ils trouvoient dans les anciens Oracles des promesses d'une délivrance temporelle. Il n'y a point d'Interprète plus trompeur que l'intérêt & la passion. Ne consultant donc plus que leurs souhaits, voici l'idée que les Juifs contemporains de *Jésus-Christ* s'étoient faite du Messie, sur quelques expressions métaphoriques des Prophètes. Ce devoit être un Conquérant qui les délivreroit de la servitude dans laquelle ils gémissaient. Leur imagination pouvoit les conduire & les triomphes de leur Roi, au-delà

de

de ce qu'on avoit jamais vu. Ils se figuroient cet illustre Libérateur à leur tête, secouant le joug des Romains, étonnant les autres Peuples du bruit & de la terreur de ses armes, & portant la gloire de la Nation Judaique au plus haut degré où elle pût atteindre. Les Disciples du Sauveur eux-mêmes, instruits à son Ecole, ne purent se défaire d'une espérance si flatteuse. *Nous espérons*, disent-ils après la mort de leur Maître, *nous espérons que ce seroit lui qui rétablirait Israël* (a). La gloire de leur Nation les éblouissoit si fort, & les préoccupoit d'une si étrange manière, qu'ils ne pouvoient renoncer à un objet si cher de leurs desirs. On ne sauroit croire jusqu'à quel point le gros de la Nation portoit ses espérances chimeriques. Ils se flattoient que le Messie ne les rendroit pas seulement indépendans des Princes Etrangers, mais qu'il les leur rendroit tributaires. Ils s'attendoient à voir des Rois humiliés devant le Peuple d'Israël, & menés en triomphe dans Jérusalem. Ne seroit-ce point cette grandeur imaginaire, ces espérances mondaines & chimeriques des Juifs que St. Paul a en vue quand il dit, *Judei petunt insigne quid?* Il faut aux Juifs de la pompe, du merveilleux. Ils veulent que leur Messie paroisse d'une manière toute éclatante.

Vous sentez assez, *Monsieur*, que tout est aplani après cette ouverture. St. Paul nous aura indiqué, dans ces paroles, la véritable raison

(a) Luc. XXIV, 21.

fon de ce que les Juifs n'ont pas voulu reconnoître *Jésus* pour le Messie. C'est leur préoccupation qui le leur a fait rejeter , leurs fausses idées , leur entêtement pour la grandeur mondaine. Leurs espérances grossières, cette haute prospérité où ils prétendoient que le Messie devoit mettre le Peuple d'Israël, leur fermèrent les yeux pour ne pas l'appercevoir quand il parut. Ils furent rebutés par sa vie obscure. Son supplice sur-tout ne pouvoit qu'être pour eux une occasion de le rejeter , une occasion d'égarement & de chute. Ils attendoient un Libérateur triomphant, magnifique, qui par la force de ses armes devoit dissiper tous leurs ennemis , & ils voient un homme pauvre, méprisé, l'opprobre de leur Nation, condamné enfin à mourir entre deux Voleurs. Ils ne pouvoient se mettre dans l'esprit que ce Messie décrit dans leurs Oracles avec des termes si grands & si magnifiques, ce Messie que leur imagination leur représentoit environné toujours de pompe & de gloire, pût être cet homme misérable qui avoit vécu parmi eux , & qui venoit de subir une mort honteuse. Comment se figurer que la Croix pût être le Trône de ce Roi ? *Parce que les Juifs veulent de la pompe & de l'éclat , dans leur Messie , dit donc St. Paul, la Croix de Christ a été un scandale pour eux.*

Il n'est pas nécessaire de vous avertir, *Monsieur* , qu'en donnant ce sens aux paroles de *St. Paul*, l'opposition que fera *St. Paul de Christ crucifié*, à ce Messie conquérant , ne peut pas être plus juste. Mais je dois vous
prier

prier de jeter les yeux sur un endroit de l'Evangile de St. *Luc*, que je crois qui peut donner du jour à mon explication. *Jésus-Christ* dit aux Pharisiens, suivant la Version de Berlin : *Le Règne de Dieu ne viendra point avec éclat (a)* ; c'est-à-dire avec un éclat mondain, selon l'attente des Juifs. Mr. *Le Clerc* a traduit *qu'il ne viendra point avec une pompe qui le fasse remarquer*. Ces deux passages semblent se donner beaucoup de jour mutuellement. St. *Paul*, dans celui de l'Epître aux *Corinthiens*, que nous expliquons, aura dit que les Juifs vouloient dans leur Messie quelque chose qui frapât les sens, qui attirât les regards du public ; & *Jésus-Christ*, dans St. *Luc*, leur dit qu'ils ont tort de s'y attendre, que *le Règne de Dieu viendra sans apparence*, c'est-à-dire, sans tout cet appareil de grandeur qu'ils lui prêtoient dans leur imagination prévenue.

En admettant ce sens, il n'y aura plus de difficulté dans les paroles de St. *Paul*. J'étois surpris d'entendre dire si tard à cet Apôtre, je veux dire à la date de son Epître aux *Corinthiens*, que les Juifs avoient rejeté l'Evangile, *parce qu'ils vouloient des Miracles*. Ce n'étoit pas bien plaider la cause de la Religion Chrétienne, que d'avancer une semblable proposition sans aucun correctif. Les Juifs n'avoient pas tort de demander des Miracles, puisqu'ils tendent précisément à établir la Foi, & que c'est dans cette vue que Dieu les

a opé-

(a) *Luc. XVII, 20.*

* opérés. Ce ne feroit point mettre le tort du côté des Juifs que de prêter à St. *Paul*, le langage qu'on lui fait tenir ; mais quand on me dit qu'entêtés de leur faux merveilleux, & ne voulant reconnoître le Messie, qu'au bruit de ses armes & de ses victoires, ils ont été choqués de la bassesse de *Jésus-Christ*, & sur-tout de sa Croix, tout devient applani pour moi, & je ne suis plus surpris de leur scandale.

Il est vrai que pour autoriser tout-à-fait cette explication, il faudroit avoir quelque autre Passage de l'Ecriture Sainte, où ce mot de *Signe*, *enquiesion*, se prît dans le sens que je viens d'indiquer. Peut-être que quelqu'un, plus habile que moi, en trouvera. En attendant je vai, *Monsieur*, vous indiquer quelques endroits de l'Evangile, où ce nouveau sens me paroît ne convenir pas mal.

Le Chap. XXIV de St. *Matthieu* me fournit deux Passages de ce genre. Il est prédit au vs. 24, qu'il s'éleveroit de faux *Christs*, & de faux *Prophètes*, qui feroient de grands *Signes*, des choses prodigieuses. Si vous dites que des Imposteurs ont fait de véritables Miracles, vous vous exposez à une des plus grandes difficultés que l'on puisse faire contre la Religion. Vous donnez par-là une facheuse atteinte aux perfections divines ; & le pis est que la preuve que l'on tire des Miracles, en faveur de la Religion Chrétienne, se trouve entièrement énermée. Si Dieu donnoit le pouvoir à des Séducteurs de faire des Miracles pour attester le mensonge, il autoriseroit l'illusion,

il

il prêteroit son sceau à l'erreur, & accréditeroit l'imposture. Peut-on concevoir qu'un Etre si bon & si sage veuille ainsi tendre à la Créature un piège inévitable?

Pour se tirer de cette difficulté, il n'y a qu'à dire qu'il y a bien de la différence entre un vrai Miracle, & un évènement extraordinaire; que les mots *mirā, rāpāra*, n'ont pas une signification si limitée qu'on le prétend ordinairement; qu'ils avoient originairement un sens plus étendu, auquel on est obligé quelquefois de revenir; que peut-être le Sauveur veut dire simplement dans cette Prophétie rapportée par St. *Matthieu*, que ces Imposteurs feront quelque chose de frappant, de propre à exciter l'admiration des hommes, qui est précisément le sens que nous avons donné au Passage de St. *Paul*, que nous avons essayé d'éclaircir.

Je serois fort tenté encore d'entendre de cette manière le Passage du XIII Chap. du *Deuteronome*: *Quand il paroitra au milieu de vous quelque Prophète... qui fera quelque Signe ou quelque prodige... & qui voudra vous engager à servir d'autres Dieux, &c. (a).*

Mais vous m'arrêtez tout court. „ Est-ce „ ainsi, me dites-vous, qu'on doit expliquer „ l'Ecriture? On a un Système de Théologie dans la tête, & on essaie ensuite d'y ramener tous les Passages, quoiqu'il y en ait plusieurs qui ne le favorisent nullement. „ Pour cela, on est obligé de changer quelque-

(a) *Deuter. XIII, 1, 2, 3.*

„ quefois le sens naturel de certaines expres-
 „ sions ; on leur en donne un qui n'est point
 „ dans l'usage ordinaire, & le tout afin que le
 „ Système reçu n'en souffre point. Mauvaise
 „ méthode. Ce n'est point par les décisions
 „ des Théologiens , mais par les seules Rè-
 „ gles de la Critique qu'il faut tâcher d'éclair-
 „ cir un Passage obscur. Autrement l'esprit
 „ de parti nous empêchera toujours d'expli-
 „ quer & de traduire fidelement les Livres
 „ Sacrés”.

Pour profiter de votre leçon, que je crois,
Monsieur, fort juste & fort sage, je vai suivre
 la route que vous m'indiquez, & tâcher par-là
 d'expliquer un endroit fort obscur de ce mê-
 me Chap. XXIV de *St. Matthieu* : *Alors*,
 dit Jésus-Christ, *le Signe du Fils de l'homme*
paraîtra dans le Ciel (a). On ne fait ce que
 c'est que ce *Signe* du Fils de l'homme. Les
 uns veulent que ce soit la Croix, que le Sau-
 veur portera alors comme un étendard ; d'au-
 tres l'expliquent de quelque présage lumineux,
 éclatant de la venue de *Jésus-Christ*. Chaque
 Commentateur a sur cet endroit obscur quel-
 que pensée particulière. Mais donnez au mot
 de *σημειον* le même sens que nous lui avons
 donné dans le passage des *Corinthiens*, &
 vous verrez naître une explication fort claire
 de cette Prophétie : *Alors paraîtra l'éclat, la*
pompe du Fils de l'homme. La suite de ce ver-
 set appuie tout-à-fait ce sens. *On verra le Fils*
de l'homme venant sur les nuées du Ciel, avec

une

(a) *Matth. XXIV*, 30.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 105

une grande puissance, & une grande Majesté (a). C'est une allusion à ce passage de *Daniel*, où le *Fils de l'homme* nous est représenté avec tout cet appareil. Il nous y est dépeint, & comme Roi, & comme venant sur les nuées du Ciel. *Jésus-Christ* veut donc dire ici, alors le *Fils de l'homme* paroitra avec cette gloire que le Prophète *Daniel* a décrite. Le *Signe* du *Fils de l'homme* paroît équivalent à ce que dit *St. Paul* dans sa 2^{de} Épitre aux *Thessaloniens*. Il nous parle de l'éclat de l'avènement du Seigneur (b); c'est-à-dire, la venue du Seigneur qui sera illustre, glorieuse, remarquable. Le *Fils de l'homme* a paru sur la terre dans l'humiliation. On avoit peine à démêler sa grandeur au travers de cette bassesse apparente où il a vécu. Mais on nous apprend ici qu'un jour il viendra avec des marques si éclatantes, que les plus aveugles pourront apercevoir ce qu'il est. Il paroitra alors brillant de l'éclat le plus frappant, & il étalera toute sa Majesté.

Ce qui semble prouver qu'il ne faut point chercher d'autre mystère dans ce *Signe* du *Fils de l'homme*, c'est la manière dont *St. Marc* rapporte ces paroles; il ne parle point de ce *Signe* du *Fils de l'homme*, mais voici le parallèle du passage de *St. Matthieu*, qui le développe fort clairement. Alors, dit-il, on verra le *Fils de l'homme* venant sur les nuées, avec une grande puissance, & une grande Majesté (a).

(a) *Matth. XXIV*, 30.

(b) 2 *Thessal. II*, 1.

jesté (a). Voyez encore *St. Luc* qui explique la chose de la même manière *(b)*. Voilà le meilleur Commentaire sur ce *Signe du Fils de l'homme*, & qui ne laisse plus rien à désirer. Dans *St. Matthieu* le *Signe du Fils de l'homme* est donc l'éclat, la pompe de *Jésus-Christ*, dans son second avènement; & dans le *Passage des Corinth.* où les *Juifs* demandent un *Signe*, c'est aussi apparemment l'éclat & la pompe que les *Juifs* attendoient mal à propos dans leur *Messie*, la première fois qu'il devoit paroître sur la terre. Il me semble qu'on peut regarder ces deux *Passages* comme se donnant beaucoup de jour l'un à l'autre.

Les préjugés des *Juifs* sur leur *Messie* triomphant, à la manière des *Rois* de la terre les plus illustres, pourroient aussi expliquer plusieurs autres endroits de l'*Ecriture* qui sont demeurés obscurs jusqu'à présent. Un de nos *Amis* a, par exemple, appliqué fort heureusement cette *Clé* à ce que dit encore *St. Paul* dans la 2^e aux *Corinth.* Chap. V. *Nous ne connoissons plus désormais personne selon la chair; & quand nous aurions autrefois connu Christ selon la chair, nous ne le connoissons plus à présent de cette sorte (c)*. Les plus judicieux *Interprètes* n'ont rien de satisfaisant là-dessus; voyez, par exemple, la *Note* du *Testament de Berlin* sur ces paroles: „ Quand nous aurions eu l'avantage de voir *Jésus-Christ* en chair,

(a) *Marc.* XIII, 26.

(b) *Luc.* XXI, 27.

(c) 2 *Cor.* V, 16.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 107

„ chair, disent ces Messieurs, d'être de ses pa-
„ rens comme Jacques & Jean, c'est un avan-
„ tage qui est passé, à présent que J^{ésus}-Christ
„ est dans le Ciel, & qui n'est d'aucune con-
„ sidération par raport à lui.

Ne trouvez-vous point, *Monsieur*, que c'est quelque chose de bien foible que ce que l'on fait dire à St. Paul, que s'il avoit eu l'avantage de jouir de la présence charnelle de J^{ésus}-Christ, quand il parut sur la Terre, cet avantage auroit nécessairement cessé à l'Ascension du Sauveur ? Mais appliquez ici la prévention où St. Paul avoit été, comme ceux de sa Nation, sur la grandeur mondaine du Messie, & vous aurez quelque chose de plus précis & de plus instructif. St. Paul, dans le vers. 12, venoit de condamner ceux qui tirent leur gloire de ce qui n'est qu'extérieur. Il ajoute que pour lui, il est bien éloigné de juger du mérite des gens, par ces dehors qui imposent au commun des hommes. *Nous ne connoissons personne selon la chair.* Il insinue par-là qu'il avoit eu ce défaut quand il étoit encore dans le Judaïsme, mais qu'il est parfaitement guéri depuis sa Conversion : *Et si nous avons autrefois connu le Christ selon la chair*, c'est-à-dire, si nous avons eu sur la grandeur temporelle du Messie, les mêmes préjugés que toute la Nation Juive, *nous ne le connoissons plus à présent de cette sorte* ; nous sommes entièrement revenus de ces pensées charnelles, & nous avons présentement des idées plus justes & plus épurées du Messie. Il ajoute que *si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle Créature* ; c'est-à-
dire

dire, qu'il doit juger d'une toute autre manière des objets, corriger ces idées Judaïques sur le prix des biens de la Terre, revenir de cette estime excessive des avantages temporels. Voilà qui va beaucoup mieux au but que St. Paul se propose.

J'oubliois de vous faire remarquer, que ce qui favorise beaucoup l'explication de notre Ami, c'est qu'il n'y a pas dans l'Original ce que nos Versions font dire à St. Paul: *Quand nous aurions autrefois connu Christ selon la chair.* On veut insinuer, par ce tour de phrase, que la chose n'est pas arrivée, & le Grec désigne clairement un fait, & non une simple supposition. Il y a mot à mot, *si nous avons connu le Christ selon la chair*, c'est-à-dire, si nous l'avons envisagé précédemment d'une manière toute charnelle, si l'idée que nous en avions autrefois étoit celle d'un Roi terrestre & temporel, nous en sommes bien revenus.

Notre ami trouve encore une allusion à ces préjugés des Juifs sur leur Messie, dans le commencement du II Chap. de l'Épître de St. Jacques. Cet Apôtre blâme ceux à qui il écrit, de ce que dans leurs Assemblées ils marquoient beaucoup de différence pour les riches, & peu d'égard pour les pauvres; il leur fait voir que Dieu agit d'une manière bien différente d'une semblable partialité, en appelant à l'Évangile beaucoup plus de pauvres que de riches. Il appelle *acception de personnes* ces préférences affectées que l'on donnoit dans l'Eglise, aux Grands & aux riches, & ce mépris injurieux pour les pauvres & pour les petits.

tits. Il ne veut pas que l'on estime un riche, simplement parce qu'il est riche, & que l'on méprise un pauvre, uniquement parce qu'il est tel. Remarquez, je vous prie, comment l'Apôtre débute au premier verset : *Mes Frères, leur dit-il, ce n'est pas en ayant acception des personnes, que vous ferez voir, que vous êtes bien persuadés de la gloire dont jouit notre Seigneur Jésus-Christ (a).* C'est comme s'il leur disoit : " à voir le respect que vous marquez , pour les riches , & votre mépris pour les , pauvres , on diroit que vous n'êtes pas bien , revenus de vos idées Judaïques sur la grandeur temporelle du Messie. Vous agissez , comme des gens qui seroient encore entêtés , de leurs anciens préjugés à cet égard. La , gloire mondaine , & les avantages temporels , ne devoient plus être la règle de vos jugemens , si vous étiez bien persuadés que la , gloire de Jésus-Christ est toute spirituelle , & céleste".

Un jour que notre Critique nous communiquoit ces explications de Passages, on lui répondit , *qu'il savoit tirer la lumière des ténèbres, & que les préjugés des Juifs sur la grandeur mondaine du Messie, qui les avoit aveuglés, qui les avoit empêchés d'entendre les Oracles sacrés, devenoient entre ses mains un flambeau qui répandoit de la lumière sur divers endroits de l'Ecriture Sainte où l'on avoit trouvé jusqu'à présent de l'obscurité.* Mais comme il faut toujours prendre un peu au rabais

(a) *Jaques II, 1, & suiv.*

bais les Complimens , j'aime mieux m'en tenir à votre jugement sur les Conjectures de notre Critique. Je l'attens incessamment, & j'ai l'honneur d'être, &c.

A R T I C L E V.

HISTOIRE UNIVERSELLE depuis le commencement du Monde jusqu'à présent; traduite de l'Anglois, d'une SOCIÉTÉ de GENS de LETTRES, &c. Tome V; pag. 648 (a).

CE nouveau Tome n'est ni moins diversifié, ni moins important que les précédens. On y trouve d'abord l'Histoire d'*Asie-Mineure*, celle d'*Etolie*, & d'*Athènes*, depuis la Ligue des *Achéens* jusqu'à présent. Delà nos Auteurs passent à l'Histoire d'*Ionie* & des États Grecs dans l'*Asie Mineure*. Ils nous donnent après cela, celle des Iles de *Sicile*, de *Syracuse*, de *Rhodes*, de *Crète*, de *Cypre*, de *Samos*, & des autres Iles Greques. À la suite de l'Histoire de ces Iles vient enfin celle de *Macédoine*, par où finit ce cinquième Tome. L'Histoire de ce Royaume est divisée en 4 Parties. La première contient la Description de la Macédoine. On expose dans la seconde, l'Antiquité, le Gouvernement, les Coutumes, les Loix, les Manières, & la Discipline Militaire des Macédoniens. La troisième est destinée à l'Histoire de ce Royaume, depuis

(a) L'Extrait du Tome IV se trouve à la page 364 du Tome XXXI de cette Bibliothèque.

puis sa fondation jusqu'au Règne de *Philippe*, Père d'*Alexandre*. Le Règne de *Philippe* forme la quatrième & dernière Partie.

Tel est le plan de ce Volume, plan méthodique, bien conçu, & très propre à fixer les idées. Il y règne, d'un bout à l'autre, la même exactitude, la même érudition, que dans les Tomes précédens. Ainsi, nous renvoyons sur cet article aux Extraits que nous en avons donnés dans ce Journal. Nous ne suivrons point ici nos Auteurs dans cette vaste carrière qu'ils parcourent. Les moindres détails, où nous entrerions sur chaque Pais, nous conduiroient bien au-delà des bornes d'un Extrait. Cependant, pour en donner du moins une légère idée, nous détacherons de l'Histoire de *Sicile* & de *Macédoine*, quelques morceaux capables d'intéresser le Lecteur, & d'exciter sa curiosité.

La *Sicile*, autrefois le théâtre de plusieurs grands évènements, est la plus considérable de toutes les Iles de la Méditerranée. Outre le nom de *Sicile*, sous lequel elle étoit connue autrefois, on lui donnoit encore ceux de *Sicanie*, & de *Trinacrie*, ou *Triquetre*. Les deux premiers noms étoient dérivés des Sicules & des Sicanes, qui occupoient une partie considérable du Pais. Le dernier dérhoit de sa figure triangulaire, formée par les trois fameux Promontoires de *Pélore*, de *Pachyne*, & de *Lilybée* (a). Les Habitans appellent présente-

(a) *Terra tribus Scopulis vastum procurrit in aquor;*
Trinacris à positu nomen adepta loci. Ovide.

seulement le Cap de Pélore, *Capo di Faro*, ou *Capo della torre di Faro*. On trouvera dans l'Ouvrage même l'Histoire de l'origine de son ancien nom ; origine d'autant moins certaine, que les Ecrivains qui la rapportent, diffèrent entre eux dans quelques circonstances, & que la chose même est révoquée en doute par d'autres Auteurs. Ce Promontoire fait face à l'Italie, dont il est séparé par le Détroit de Messine, qui s'étend depuis la Tour de *Faro*, c'est-à-dire, depuis la partie la plus septentrionale de l'Île, jusqu'au Cap *Dell' armi*, qui forme la partie la plus méridionale de la Calabre.

Le Détroit en question, appelé *Fretum Siculum* par les Latins, *il Faro di Messina* par les Italiens, & le *Fare de Messine* par les François, peut avoir, suivant *Pline* (a), *Strabon* (b), & d'autres Géographes, entre douze & quinze milles dans l'endroit le plus large, & environ un mille & demi dans l'endroit le plus étroit : aussi prétend-on que, quand Messine fut prise par les Carthaginois, plusieurs des Habitans gagnèrent à la nage les Côtes d'Italie. La petitesse de cette distance donna lieu à une opinion reçue parmi les Anciens, savoir, que la Sicile tenoit jadis au Continent de l'Italie par un Isthme, qui fut peu à peu mangé par l'eau, ou englouti par des tremblemens de terre. *Pline* (c), avec sa

cré-

(a) L. IV, c. 6.

(b) L. V, p. 177.

(c) L. III, c. 3.

éculité ordinaire, parle de ce changement comme d'un fait incontestable. Un Ecrivain moderne (a), fort connu dans la République des Lettres, va encore plus loin, & mène jusqu'au tems où l'événement, dont il agit, est arrivé. Il dit que ce fut sous le règne d'Acaste, fils d'Eole, qui fut élevé sur le trône par les Sicules vers le tems que les enfans d'Israël sortirent d'Egypte. Il avoue avoir l'obligation de cette découverte à Eustathius, qui l'a transmise à la Postérité, dans ses Observations sur Denys Périégète (b). Mais les Auteurs les plus judicieux, parmi les anciens (c), regardent cette prétendue séparation comme fabuleuse, & en parlent comme d'une chose qu'on dit simplement être arrivée (d).

On

(a) Tanaq. Faber, L. I. *Epist.* 14.

(b) Eustath. in *Perieget.* vers. 475.

(c) Mela, L. I. c. 2. Strab. *Lib.* V.

(d) Quelques Poètes font, à cet égard, aussi référence que les Historiens en question. Voici ce qu'en dit Ovide, *Metam.* L. XV. vers. 290.

*Zancle quoque juncta fuisse
Dicitur Italia, donec confinia Pontus
Abtulit, & media Tellurem reppulit unda.*

Et Virgile, *Eneid.* L. III. vers. 414.

*Hæc loca, vi quondam & magna convulsa ruina
(Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas)
Disfulisse ferunt; cum protinus utraque Tellus
Una foret, venit medio vi Pontus, & undis
Hesperium Siculo latus abscidit; arvaque & urbes
Littore diductas angusto interluit æstu.*

Tom. XXXIII. Part. I. H

114 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

On peut juger par cette description , plus étendue dans l'Ouvrage même , de celles que donnent nos Auteurs des autres Pais dont ils rapportent l'Histoire. Après cette idée générale de l'Ile , ils font connoître les Villes qui s'y trouvoient autrefois , ou qui y sont encore aujourd'hui. Ils n'oublient pas , après la description de ces Villes , de dire un mot des principales Rivières de l'Ile , & de l'*Etna*, ou Mont *Gibel*, si fameux par ses Volcans.

Cette Montagne, la plus haute de toute la Sicile , a huit milles de hauteur & dix-sept de circonférence. Il y a au bas des endroits très fertiles , le milieu est couvert de Bois , & le sommet est comme enseveli sous la Neige une grande partie de l'année, ce qui n'empêche pas qu'il n'en sorte continuellement des feux & des cendres chaudes (a). Le feu, toujours allumé dans les entrailles de cette Montagne, a fait dire aux Poètes que les Cyclopes y travailloient sous les ordres de *Vulcain*, & que ce lieu servoit de prison aux Géans qui s'étoient rebellés contre *Jupiter*. Le Vulgaire regarda bientôt ces fictions comme des vérités, & s'imagina que l'*Etna* étoit le lieu de la résidence de *Vulcain* & le siège de son Empire.

(a) C'est ce que *Silius Italicus*, L. XIV, v. 571, exprime fort élégamment dans les Vers suivans :

*Summo cana jugo cohibet, mirabile dictu !
Vicinam flammis glaciem, aeternoque rigore
Ardentes horrens scopuli : stat vertice celsi
Collis hyems, calidaque Nivem tegit atra favilla.*

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 115

re. Dans cette supposition, on lui bâtit un Temple sur la Colline, où l'on conservoit, suivant *Elien* (a), un feu toujours allumé dans le Temple de *Vesta*, cet Elément étant un symbole de *Vulcain*. Quand l'Etna vomissoit plus de feu qu'à l'ordinaire, les Romains regardoient la chose comme un mauvais présage, ayant observé que deux cruelles guerres, dont l'une suivit de près la mort de *Jules-César*, furent précédées par des torrens de feu sortis du Mont Etna. Les conflagrations les plus remarquables, arrivées depuis ce tems-là, on été celles de 1169, 1329, 1408, 1444, 1447, 1536 & 1554, dont la dernière abîma presque entierement la Catanie & les Contrées voisines, ce que fit pareillement celle de 1669 (b).

Le morceau d'Histoire, qui concerne les Habitans de l'Île de Sicile, est tout plein de savantes recherches & de remarques puisées dans les meilleurs Auteurs. Nous n'en dirons qu'un mot. Les *Cyclopes* & les *Lestrigons* furent, suivant *Justin*, *Plin*e, *Solin*, & *Thucydide*, les premiers Habitans de Sicile. On prétend qu'ils s'établirent dans le territoire de Léonte, & dans les Païs voisins du Mont Etna; mais nous ne savons, touchant leur origine, que ce que nous en racontent les Poètes.

Les

(a) L. III. de *Anna*l.

(b) On trouvera le détail & les causes de ces phénomènes dans *Faxellus*, *Cluvier*, & *Léontin*, qui a fait une *Pyrologie Typographique*.

Les plus anciens Habitans, après les Cypriotes, étoient les *Sicanes*, qui, au rapport de *Diodore* (a), se disoient originaires de l'île de *Mais* *Thucydide* (b), *Denys d'Halycarnasse*, *Philiste* cité par *Diodore* (d), *Solin* (e), le Poète *Silius* (f) nous apprennent qu'ils vinrent d'une Contrée en Espagne, arrosée par le *Sicanus*, que *Servius* (g), sur d'assez fondemens, prend pour le *Ségre*. *Diodore* de sentiment que les *Sicanes* ont été les premiers Habitans de la Sicile, & s'appuie sur l'autorité de *Timée*, qui, dans l'Histoire de Sicile, a remonté jusqu'aux temps les plus reculés. Suivant cet ancien Auteur les *Sicanes* furent au commencement en possession de toute l'île, & cultivèrent le Pays tout l'entour du Mont *Etna*, cet endroit étant fertile que les autres. Ils bâtirent un grand nombre de petites Villes & de Villages sur les hauteurs, pour se garantir des Voleurs & des Brigands. Chaque Ville ou District avoit son Prince particulier. Ils continuèrent à vivre de cette manière, jusqu'à ce que l'*Etna* commença à vomir des flammes, & à rendre le Pays d'alentour inhabitable. Dans cette extrémité ils abandonnèrent leurs anciennes demeures & se retirèrent vers la partie la plus occidentale de l'île, où ils étoient encore du temps de *Thucydide* (b).

(a) L. V. c. 2.

(b) L. VI.

(c) L. I.

(d) L. V. c. 2.

(e) C. 10.

(f) L. XIV.

(g) In *Æneid.* L. VIII. (h) Ibid.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 117.

Quelques *Troyens*, après la destruction de leur Ville, se rendirent en Sicile, s'y établirent parmi les Sicanes, bâtirent les Villes d'Eryx & d'Egeste, & devinrent un même Peuple avec les anciens Habitans, prenant le nom général d'*Elymi* ou d'*Elymaei*. Ils furent joints dans la suite par quelques Phocéens, qui vinrent s'y établir à leur retour du Siègle de Troye. Les Sicules, ou Siciliens proprement dits, passèrent en Sicile après que les Sicanes eurent été tranquilles possesseurs de cette Ile durant plusieurs siècles. Ils étoient, au rapport d'*Hellanicus* de *Lesbos*, les anciens Habitans de l'Ausonie proprement ainsi nommée; mais ayant été chassés par les *Opici*, ils se réfugièrent en Sicile, & s'y établirent dans les endroits mêmes que les Sicanes avoient abandonnés. Peu contens des étroites limites où les Sicanes prétendoient les renfermer, ils s'étendirent peu à peu aux dépens de leurs Voisins. Cette espèce d'invasion donna bientôt lieu à une sanglante Bataille, dans laquelle les Sicanes furent entièrement défaits, & obligés à se retirer dans un coin de l'Ile. Les Sicules, se voyant alors maîtres de la plus grande partie du Païs, changèrent l'ancien nom de *Sicanie* en celui de *Sicile* (a).

Les Phéniciens s'établirent aussi sur cette Côte, & dans les Iles voisines, pour la commodité de leur Commerce; mais la venue des Grecs les engagea à se retirer dans le Païs des *Elymi*, afin d'être plus près de Carthage. Environ

(a) Thucyd. *ubi supra*. Dion. Halycarn. L. I.

viron trois cens ans après l'arrivée des Sicules, l'Île commença à être connue des Grecs. Les premiers qui y passèrent, furent les Chalcidiens d'Eubée, sous la conduite de *Thucles* qui bâtit Naxe, & érigea un magnifique Autel à l'honneur d'*Apollon*, lequel, au rapport de *Thucydide*, subsistoit encore de son temps hors de la Ville. L'année suivante, qui fut la troisième de la XVII Olympiade, *Archias* le *Corinthien* fonda Syracuse. Sept ans après une nouvelle Colonie de Chalcidiens bâtit Léont & Catane, après avoir chassé les Sicules, qui faisoient leur demeure dans cette partie de l'Île.

Nous ne suivrons pas nos Auteurs dans les autres détails qu'ils nous donnent des différentes Nations tant Grecques que Barbares qui s'établirent en Sicile. A l'égard du Gouvernement de ces Peuples, ils nous apprennent, sur la foi des anciens Historiens qu'ils ont consultés, que les Sicanes avoient au commencement autant de Rois que de Villes mais qu'ils furent assujettis dans la suite à un seul Prince. L'Histoire n'a conservé le souvenir que de deux de leurs Rois, nommés *Cocalus* & *Teutus*. Nos Auteurs en rapportent quelques particularités qui méritent d'être connues, & pour lesquelles nous renvoyons l'Ouvrage même. Les Sicules furent aussi subjugués, d'abord à plusieurs Princes, & ensuite à un seul. *Eole*, suivant *Diodore* & *Justin*, fut leur premier Roi, & eut pour Successeur *Bistes*, qui fut remplacé par *Eryx*. Mais le plus fameux de leurs Princes fut *Ducetius*, qui

gouverna les Sicules avec beaucoup de sagesse, bâtit la Ville de Palicom, & fit transporter celle de Néas, le lieu de sa naissance, des hauteurs où elle étoit, en rase campagne. Il fut défait par les Syracusains, & s'étant rendu à eux il fut remis en liberté, à condition qu'il quitteroit la Sicile, & meneroit une vie privée à Corinthe.

Tous ces faits, plus détaillés & mieux suivis dans l'Ouvrage même, sont souvent accompagnés de Notes toujours instructives, & plus ou moins longues, suivant que la matière est plus ou moins importante. On en trouvera une fort étendue sur le Prince *Ducétius*, dont nous venons de parler; & cette Note contient les principaux événemens de son règne, lesquels on n'auroit pu placer commodément dans le Texte, sans trop interrompre le fil de l'Histoire générale. Il y a une autre Note sur la Ville de *Palicom*, dont nous venons aussi de faire mention; & comme elle est beaucoup plus courte que celle qui concerne *Ducétius*, nous allons l'exposer, sans y faire le moindre changement, afin qu'on puisse du moins juger par elle de ce que peuvent valoir les autres.

„ Cette Ville, disent nos Historiens, s'appelloit ainsi d'après un Temple voisin dédié aux Dieux *Palici*, deux frères jumeaux, fils de *Jupiter* & de la Nympe *Thalie*. Ce Temple étoit fameux par les choses étranges qu'on en racontoit; mais bien plus encore par les Sermons qu'on y prêtoit, & qu'on prétendoit être si sacrés, que la vio-

„ lation en étoit toujours suivie de quelque
 „ châtiment soudain & exemplaire. Ce lieu
 „ servoit d'azile à tous les opprimés, & par-
 „ ticulierement aux Esclaves maltraités par
 „ leurs Maitres. Ils rettoient dans le Tem-
 „ ple, jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur paix,
 „ par l'intervention de quelques Médiateurs
 „ choisis de part & d'autre; & il n'y avoit pas
 „ un seul exemple, qu'un Maitre eût man-
 „ qué à sa parole, après avoir promis de par-
 „ donner à ses Esclaves : tant la vengeance
 „ des Dieux, qu'on adoroit dans ce Temple,
 „ passoit pour sévère envers ceux qui vio-
 „ loient leurs Sermons (a) ”.

Nos Auteurs, après avoir exposé tout ce qu'ils ont pu rassembler touchant les premiers Habitans de la Sicile, en examinant le petit nombre de Fragmens qui nous restent sur ce sujet, passent à l'Histoire des Colonies Greques établies dans cette Ile, en commençant par celle de Syracuse, le plus puissant Etat & la Cité la plus considérable de toute l'Ile. On peut par-là juger de l'ordre qu'ils observent par-tout ailleurs, ne quittant guère un sujet qu'ils ne l'aient entierement épuisé. Pour éviter la confusion que pourroit causer la grande abondance des matières, ils ont soin de placer quelquefois sous certains Chefs les Histoires particulières d'un même Etat, & cela par autant de *Sections*, qui soulagent la mémoire, & fournissent au Lecteur l'occasion de reprendre haleine pour continuer sa route avec plus de vigueur & d'agrément.

Tout

(a) Diodor. Sicul. Lib. XVI. c. 22.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 121

Tout ce que nous allons dire , dans la suite de cet Extrait , roulera entierement sur l'*Histoire des Macédoniens* , laquelle est partagée en Sections , dont on a donné ci-dessus les Titres. Nous ne tirerons de la première , où l'on expose la description du Païs , qu'un seul article remarquable , qui fait voir d'où pouvoit venir la quantité prodigieuse de Chevaux qu'on trouvoit en Macédoine sous ses anciens Rois.

Dans un Haras , près de Pella , il y avoit jusqu'à 300 Chevaux entiers , & jusqu'à 30000 Juments (a). Il paroît par-là , disent nos Auteurs , que c'étoit un trait de prudence militaire aux Rois de Macédoine , de se former un Corps d'Infanterie , qui pouvoit leur être d'usage par-tout , au-lieu que la Cavalerie n'étoit en état d'agir que dans les Plaines. Cependant leur passion extrême pour la Chasse les porta à nourrir un grand nombre de Chevaux , ces Animaux vivant non-seulement de peu en ce Païs-là , mais étant de plus extrêmement forts & agiles. Ainsi , il n'y avoit pas lieu d'être surpris que les Armées Macédonniennes fussent si redoutables , leur Infanterie & leur Cavalerie étant excellente l'une & l'autre.

Il y a bien des choses dignes de remarque dans les savantes recherches qu'ont faites nos Auteurs sur le Gouvernement , les Coutumes , & les Loix des Macédoniens. Nous en toucherons quelque chose , ne fût-ce que pour

en

(a) *Ælian. Var. Histor. L. VII.*

en donner une légère idée. Les Rois de Macédoine ne gouvernoient leurs Sujets que suivant les Loix , ou plutôt suivant les Maximes de l'Equité Naturelle, & ne s'abandonnoient pas à l'ivresse du Pouvoir absolu. C'étoit-là un des articles fondamentaux de la Constitution de cet Etat , & qui subsista jusqu'au renversement du Royaume même. Dans les cas , où il s'agissoit de Peines capitales , la cause étoit plaidée devant l'Armée ou devant le Peuple ; & , avant que les Coupables eussent été condamnés à l'un ou à l'autre de ces Tribunaux , le Roi ne s'arrogeoit point l'autorité de les faire mourir.

On trouve plus d'un exemple de cette coutume dans le Règne d'*Alexandre* , qui observa les usages de son País , dans le tems même qu'il en étoit bien loin , & ne crut pas que toutes ses victoires pussent l'exemter de cette espèce d'obligation. Quand , dans un transport de fureur , il tua *Clitus* , il voulut , revenu à lui-même , se donner la mort , & il l'auroit fait , si l'Armée n'avoit pas intercédé , & n'avoit pas pris la faute sur elle (a). *Polybe* nous apprend (b) que quand *Philippe* , le pénultième des Princes Macédoniens , eut fait saisir *Léontius* , qu'il soupçonnoit d'avoir conspiré contre lui , un Corps d'Infanterie , qui avoit devancé l'Armée , envoya des Députés chargés de dire , que cette partie de l'Armée qui les avoit dépêchés , demandoit qu'on ne déci-

(a) Q. Curt. L. III. c. 11, 12.

(b) Hist. L. V. c. 27.

Juillet, Août & Septembre, 1744. 123

décidât rien qu'elle ne fût présente , & que si *Philippe* leur refusoit cette grace , elle prendroit ce refus pour une injure insigne. À la vérité le même Auteur ajoute que le Roi, irrité de ce message , n'en fit mourir *Léontius* que plus promptement ; mais il s'excusa sur la nécessité où il avoit été d'en agir ainsi , & punît le reste des Conspirateurs , suivant l'ancien usage, *par sentence de l'Armée*. Les Macédoniens ne laissoient pourtant pas d'être de fidèles & zélés Sujets , & ils portoient même quelquefois un peu trop loin l'affection pour leurs Princes. Ils donnèrent une preuve bien sensible de cette grande affection , en faisant, ou en adoptant une Loi des Perses , en vertu de laquelle, non-seulement les Conspirateurs, mais même tous leurs Parens, devoient être exterminés (a).

On m'avouera que cette Loi a quelque chose qui revolte , & qui fait d'autant plus d'horreur, qu'elle paroît injuste , & qu'elle est tout-à-fait contraire à l'humanité. Je ne vois pas bien quel pouvoit être le motif d'une Loi si sévère ; car , si un Scélérat ne pouvoit être retenu par la crainte des supplices dont il étoit menacé , il n'y a guère d'apparence qu'il dût s'abstenir du crime par la vue du danger auquel il exposoit ses Parens. Une pareille Loi n'étoit certainement pas fondée sur les règles de la justice & de l'équité.

Les Princes Macédoniens ne se gênoient guère en fait de Mariage. Ils avoient souvent plu-

(a) Q. Curt. Lib. VI. c. 11.

plusieurs femmes & un grand nombre de Concubines (a). Ils étoient fort sévères sur l'article de l'Education de leurs Enfans ; ils leur donnoient des Maitres , qui les formoient à l'amour de la Vertu & de la véritable Gloire. Leurs Filles étoient élevées dans des principes de Sagesse , & s'occupoient à un travail convenable à leur Sexe. Ce qu'*Alexandre* dit à *Sisygambis* peut servir d'exemple à cet égard : *Ma Mère , l'habit que je porte , est non-seulement un présent de ma Sœur , mais aussi l'ouvrage de ses mains* (b).

Nos Auteurs font voir par un grand nombre d'exemples que nous n'alléguerons pas ici, combien les Macédoniens étoient sages & prudents dans ce qui regardoit le Gouvernement en général ; mais ils nous font remarquer en même tems qu'ils démentoient cette habileté dans un article bien important, c'est-à-dire , dans le peu de soin qu'ils avoient de leur Marine, quoique la situation de leur Pais leur donnât à cet égard de très grands avantages. Leur ignorance en fait de Marine paroît par les Expéditions Navales d'*Alexandre* , & par la fraieur que ses Matelots éprouvoient à chaque objet nouveau qui frappoit leurs regards (c). La seule raison que l'on puisse rendre de ce contraste, est que le Continent étoit pour eux un théâtre continuel de guerre avec leurs Voisins , & que leurs Ports se trouvoient

en

(a) Plut. in *Anton.* circa fin.

(b) Q. Curt. L. V. c. 11.

(c) Arrian. L. III. Q. Curt. L. IX. Diod. Sicul. L. XVII.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 125

en ce tems-là , ou entre les mains des Puissances Maritimes de la Grèce , ou bloqués par leurs Flottes. *Philippe* , qui s'appliqua le premier à mettre la Marine dans son País sur un bon pied , n'eut pas le tems de remplir son plan , ayant été enlevé par une mort prématurée. Son Successeur , entre plusieurs autres grands desseins , avoit formé celui d'augmenter ses Flottes , quand il mourut à Babylone (a).

Peut-être ne sera-t-on pas fâché d'apprendre ici quelle étoit la Discipline Militaire des Macédoniens , laquelle fit que d'un Peuple obscur & peu considérable , ils devinrent les Souverains de la Grèce. La valeur étoit naturelle à ces Peuples. Dans la suite ils y ajoutèrent une excellente Discipline , & cet heureux mélange de courage & d'habileté les rendit à la fin invincibles. On doit cette remarque à *Polybe* (b) , Auteur également recommandable pour sa véracité & pour sa pénétration. On dira peut-être : Si les Macédoniens ont toujours été un Peuple si vaillant , d'où vient qu'ils ont été si longtems soumis à la domination des Perses ? Comment se peut-il qu'ils aient été dans une espèce de dépendance des Illyriens , des Thraces , & de plusieurs autres Nations , & tributaires des Athéniens mêmes jusqu'au tems de *Philippe*.

Nos Auteurs donnent , dans le cours de leur Histoire , la réponse à toutes ces questions.

On

(a) Diodor. Sicul. L. XVIII.

(b) Hist. L. IV. c. 11.

On y verra que les Peuples, qui viennent d'être nommés, ont été autant d'obstacles placés dans le chemin que les Macédoniens devoient suivre, & qu'après des efforts continuels ils les ont à la fin tous surmontés. Il est bien vrai que les Macédoniens furent souvent moins puissans, quoique jamais moins braves que leurs Voisins; que jusqu'au tems de *Philippe*, ils ne furent rien moins que riches; & que jusqu'au Règne de ce Prince, ils n'avoient point fait paroître l'ambitieuse espérance de se rendre maîtres de la Grèce; mais dès qu'une fois le génie de leur Prince se fut ouvert une route à de grandes conquêtes, ils le secondèrent avec une ardeur sans égale, & pour faire réussir ses projets, ils subirent la plus sévère Discipline. Dès lors la Guerre devint une occupation Nationale, au point que les Jeunes-gens de l'Armée d'*Alexandre* avoient été non-seulement élevés, mais étoient même nés dans le Camp. Comme ce sujet demande qu'on entre dans quelque détail, nos Auteurs le devinent en cinq articles, dont voici le précis.

1. Le premier regarde le choix des Soldats qui composoient les Armées. Ces Soldats ne consistoient d'abord qu'en Macédoniens. Dans la suite, quand les Rois de Macédoine devinrent plus puissans, leurs Troupes furent augmentées de celles de leurs Alliés, & de quelques Corps de Mercénaires. Les Macédoniens nés servoient à leurs propres dépens, & se contentoient du butin qu'ils faisoient sur
l'En-

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 127

l'Ennemi (a). Les Troupes des Alliées étoient fournies par la Thessalie, la Pœonie, & quelques autres Provinces voisines, & consistoient aussi en Auxiliaires Grecs, après que les Rois de Macédoine eurent été faits Capitaines-Généraux (b). Les Mercénaires étoient des Soldats de fortune, qui ne s'informoient pas si une Guerre étoit juste ou non, pourvu qu'ils reçussent leur paie régulièrement (c). Quand *Alexandre* se mit en marche pour sa grande expédition, son Infanterie consistoit en 13000 Macédoniens, en 7000 Auxiliaires, & en 5000 Mercénaires (d). Les Thessaliens fournissoient ordinairement la Cavalerie.

2. L'Infanterie Macédonienne étoit composée de trois sortes de Soldats ; les uns légèrement armés (e) ; les *Peltaste*, qui étoient mieux armés ; & enfin les Soldats pesamment armés (f), & c'étoit de ces derniers que la Phalange étoit composée (g). Ces Troupes étoient propres à toutes sortes d'entreprises. Falloit-il emporter un poste brusquement, on se servoit de l'Infanterie légère. S'attendoit-on à une résistance opiniâtre, on faisoit usage des *Peltaste*, qui étoient armés de boucliers. Les Soldats pesamment armés se rangeoient ordinairement en quarré au centre de l'Armée,

(a) Q. Curt. L. III. c. 10.

(b) Just. Hist. L. XII. c. 4. Q. Curt. L. X. c. 2.

(c) Q. Curt. L. V. c. 1.

(d) Diodor. Sicul. L. XVII.

(e) Ælian. Tact. c. 6.

(f) Tit. Liv. L. XXXI. c. 36.

(g) Q. Curt. L. VII. c. 9.

mée, & y formoient ce qu'on appelle la *Phalange* (a). *Polybe* nous apprend, que ce Corps étoit de 500 de front sur 16 de profondeur, tous Piquiers ; les Soldats se tenant si près les uns des autres, que les Piques du cinquième rang s'étendoient au-delà du front de la *Phalange*. Le choc de ce Corps étoit irrésistible (b).

Dans toutes les Guerres le Roi avoit le commandement en Chef de l'Armée, il étoit chargé de tout le détail, soit qu'il fallût livrer bataille, ou assiéger quelque Place. Il ne se distinguoit, ni par la magnificence de ses habits, ni par de grands équipages, ou par une table somptueusement servie, mais vivoit comme un simple Soldat. L'exemple d'un tel Roi devoit faire un effet merveilleux sur l'esprit des Soldats. *Charles XII*, Roi de Suède, a assez bien imité ces Rois Macédoniens (*).

3. Quant aux Armes des Macédoniens, ils en avoient d'offensives & de défensives. Ils avoient de larges Boucliers, appelés *Aspis* en Grec, & un autre petit Bouclier appelé *Pelté*. Le premier servoit aux Troupes pesamment armées, & l'autre aux *Peltastes*. Leurs Epées ne différoient pas de celles du reste des Grecs ; elles étoient aiguës de façon à pouvoir faire usage de la pointe & du tranchant. Les Gardes de leurs Epées étoient différemment ouvragées, comme il paroît par ce

(a) *Arrian. & Q. Curt. passim.*

(b) *Potter. Archæol. Vol. II. L. III.*

(*) L'Histoire militaire de ce Roi écrite par *Mr. Alkerfeld* en donne bien des exemples.

ce qui est dit de l'Epée dont *Pausanias* tua *Philippe*, Père d'*Alexandre*, savoir que sur la Garde étoit représenté un Chariot tiré par quatre Chevaux. Les Macédoniens se servoient aussi de Poignards. Ils avoient diverses sortes de Piques, des longues & des courtes. Leur Casque étoit fait d'un cuir crud, vraisemblablement pour qu'il fût plus dur. Ils avoient aussi une espèce de Cuirasse, faite d'une toile matelassée, & une sorte de Soulier militaire (a). Les Cavaliers portoient les mêmes Armes défensives que les Fantassins, hormis que leurs Boucliers étoient plus légers & plus petits, & leurs Lances plus courtes. Toutes ces Armes étoient admirablement bien proportionnées aux circonstances & aux tems.

4. Jettons maintenant les yeux sur l'ordre qu'ils observoient dans le Camp. La Phalange étoit ordinairement au centre, la Cavalerie sur une des ailes, & les Troupes légèrement armées sur l'autre. Dans tous les Combats la Phalange s'avançoit lentement, mais cependant avec une extrême vivacité : elle combattoit constamment jusqu'à ce que l'Ennemi fût entièrement rompu & défait. Les Troupes légèrement armées & la Cavalerie alloient alors à la poursuite des fuyards, la Phalange restant toujours sur le champ de bataille pour empêcher les Troupes ennemies de se rassembler (b). Quand les Armées étoient à une petite distance l'une de l'autre, les Trompettes

(a) *Crophii Antiq. Macedon.* L. III. c. 4.

(b) *Potter's Antiq.* Vol. II. L. III.

tes sonnoient la charge; après quoi le Roi & le Général faisoit une Harangue, exhortant ses Soldats à se rappeler la gloire acquise par leurs Ancêtres, & à marcher sur leurs traces. En chargeant l'Ennemi, les Soldats criotent *Alala! Alala!* mot qui répond à peu près au *Huzza* des Anglois. Quand ils demandoient quartier, leur coutume étoit de tenir leurs Piques dressées en l'air (a).

5. Le dernier objet, qui mérite d'être considéré, est la manière dont les Macédoniens s'y prenoient pour faire la Guerre. Toutes les fois que l'Armée arrivoit en quelque endroit où elle devoit passer la nuit, le Roi, accompagné de ses Généraux & des Officiers qui étoient au fait de ces sortes de choses, marquoit un lieu propre à servir de Camp, & ce lieu étoit d'abord fortifié d'un bon Fossé & d'un Retranchement. Lorsque l'Armée se remettait en marche, une partie du Retranchement étoit aplanié, pour ne pas rompre les rangs: règle excellente, sur-tout pour la Phalange, qui étoit faite de façon à ne pouvoir passer par différentes ouvertures (b). Les Tentés étoient petites, n'étant destinées qu'à garantir les Soldats des injures de l'air. Elle étoient de Peaux, ce qui faisoit qu'on s'en servoit quelquefois pour passer des Rivières. Deux Soldats couchoient dans une Tente. Celle du Roi étoit au centre du Camp, & sembleroit avoir consisté en deux appartemens
l'un

(a) Arrian. L. I. pag. 15.

(b) Q. Curt. L. VIII. c. 5.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 131

l'un où il dormoit, & l'autre où il recevoit du monde, & à la porte duquel les Gardes étoient en faction (a). Les Signaux militaires étoient des Trompettes ou des Feux.

Lorsque l'Armée étoit en marche, la Cavalerie & quelques Troupes légèrement armées, formoient l'Avant-garde; la Phalange marchoit au centre, & le Bagage suivoit, excepté dans les cas où l'on auroit pu avoir l'Ennemi tout-à-coup sur les bras. Ils marchaient alors en ordre de bataille, & chaque Soldat avoit une espèce d'Havre-sac. L'Armée étoit aussi fournie de Chariots, mais dont le nombre étoit beaucoup moins grand que chez les autres Peuples. A l'égard du Butin, on le distribuoit quelquefois entre les Soldats, d'autres fois on le vendoit au profit du Roi & de l'Armée (b). Après quelque Victoire remportée, le Roi combloit de grâces ceux qui s'étoient distingués. Ceux qui mouroient au service de la Patrie étoient honorés de quelque Monument public, & leurs Enfans ou leurs proches Parens exemptés de tout impôt. En général les Gens de Guerre étoient traités avec une extrême bonté, & quand le tems de leur service étoit expiré, ou que leurs blessures les avoit mis hors d'état de servir plus longtems, on les renvoyoit chez eux, après leur avoir donné, pour récompense de leurs travaux, de quoi passer tranquillement le reste de leurs jours.

Ces

(a) Q. Curt. L. IV. c. 10.

(b) Idem. L. 4. Arrian. L. I. pag. 6.

Ces Remarques sur la Discipline Militaire des Macédoniens sont suivies de l'Histoire même de leurs Rois, Histoire d'autant plus difficile à débrouiller que pour donner suite non interrompue des anciens Rois, on a été obligé de rassembler divers passages d'*Herodote*, de *Thucydide*, de *Diodore de Sicile*, de *Strabon*, de *Justin*, de *Plin*, de *Solin* & de divers autres anciens Auteurs. Cette Histoire est bien détaillée, & paroît d'autant plus fidèle & exacte qu'on n'a guère consulté que les Originaux mêmes pour la composer. Outre l'heureux choix des Faits, dont la plupart sont extrêmement intéressans, on y trouve souvent avec beaucoup d'art & de délicatesse le portrait des Princes dont on donne l'Histoire; & ces morceaux ne sont certainement pas ceux qui contribueront le moins à relever le mérite de l'Ouvrage. On pourra en juger par celui de *Philippe*, Père d'*Alexandre*, qui est le seul que nous produirons pour donner au Lecteur quelque idée des autres. Je ne puis oublier de faire remarquer que la description du caractère de ce Prince est toute fondée sur les Faits rapportés par nos Auteurs. L'Histoire de son règne, & qu'ils n'ont aucun Guide particulier dans cette Histoire. Voici le Portrait en question.

Philippe de Macédoine étoit dans le Calme le Prince le plus habile de son tems. Il avoit une idée parfaite de l'état de son Pays, & de la condition de la Grèce, & de la faiblesse de l'Empire Persan. Il savoit garder son secret sans affecter d'être mystérieux; éloquent,

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 133

chercher à le paroître; obligeant & facile, sans que ces qualités donnassent la moindre atteinte à la Majesté Royale. A l'Armée il étoit parfait Général, excellent Ingénieur, & Soldat infatigable. Il étudia la Guerre comme un Art, & étoit aussi tranquille dans un engagement que si ce n'avoit été qu'un simple exercice. Sa Discipline étoit exacte sans être trop sévère, sa familiarité avec tous ceux qui étoient sous ses ordres, suffisant pour les convaincre que ce qu'il exigeoit étoit autant pour leur propre sûreté que pour l'intérêt de son service. Tous ceux qui se trouvoient dans le Camp, le regardoient moins comme leur Souverain que comme leur Père. Aussi les traitoit-il comme ses Enfans, leur donnant ordinairement le titre de *Camarades*. Si quelque Particulier se distinguoit, *Philippe* le louoit publiquement, & accompagnoit son éloge de quelque récompense. Si celui, qui avoit fait quelque action d'éclat, devenoit vieux, ce Roi avoit soin de lui; &, s'il perdoit la vie dans quelque engagement, il avoit la consolation en mourant de pouvoir compter sur un enterrement honorable, & de savoir que sa Famille ne seroit pas abandonnée à l'indigence.

Dans la Vie privée, *Philippe* étoit gracieux & affable avec ses Amis, au-delà de tout ce qu'on peut dire. Savant lui-même, il étoit le Protecteur & l'Ami des Sciences. Il faisoit cas de l'esprit même dans un Ennemi, & aimoit à combler de présens ceux qui avoient le talent de le louer d'une manière ingénieuse.

Des qualités si brillantes furent obscurcies par quelques autres. Son ambition ne reconnoissoit aucunes bornes , & la foi des Traités n'étoit respectée chez lui qu'autant qu'elle s'accordoit avec ses intérêts. Il savoit dissimuler autant qu'aucun Prince de son tems , & traitoit ceux qui traversoient ses desseins avec une extrême sévérité , quand ils avoient le malheur de tomber entre ses mains. Il aimoit fort le Beau-sexe , & étoit violemment soupçonné de ne pas haïr l'autre. Il buvoit souvent jusqu'à l'excès , prenoit plaisir à être flatté , & étoit entouré de Maqueraux , de Boufons , & de toute cette race de Vautours parasites , que la folie des Princes nourrit de la substance même du Peuple. En un mot , c'étoit un Grand-homme qui avoit de grands défauts.

A R T I C L E VI.

REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES *sur l'IMMORTALITE' de l'AME raisonnable.* Avec quelques *Remarques sur une LETTRE, dans laquelle on soutient que la Matière pense.* Traduit de l'Allemand. Un Volume in 12, de 323 pag. sans compter la *Préface* & le *Sommaire des Paragraphes.* A Amsterdam & à Leipzig , chez Arkstée & Merkus, 1744.

JE n'ai guère connu d'Auteur , qui fût plus persuadé de la solidité de son Système que celui-ci ; & je n'ai guère lu d'Ouvrage sur
cette

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 135

cette matière épineuse & abstraite, qui eût plus l'air de démonstration. Sa démarche est ferme & assurée, tous ses pas sont comptés, bien mesurés, & on diroit qu'il marche dans un sentier qui le conduit sans détour au Sanctuaire de la Vérité.

Un Anonyme a mis à la tête de l'Ouvrage, une Préface, où il nous apprend & le but de l'Auteur, & les motifs qui l'ont porté à se charger d'une entreprise qui semble avoir effraïé les plus grands Philosophes. „ Son but, „ *dit cet Anonyme*, n'étant pas de briller, „ mais de convaincre, il fait abstraction de „ tout ce qui peut s'appeller Systême, & de „ toute subtilité inutile. Il ne tire ses preuves, comme il en avertit lui-même, que „ des notions communes, & uniquement fondées dans l'expérience; & il tâche de les „ rendre sensibles à ceux mêmes qui ne se „ sont jamais appliqués à l'étude de la Philosophie”.

Tel est le but de l'Auteur. Reste à exposer les motifs de son entreprise. Le Lecteur ne sera pas fâché qu'on l'en instruisse. „ Ce qui „ l'y a déterminé principalement, *ajoute l'Anonyme*, outre l'importante & l'utilité essentielle de la matière en question, c'est une „ Lettre Philosophique, où l'Auteur tâche de soutenir que c'est la Matière qui pense. „ Il y a quelques années qu'il en courut plusieurs copies manuscrites & anonymes, & „ on la trouva bientôt après, quoique mutilée & changée en bien des endroits, dans un „ Recueil de Lettres, publié en 1736, sous

„ le Titre de *Lettres écrites de Londres, sur*
 „ *les Anglois & autres sujets*, par Mr. de Vol-
 „ taire. Ce Manuscrit, soit qu'il faille le
 „ mettre sur le compte de Mr. de Voltaire,
 „ ou sur celui de quelque autre Bel-esprit,
 „ fertile en imaginations abstraites, en tours
 „ heureux & en saillies brillantes; soit que
 „ son Auteur ait sérieusement pensé tout ce
 „ qu'il a écrit, ou qu'il n'ait eu que l'inten-
 „ tion de se moquer des Philosophes, & de
 „ les embarasser; ce Manuscrit, dis-je, sem-
 „ bloit avoir surpris par sa nouveauté, le dis-
 „ cernement de certains Lecteurs, naturelle-
 „ ment enclins à se flatter d'une impunité é-
 „ ternelle, & faciles par conséquent à goûter
 „ des Principes qui paroissent avancés exprès
 „ pour les y conduire”.

Ces Principes de Voltaire ou de l'Auteur de la *Lettre Philosophique* éblouirent notre Anonyme même. Charmé de leur exposition si ingénieuse, & des conséquences agréables qu'il est si aisé d'en tirer, il se flatta pendant quelques momens de vivre désormais à sa fantaisie, sans s'embarasser de son sort après sa mort. *Heureusement pour moi*, dit-il, *je m'avisai de faire part de ces idées à Mr. Reinbeck; & sur ce qu'il me surprit par la facilité avec laquelle il m'en fit voir la fausseté, je le priai de mettre ses Argumens par écrit.*

Mr. Reinbeck céda aux instances de son Ami, il alla même au-delà de ce qu'on lui avoit demandé. Non content de faire des Remarques raisonnées sur le Manuscrit en question, il voulut bien se donner la peine de les

accom-

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 137

accompagner d'une explication des Principes Philosophiques de son opinion, & il consentit même qu'on en fît part au Public.

Telle est l'Histoire de l'Ouvrage que je viens d'annoncer. Pour en donner une idée bien juste, il seroit nécessaire de suivre l'Auteur dans toutes ses démarches, & il ne faudroit pas rompre cette belle chaine de Raisonnemens dont il est composé. Dans un Edifice dont la plupart des pièces se soutiennent réciproquement, on ne sauroit en détacher un certain nombre, sans en gâter toute l'économie, ou même sans le détruire entierement. Mais comment faire ? L'étendue de chaque Extrait d'un Journal a des bornes au-delà desquelles il ne faut pas aller, & je m'en écarterois sûrement de beaucoup, si je voulois suivre mon Auteur dans tous ses Raisonnemens.

Pour remédier à cet inconvénient, je prendrai un juste milieu, & je ne doute point que ce choix ne soit goûté du Lecteur. Comme le grand but de l'Auteur est de démontrer *l'Immortalité de l'Ame Raisnable*, il ne sauroit le faire sans poser bien des Principes, & sans agiter un grand nombre de questions. Ces Principes qu'il pose, il doit aussi les démontrer ; car tout Principe, qui doit servir de base à une démonstration, ne sauroit jamais être reçu, s'il n'est accompagné de ses preuves, ou s'il n'est d'une telle évidence & si généralement reçu, qu'on puisse le supposer vrai. Jene choisirai donc, de tant de Principes qu'on établit ici pour démontrer une seule Vérité, que ceux qui conduisent l'Auteur le plus directe-

ment à son but , & je me dispenserai même souvent d'en alléguer les preuves , pour pouvoir m'arrêter davantage à ce qui fait l'essentiel de la grande question , & sur quoi est fondé tout l'Edifice. Chemin faisant , je hazarderai quelques petites réflexions , à l'aide desquelles on pourra peut-être mieux juger de ce qu'il y a de plus ou de moins solide dans tout le Système de l'Auteur.

Puisqu'il s'agit ici de faire l'anatomie de l'*Ame* , on ne sauroit guère se dispenser d'en donner d'abord la définition. Voici celle qu'en donne l'Auteur. *Nous entendons*, dit-il, *par ce terme, une Substance qui a la faculté, non-seulement de se faire certaines représentations, mais encore de produire en elle-même divers panchans & desirs, & qui est unie à un Corps doué d'Organes sensibles.* Soit qu'on croie que l'Ame est une Substance matérielle, ou qu'on en fasse un Etre corporel, cette définition générale peut lui convenir, & elle convient aussi par conséquent à celle des Bêtes, en suivant l'opinion de ceux qui leur en donnent une.

Il suit de cette définition, que l'Ame produit ses représentations par une force qui lui est propre, ou, comme le dit l'Auteur en d'autres termes, que l'ame se conduit à l'égard de ces représentations d'une manière beaucoup plus *active* que *passive*. Elle est aussi capable d'exciter en soi certains appétits. L'Auteur entre sur tout cela dans quelques détails. Il examine ensuite ce que l'on doit entendre par *Ame raisonnable*. C'est ainsi qu'il qualifie l'Ame, entant qu'elle a essentiellement la faculté

Juillet, Août & Septembre, 1744. 139

culté de se faire des représentations distinctes, d'examiner, de comparer, d'appercevoir l'enchaînement des Vérités, & d'en tirer certaines conséquences. Il est bon de remarquer qu'en donnant ces facultés à l'Ame raisonnable, il fait moins attention à ce qu'elle exécute effectivement, qu'à ce dont elle est capable en vertu de sa constitution essentielle. De cette manière, il ne fait nulle difficulté de donner une Ame raisonnable aux plus petits Enfans.

Je passe ici sous silence tout ce que dit l'Auteur, en parlant des Idées, des Pensées, & de la manière dont l'Ame forme les notions des Genres & des Espèces. Après quelques éclaircissemens sur ces facultés, & avoir expliqué ce que c'est que la Vie en général, il examine enfin ce que c'est que la Vie d'une Ame, & en quoi consiste en particulier celle d'une Ame raisonnable. *La Vie de l'Ame, dit-il, consiste en général dans une force ou vertu active, capable de produire des représentations & des appétits.* A l'égard de l'Ame raisonnable, comme, suivant la définition qu'en donne l'Auteur, c'est *une Substance qui est capable de se former des notions universelles, & de juger sainement d'une chose, en vertu des Principes qui sont cachés en elle*, c'est dans cette force ou vertu active, & dans son activité, que consiste proprement sa Vie.

Il suit delà tout naturellement que, pour qu'une Ame en général doive être considérée comme immortelle, il faut qu'en tout tems, & dans quelques circonstances qu'elle soit, elle puisse produire en elle-même, & des re-
pré-

présentations actives , & certains appétits ou desirs. De même , pour que l'Ame raisonnable puisse être regardée comme immortelle, il faut qu'elle soit toujours en état d'employer cette force & cette activité que l'Auteur lui attribue dans la définition que je viens de rapporter.

C'est ici que l'Auteur propose & entame la grande question, qui fait l'objet principal de ses recherches. *Peut-on avec fondement attribuer l'Immortalité à l'Ame raisonnable?* Il ne procède à cet examen que par degrés. Il est bon de le suivre pas à pas ; & je prie le Lecteur de faire bien attention aux Principes qu'il va établir , car c'est sur ces Principes qu'il fonde l'Immortalité de l'Ame.

Il pose d'abord , & fait voir : 1. Que *notre Ame pense & vit* ; 2. qu'elle est *raisonnable* ; 3. que *la Raison lui est essentielle*. Tout cela me paroît si évident , que je ne crois pas que personne s'avise de le lui contester. Voila donc déjà trois propositions qu'on peut regarder comme vraies. En voici une quatrième. *L'action de l'Ame n'est pas comme celle d'une Machine automate*. Vous voyez que cette dernière Proposition n'est pas tout-à-fait si évidente que les précédentes , & qu'elle demande par conséquent quelque discussion. Voici un parallèle qui sert à l'éclaircir. Une Machine, une Montre, par exemple, qui a ses roues, ses ressorts, & les autres parties nécessaires, va son train , sans s'arrêter , dès qu'on l'a mise une fois en mouvement. Elle ne sauroit suspendre son mouvement, ni aller à rebours ; & , quand
ses.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 141

les roues se sont mises à tourner, elles repètent le même tour une infinité de fois de la même manière, & sans aucun changement. Il n'en est pas de même des opérations de l'Ame. Ses pensées sont de tant de sortes différentes, qu'elles ne se suivent jamais dans un ordre uniforme, excepté lorsqu'elle veut donner son attention à une certaine chaîne d'idées. Elle a la faculté de changer ses pensées, de les rectifier, ou de les laisser aller. Elle peut choisir pour objet de ses méditations, ce qu'il lui plaît. Elle peut envisager cet objet par toutes ses faces, tantôt en général, tantôt en détail. Elle peut prolonger ses pensées sur un sujet, aussi longtems qu'elle le juge à propos. Tout cela n'a pas lieu dans une Machine corporelle, donc l'Ame n'opère pas comme une simple Machine. Telle est la conclusion de l'Auteur.

Remarquez bien que ce parallèle tient lieu de preuve à l'Auteur. Mais je crois y découvrir un défaut capital. Sans doute, lui dira-t-on, *l'action de l'Ame n'est pas comme celle d'une Machine*, telle qu'est une Montre, un Moulin, & les charmans Automates de Mr. *Vaucanson*; mais qui vous a appris que notre Ame n'est pas aussi une sorte de Machine infiniment plus parfaite que celles-là, & qu'aucune de celles que vous connoissez? Quelle comparaison peut-on faire entre l'Ouvrage d'une Créature & celui du Créateur même! En ne considérant même que les organes & les ressorts les plus connus du Corps humain; de quelque Animal que ce soit, du plus vile Insecte,

secte, quelle prodigieuse différence n'y a-t-il pas entre lui & une Montre ! Et comment osez-vous assurer que Dieu n'ait pu, ni voulu donner aux Machines qu'il a faites lui-même, des facultés que ne sauroient jamais avoir les Machines faites par des hommes. On vous accorde qu'une *Montre va son train, sans s'arrêter, dès qu'on l'a mise une fois en mouvement* ; mais Dieu n'a-t-il pas pu faire des Montres qui s'arrêtaient d'elles-mêmes, & qui se remissent d'elles-mêmes en mouvement ? Je vous avoue que je me sens d'autant moins porté à borner ici la toute-puissance de Dieu, que je ne vois nulle contradiction dans la chose même. Je n'y conçois rien, je l'avoue, mais je n'y vois non plus rien d'impossible. Le défaut du raisonnement de l'Auteur consiste en ce qu'il compare l'Ame avec des Machines très imparfaites & dont nous connoissons les ressorts, comme s'il n'y avoit pas une infinité d'autres Machines, dont les actions, les opérations, les effets sont d'autant plus surprenans, que leur structure nous est inconnue & dépend d'un art plus merveilleux.

Il ne faut pas croire que cette difficulté renverse le Système de l'Auteur. Quand même il n'auroit pas prouvé que l'*Ame n'opère pas comme une simple Machine*, il ne s'ensuivroit pas du défaut de cette preuve que l'Ame ne seroit pas immortelle. Il a d'autres ressources que nous allons examiner. En effet, si l'on peut démontrer que la Matière ne sauroit penser, la preuve de la proposition précédente devient

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 143

devient un hors-d'œuvre , puisqu'il résultera nécessairement de cette démonstration que les actions de l'Ame n'ont absolument nul rapport avec celles de quelque Machine que ce soit. Il s'agit donc maintenant d'examiner cette question : *Si la Matière peut penser.*

Pour y procéder avec ordre & suivre les règles de l'étiquette que prescrivent Mrs. les Mathématiciens, notre Auteur rappelle quelques remarques qu'il avoit faites auparavant sur ce qui se passe en nous, lorsque nous pensons. Cela fait, il entreprend de prouver que la matière ne sauroit penser ; & , pour prouver cette thèse , il propose d'abord le Raisonnement suivant, qui est un Syllogisme en forme.

„ Il est hors de doute , *dit-il* , qu'une pen-
„ sée est quelque chose d'actif. Si donc un
„ Corps , si la Matière étoit capable de pro-
„ duire des pensées, il faudroit que cela pro-
„ cédât de quelqu'une des opérations du
„ Corps. Or aucun Corps, aucune Matière
„ ne sauroit opérer que par le mouvement.
„ Par conséquent, pour attribuer la pensée au
„ Corps , on doit en placer le fondement
„ dans sa force motrice ”.

Voilà qui est clair & précis. Reste à faire voir que le mouvement n'est pas nécessaire pour la pensée. L'Auteur distingue ici deux sortes de mouvemens, l'un extérieur, l'autre intérieur qui appartient à quelque portion particulière du Corps humain. A l'égard du mouvement extérieur du Corps , il prétend qu'il n'est point du tout requis pour la pensée.

Voici

Voici la preuve. „ Nous savons, *dit-il*, que „ l'Ame peut penser, & pense effectivement, „ quoique le Corps n'ait absolument aucun „ mouvement extérieur, & lors même qu'il „ est hors d'état d'en avoir, comme on l'é- „ prouve dans une paralysie complète”.

La pensée ne pouvant donc être le résultat des mouvemens extérieurs du Corps, il faut qu'elle soit produite par le mouvement intérieur de quelque portion particulière du Corps humain, & par conséquent cette portion constitue l'essence de l'Ame.

C'est ici que je trouve notre Philosophe furieusement embarrassé. Il doit prouver maintenant qu'une portion quelconque du Corps ne sauroit avoir en partage la force du mouvement requis pour la pensée. J'ai pesé les preuves qu'il en donne, mais elles me paroissent si peu convaincantes, que je doute fort qu'on les regarde jamais comme autant de démonstrations, quoiqu'il les donne cependant pour telles. Je dirai ce que j'en pense, lorsque je les aurai exposées.

Il pose d'abord pour principe incontestable que *la force de penser diffère tout-à-fait de la force motrice*. En voici la preuve. Tout Corps qui est en repos ne sauroit se mouvoir, si l'on n'ôte l'obstacle qui arrête son mouvement, ou s'il n'est poussé par quelque autre Corps d'une force supérieure à sa force de résistance. Tout Corps, qui en arrête un autre, ou qui le met en mouvement, doit nécessairement être présent & le toucher. Or il en est tout autrement des opérations de l'Ame. Elle peut penser à

ce qui est absent, & ne sauroit agir sur elle; elle peut se représenter des choses passées depuis longtems, & qui n'existent plus nulle part; elle peut se former des idées de choses, qui sont encore dans l'avenir, & qui n'existeront même jamais; elle peut enfin penser à des choses qui n'ont rien de corporel, ni de matériel, comme à la Sagesse, à la Vérité, & à d'autres Vertus.

Telle est la première preuve de l'Auteur. En voici une autre, qui ne me paroît pas meilleure, & que je trouve moins forte que celle qu'on a déjà proposée & examinée dans la Partie précédente de ce Journal (a). „ En sup-
„ posant, *dit-il*, une Matière pensante, qu'on
„ la fasse si subtile qu'on voudra, elle a pour-
„ tant toujours des parties, dont elle est com-
„ posée. Cela étant, elle conserve une cer-
„ taine longueur, largeur, profondeur, &
„ par conséquent une certaine forme & figure.
„ Ce qu'un tel Corps peut produire de soi-
„ même, doit aussi être quelque chose de
„ composé, qui ait ses dimensions & sa figu-
„ re; car l'effet ne sauroit être plus excellent
„ que la cause Or trouvons-nous au-
„ dedans de nous quelque chose, qui donne
„ lieu de présumer que nos pensées soient
„ triangulaires, quarrées, rondes, ou de quel-
„ que autre figure, &c ”

C'est à ces deux preuves que se réduit tout ce qu'avance notre Philosophe pour prouver que la Matière ne sauroit penser. A l'égard
de

(a) Voyez l'Article I.

de la première, où il établit que *la force penser diffère tout-à-fait de la force motrice* je remarquerai d'abord qu'on ne conçoit guère qu'un Corps, qui est absolument sans mouvement puisse penser, & que par conséquent on peut bien supposer que le mouvement nécessaire pour la pensée. Tout Animal, tout Corps organique, composé de Solides & Fluides, doit être regardé comme un Corps mort, dès qu'il est sans mouvement quelconque, sans nulle activité d'aucune de ses parties, & sur-tout de celle où réside le *Sensorium commune*. Dans la supposition même que l'Etre pensant soit entièrement distinct du Corps auquel il est uni, vous ne sauriez concevoir en activité, il ne sauroit faire fonctions qui lui sont propres, sans agir comme de concert avec la portion du Corps à laquelle il est uni, sans faire sur elle quelque impression, & sans que cette portion agisse aussi sur lui réciproquement. Supposer la possibilité du contraire, c'est supposer qu'un Etre pensant puisse résider dans un Corps sans être uni, qu'il puisse y être uni sans en dépendre, & qu'il puisse en dépendre sans une relation mutuelle, plus ou moins forte, plus ou moins prompte, suivant la disposition particulière de ces deux Substances.

En supposant donc qu'il n'y a nulle activité dans un Corps sans mouvement, & que *force de penser diffère tout-à-fait de la force motrice*, s'ensuit-il delà que la Matière sauroit penser ? Oui, j'admettrois cette conséquence, si l'on prétendoit que la pensée

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 147

fidât dans le mouvement seul ou dans la *force motrice*. Dire que le mouvement est nécessaire à un Etre pensant, n'est pas dire que le mouvement soit la pensée. Le défaut du Raisonnement de notre Auteur consiste en ce qu'il confond l'effet avec ce qui contribue à le produire. Il y a dans la Nature un nombre prodigieux de Corps organisés de différentes manières, & qui produisent tous, chacun selon leur espèce, leur arrangement, leur structure, leur constitution particulière, des effets différens, souvent surprenans & incompréhensibles : aucun de ces effets ne se fait sans mouvement, mais ce mouvement n'est pas l'effet même, c'est tout autre chose.

Allons plus loin encore. Quoique le mouvement puisse contribuer à la production de la pensée, doit-on croire pour cela qu'il n'y a dans la Matière nul autre principe capable de concourir au même but. Tous les plus Grands Philosophes, qui ont le plus réfléchi sur les phénomènes admirables de la Nature, conviennent unanimement qu'on ne connoit point la force de la Matière, sur-tout lorsque cette force réside dans un Organe si compliqué, si artistement fait, si fin, si délié, que nous ne saurions nous former la moindre idée ni de sa structure ni de son arrangement. Disons donc que la pensée pourra être le produit, non du mouvement seul ou de sa force, mais du mouvement joint à d'autres causes qui ont leur principe dans la structure admirable d'un Organe qui nous est inconnu. Il me paroît que jusques à présent tous les Phi-

lofophes, qui ont foutenu la même thèfe de notre Auteur, ont affez bien prouvé qu'on ne feroit jamais concevoir de quelle manière la Matière peut penfer, mais ils n'ont pas encore démontré qu'elle ne feroit effectivement penfer. Pourquoi cela ? C'eft que la Nature n'agit le plus fouvent qu'en fecret. Elle nous montre bien une partie de fes effets, mais elle en tient prefque toujours les caufes cachées, fur-tout lorsqu'elle exerce fa puiffance dans les Corps dont l'organisation & le mécanifme nous font inconnus.

La féconde preuve de l'Auteur a été répétée cent fois. C'eft un pur Sophifme qui mérite à peine d'être réfuté, & que je réduirai à ce Syllogifme, afin qu'on en remarque mieux le défaut. *Quelque fubtile que foit la Matière, elle confèrve toujours une certaine forme & figure & ne peut rien produire qui n'ait auffi une certaine forme, qui ne foit quarré ou rond, ou de quelque autre figure : Or nos penfées n'ont ni forme ni figure, elles ne font ni rondes ni triangulaires, ou de quelque autre figure; donc elles ne feroient être produites par la Matière* Plaiſant Argument où l'on confond encore l'effet avec la Caufe ! Je m'étonne que ce Homme d'efprit fe foit laiffé éblouir par ce faux Raifonnement, qui mérite tout au plus d'être propofé dans un de ces Auditoires, où l'on ne propofe que de ces probabilités dont cent ne font pas une preuve.

L'Auteur ne s'en tient pas là, il fait de nouvelles inſtances. Si, dit-il, la penſée, les idées de la Sageſſe, de la Vérité, & autres de
cett

cette nature avoient leur principe dans la Matière, il y auroit alors quelque chose dans l'effet, qui ne se trouveroit pas dans la Cause; & par conséquent l'effet seroit plus excellent que la Cause, ce qui est contre toutes les règles du Bon-sens. Une des sources de l'Erreur, c'est de n'envisager les objets, & de n'en juger, que suivant leur état actuel, ou tels qu'on veut bien les supposer. Notre Philosophe est dans ce cas. Pour le désabuser, il suffit de lui dire que la pensée ne sauroit en effet résider dans une portion de Matière brute, informe, & sans nulle activité; mais qu'elle peut être produite par un Corps doué d'organes & de ressorts, dont Dieu seul est l'Auteur, & dont il connoit seul la manière d'agir.

Autre instance. „ Je prie le Lecteur de remarquer que, pour établir l'immatérialité
„ de ce qui pense en nous, je n'ai pas tiré mes
„ preuves de ce que l'on ne sauroit compren-
„ dre, comment la Matière pense; mais j'ai
„ bâti ma démonstration sur l'impossibilité in-
„ trinsèque de la chose même, & sur les con-
„ tradictions dans lesquelles on s'engage, en
„ faisant matériel le Principe pensant ”.

Il faut que l'Auteur ait vu, dans sa prétendue démonstration, ce que je ne saurois y voir. J'ai beau penser, beau réfléchir, je ne conçois pas encore qu'il implique contradiction de supposer que la Matière puisse penser; & je ne trouve pas non plus qu'on fasse voir ces contradictions dans les preuves que je viens d'exposer. Je n'ai guère vu de Disputes, où les deux Champions ne s'accusassent mutuelle-

ment de contradictions ; mais on s'avise assez rarement de bien prouver en quoi elles consistent. On ne laisse pas de gagner souvent par-là les suffrages de la Multitude , qui ne juge de la force des raisons que par l'air & le ton qu'on leur donne. Après tout , je voudrois bien savoir comment on peut *bâtir une démonstration sur l'impossibilité intrinsèque* d'une chose qu'on ne connoit pas , ou du moins qu'on ne connoit que très imparfaitement.

Il est bon de remarquer ici que notre Auteur attaque non-seulement ceux qui établissent que la Matière pense , mais aussi ceux qui regardent la chose comme possible. Je le laisserai triompher tranquillement des premiers car comme je ne vois rien de bien démontrer pour décider , je me retranche à dire que Dieu a pu communiquer à la Matière la faculté de penser , & que peut-être même il la lui a communiquée. Il me semble que c'est se ranger du parti des plus modestes , & qu'il y a un peu trop de témérité à tenir d'autre langage sur un sujet qui est si fort au-dessus de nos faibles lumières. Je connois des gens qui vous regardent de travers , quand vous leur dites que vous ne savez pas ce qu'ils croient savoir. Il est assez plaisant qu'on veuille forcer les Hommes à mentir , & à se donner des degrés de savoir qu'ils sont bien convaincus n'avoir pas. Quand ils voyent qu'ils ne peuvent pas vous porter à décider comme eux , ils lèvent les épaules , font un grand soupir , & puis se vont dire bien du mal de vous dans les Compagnies. Par-tout où l'on décide par préjugé

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 151

& sans beaucoup d'examen, il y a une espèce d'Inquisition, dont les Hommes les plus sages & les plus retenus dans leurs jugemens ne sont que trop souvent la victime. Que vous soyez à Rome ou à Genève, à la Chine ou au Japon, vous trouverez à peu près par-tout le même inconvénient.

Tout le but de cet Ouvrage se réduit à deux points principaux. L'Auteur y doit prouver premièrement, la *Spiritualité* de l'Ame, & secondement son *Indestructibilité*, d'où s'ensuit son *Immortalité*. Nous venons d'exposer les preuves de sa Spiritualité; reste à donner celles de son Indestructibilité. Suivant notre Philosophe, l'un suit de l'autre. Tout Etre spirituel est de sa nature indestructible, & tout Etre indestructible est un Etre immortel. En voici la preuve, telle que vous la trouverez dans tous les Livres qui traitent de la Spiritualité de l'Ame, & qui a été lissée & reslissée.

„ Tout Corps, toute Matière, est un composé qui résulte de l'assemblage de certaines
„ parties. Ce qui pense en nous, n'étant ni
„ Corps, ni Matière, nous ne saurions donc
„ le regarder comme un Composé consistant
„ en certaines parties. S'il n'est pas composé,
„ posé, il est simple & indivisible. Or notre
„ Substance pensante portant le nom d'Ame (a), l'Ame est par conséquent un Etre
„ simple & indivisible ”.

C'est

(a) Il faut qu'il y ait ici quelque faute d'impression, car le sens ne me paroît pas complet.

C'est de ce Principe que découle l'Immortalité de l'Ame ; & voici comment l'Auteur l'établit. Tout Etre simple , qui n'a aucunes parties , est , en conséquence de son indivisibilité , incorruptible & indestructible , c'est-à-dire , qu'il ne sauroit se détruire de lui-même , ni être détruit par aucune force créée. Les parties , qui composent le Corps , ou la Matière , peuvent être détachées & séparées les unes des autres , & alors le Corps n'est plus ce qu'il étoit auparavant. Mais , comme un Etre simple n'a point de parties , rien ne sauroit en être détaché. Sa destruction ne peut arriver que par l'anéantissement. Or rien ne pouvant s'anéantir de soi-même , & aucune chose créée n'étant capable d'en anéantir une autre , tout comme elle est hors d'état d'en créer , on peut poser pour principe , qu'un Etre simple est de soi-même indestructible , & par conséquent qu'il conserve son actualité.

Voilà donc la Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame démontrées. Tout le reste de l'Ouvrage ne sert que d'éclaircissement à ces Principes , ou bien ce sont des Réponses aux Objections , ou des Questions sur la nature & les propriétés de l'Ame.

Il est visible que ce qui empêche notre Auteur de donner à la Matière la faculté de penser , c'est la crainte où il est que le Corps venant à se desunir & à se détruire , l'Ame ne péricule en même tems avec lui , & qu'ainsi on ne puisse plus la regarder comme immortelle. Mais ne seroit-ce pas là une terreur panique ? N'est-il pas possible qu'il y ait dans la
Nature

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 153.

Nature des portions de matières indestructibles? Bien des Philosophes prétendent que les Principes des Corps ont existé tels qu'ils sont aujourd'hui depuis la Création du Monde, qu'ils ne sauroient changer de nature, qu'ils ne sauroient être ni desunis, ni décomposés, ni détruits par aucune puissance naturelle, & que par conséquent ils sont impérissables & immortels. Dieu seul peut les anéantir. Dans cette supposition, qui n'a rien de revoltant, rien qui ne s'accorde parfaitement avec les phénomènes de la Nature, & sur-tout avec la production toujours uniforme des Corps organiques, le Principe matériel pensant pourra avoir les mêmes prérogatives que l'Etre spirituel.

Je pourrois même confirmer cette opinion par ce que dit ailleurs notre Auteur touchant les *Organes* qui ont toujours accompagné les Ames depuis le premier instant de leur Création. Il adopte (a) le sentiment de *Leibnitz*, qui a avancé dans sa *Théodicée* (b), que les Ames qui seront un jour Ames humaines, comme celles des autres Espèces, ont été dans les Semences & dans les Ancêtres jusqu'à Adam, & ont existé par conséquent depuis le commencement des choses, toujours dans une manière de Corps organisé (c). Telles sont les propres

(a) Pag. 216, & suiv.

(b) §. 90, 91, pag. 138 du Tome I de l'Edit. d'Amsterdam 1734.

(c) *Swammerdam*, *Malebranche*, *Bayle*, *Pitcarne*, *Hartsoeker*, *Boerhaave*, *Bourguet*, *Andry*, & quantité d'autres Auteurs célèbres sont aussi de ce sentiment.

pres paroles de *Leibnitz* ; & voici ce que dit sur cela notre Auteur même (a). *Nous avons remarqué que , suivant toutes les apparences, les Ames humaines ne sont pas produites dans la Génération , ni par elle ; mais qu'elles préexistent, & même pourvues d'un petit Corps doué de quelques Organes sensibles. Nous en avons conclu, avec Mr. Leibnitz, que les Ames humaines ont existé dès le commencement dans Adam avec une espèce de Corps organisé.*

Je demande, après cela, à mon Auteur & à tous les Philosophes , si ce *Corps organisé*, qui a toujours accompagné l'Ame depuis le commencement du Monde , & cela sans nul changement , sans pouvoir être détruit , ne pourroit pas aussi subsister éternellement, de même que l'Ame à laquelle il est uni si intimement. Quelle apparence qu'un Corps organisé, qui n'a subi nul changement depuis quelques milliers d'années, puisse être détruit & changer de nature par quelque cause que ce soit. Sa petitesse, sa subtilité, son indivisibilité, son homogénéité, sa grande simplicité, le mettent peut-être à l'abri des insultes de tous les autres Corps étrangers.

La conclusion que l'on peut tirer de ce Principe même de notre Auteur , c'est que l'Ame ne laisseroit pas de pouvoir être immortelle, quand même on la supposeroit matériel. Après tout, qu'est-il besoin de se tant garder contre ceux qui ne croient pas encore avoir des raisons suffisantes pour décider & se

décla-

Juillet, Août & Septembre, 1744. 155

déclarer hautement en faveur de la Spiritualité de l'Ame, & qui, par une sage retenue & une prudence vraiment Philosophique, aiment mieux se renfermer dans le doute, que de décider trop témérairement.

Mais, dit-on avec un air capable de faire trembler tous les faux Dévots, si nous ne sommes que matière, c'en est fait de nous après notre mort, notre pauvre Ame va rentrer dans le néant. Rassurez-vous, & laissez sonner tranquillement le tocsin sans vous alarmer. Vivez en honnête homme, & Dieu aura soin de votre Ame, soit que vous la croyiez spirituelle ou corporelle, ou que vous suspendiez votre jugement sur sa nature. Son essence est un mystère impénétrable, aussi bien pour le plus grand Philosophe que pour le plus stupide des Hommes. L'Ecriture ne nous a rien révélé là-dessus, elle nous enseigne seulement qu'elle est immortelle; croyez cela, & agissez en conséquence, & n'imitiez pas ceux qui croient beaucoup & ne font rien.

ARTICLE VII.

EMANUELIS SWEDENBORGII, *Sacrae*
Regiae Majestatis Regniq. Sueciae Collegii
Metallici Assessoris, REGNUM ANI-
MALE, anatomice, physice & philosophice
perillustratum. Cujus Pars prima de Visceribus
Abdominis, seu de Organis Regionis
inferioris agit. Pars secunda de Visceribus
Thoracis, seu de Organis Regionis superioris
C'est-

C'est-à-dire :

ECONOMIE du REGNE ANIMAL, expliqué suivant les Principes de l'Anatomie, de la Physique & de la Philosophie. Première Partie, où l'on traite des Viscères du Bas-ventre, ou des Organes de la Région inférieure. On traite, dans la Seconde, des Viscères de la Poitrine, ou des Organes de la Région supérieure. Par EMANUEL SWEDENBORG, Assesseur du Collège Métallique du Roi & du Royaume de Suède, In 4. Pag. 438 pour la première Partie, & 286 pour la seconde. A la Haye, chez Adrien Blyenburg, 1744.

Rien de plus propre à donner le change au Lecteur que le Plan & le Titre de cet Ouvrage ; & je m'y serois trompé moi-même, si je ne m'étois rappelé, qu'il en a déjà paru deux Volumes, dont on a donné les Extraits dans cette *Bibliothèque* (a). Les égards, qu'on doit avoir pour le Public, sembloient exiger qu'on l'avertît que ce nouveau Volume n'est qu'une Suite des deux premiers, & qu'il doit même être suivi de quelques autres, si rien n'empêche l'Auteur d'exécuter le plan qu'il s'est formé. Je vois par la *Table*, qu'on a placée à la tête de ce Volume, que tout l'Ouvrage doit contenir 17 *Parties*, auxquelles on a donné ci-devant le nom de *Transactions*.
Sui-

(a) Voyez le Tome XXVII, pag. 411 ; & le Tome XXVIII, pag. 134.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 157

Suivant cette *Table*, la première Partie doit traiter des *Viscères du Bas-ventre*; la seconde, des *Viscères de la Poitrine*; la troisième, du *Cœur*, des *Artères*, des *Veines & du Sang*, &c.

Ce partage ne s'accorde nullement avec ce qui est annoncé dans le Titre des deux Volumes déjà imprimés, puisque le premier de ces Volumes, lequel contient la première *Transaction*, traite du *Sang*, des *Artères*, des *Veines & du Cœur*; ce qui fait ici la troisième Partie de l'Ouvrage, & non la première. Dans le Volume, que nous annonçons, on donne pour seconde Partie, ce qui en devroit faire la quatrième, puisque le second Volume a déjà paru, sous le Titre de *seconde Transaction*. Remarquez encore que, dans la *Table*, dont je viens de parler, on annonce les mêmes Sujets, qui ont été traités dans le second Volume, comme si on devoit en former dans la suite, les Parties 7, 9 & 16 de l'Ouvrage. Tout cela cause un desordre & une confusion, dont il est assez difficile de savoir ce qui y a donné lieu. Je laisse au Lecteur à en chercher les motifs.

Après ce qu'on a déjà dit des deux premiers Volumes de cet Ouvrage, il est assez inutile de donner un nouvel Extrait de celui-ci. Cependant, pour le faire connoître encore davantage, j'ajouterai ici quelques réflexions, tant sur le plan général de l'Auteur, que sur les Principes qu'il établit.

Je trouve que le plan, formé par Mr. *Swedenborg*, est beaucoup trop vaste, & je ne vois pas

pas qu'il puisse le remplir entierement, sans être obligé de publier encore quatre ou cinq Volumes, du moins aussi gros que les trois premiers. Or un Ouvrage de cette étendue est d'autant plus capable de rebuter le Lecteur, qu'on n'y trouve nulle découverte sur la structure des Parties, l'Auteur s'étant contenté d'exposer celles qui ont été faites par d'autres. Je conviens que tout ce qu'il cite, est tiré des plus fameux Anatomistes, d'un *Ruyfch*, d'un *Winslow*, d'un *Heister*, d'un *Leeuwenboek*, d'un *Malpighi*, d'un *Boerhaave*, d'un *Albinus*, d'un *Eustache*, d'un *Willis*, d'un *Littre*, d'un *Bartholin*, d'un *Vieussens*, d'un *Morgagni*, d'un *Vesale*, d'un *de Graaf*, & d'un grand nombre d'autres Auteurs, qui méritent tous les éloges les plus magnifiques. Mais on fera toujours cette objection, que l'Ouvrage n'étant qu'une simple compilation, on ne sauroit y rien apprendre de nouveau, rien qui ne soit mieux suivi, mieux lié, mieux digéré, dans les Originaux, & que par conséquent il vaut infiniment mieux recourir à ces Sources, que de consulter les pièces qu'on en a détachées, & qui perdent toujours par là une partie de leurs agrémens & de leur mérite.

Les passages cités par notre Auteur sont souvent d'une longueur énorme, & il passe de l'un à l'autre sans se donner la peine de leur donner aucune liaison. Chaque Chapitre commence d'ordinaire par le nom de l'Auteur qu'on va faire parler, & lorsqu'on en a cité tout ce qui a raport à la matière dont il est

quel-

question, on en fait parler un second, ensuite un troisième, puis un quatrième, plus ou moins, & cela sans rien changer à leurs expressions. C'est ainsi que l'on fabrique les Ouvrages de Pièces rapportées. J'avoue que l'Auteur a eu ses vues, en suivant scrupuleusement cette méthode. Comme il n'allègue que de bons Garans, & que ce qu'il en tire, sert de base à ses réflexions, il a cru devoir les faire parler de la même manière dont ils se sont exprimés eux-mêmes dans leurs propres Ecrits.

Avec le grand nombre d'excellens matériaux que Mr. *Swedenborg* avoit en main, il auroit pu, ce me semble, composer un Ouvrage, qui, sans être ni moins utile, ni moins instructif que celui-ci, n'auroit pas eu le défaut d'être trop gros, & de devenir par-là trop cher pour bien des Lecteurs, qui n'aiment pas moins qu'on épargne leur bourse que leurs peines. Rien n'étoit plus facile que de réduire en abrégé tout ce qu'ont dit sur chaque partie du Corps humain les plus fameux Anatomistes, dont on cite ici les propres paroles. Il n'arrive que trop souvent qu'un Lecteur se rebute, & se trouve entièrement découragé, lorsqu'on lui offre une longue file de passages confus bout à bout, & qu'on l'oblige de parcourir sans nécessité une trop vaste carrière, dont il auroit été si facile de rapprocher les bornes. Les grands détails ne sont nécessaires que lorsqu'il est question de nouvelles découvertes; mais lorsqu'on se borne à rapporter ce que d'autres ont déjà dit, il faut ménager le terrain,

rain, en ne tirant que l'essence & la moelle des choses les plus essentielles, & renvoyant, pour le reste, aux Originaux dans lesquels on a puisé.

Je ne doute nullement que le savant Auteur de cet Ouvrage ne soit grand Philosophe, il en donne par-tout des preuves, tant dans ses Notes, que dans les *Analyses* qu'il joint d'ordinaire à la description des Parties. Mais sa Philosophie me paroît, en certains endroits, si hérissée de ronces & d'épines, que l'application qu'il fait de ses Principes, obscurcit souvent la matière, au-lieu de l'éclaircir. Il suffira d'en donner ici deux exemples par lesquels on pourra juger du reste. En faisant l'*Analyse du Ventricule & de ses Orifices*, il s'explique en ces termes. *Ventriculus est agens, alimentum est patiens; saliva vero est medium activum agentis; ex cooperatione fit agens causa efficiens, unde effectus plenus.* Quelque difficile qu'il soit de donner une idée bien claire de ces paroles, je me hazarderai cependant de les traduire littéralement en François. *Le Ventricule est l'agent, l'aliment est le patient; mais la salive est le moyen actif de l'agent; par la coopération l'agent devient cause efficiente, d'où s'ensuit l'effet complet.*

C'est à peu près sur ce ton qu'il parle de l'action du *Diaphragme*. Citons ses propres paroles, que nous traduirons ensuite en François. *Diaphragma*, dit-il, *non solum est Membrana, sed etiam Musculus spatiosus, a Pleurâ & Peritonæo amictus & tunicatus, ita ex duabus Naturis, quarum una patitur, altera agit,*

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 161

agit, concretus, ex quibus resultat potentia ejus inter passivam & activam media, que dicitur reactiva. C'est-à-dire: Le Diaphragme n'est pas seulement une Membrane, mais aussi un Muscle spacieux, revêtu & enveloppé par la Plèvre & le Péritoine, étant ainsi formé de deux Natures, dont l'une est passive & l'autre active, d'où résulte sa puissance moyenne entre la passive & l'active, laquelle s'appelle réactive. Il ajoute dans une Note sur ce Texte: Que personne n'ignore que la Membrane est douée d'une puissance passive, & les Muscles d'une puissance active; que la puissance réactive ne résulte pas de la seule puissance passive, mais de toutes les deux jointes ensemble. Il me semble que l'Auteur auroit pu s'expliquer sur tout cela d'une manière un peu moins obscure & plus à la portée des Lecteurs.

Quelque difficile qu'il soit de bien connoître la nature de l'Âme, Mr. *Swedenborg* ne laisse pas de nous promettre d'en donner dans la suite une idée claire & distincte. En attendant qu'il puisse effectuer sa promesse, il nous fait entrevoir la route qu'il doit tenir pour parvenir jusques dans le sanctuaire d'une Substance qui semble vouloir se soustraire à la connoissance d'elle-même. Les plus grandes difficultés ne rebutent pas notre Auteur. Il se propose d'avance quelques objections auxquelles il répond, & c'est par la réponse qu'il y fait, qu'on peut se former une légère idée de son Système sur une matière, où sont venues se briser toutes les forces des plus grands Philosophes anciens & modernes. Afin que l'on puisse ju-

Tom. XXXIII. Part. I. L ger

ger de ce qu'on doit attendre de la promesse de l'Auteur, je rapporterai ici la substance des objections qu'il forme, & la réponse qu'il y joint.

Je sais, dit-il, que la plus grande partie des Philosophes les plus pénétrants conviennent aujourd'hui qu'il est fort inutile d'aller chercher l'Ame jusques dans l'intérieur & les recoins du Corps humain, puisque nous n'avons qu'une connoissance très imparfaite des objets qui sont infiniment au-dessous d'elle, telles que sont les parties organiques du Corps, leurs modes, leurs sensations, leurs actes. De plus notre Entendement ne se connoissant pas lui-même, comment pourroit-il comprendre ce que c'est que l'Ame, qui habite une Région bien plus élevée. Joignez à cela, qu'il n'y a aucune idée qui puisse la saisir, aucun terme qui puisse l'exprimer; car elle n'a rien de ce qui est propre au Corps & à la Matière.

Ces objections sont claires; mais la réponse qu'y fait Mr. *Swedenborg*, me paroît si obscure, que je n'en donne la traduction qu'en tremblant, & que je me vois dans la nécessité d'y joindre le Latin, afin que de plus habiles que moi puissent juger par eux-mêmes du vrai sens de ses paroles & de ses expressions. „ Comme l'Ame, dit ce *Philosophe*, est le Modè-
 „ le, l'Idée, la première Forme, la Sub-
 „ stance, la Force, & le Principe de son
 „ Corps organique, & de toutes ses forces, &
 „ facultés: ou, ce qui revient à la même
 „ chose, comme le Corps organique est l'I-
 „ mage & le Type de son Ame, formé &
 „ con-

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 163

„ construit suivant la nature & la manière d'a-
„ gir ; il s'ensuit que l'un est représenté dans
„ l'autre, sinon parfaitement, du moins assez
„ au naturel, & que son idée est transmise à
„ notre Esprit par les Formes graduées des
„ Singuliers, par les Extraits qui s'en font
„ d'un Sens supérieur, & par les Analogies &
„ les Eminences, comme on le verra dans ce
„ que nous dirons des Formes, de l'Ordre &
„ des Degrés, des Correspondances & des
„ Représentations, & ailleurs. De cette ma-
„ nière nous serons instruits de l'Ame par le
„ Corps, du Corps par l'Ame, & de la vé-
„ rité du tout par l'un & l'autre (a) ”.

Il paroît, par tout ce qu'enseigne notre Au-
teur sur cet article, qu'il distingue dans l'Hom-
me trois Substances, l'Ame, l'Esprit & le
Corps (b). Il dit ailleurs que l'Essence de l'Ame
est spirituelle, & que l'Esprit agit sur elle sui-
vant l'état & l'influence de ses Principes actifs.

Toutes

(a) *Cum Anima sit Exemplar, Idea, prima Forma, Sub-*
stantia, Vis, & Principium Corporis sui organici, ejusque
omnium virium, facultatumque; seu, quod eodem recidit, cum
Corpus organicum sit Anima sua Imago & Typus, ad omnem
ejus efficiendi naturam formatum & principiatum, sequitur
quod, si non ad unguem, usque admodum satis ad vivum
repraesentetur unum in altero, & Menti nostra ejus idea
subinsinuetur per formas singularium elevatas, Extractions
Sensus superioris ex iisdem, perque Analogias & Eminen-
tias, uti in Doctrinis nostris Formarum, Ordinis & Gra-
duum, Correspondentiarum & Repraesentationum, ceteris-
que, videbitur. Ita ex Corpore instruemur de Animâ, ex
Animâ de Corpore, & ex utroque de veritate totius. Voyez
la page 9 du Prologue.

(b) Il nomme l'Ame, *Anima*; & l'Esprit, *Mens rationalis*.

Toutes les actions qui méritent quelque blâme ou quelque louange, ne peuvent être attribuées qu'à l'*Esprit*, toutes les autres ne sont que des effets de la *Nature*, & il les compare aux actions des Animaux, qui se conduisent par un *Instinct* aveugle, & agissent sans savoir ce qu'ils font. Tout ce qui est propre à la *Nature* est aussi propre à l'*Ame*. L'*Esprit* a une *Volonté*, il se détermine; mais on ne sauroit dire que l'*Ame* en ait une, n'étant dirigée & conduite que par sa propre nature. Cette même *Ame*, quoique privée de *Volonté* & qui n'agit que par un *Instinct* aveugle, ne laisse pas d'être l'*Ouvrière de son propre Corps*, c'est elle qui en conduit toute la trame, & qui le forme entièrement à son image, ou à la représentation de sa nature (a).

J'avoue franchement que tout ce *Système* est pour moi quelque chose d'incompréhensible. L'Auteur a bien senti qu'on en porteroit ce jugement, puisqu'il convient lui-même que tout cela paroitra peut-être fort obscur; & qu'on regardera ces Principes comme autant de paradoxes, jusqu'à ce qu'il ait fait connoître la nature de l'*Ame* (b). Il peut bien compter là-

(a) *Quidquid dicimus esse Naturæ, id intelligimus esse Animæ. Anima licet nostra sit, usque tamen de illâ, sicut de Mente rationali prædicari nequit similis voluntas, nam illa trahitur suâ Naturâ adeo ut Anima sit Corporis sui formatrix, aut quæ se Corpore induit Quoties Naturam dico, intellectum velim Animam, cujus natura est quæ hoc flamen ducit, & has fabricas condit, prorsus ad sui imaginem, seu suæ Naturæ representationem, &c. p. 330.*

(b) *Sed hæc fortassis obscuriora apophthegmata sunt & paradoxa, antequam natura Anima detecta sit.*

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 165

là-dessus. Mais puisqu'il nous promet d'expliquer ses pensées, & de démontrer toutes les parties de son Système, l'équité demande que l'on suspende son jugement, jusqu'à ce qu'il ait satisfait à ses engagements.

Ce qui me paroît de plus singulier dans ce Système, c'est qu'on y suppose deux Principes, tous deux spirituels, tous deux actifs, mais dont les actions de l'un n'ont aucun rapport avec celles de l'autre. Ce que je ne saurois comprendre, & qu'on aura de la peine à faire comprendre à d'autres, c'est que l'Ame, toute spirituelle qu'elle est, n'agisse que comme un pur Automate, sans savoir ni ce qu'elle fait, ni pourquoi elle le fait, & que cependant, malgré son aveuglement & son ignorance, elle ne laisse par d'agir le plus régulièrement du monde. Un Être spirituel peut-il agir avec ordre, sans savoir ce qu'il fait, sans se proposer un but. Les mouvemens du Corps humain, ceux d'une Montre, ou de toute autre Machine organique que ce soit, sont réguliers; & produisent des effets conformes au but que s'est proposé l'Ouvrier qui l'a formée. Mais ces mouvemens dépendent de certains ressorts & du mécanisme de la Machine. Or dans l'Ame, telle que la suppose notre Auteur, il n'y a nul ressort qui puisse la faire agir à la manière des Automates, comment dont agit-elle, si elle n'agit comme l'Esprit qui réside dans le même Corps qu'elle. Tout ce que l'Auteur pourroit me repliquer, c'est que l'Ame est un Automate Spirituel; & c'est-là justement, si je ne me trompe, ce qu'on déduit

assez naturellement des Principes de *Leibnitz*. On peut voir le jugement qu'ont porté de ce Système le fameux *Bayle*, l'Illustre Mr *'s Gravesande* dans son *Introduction à la Philosophie*, l'ingénieux Auteur de l'*Essai Philosophique sur l'Ame des Bêtes* (a), & quelque autres Philosophes.

D'ailleurs c'est une chose qu'on ne fera jamais concevoir à l'Esprit humain, que l'*Ame* soit l'*Ouvrière de son propre Corps*. Lorsque Mr. *Swedenborg* a avancé ce paradoxe, a-t-il bien compris lui-même ce qu'il vouloit dire? J'en doute fort. Le Corps humain, dont la structure est admirable, doit avoir existé de toute éternité, ou être la production d'un Etre infiniment puissant & doué d'une intelligence infinie. Il me semble qu'il n'y a guère de milieu raisonnable entre ces deux propositions. Cependant on en propose un. On veut que ce Corps, composé d'un million de parties, toutes rangées dans un ordre merveilleux, soit l'effet d'une *Ame* ou d'un *Automate Spirituel*, qui agit régulièrement sans règle, sans principes, sans se proposer aucun but, sans savoir même ce qu'elle fait. Or je demande si le Corps humain peut avoir été formé par un Ouvrier aussi stupide que celui-là? Que ne dit-on aussi que l'*Ame* du Monde a formé le Monde, après que Dieu eut formé cette masse immense de matière dont il est composé.

Autre difficulté. Comment un Etre spirituel,

(a) Mr. *Boulier*.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 167

tuel, sans être tout-puissant, sans être Dieu même, peut-il disposer de la matière, pour en former un Corps organique régulier? Un tel Être, qui n'a nuls organes, & qui ne sauroit en avoir, puisqu'on le suppose spirituel, ne sauroit être tout au plus qu'un Spectateur oisif de la formation de son Corps.

Mais voici encore quelque chose de plus fort. Puisqu'on veut que l'Ame soit l'Ouvrière de son Corps, elle doit en avoir commencé la formation dans un certain tems, à moins qu'on ne prétende qu'elle y ait travaillé de toute éternité, ce qui seroit absurde. Il y a donc eu un tems que ce Corps n'étoit qu'une matière informe, une matière dont on pouvoit faire indifféremment toute autre Machine hydraulique. Cette matière étoit donc alors sans Ame, puisqu'autrement il faudroit supposer que chaque Atome, chaque Monade, chaque Semille (a) a aussi son Ame. Mais si cette matière s'est trouvée sans Ame, dans tous les momens antérieurs à celui de sa formation, ou de son changement en Corps organique, je demande en quel endroit cette Ame résidoit alors, & pourquoi toute *aveugle* qu'elle est, elle n'a pas laissé de préférer une portion de matière propre à former les premiers *rudimens* d'un tendre Embryon, à toute autre portion qui n'eût pas été susceptible d'arrangement, pour former un Corps souple, flexible & d'une nature déterminée.

(a) Nous avons expliqué ce que c'est que *Semille* dans le Volume précédent, page 45.

minée. Pourquoi est-elle venue se placer, ou dans cette Liqueur visqueuse renfermée dans les Vaisseaux spermatiques de l'Homme, ou dans ces Vésicules contenues dans les Ovaires de la Femme ? Elle a donc fait un choix, & même un choix qui marque une grande prévoyance. Elle a donc su ce qu'elle faisoit, & elle n'est donc pas un *Automate spirituel*.

Il y auroit une infinité d'autres objections à proposer contre cette Hypothèse ; mais je crois en avoir dit assez pour donner au Lecteur une légère idée des Sentimens de l'Auteur. J'estime son savoir, & j'admire sa grande sagacité ; mais je ne saurois encore me déclarer en faveur de son Système, & par provision je m'en tiens à celui des *Développemens*, qui me paroît plus simple, plus raisonnable, moins sujet aux difficultés, & plus conforme à ce qui se passe sous nos yeux dans toute la Nature. Si Dieu a établi des loix, suivant lesquelles tous les Corps de l'Univers agissent régulièrement, qu'est-il besoin de recourir à une Puissance aveugle, bien plus capable d'y introduire le désordre & la confusion, que de les faire agir conformément au but du Créateur. Un fou, un homme dont le cerveau seroit dérangé, seroit-il fort propre à monter une Machine composée d'une infinité de ressorts, & pourroit-il passer pour en avoir été l'Ouvrier ? Cette espèce d'Ame, que Mr. *Swedenborg* fait loger dans le Corps humain, peut bien être rangée dans la catégorie des Fous, puisqu'il convient lui-même qu'elle agit sans savoir ce qu'elle fait.

A R T I C L E V I I I .

*LETTRE de Monsieur de BOZE sur une
MEDAILLE antique de SMYRNE, du
Cabinet de Monsieur le Comte de THOMS,
qui y joint sa Réponse. Pag. 51 in 4. A la
Haye, chez Pierre Goffe, 1744.*

[Es Médailles antiques sont des Monumens authentiques de l'état des anciennes Monarchies. C'est là qu'on apprend l'Histoire des Peuples qui les ont fondées, leurs Coutumes, leurs Mœurs, leur Religion, & les vènemens les plus dignes d'être transmis à la postérité. Il y a de ces Médailles où tout est significatif. Une légère figure, la moindre trace, une simple lettre, rappelle d'abord à l'esprit certaines vérités, certains Faits remarquables, par un raport de ressemblance entre la figure & la chose qu'on a voulu faire entendre. Ces Monumens précieux, confrontés avec ce que nous ont laissé par écrit les meilleurs Historiens, sont d'un secours infini pour fixer les Dates & les Epoques les plus remarquables, pour vérifier les Faits contestés, & pour nous aider à former une suite non interrompue des plus grandes révolutions arrivées dans chaque Etat.

N'est-il pas surprenant qu'un simple petit médaillon, orné de quelques figures, & entouré de quelques lettres, dont le sens n'est souvent connu que des plus habiles Antiquai-

res, puisse fournir assez de matière pour former une Histoire détaillée d'un Prince, ou de quelque Héros, qui se sera distingué par ses actions?

Pour s'en convaincre, il suffit de consulter l'ingénieuse explication qu'a donnée Mr. de Boze de la *Médaille antique* qui lui avoit été communiquée par Mr. le Comte de Thoms. On remarque avec surprise & une espèce d'admiration, dans la *Lettre* de ce fameux Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres, quantité de traits curieux & intéressans, qui sont tous fondés sur ce qui est représenté par la Médaille même dont il donne l'explication. Ce qui en relève infiniment le mérite, c'est qu'on n'y voit nul écart, nulle digression inutile, point d'érudition mal placée, beaucoup de modestie, un Style aisé, pur, élégant, naturel, & sur-tout une grande politesse, laquelle le distingue de quantité d'autres Savans qui se sont appliqués comme lui à l'étude de l'Antiquité.

La Médaille, dont il s'agit, est une Médaille Greque de Grand Bronze, frappée dans l'intervalle du Règne de *Septime Sévère* à celui de *Galien*. On y voit, d'un côté, le Buste d'une Princesse, qui est vraisemblablement une Impératrice Romaine, représentée sous la figure & avec les attributs de *Cérès*, tenant d'une main des Epics, & de l'autre une Corne d'Abondance. On lit autour de ce Portrait, *CMYFNAIQN ΠΡΩΤΩΝ ΑΔΙΑC*. Au revers est une Femme debout, le pied droit appuyé contre une Proue de Vaisseau, la tête couronnée de
Tours,

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 171

Tours , & les cheveux noués & soutenus par derrière avec une espèce de Ruban. Son habillement , qui est relevé & plissé , à la manière de nos anciennes Cottes-d'armes , finit de même au-dessus du genou. Elle tient de la main droite une Patère , & de la gauche cette sorte de Bouclier contourné , qui étoit particulier aux Amazones , & qu'on appelloit *Pelta*.

Voilà une explication toute naturelle de ce qu'on voit représenté sur cette Médaille. Voyons maintenant ce qu'on a eu en vue par tous ces différens Symboles. On y reconnoît d'abord l'Amazone , à laquelle les Habitans de Smyrne rapportoient le nom , l'origine , & la fondation de leur Ville (a). La Couronne de Tours l'indique suffisamment ; & on a voulu exprimer par la Patère , qu'on n'avoit pas oublié ni les Cérémonies Religieuses , ni les Sacrifices qu'on avoit coutume de faire en ces occasions. Quant à la Proue de Vaisseau , qui est l'attribut ordinaire des Villes Maritimes , on fait que Smyrne a toujours passé pour un des meilleurs Ports de l'Archipel.

Autour de ce Type ingénieux règne une Inscription , dont la plupart des mots sont abrégés. Elle doit être lue ainsi : ΕΠΙ ΣΤΕΦΑΝΟΥ ΜΑΓΙΣΤΡΟΥ ΑΥΓΗΛΙΟΥ ΤΕΡΤΙΟΥ ΑΝΑΡΧΟΥ ; & les deux Légendes réunies disent que la Médaille , ou Monnoie dont il s'agit , a été frappée par les Smyrniéens , qui sont les Premiers de l'Asie ,

(a) Strab. Lib. XII , pag. 550. Steph. Byz. ΣΜΥΡΝΑ.

fie, sous la Préture de Marcus Aurelius Tertius Asiarque.

C'est sur le sens qu'on doit donner à cette Inscription que roule presque entierement tout ce que dit Mr. de Boze dans la suite de sa Lettre. Il y examine deux choses: 1. Pourquoi les *Smyrnéens* se nomment ici *les Premiers de l'Asie*; & 2. ce que signifie le Titre d'*Asiarque*, qu'on lit au revers de la Médaille. Les discussions où il entre sur ces deux points d'Histoire méritent toute l'attention du Lecteur. On y trouve beaucoup d'érudition, un heureux choix des Faits, une juste application des Monumens antiques qui leur servent de preuves, & sur-tout une grande sagacité, lorsqu'il est question de démêler le vrai d'avec le faux, le certain d'avec l'incertain. Pour en donner une idée complète, il faudroit transcrire toute la Pièce: car elle ne contient rien d'inutile, rien qui ne mérite d'être sçu; & les Faits allégués ont entre eux tant de rapport, & sont liés si étroitement, qu'on ne sauroit en détacher aucun, sans donner quelque atteinte à la force des Preuves. Il faut cependant se borner. Ainsi nous ne choisirons que ce qui nous paroitra le plus essentiel, & renvoyons, pour le reste, à l'Ouvrage même, ceux qui aiment ces sortes de recherches.

La première question, proposée par Mr. de Boze & qu'il examine ensuite, est de savoir pourquoi *Smyrne* se donne sur la Médaille le titre de *Première Ville de l'Asie*. Il fait d'abord cette remarque générale, que quand les Villes de la Grèce & de l'Asie, c'est - à - dire,
de

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 173.

de l'Asie Mineure (a) passèrent sous la domination des Romains, elles furent encore plus jalouses qu'auparavant des titres d'honneur dont elles jouissoient, & plus attentives à se maintenir dans les Droits qu'elles croyoient avoir insensiblement acquis les unes sur les autres.

C'est dans les Monumens antiques qu'il faut en chercher les preuves, car les Historiens ont négligé ces sortes de détails. L'illustre Académicien commence par observer que, dès le tems de *Domitien*, la Ville de *Nicée* en Bithynie prit, sur ses Monnoies, le titre de *Première de la Province*, ΠΡΩΤΗ ΤΗΣ ΕΠΑΡΧΙΑΣ (b); que les Habitans de *Nicomédie*, Ville bien plus considérable que celle de *Nicée*, souffrirent impatiemment l'entreprise des *Nicéens*, & qu'ils frappèrent aussitôt des Médailles, où ils donnèrent à leur Ville le titre de *Métropole* & de *Première de la Bithynie*, ΝΙΚΟΜΗΔΕΙΑ Η ΜΗΤΡΟΠΟΛΙΣ ΚΑΙ ΠΡΩΤΗ ΒΕΙΘΥΝΙΑΣ (c). Il y a lieu de croire, que les contestations de ces deux Villes furent terminées à l'amiable; ou que, si elles furent portées au Sénat, le Sénat jugea en faveur de *Nicomédie*. Ce qu'il y a de certain, c'est que dans les Médailles que ceux de *Nicée* firent fraper ensuite sous le même *Domitien* & sous ses Successeurs, ils ne s'attri-

(a) Les Romains & les Grecs, qui leur étoient soumis, n'entendoient par le mot général d'*Asie*, que l'*Asie Mineure*, qui étoit une Province Proconsulaire.

(b) *E Cimelio Regio.*

(c) Vaillant, *Num. Pop. & Urb.* pag. 24. *E Cimelio D. Foucault.*

s'attribuèrent plus aucune sorte de Primauté : ceux de Nicomédie, au contraire, étendirent la leur, & on lit sur une Médaille, qu'ils frappèrent à l'honneur de Trajan, *Nicomédie Métropole, Première Ville du Pont & de la Bithynie* (a), parce que la Bithynie & le Pont ne formoient plus qu'un même Gouvernement.

La Ville d'*Amasée* revendiqua la Primauté du Pont, dont elle prétendoit être en possession dès le tems d'*Auguste*, & cette Primauté lui fut adjugée. Mr. de Boze présume que ce fut par *Hadrien*, dont elle prit le nom de *Ville d'Hadrien* sur presque toutes les Médailles qu'elle frapa depuis, avec le titre de *Première du Pont*, que Nicomédie fut obligée de l'abandonner (b). Après la défaite de *Pescennius Niger*, la Ville d'*Antioche*, qui s'étoit déclarée pour lui, perdit ses Privilèges (c) mais sans le secours des Médailles on ignore roit, que ce fut à la Ville de *Laodécée* que *Septime Sévère* transporta la Primauté de la Syrie, qu'*Antioche* avoit toujours eue. *Laodécée* s'en glorifia aussitôt. Elle fit fraper, l'honneur de *Caracalle*, un beau Médaillon (d) sur le revers duquel on lit ces mots autour d'une Tête de Femme voilée & couronnée de Tours : *Des Laodécéens, qui sont les Premiers de la Syrie*. Mais ce triomphe ne fut pas si longu

(a) Idem, ibid. pag. 29. E *Cimelio D. Falkner*.

(b) E *Cimelio Regio*.

(c) *Spartianus in Severo*.

(d) E *Cimelio Regina Chrifina*.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 175

longue durée ; *Antioche* rentra dans tous ses Droits , & *Laodicée* ne se distingua plus par aucun titre semblable. Ce sont encore des Médailles qui nous apprennent que *Byzance*, qui avoit suivi l'exemple d'*Antioche*, perdit sa Primauté de l'*Ionie*, laquelle fut transportée à la Ville de *Samos*.

Pergame, *Smyrne* & *Ephèse*, se disputèrent vivement la Primauté sous l'Empire des deux premiers *Antonins*. Jusques-là , ces Villes avoient vécu dans une parfaite intelligence ; mais une malheureuse idée de préséance les divisa. Pour empêcher que cette émulation n'eût des suites dangereuses , le Rhéteur *Aristide* alla à *Pergame*, où il prononça publiquement le Discours , qui nous a été conservé parmi ses Ouvrages, sous ce titre : ΠΕΡΙ ΟΜΟΝΟΙΑΣ ΤΑΙΣ ΠΟΛΕΣΙΝ , de *Concordiâ ad Urbes Asiaticas*. On y voit qu'il auroit bien voulu disposer *Pergame* & *Smyrne* à céder à *Ephèse* les honneurs de la Primatie , si quelque-une d'elles devoit y prétendre. Si son Discours fit quelque impression , ce ne fut que sur les Habitans de *Pergame*, qui continuèrent bien à se donner le titre de *Premiers*, mais sans y ajouter le nom de l'*Asie* , où l'on savoit assez qu'ils tenoient un des premiers rangs.

La Ville de *Smyrne* ne voulut pas renoncer à son titre de *Première de l'Asie*. Immédiatement après la mort de *Marc-Aurèle*, elle fit fraper en l'honneur de *Commode*, une Médaille où on lit, comme sur les précédentes.

tes : *CMYPNAION ΠΡΩΤΩΝ ΑCΙΑC* (a). Ceux d'Ephèse, favorisés peut-être par *Septime Sévère*, frappèrent deux Médailles en son honneur, l'une avec la Légende ordinaire, *ΕΦΕCΙΩΝ ΠΡΩΤΩΝ ΑCΙΑC*; l'autre avec cette Inscription détournée, *ΖΕΥC ΕΦΕCΙΟC ΠΡΩΤΟC ΑCΙΑC* (b): *Le Jupiter des Ephésiens est le premier de l'Asie*. Smyrne, voulant renchérir sur les expressions d'Ephèse, fit fraper, à l'honneur de *Caracalle*, un Médaillon, où elle ajouta aux mots, *ΠΡΩΤΗ ΑCΙΑC*, ceux de *ΚΑΛΑΒΙ ΚΑΙ ΜΕΓΕΘΕΙ*, pour marquer qu'elle étoit la première & la plus considérable Ville de l'Asie, *par sa grandeur & par sa beauté*. Les Ephésiens n'en demeurèrent pas là, comme on peut le voir par une autre Inscription rapportée par *Mr. de Boze*, qui croit que ce différend fut enfin terminé, ou à l'amiable, ou par quelque *Rescript* du Prince.

Indépendamment de la prédilection d'*Aristide* pour Ephèse, son Droit de Primatie paroît à *Mr. de Boze* beaucoup mieux fondé que celui de Smyrne. Il en donne deux différentes sortes de preuves, dont le concours forme une espèce de démonstration en fait de Critique. La première est un endroit remarquable du *Digeste* (c), & la seconde se tire du rang que cette Ville a toujours eu dans l'Eglise Greque depuis l'établissement du Christianisme. Pour ne pas nous engager dans de trop longs détails, nous croyons qu'il suffit de mar-

(a) *E Cimelio Regio.* (b) *Ex Sched. Jac. Spon.*
 (c) *Lib. I. T. XVI. De Officio Proconsulis.*

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 177

marquer ici la source de ces preuves, & de renvoyer le Lecteur à l'Ouvrage même.

Le second article, pour lequel Mr. de Boze entre dans de nouvelles discussions, concerne le titre d'*Afiarque*, qu'on lit au revers de la Médaille de Smyrne. Nous ne ferons qu'indiquer ce qu'il en dit, car on ne sauroit guère entamer ces sortes de discussions sans trop s'écarter. Il fait voir d'abord ce que c'étoit que cette Charge, le droit & le pouvoir de celui qui la possédoit, & quelles étoient ses fonctions. Delà il passe à l'Election de celui qui devoit en être revêtu. Il donne un détail curieux de la manière dont se faisoit cette Election, laquelle, dit-il, *mettoit en mouvement presque toutes les Villes, qui composoient ce qu'on appelloit la Communauté de l'Asie*. On peut juger par-là de l'importance de cet Emploi.

Quelques Auteurs ont prétendu, qu'il y avoit plusieurs *Afiarques* à la fois, & que ce n'étoit pas, pour chaque année, une Dignité unique. Mr. de Boze n'est pas de leur opinion. Il prouve par un passage d'*Aristide*, que cette *Dignité d'Afiarque étoit annuelle & unique*, & il confirme ce que dit *Aristide* par le témoignage des Inscriptions & des Médailles antiques. „ Il n'y est jamais parlé, dit-il, de „ deux *Afiarques* à la fois, comme il est fait „ mention des deux Archontes, des deux „ Consuls, des Duumvirs, & des autres Magistrats, qui avoient un, ou plusieurs Collègues; le titre d'*Afiarque* n'y laisse pas le „ moindre vestige d'association, il n'y en a

Tom. XXXIII. Part. I. M „ au-

„ aucun , qui se dise le *Premier* ou le *Second* , quoiqu'il n'y ait rien de si commun
 „ que d'y voir un Archonte, un Pontife, &c.
 „ se dire les *Premiers* ”.

Une autre preuve , qui confirme encore le sentiment de Mr. de Boze, c'est la relation du Martyre de St. *Polycarpe* , qu'*Ensebe* a insérée dans le IV Livre de son *Histoire Ecclesiastique*. Il y est dit que ce St. Vieillard , ayant été pris & amené à Smyrne , dans le tems qu'on y célébroit les Jeux Sacrés, les Gentils demandèrent tumultuairement à *Philippe l'Asiarque* , qu'il fit sortir un Lion , pour dévorer ce Chrétien , &c. „ Or, si *Philippe* ,
 „ dit Mr. de Boze , avoit eu des Collègues ,
 „ les Gentils se seroient sans doute adressés à
 „ quelqu'un d'eux , dans l'espérance de le
 „ trouver plus complaisant , & l'Histoire n'auroit pas dit absolument *Philippe l'Asiarque* ,
 „ mais *un des Asiarques* nommé *Philippe* ”.

Il ne reste plus , pour achever l'explication de la Médaille des Smyrnéens , qu'à déterminer le tems , auquel elle a été frappée , & la Princesse , ou l'Impératrice Romaine , qu'on a voulu y représenter , sous la figure & avec les attributs de Cérès. Mr. de Boze assure , & cela sur des preuves bien fondées , que cette Médaille a été frappée en l'honneur de *Sabina Tranquillina* , Femme de *Gordien Pie* , sous le Préteur & Asiarque *Marcus Aurelius Tertius*.

En voila assez sur la belle Lettre de Mr. de Boze. Ce que nous en avons extrait suffit pour faire juger de son mérite. Elle ne roule point sur

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 179

sur un sujet sec & aride, tout y est intéressant pour ceux qui aiment l'Histoire ancienne; & la manière élégante dont l'Auteur l'a traité, n'est pas un des moindres ornemens de cette Pièce.

La *Réponse* de Mr. le Comte de *Thoms* a aussi son mérite, & si elle n'est pas accompagnée des ornemens du Style, elle a d'ailleurs de beaux endroits qui la rendent recommandable. Peut-être trouvera-t-on que l'explication qu'on y donne de la Médaille, est moins suivie, moins méthodique, que celle qu'en a donnée Mr. de *Boze*. J'en conviens aussi. Mais on doit considérer que Mr. de *Boze* ayant presque épuisé la matière dans sa Lettre, il ne convenoit nullement que Mr. le Comte de *Thoms* répétât les mêmes choses, & fît les mêmes remarques dans sa *Réponse*, qui devoit être imprimée en même tems, pour ne faire ensemble qu'un même Volume.

Un homme de beaucoup d'esprit avançoit l'autre jour, qu'on ne trouvoit pas que l'explication de Mr. le Comte de *Thoms* dût être mise en parallèle avec celle de Mr. de *Boze*. Sur cela je lui dis, que celui-ci n'avoit fait que glaner, & qu'il n'avoit pu couper en plein champ, Mr. de *Boze* l'ayant fait avant lui. Je lui citai, à cette occasion, ce que dit finement Mr. de *Fontenelle* dans un de ses Ouvrages (a) : *L'esprit n'a pas besoin d'un grand effort pour les premières découvertes, la nature semble nous y porter elle-même; mais il faut plus d'effort pour y ajouter quelque chose, & un plus grand effort,*

(a) Dans sa Digression sur les Anciens & les Modernes.

effort, plus on y a déjà ajouté, parce matière est déjà épuisée, & que ce qui redécouvrir est moins exposé aux yeux.

Je croyois avoir pleinement justifié le Comte de Thoms, lorsque cet homme même dit de lui chercher dans ma Bibliothèque *Digression sur les Anciens, &c.* J'y trouvai et lui repliqua-t-il, la réponse à ce que vous d'alléguer. Presque à l'ouverture du Livre trouva l'endroit cité, tourna le feuillet et lut ce qui suit en présence d'un

Il est vrai que, pour ajouter aux précédentes, il faut souvent plus d'effort, qu'il n'en a fallu pour les faire; mais on se trouve beaucoup plus de facilité par l'effort. On a déjà l'esprit éclairé par ces découvertes que l'on a devant les yeux, on a des vues empruntées d'autrui, qui joignent à celles que nous avons de notre. Et si nous surpassons le premier inventeur, lui qui nous a aidé lui-même à le surpasser ainsi, il a toujours sa part à la gloire de l'Ouvrage, & s'il retiroit ce qui lui appartient, il ne nous resteroit rien de plus qu'à lui.

Tout cela ne détruit point ce que j'ai dit en faveur de Mr. le Comte de Thoms, mais, dans sa Réponse, n'est pas de donner l'explication complète & suivie de la Méthode, il n'a eu d'autre dessein que de suppléer ce qui manquoit dans la Lettre de Mr. de Thoms, d'ajouter de nouvelles Remarques à ce qui avoit besoin d'être éclairci, & de parler avec beaucoup de modestie & de retenue sur quelques difficultés contre diverses conjectures

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 181

gardées par le Secrétaire de l'Académie. Un petit nombre d'exemples suffira pour faire juger de son plan & du but qu'il s'est proposé.

On voit sur le revers de la Médaille, que l'Amazone tient sous le Bouclier, nommé *Pelta*, un morceau de Drap, qui n'a nul rapport avec son habillement. Mr. le Comte de *Thoms* remarque à cette occasion, que ce morceau de Drap est représenté sur beaucoup d'autres Médailles, & qu'il en a cherché envain l'explication chez les Auteurs, qui ont fait des Commentaires sur les Médailles, ou qui ont écrit sur les Amazones. Voila un beau champ de conjectures qu'il ouvre aux Antiquaires. Je veux parier qu'il y en aura qui aimeront mieux deviner que d'avouer leur ignorance. Ils seroient bien trompés si ce petit morceau de Drap n'avoit été placé là que par un effet de l'imagination bisarre du Graveur. Vous voyez que je suppose que c'est un *morceau de Drap*, car c'est peut-être tout autre chose.

Suivant Mr. le Comte de *Thoms*, la Couronne de Tours, dont la tête de l'Amazone est ornée, marque les Murailles dont la Ville de Smyrne étoit *alors* fortifiée; il dit, *alors*, car il y eut un tems où cette Ville n'avoit point de Fortifications. Cette explication est ingénieuse; mais j'aurois souhaité qu'il eût donné quelque preuve de sa conjecture. Peut-être que la chose parle d'elle-même, & qu'ainsi elle n'a pas besoin de preuve.

Nous avons rapporté une partie de ce que dit Mr. de *Boze* touchant la Dignité d'Asiarque. Mr. le Comte de *Thoms* approuve fort ces Re-

marques, il en fait l'éloge, & en ajoute de nouvelles qui servent à éclaircir ce qui concerne cette Dignité respectable. Comme ce morceau d'Histoire est important, il méritoit d'être bien discuté. On peut dire, à la louange de Mr. le Comte, qu'il a fait sur cet article un grand nombre de recherches, & qu'il a consulté bien des Monumens, sur le témoignage desquels il appuie tout ce qu'il avance. Il donne en cet endroit une preuve bien réelle de son habileté dans ce genre de Science. Nous regrettons de n'avoir pas assez d'espace pour en donner ici quelque échantillon.

Mr. de Boze avoit remarqué dans sa Lettre après *Etienne de Byzance*, que les Femmes de la Ville d'*Hyæra* étoient très belles, & que c'étoit une faveur de *Vénus* : *Καλλίστας ἔχουσιν αἰῶνας τῆς πόλεως, ὅσων Ἀφροδίτης*. Quoiqu'une telle remarque n'ait été faite que comme en passant, & presque sans dessein, elle n'a pas laissé de reveiller toute l'attention de Mr. le Comte de Thoms, qui, de son côté, nous apprend que *Smyrne* avoit pareillement de très belles Femmes. A l'égard de l'Homme, il n'y a dans toute la Nature aucune Beauté plus frappante plus digne d'admiration, qu'une belle Femme, & on ne sauroit lui causer un plaisir plus sensible, que celui de lui en faire naître l'idée. Une Dame d'une rare beauté, qui a fait grand bruit dans une des plus brillantes Cours de l'Europe, avoit coutume de dire, *qu'elle n'alloit rien de plus beau au monde qu'un bel Homme*. Toutes les Femmes pensent bien de même, mais elles n'osent le dire, & si ce mo-

leu

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 183

leur échape quelquefois, ce n'est qu'en secret, & presque en rougissant. On verra ci-dessous surquoi Mr. le Comte de Thoms s'est fondé en donnant de si belles Femmes à la Ville de Smyrne (a).

Encore une Remarque, & puis je finis cet Extrait. Nous avons vu, que Mr. de Boze prétend que la Princesse ou l'Impératrice, qu'on a voulu représenter sur la Médaille, sous la figure de la Déesse Cérès, est *Sabinia Tranquillina*, Femme de *Gordien Pie*. Mr. le Comte de Thoms n'est pas de cet avis. Il aime mieux se déclarer en faveur d'*Annia Faustina*, & il semble n'avoir pris ce parti, qu'après avoir bien pesé les raisons alléguées pour l'une & pour l'autre de ces Princeses. Après, dit-il, que j'ai bien examiné les Médailles de l'une & de l'autre Impératrice, & soigneusement comparé les ressemblances, je crois que celle, qui donne occasion à ces Dissertations, représente l'*Annia Faustina*.

Il faut s'attendre qu'un Tiers viendra un jour, ou décider entièrement la question, sur le témoignage de Monumens plus authentiques, ou la rendre encore plus problématique par de nou-

(a) Ce qu'il en dit, se trouve dans une Note qui mérite d'être transcrite en entier. La voici. „ *Lucien*, „ voyant passer la belle *Pantheé*, Maitresse de *L. V. rus*, „ sans la connoître, fut instruit par un des pas- „ sans, qu'elle étoit de Smyrne. V. *Luciani Imagines*. „ Je ne saurois m'empêcher de rapporter ce beau passa- „ ge. *Spektatorum enim aliquos vicinorum respiciens, cum* „ *transiret: Tales quidem, inquit, sunt Formæ Smyrnen-* „ *ses; nec mirum, si pulcherrima Ionicarum Urbium, Mu-* „ *lierum pulcherrimam protulit.*

nouvelles conjectures. En n'examinant que les raisons alléguées par Mr. *de Boze*, on jureroit qu'il a rencontré juste; mais après avoir lu tout ce que dit Mr. le Comte *de Thoms*, pour appuyer son Hypothèse, on ne sauroit guère se dispenser de suspendre son jugement, & de laisser la question indécise. On ne risque rien d'attendre, en pareil cas, lorsqu'on n'a pas encore trouvé ce qu'on cherche.

A R T I C L E IX.

HISTOIRE de NAPLES, traduite de l'Italien de Mr. GIANNONE. Quatrième Volume, qui est divisé en dix Livres, & contient 684 pages (a).

Nous avons vu, dans les précédens Volumes, le Royaume de *Naples* gouverné par ses Rois; mais sous les Princes de la Maison d'Autriche, il n'en fut pas de même. Ils y envoyèrent des Vicerois, qui le gouvernèrent en leur nom, ce qui causa souvent de grands troubles dans ce Royaume, comme nous allons le voir dans ce quatrième & dernier Volume, qui contient tous les Princes de l'Auguste Maison d'Autriche qui ont possédé ce Royaume jusques à la mort de *Charles Second*,

(a) On a donné l'Extrait du troisième Volume de cet Ouvrage dans la première Partie du Tome XXXI, & ceux du premier & du second Volumes se trouvent dans le Tome XXX de ce Journal.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 185

cond, qui fut le dernier Roi d'Espagne de cette Illustre Maison.

L'avènement de l'Archiduc *Charles* à la Couronne de Naples sembloit promettre aux habitans de ce Royaume des tems exemts de trouble & de guerres ; ils fondonnent ces douces espérances sur la grande puissance de ce Prince, qui, en succédant aux différens Etats dont la mort du Roi *Ferdinand*, dit le *Catholique*, le laissa maître, pouvoit encore après la mort de *Maximilien* son ayeul, joindre de nouvelles forces à celles qu'il possédoit déjà.

Ce furent cependant ces mêmes motifs, cette grande puissance de l'Archiduc *Charles*, qui déterminèrent *François Premier*, Roi de France, à venir porter la guerre jusques dans le sein du Royaume de Naples. Ce Prince se flatta qu'après la mort de *Ferdinand*, il trouveroit ces Provinces peu préparées à se défendre ; que l'Archiduc ne viendrait pas à tems pour les secourir, & que par conséquent la conquête ne seroit ni pénible, ni hazardeuse.

Mais tandis que le Roi de France se préparoit à porter ses armes en Italie, un nouvel événement l'obligea de les arrêter, & de les employer à sa propre défense. L'Empereur *Maximilien* étoit convenu avec *Ferdinand*, qu'il attaqueroit le Duché de Milan, & il faisoit les préparatifs nécessaires pour ce sujet. *François Premier* fut donc obligé de chercher à s'accommoder avec l'Archiduc, que nous nommerons dorénavant le Roi *Charles*, & par sa médiation avec l'Empereur. Le Roi *Charles* reçut favorablement les propositions de

M ;

con-

conciliation qui lui furent faites de la part du Roi de France , & ayant chacun envoyé des Députés pour traiter de la paix à Noyon, elle fut conclue le 13 Aout de cette année 1516.

La paix ainsi conclue, le Roi *Charles* se disposa de partir de Bruxelles où il étoit alors, pour se rendre en Espagne. Secondé d'une heureuse navigation , il y arriva sur la fin de l'année 1517, & y prit possession de ses Royaumes. Le Traité fait à Noyon, en donnant la paix , n'avoit pas établi une vraie amitié entre les deux Rois , quoique de part & d'autre on en donnât plusieurs marques extérieures; & après la mort de l'Empereur *Maximilien*, cette froideur dégénéra en une mesintelligence ouverte, causée par l'envie que l'un & l'autre avoit d'être élu Empereur, ce qui occasionna la cruelle & sanglante guerre, où *François Premier* eut tant de mauvais succès, qu'il perdit la liberté, en même tems que la bataille de Pavie, & fut conduit prisonnier en Espagne, où il resta jusqu'à ce que l'on fut convenu des dures conditions qu'on lui imposa dans le Traité fait à Madrid, le 14 Janvier de l'année 1526. Mais du moment que ce Traité fut fait, les personnes les plus sçevées prévirent qu'il ne seroit pas exécuté. Aussi trouve-t-on dans *Lionard* une longue Protestation que *François Premier* fit le jour même qu'il signa la paix, par laquelle il déclaroit, que c'étoit uniquement par violence, parce qu'il se trouvoit prisonnier & très malade, qu'on avoit obtenu sa signature à de telles conventions. Après cela, & dès qu'il fut de retour

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 187

tour dans ses Etats, tout occupé de rassembler ses forces, il se détermina avec plus d'ardeur que jamais à faire une nouvelle guerre à l'Empereur, & à porter ses armes en Italie, avec la résolution d'y recouvrer non seulement l'Etat de Milan, mais encore de conquérir le Royaume de Naples, projets auxquels il se flattoit de réussir avec le secours de son fameux Capitaine *Lautrec*, & qui lui réussit aussi mal que sa première expédition; c'est ce que l'on peut voir dans l'Auteur, aussi-bien que le sac de la Ville de Rome par le Connétable de *Bourbon*, l'emprisonnement de *Clément VII* qui s'étoit ligué avec le Roi de France contre l'Empereur *Charles*, & enfin la paix qui fut conclue à Cambray entre les Puissances belligérantes, c'est-à-dire, entre *François Premier*, les Venitiens, & l'Empereur *Charles-Quint*, le 5 Aout 1529, & à Barcelonne entre le Pape *Clément* & l'Empereur.

Depuis cette paix de Cambray, les Rois de France n'ont plus fait aucune tentative en leur nom sur le Royaume de Naples, ni prétendu que les conquêtes qui furent projetées, leur appartenissent. Ils se joignirent, à la vérité, lorsque l'occasion s'en présenta, aux ennemis des Rois d'Espagne, pour leur faire la guerre; mais ce fut par d'autres motifs.

L'Empereur, ayant appris la mort du Cardinal *Colonne*, qui étoit Viceroy de Naples, nomma incontinent, pour remplir cette place, *D. Pierre de Tolède*, Marquis de Villefranche, qui se trouvoit auprès de sa personne en

Alle-

Allemagne. Ce Seigneur partit de Ratisbonne le 1 Aout 1532, arriva à Naples le 4 Septembre suivant, & dès le lendemain prit possession de sa place. Il fut reçu avec d'autant plus de satisfaction de la part des Grands & du Peuple, que l'on étoit persuadé qu'il gouverneroit avec prudence & avec justice, & qu'il réformeroit le grand nombre d'abus qui s'étoient introduits. Il trouva le Royaume dans un état déplorable. Naples étoit presque dépeuplée par la peste, & par les autres maux qu'elle avoit soufferts; les maisons renversées, les campagnes désertes, & par dessus tout cela la justice opprimée; ce dernier article lui parut si important, qu'il fut le premier auquel il voulut remédier. Il fit plusieurs réglemens à ce sujet, & eut soin de tenir la main à l'exécution, en punissant sévèrement ceux qui y contrevenoient. Quand il eut réglé tout ce qui concernoit la justice, il songea ensuite à mettre ce Royaume en état de défense contre *Soliman*.

Les menaces de cet Empereur & du Roi de France ne laissoient jouir ces Provinces d'aucun repos, & les fatiguoient autant que la Guerre même. Ces deux formidables ennemis s'étoient ligués ensemble, & n'étoient occupés que de rassembler toutes leurs forces, pour diminuer l'excessive puissance de *Charles-Quint*. *Soliman* étoit irrité contre lui, à l'occasion de l'entreprise qu'il avoit faite sur le Royaume de Tunis; d'ailleurs il conservoit toujours un vif ressentiment de ce que ce Prince l'avoit chassé de la Hongrie, & contraint son Armée de chercher son salut dans la fuite. Pou

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 189

Pour vanger ce mauvais succès, *Soliman* avoit fait préparer en l'année 1537, une puissante Flotte qu'il destinoit à conquérir le Royaume de Naples. Un Ambassadeur du Roi de France auprès de lui l'entretenoit dans ces sentimens. D'un autre côté *Troile Pignatello*, outré de la mort ignominieuse que le Viceroy de Naples avoit fait souffrir au Commandeur son frère, & résolu de s'en vanger à tout prix, étoit sorti avec diverses autres personnes du Royaume, pour se retirer à Constantinople; ils y sollicitoient avec les plus naïves instances *Soliman* de ne pas différer l'exécution d'une entreprise, dont toutes les circonstances rendoient le succès très facile; ils lui représentoient, que *Charles-Quint* seroit déjà occupé par la guerre que le Roi de France étoit prêt à lui faire en Lombardie, à l'occasion du Duché de Milan; & que par conséquent il seroit hors d'état de résister à tant de forces qui l'attaqueroient toutes à la fois. *Soliman* résolut donc de se mettre en mouvement, fit préparer en diligence une Armée de vingt mille combattans, & partant de Constantinople par terre, il arriva à la Velona le 13 Juillet de cette année 1537. Dans le même tems il fit mettre sur pied une Flotte de deux cent voiles, chargée de Troupes, dont il confia le commandement à son fameux Amiral *Barberousse*, qui arriva par mer à la Velona, dans le même tems que cet Empereur s'y rendit par terre.

Dom Pierre, informé de tout cela, mit du mieux qu'il le put, en état de défense, les rivages

vages du Royaume, il écrivit ensuite à l'Empereur son Maître, l'informant de tout ce que le Turc méditoit, & qu'afin de pouvoir résister, il le prioit de lui envoyer un prompt secours. Aussitôt que l'Empereur eut appris cette nouvelle, il fit partir 24 Vaisseaux chargés de Troupes Espagnoles, & peu de tems après, on vit aussi paroître le Prince *Doria*, avec vingt-cinq Galères & deux Galions. Après que cette Flotte se fut pourvue des provisions dont elle avoit besoin, elle sortit du Port de Naples, faisant route pour Messine, & du côté du Levant, où *Doria* battit l'Ennemi.

Dom Pierre, ayant appris cette nouvelle, se rendit lui-même à Tarente, pour attaquer *Soliman* par terre, mais à peine fut-il arrivé en cette Ville, qu'il fut informé que les Ennemis s'étoient retirés. On fut aussi par quelques Turcs, qui avoient été faits prisonniers, que *Soliman* en partant de la Velona, étoit allé surprendre les Vénitiens, en attaquant l'Isle de Corfou. Le Royaume de Naples, ainsi délivré de la crainte des Turcs, *D. Pierre* prit la résolution de tenir de bonnes Troupes dans toutes les Places maritimes du Royaume, & de les fortifier. Il en fit la visite, accompagné de bons Architectes, & de personnes expérimentées dans l'Art de la Guerre, & fit faire des Ouvrages considérables aux Places les plus exposées. Voilà de quelle façon *Dom Pierre* sauva le Royaume de Naples; voyons à présent la prudence dont il usa pour appaiser la revolte que l'Introduction de l'inquisition avoit fait naître, & qui auroit pu avoir des suites

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 191

tes très funestes sous un Viceroy qui auroit voulu pousser les choses à la rigueur.

La nouvelle Doctrine de *Martin Luther*, qui parut du tems de *Charles-Quint*, donna lieu à soupçonner quelques personnes de s'y être laissées surprendre ; & fournit, dès son commencement, l'occasion de faire de nouvelles tentatives au sujet de l'Inquisition. Plusieurs Disciples de *Luther* étoient venus à Naples, & y enseignoient publiquement leur nouvelle Doctrine ; la vigilance infatigable du Viceroy, ni les châtimens qu'il employoit journellement ne servoient de rien, il sembloit même que plus il en punissoit, plus le nombre augmentoit. Voyant donc qu'il ne pouvoit réussir à extirper entièrement cette Hérésie naissante, il crut qu'il devoit informer exactement *Charles-Quint*, de tout ce qui s'étoit passé à Naples sur ce sujet, & lui représenter de quelle importance il étoit d'y donner l'attention la plus sérieuse. L'Empereur, qui voyoit tous les desordres que la nouvelle Doctrine produisoit en Allemagne, crut que pour prévenir de semblables maux à Naples, il falloit employer les remèdes les plus efficaces. Il estima que le plus assuré de tous seroit celui d'y introduire un Tribunal de l'Inquisition. Il écrivit donc au Viceroy, qu'il donnât tous ses soins pour faire réussir cet établissement dans Naples, qu'il prît cependant tous les tempéramens propres à ne point effaroucher le Peuple, qu'il se servît des moyens les plus mitigés, & qui pouvoient le mieux dérober aux yeux du Public la connoissance de ce projet.

Dom

Dom Pierre, ayant reçu cet ordre de l'Empereur, vit bien qu'il s'attireroit la haine du Peuple, s'il le mettoit en exécution. D'un autre côté, ne voulant pas desobéir à son Maître, il crut qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour éviter ces inconvéniens, que de mettre la Cour de Rome en jeu ; c'est pourquoi il écrivit au Cardinal *Borgia*, l'un des Inquisiteurs de Rome, & son parent, mandant que, ainsi qu'on l'avoit fait dans les autres Provinces d'Italie, on envoyât de même à Naples un Commissaire avec un Bref du Pape, par lequel il seroit ordonné, qu'on procederoit par la voie de l'Inquisition contre les Ecclesiastiques, les Moines, & les Séculiers.

Ce Bref fut expédié, & présenté au Viceroi, fort intrigué pour trouver les moyens d'en procurer l'exécution. Il crut que le parti le plus propre pour empêcher le soulèvement qu'il craignoit, étoit de se contenter de le faire afficher à la porte de l'Archeveché, comme il fit ; mais quelques personnes l'ayant lu, le rendirent dans le Public encore plus affreux qu'il n'étoit, le soulèvement s'ensuivit, on n'entendit de toutes parts que plaintes, & mouvemens de colère. L'on mit sur le champ l'Edit en pièces, & le Viceroi lui-même n'eût pas été à l'abri du ressentiment du Peuple, si, prévoyant ce qui arriva en effet, il ne s'étoit retiré à la Campagne. Je ne rapporterai pas la Guerre Civile que cet Edit causa, ce détail seroit trop long, je me contenterai de dire que l'Empereur voyant que les Peuples ne vouloient point absolument souffrir ce Tribunal, il fut contraint,

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 193.

traint d'envoyer au Viceroy des ordres contraires au premier, & ne manqua même pas d'écrire ensuite trois Lettres, dont deux étoient adressées à la Ville de Naples, & l'autre au Duc d'*Alcala* où il promit qu'on n'établirait jamais d'Inquisition dans le Royaume, & que dans les affaires de Religion, on ne se serviroit désormais d'aucune autre manière de procéder que de celle de l'ordinaire. Ce fut ainsi que les Napolitains secouèrent le joug du redoutable Tribunal de l'Inquisition, & ils témoignèrent la même fermeté sous les Règnes de *Philippe Second, Philippe Trois, & Quatre*, & *Charles Second*, ce qui obligea enfin ces Princes de les laisser jouir de cette prérogative que *Charles-Quint* leur avoit accordée.

Dom Pierre mourut peu de tems après, le 12 Février 1553, à Florence, entre les bras de sa Fille & de son Gendre, après avoir gouverné le Royaume de Naples pendant vingt ans, cinq mois & huit jours, avec tant de prudence, qu'il fut de beaucoup supérieur à tous les précédens Gouverneurs, & que c'est à juste titre qu'on le nomma le Grand-Viceroy. L'Empereur, informé de la mort de *Dom Pierre*, envoya pour lui succéder le Cardinal *Pacheco*, qui se trouvant alors à Rome, se rendit sur le champ à Naples, où il arriva au mois de Juin de cette même année 1553. L'opinion qu'on avoit de sa sévérité, épouvanta d'abord les Napolitains, mais sa douceur & son affabilité leur fit bientôt connoître combien ils s'étoient trompés; non-seulement il les

Tom. XXXIII. Par. I.

N

traîta

trahit avec bonté , mais encore il leur rendit auprès de l'Empereur plusieurs bons offices & en obtint l'exacte observation des Privilèges qui avoient été accordés à Bruxelles, le dernier jour de l'année 1554, sur les sollicitations du fameux *Jérôme Séripando* : on n'entendit plus parler de ces emprisonnemens clandestins, ni d'infliger des peines aux accusés sur le simple examen des informations qui avoient été faites contre eux ; enfin ce Viceroy obtint de l'Empereur diverses grâces & Privilèges pour le Royaume de Naples.

Dans ce même tems, *Philippe*, Prince d'Espagne, étant veuf de *Marie* de Portugal sa première femme, secondé du même bonheur dont jouissoit son Auguste Maison, eut une occasion bien favorable d'unir à la Monarchie d'Espagne le Royaume d'Angleterre. *Marie*, Fille aînée d'*Henri VIII*, ayant été proclamée le 20 Juillet 1553, Reine d'Angleterre, & solennellement couronnée le premier Octobre, âgée de trente-sept ans, les Seigneurs du Royaume la sollicitèrent à se marier, afin de leur donner un Successeur à la Couronne. Déférant à leurs prières, elle se choisit pour Epoux *Philippe*, Prince d'Espagne, & envoya au mois de Janvier de l'année 1554, des Ambassadeurs à l'Empereur, pour l'informer du choix qu'elle avoit fait. *Charles-Quint* reçut cette proposition avec beaucoup de plaisir, & les conditions de ce mariage furent bientôt conclues. *Philippe* partit d'Espagne le 16 Juillet 1554, & s'embarqua au Port de la Corogne, suivi d'une grosse Flotte, & d'une brillante

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 195

lante Cour. Il arriva à Southampton, éloigné de dix milles de Winchester, où la Reine l'attendoit, & où ils célébrèrent leur mariage au milieu des fêtes & des magnificences.

Charles-Quint jugeant qu'il n'étoit pas convenable qu'une si grande Reine épousât *Philippe*, tandis qu'il n'étoit pas encore Roi, dépêcha en Angleterre *Figurin*, Régent de Naples & de Sicile, pour porter à ce Prince la cession de ces deux Royaumes & de l'Etat de Milan. Aussitôt que ce Prince eut reçu la cession que *Charles-Quint* son Père lui avoit faite du Royaume de Naples, il envoya le Marquis *de Pescara* en prendre possession en son nom. Cette cérémonie se fit publiquement, le 25 Novembre de la même année que l'Empereur, ou dégoûté des choses de ce monde, ou voulant prévenir les coups de la fortune qui paroissoit lui devenir contraire, méditoit, de son côté, de se délivrer des embarras attachés à son rang. *Charles-Quint* étoit alors en Flandre, tourmenté d'une goutte continuelle, & très douloureuse, fatigué du poids de l'Empire, & résolu de se retirer. Dans cette intention, il fit venir d'Angleterre à Bruxelles, auprès de lui, le Roi *Philippe*, son Fils; avant toutes choses, il le fit Chef des Chevaliers de la Toison d'Or; ensuite le 25 Octobre 1555, tous les Seigneurs étant assemblés dans une grande salle, il renonça en leur présence, en faveur de son Fils, & lui remit tous les Pays-Bas, avec les Etats, titres, & droits, qu'il avoit sur la Flandre & la Bourgogne, de même

me que les Royaumes d'Espagne, de Sardaigne, de Majorque, & de Minorque; & tous les nouveaux Païs découverts dans les Indes, avec toutes les autres Iles, & Etats appartenans & dépendans de la Couronne d'Espagne. *Charles-Quint* renonça avec la même solennité au gouvernement de l'Empire, en faveur de *Ferdinand* son Frère, qui avoit déjà été élu Roi des Romains. Trois années après, & peu de tems avant sa mort, il envoya au Collège Electoral sa renonciation à l'Empire, & le 14 Mars 1558, les Electeurs nommèrent pour Empereur à sa place, le même *Ferdinand*.

Se retirant ensuite dans la Ville de *Gand*, où il étoit né, il renvoya tous les Ambassadeurs qui étoient auprès de lui, de même que tous ses Généraux d'Armées. Le 14 Septembre 1556, il s'embarqua pour l'Espagne, & se retira en Estramadure, où il finit ses jours en retraite dans le Couvent de Saint *Just*, de l'Ordre des *Jéronymites*; il y mourut le 21 Septembre 1558, âgé de 59 ans.

Le Roi *Philippe Second* gouverna ses Etats d'une manière bien différente de celle qu'avoit pratiquée l'Empereur son Père. *Charles-Quint* parcourant continuellement la vaste étendue des Païs qui vivoient sous sa domination, se prêtoit au caractère de chaque Nation, & par ce moyen s'étoit concilié l'amitié des Espagnols, ainsi que des Flamands, des Italiens & des Allemands. *Philippe*, au contraire, après la mort de *Marie* Reine d'Angleterre, sa seconde femme, quitta le monde,

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 197

de, & se renfermant pour toujours dans Madrid se livra tout entier aux Espagnols, se conduisant par leurs maximes. Encensé comme le plus prudent, & le plus sage Roi de la Terre, inaccessible à ses autres Sujets, *Philippe* entreprit de gouverner de son cabinet le monde entier. Quelques Auteurs ont prétendu que sous son Règne la Monarchie d'Espagne à commencé à décliner, ou que du moins ce fut alors que prirent racine les semences qui par la suite du tems ne pouvoient produire que des effets funestes; puisque la fierté du Gouvernement Espagnol excitoit contre eux la haine de toutes les autres Nations. Delà vint le démembrement de la Flandre, ensuite sous le Règne de *Philippe Quatre*, Petit-Fils de *Philippe Second*, celui qui fut sur le point d'arriver, de la Catalogne, de Naples, & de Sicile; le Portugal se revolta aussi, & enfin la Monarchie fut réduite à cet état déplorable où on la vit sous le Regne de *Charles Second*, en qui s'est éteinte la branche de la Maison d'Autriche en Espagne.

On a tant écrit sur tout ce qui regarde *Philippe Second*, que si nous entreprenions d'en parler ici, nous ne pourrions que tomber dans une très ennuyeuse répétition. Nous passerons donc légèrement sur les principaux évènements qui concernent le Royaume de Naples, pendant les 44 années que regna *Philippe Second*, c'est-à-dire, depuis 1554, que *Charles-Quint* son Père renonça en sa faveur à la Couronne de Naples & de Sicile, jusques au 13 Septembre 1598, qu'il mourut. Dans cet

espace de tems , le Royaume de Naples huit Viceróis , outre six Lieutenans qui vèrnerent en leur place ; & il est étonné combien de millions *Philippe Second* receut de ce Royaume par les dons qui lui furent faits sur différentes occasions. Les Ecrivains de ce Royaume en ont composé de longues listes ; cependant le nombre en est si grand , qu'ils n'ont-ils pu en faire un calcul exact. C'est à l'occasion de cette multiplicité de dons qu'on trouve dans le Volume des Capitulaires , tant de Graces & de Privilèges accordés par ce Prince à la Ville & au Royaume de Naples , mais qui toujours ont été enfreints ou imparfaitement exécutés.

Philippe Second prit , ainsi que nous l'avons déjà dit , possession de ce Royaume , du vivant de son Père , par l'entremise du Marquis *Pescara* , & sous la Viceroyauté du Cardinal *Pacheco*. Le Pape *Jules III* , Successeur de *Paul Trois* , en accorda l'investiture sans déclaration néanmoins qu'elle ne porteroit aucun préjudice aux droits de la Reine *Jeanne Ayeule* de *Philippe Second* , & Mère de *Philippe Quint* , laquelle étoit encore en vie. La Bulle en fut expédiée le trois Octobre 1555. Sous le Pontificat de *Jules* , & pendant les six ans qu'il y eut de jours que siegea à Rome le Pape *Martin Second* son Successeur , Naples jouit d'une parfaite tranquillité. Le Cardinal *Pacheco* confirmé par le nouveau Roi , continua de gouverner le Royaume avec la même prudence , & veilloit avec la même attention à la bonne administration de la justice. Les

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 199

Pragmatiques qu'il a laissées en sont une preuve. On voit encore dans l'Histoire du Concile de Trente du Cardinal *Pallavicini* des marques plus éclatantes de la sagesse, & de l'habileté de *Pasbeco*, par le récit de tous les travaux qu'il fit dans ce Concile jusques à l'année 1560, qu'il mourut. Mais le Pape *Marcel* étant mort le 30 Avril 1555, ce Viceroy fut obligé de se rendre à Rome, pour assister, en sa qualité de Cardinal, à l'Élection d'un Pontife. Il nomma pour son Lieutenant *Dom Bernard de Mendoza*, qui ne gouverna pas plus de six mois. La tranquillité, dont le Royaume de Naples jouissoit, fut bientôt troublée, parce que le Cardinal *Jean Pierre de Caraffe*, ayant été élu Pape, sous le nom de *Paul IV* ennemi des Espagnols, mécontent de *Charles-Quint* qui avoit traversé son Election dans le Conclave, il entreprit contre Naples une Guerre cruelle. L'on pourra voir dans l'Auteur, quelle en fut l'origine & le prétexte, me contentant de dire seulement que le Pape ne pouvant recevoir des secours des François, & le Duc d'*Albe* étant aux portes de Rome, il fut obligé d'implorer la médiation des Vénitiens pour obtenir la paix du Roi Catholique, qui la lui accorda à leurs instances.

La mort de *Charles-Quint*, qui arriva en 1558, causa à *Philippe* une douleur très sensible, mais elle n'égalait pas celle qu'il ressentit de la perte irréparable qu'il fit le 17 Novembre de la même année, de la Reine d'Angleterre, qui mourut sans Enfants. Cet événement ren-

versa tous les projets que ce Prince avoit formés sur ce Royaume. Quelques Auteurs rapportent que depuis qu'on désespéra de la vie de la Reine son Epouse, il avoit hazardé lui-même quelques propositions de se marier avec *Elizabeth* ; cependant cette habile Princesse devenue Reine, pénétrant les vues de *Philippe*, & connoissant que les *Anglois*, mécontents du Gouvernement passé, avoient résolu de se détacher totalement des Autrichiens, affirma par serment, aussitôt qu'elle fut assise sur le Trône, qu'elle ne se marieroit point avec un étranger. Ainsi le Roi *Philippe* voyant l'impossibilité de son projet, l'abandonna entièrement, & tourna toute son attention du côté de la paix qu'il méditoit de faire avec *Henri Second* Roi de France, & qui fut enfin conclue à Cambray le 13 Avril 1559, & avec elle un double mariage. *Isabelle* Fille aînée du Roi *Henri* fut promise au Roi *Philippe*, & la Sœur d'*Henri* au Duc de Savoye. Cette paix répandit la joie dans toute l'Europe, mais à Paris elle se changea en deuil, le Roi *Henri* ayant reçu dans un Tournois une blessure dont il perdit la vie. *François II* lui succéda. D'un autre côté, le Roi *Philippe*, étant parti par Mer des Pais-Bas, passa en Espagne, où se fixant avec sa nouvelle Epouse, il résolut de ne plus voyager, dessein qu'il exécuta, gouvernant depuis lors la Monarchie de son Cabinet.

La place de Viceroy de Naples étant venue à vaquer, *Philippe* y nomma le Duc d'*Alcala* qui eut besoin de toute sa prudence pour pourvoir

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 201

voir remédier à tous les desordres qui arrivèrent dans ce Royaume pendant la Vice-royauté. Sous son Gouvernement les Turcs vinrent plus souvent qu'ils ne l'avoient fait jusques alors , attaquer de tous côtés le Royaume , & poussèrent leurs entreprises jusqu'à piller & enlever les Napolitains dans le Fauxbourg de *Chiaja*. Enfin divers Bandits s'étant rassemblés par Troupes en 1563 , & ayant choisi pour leur Chef un homme de Cosénce , nommé *Marc-Berardi* , entreprirent de résister au Viceroy à main armée , & ravagèrent la Calabre. Cette affaire fit tant de bruit en Europe , que le Président *de Thou* jugea qu'elle méritoit d'avoir place dans ses savantes Histoires ; il rapporte que l'audace de ce Chef de Bandits alla si loin qu'il se faisoit appeller Roi , exigeoit de ses semblables tous les honneurs dus à la Royauté , & se servoit de l'autorité qui y est attachée ; déjà il avoit rassemblé une Armée assez considérable , avec laquelle il commettoit divers vols , & pilloît de toutes parts pour entretenir son monde ; il essaya même de surprendre *Cotrone* , mais cette tentative ne réussit pas. Le Duc d'*Alcala* voyant que les précautions ordinaires n'étoient d'aucune utilité contre cette multitude , chargea *Fabrice Pignatelli* , Président de cette Province , de l'aller attaquer avec six cens Cavaliers ; il fallut se servir de Troupes réglées , & encore ce moyen n'étant pas suffisant pour détruire tous ces Bandits , on fut obligé d'avoir recours aux stratagèmes , & de les détruire l'un après l'autre , comme on y

N 5

réussit

réussit enfin. *Pie IV* contribua encore à cet heureux succès, en ordonnant que ceux qui en fuyant se retireroient dans l'Etat Ecclésiastique, y fussent arrêtés, & livrés aux Officiers Royaux.

Le Duc d'*Alcala* eut encore à se défendre dans des tems très épineux, contre des ennemis de la puissance Royale, d'autant plus dangereux, qu'ils sont rusés & vigilans. Nous entendons parler ici des Ecclésiastiques & des Ministres de la Cour de Rome, qui par des prétensions d'une extravagance excessive, tenoient de pernicieuses entreprises contre le pouvoir temporel du Roi, & bleissoient en mille manières les droits de sa Couronne les plus importans & les plus éminens; c'est ce que l'on verra dans le précis que nous allons donner de ce que l'Auteur rapporte, tant au sujet du Concile de Trente, que de la fameuse Bulle in *Cænâ Domini*.

Ce célèbre Concile de Trente, qui finit sous le Pontificat de *Pie IV*, avoit été pendant une longue suite d'années, tantôt différé & tantôt sollicité, suivant les différentes vues de la Cour de Rome & des Princes; enfin, au mois de Décembre 1563, cette Cour le termina avec autant de soin que de diligence. Les Princes s'aperçurent alors, que contre toute leur attente, l'évènement en étoit entièrement opposé au but pour lequel ils en avoient demandé la Convocation; ils comptoient qu'on reformeroit l'Ordre Ecclésiastique, par rapport à sa Discipline; qu'on modéreroit cette excessive puissance de la Cour de Rome, & qu'on obli-

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 203

obligeroit l'autorité Ecclésiastique à rentrer dans les justes bornes du pouvoir spirituel dont elle étoit sortie, au préjudice & en diminution du temporel. Au-lieu de ces opérations si nécessaires, on vit au contraire, que suivant les projets de Rome, & la manière qui avoit été concertée par rapport à l'exécution des Décrets de la réforme, le desordre devoit encore augmenter, & l'évènement justifia la vérité de ce qu'on avoit prévu. On en vit déjà les effets sous le Pontificat de *Pie IV.* A peine le Concile fut-il terminé, que l'année suivante 1564, ce Pape enfraignant les Décrets qui avoient été faits, fut tout occupé des moyens de ramasser de l'argent pour en gratifier *Annibal Altemps*, & le Cardinal *Marc Sittico* ses neveux. Ses Successeurs donnèrent encore des preuves plus évidentes, que bien loin qu'on eût remédié au desordre, le mal étoit au contraire accru, & que l'autorité des Papes ne s'étoit que trop bien établie & affermie, au préjudice de celle des Princes séculiers. Tous également attentifs, pour n'être point exposés à ce dommage, lorsqu'il fut question de recevoir dans leurs Etats les Décrets de ce Concile, qui regardoient non pas la Doctrine, mais seulement la Discipline, il y eut dans les Royaumes Catholiques de nouvelles difficultés & contestations. En Allemagne, les Princes Catholiques ne tinrent aucun compte des décrets de la réforme. Le Duc de *Bavière* & les autres demandèrent même qu'on établît l'usage du Calice pour les Laïques, & qu'il fût permis aux Prêtres de se marier.

En

En France on refusa la publication de ce Concile, & le Roi s'en excusoit auprès du Pape, en alléguant que dans les circonstances, où se trouvoit son Royaume, elle seroit très dangereuse. Enfin le Concile de Trente y fut reçu, comme étant conforme à la Doctrine de l'Eglise Gallicane, mais quant aux Décrets sur la Discipline, on rejetta par l'autorité du Roi & du Clergé, tous ceux qui étoient contraires aux droits communs, malgré les vives instances de la Cour de Rome, pour les faire recevoir & publier. Aussitôt que les Décrets du Concile parurent imprimés, le Parlement de Paris travailla avec un zèle infatigable, à examiner ceux qui concernoient la Discipline, fit des remarques sur un très grand nombre, & fit ensuite un Edit qui portoit en substance, que le Roi, ni ses Officiers dans leurs fonctions, ne peuvent point être excommuniés; que les entreprises de priver les Princes de leurs Etats, les Seigneurs de leurs Fiefs, & de confisquer les biens des particuliers, étoient autant d'usurpations sur l'autorité temporelle, le pouvoir que *Christ* a remis à l'Eglise ne s'étendant point sur les choses de cette nature.

Le Roi *Philippe* voulant en cette occasion se distinguer, & donner des marques d'une subordination extérieure en faveur du Pape, en faisant exécuter les Décrets du Concile de Trente dans tous ses Royaumes, envoya un ordre général à Naples, en date du 27 Juillet de l'année 1564, adressé au Duc d'*Alcala*, Viceroi, dans lequel il l'informoit, qu'ayant
accepté

accepté les Décrets de ce Concile, que le Pape lui avoit envoyés, son intention étoit qu'ils fussent publiés, exécutés, & observés dans le Royaume de Naples ; mais en même tems, & par d'autres ordres secrets & particuliers, le Roi lui déclaroit qu'il ne prétendoit par par-là déroger en rien à tous les droits de sa Couronne, non plus qu'à ceux du *Patronage Royal*, de l'*exequatur Regium*, pour les Bulles qui venoient de Rome, & en un mot à aucun de ses autres droits. *Philippe*, toujours dissimulé, enjoignoit au Viceroi de prendre bien garde que Rome ne pénétrât pas dans les ordres secrets qu'il lui donnoit, qu'il affectât des sentimens contraires, disant en général, qu'il avoit reçu ordre de faire observer les Décrets du Concile. Le Viceroi eut besoin de toute sa prudence pour suivre exactement les ordres du Roi son Maître. On peut voir dans l'Auteur même, qui entre dans une discussion fort étendue à ce sujet, les assauts qu'il eut à soutenir contre la Cour de Rome. Nous nous contenterons seulement de remarquer que tous les efforts de la Cour de Rome furent inutiles, & qu'elle ne put venir à bout de réussir dans cette entreprise. Il en fut à peu près de même de la fameuse Bulle *in Coena Domini*, dont nous dirons un mot, pour en donner une idée générale, renvoyant à l'Auteur même les personnes qui voudront être informées plus particulièrement de quelle manière le Viceroi de Naples rendit sans effet toutes les embuches que les Ministres de Rome lui tendirent pour le faire tomber dans leurs pièges.

Pie IV étant mort peu de tems après que le Concile de Trente fut terminé, le Cardinal *Michel Ghisleri* fut mis à sa place, & prit le nom de *Pie V*. Il avoit été Commissaire du Saint Office, & l'excessive sévérité, l'ardente inhumanité avec laquelle il s'aquitta des lugubres fonctions de cet emploi, lui valut le Chapeau de Cardinal. Elevé ensuite au Pontificat, la commisération en faveur de ceux qui pensèrent différemment de lui, ne trouva aucun accès dans ses entrailles. *Jules Loannette*, & *Pierre Carnesecco* furent, par son ordre, brûlés vifs, uniquement parce qu'on découvrit qu'ils avoient des liaisons d'amitié avec les Hérétiques d'Allemagne. *Pie V* s'étoit formé une idée beaucoup trop haute des droits Pontificaux, & trop inférieure de ceux des Souverains; non content d'avoir donné tous ses soins pour faire observer exactement les Décrets du Concile de Trente, voulant de plus en plus établir la Souveraine Autorité du Pontificat, il reprit tout ce qu'*Innocent III*, & *IV*, *Grégoire IX*, *Boniface VIII*, & les autres Papes ses Prédécesseurs, pouvoient avoir établi de favorable à ses ambitieuses prétentions. A peine eut-il siégé une année qu'il publia la fameuse Bulle qu'on lit toutes les années à Rome le Jeudi Saint, *in Cœna Domini*, d'où elle a pris son nom. Et l'année suivante en 1568, il en publia encore une autre, dans laquelle il ajoutoit diverses choses, sous un appareil & des menaces encore plus formidables. *Pie V* ordonna que tout le monde Chrétien s'y soumettroit, sans qu'il fût besoin d'au-

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 207

d'autre publication, que de celle qui avoit été faite à Rome ; que les Curés la publieroient dans leurs Chaires, chaque Jeudi Saint, & que les exemplaires seroient affichés aux portes des Eglises.

Entre les différentes irrégularités que cette Bulle contient, on remarque qu'elle renverse entièrement l'autorité des Princes, leur enlève la Souveraineté de leurs Etats, & soumet leur Gouvernement aux censures & à la correction de Rome. Tous les Princes Catholiques en deçà des Monts ne voulurent à aucun prix recevoir une semblable Bulle, ni permettre, de quelque manière que ce fût, qu'elle fût publiée dans leurs Etats. *De Thou* rapporte que les Princes d'Italie la regardèrent eux-mêmes comme un joug trop pesant & trop insolent, particulièrement le Roi *Philippe* & la République de Venise.

En France le Parlement défendit par plusieurs Arêts, & sous de sévères peines, la publication de la Bulle, comme attentatoire en divers endroits, aux droits du Roi, à ceux de ses Officiers, & aux Libertés de l'Eglise Gallicane. En Allemagne l'Empereur *Rodolphe II* s'opposa de même à sa publication, & en empêcha avec fermeté l'effet. Il y eut plus encore. L'Archevêque de Mayence, l'un des Electeurs de l'Empire, défendit qu'elle fût publiée dans son *Diocèse*, ni dans les Terres de sa domination.

En Espagne *Philippe Second* ne voulut point non plus permettre que cette Bulle y fût publiée. *Zipens & Van - Espen* témoignent
aussi

aussi qu'elle ne fut jamais reçue en Flandre, malgré tous les efforts du Nonce *Bentivoglio*, qui en envoya des exemplaires aux Evêques, pour les engager à les publier. Cependant jamais elle ne le fut, & ces Prélats refusèrent d'obéir en cela au Nonce. Voila ce que nous voulions rapporter au sujet du Concile de Trente, & de cette fameuse Bulle. L'on voit par là avec quel soin les Pontifes Romains ont cherché tous les moyens de s'attribuer un pouvoir égal sur le temporel des Princes, comme sur le spirituel, & ont mis en œuvre tout ce qu'ils ont pu s'imaginer pour en venir à bout. Le Duc d'*Alcala* a toujours empêché par sa fermeté qu'aucune nouveauté ne s'introduisît dans Naples pendant son Gouvernement. Un Gouvernement aussi juste, & aussi doux que le sien, auroit dû être conservé pour toujours; mais la nature invariable dans ses droits priva trop tôt ce Royaume du Duc d'*Alcala*. Son application continuelle au travail, & toutes les affaires inquiétantes dont il étoit chargé, dérangèrent sa santé. Il avoit diverses fois supplié le Roi, que pour se rétablir, il voulût bien lui permettre de retourner en Espagne, son País Natal, & enfin cette demande lui avoit été accordée; mais à l'occasion des importunes demandes & prétentions de la Cour de Rome, le Roi fut obligé de révoquer la liberté qu'il avoit donnée au Duc, de lui ordonner de ne point partir, & même au cas qu'il le fût déjà, de rebrousser chemin. Dans cette situation infirme & languissante, il cherchoit, par son séjour à la Tour du Grec, de
jouir

jour du bon air qu'il imaginoit propre au rétablissement de sa santé ; enfin au Printems de l'année 1571 , attaqué d'un gros rhume , & d'une fièvre mortelle , il finit ses jours , le 2 Avril , âgé de 63 ans , & dans la douzième de sa Viceroyauté. La prudence de son Gouvernement étoit connue de tous les Peuples , aussi fut-il généralement regretté ; on n'hésitoit pas à dire que l'Espagne ne trouveroit plus un Viceroy , dont le mérite pût égaler le sien , & que depuis la mort de *Dom Pierre de Tolède* , on n'avoit pas connu de plus excellent Ministre que lui.

Cependant après la mort du Duc d'*Alcala* , le Conseil Collatéral , dont le Marquis de *Trivico* étoit alors Président , avoit , suivant l'usage , pris le Gouvernement du Royaume ; mais il ne le garda que peu de jours , puisque le Cardinal de *Granvelle* , qui se trouvoit à Rome , se rendit sur le champ à Naples , en conséquence des ordres qu'il en avoit dès auparavant. Il y arriva le 19 Avril de cette année 1571. La réputation de sagesse & de prudence qui l'avoit précédé , fit qu'on l'attendoit avec empressement ; on le reçut au Môle avec la cérémonie ordinaire du Pont , & tous les autres honneurs dus à son rang. Il commença à gouverner ce Royaume à la satisfaction d'un chacun ; mais il n'y resta pas longtems , ayant été rapellé en Espagne , où il resta. *Philippe Second* avoit d'autant plus besoin de son aide , que la Flandre , qu'il étoit sur le point de perdre , & le mauvais succès qu'il avoit eu en France , *Henri Quatre* ayant été reconnu

Tome XXXIII. Part. I. O pour

pour Roi, malgré la Ligue, lui causoient des chagrins inexprimables. Il étoit déjà chargé d'années, & de différentes infirmités. Il s'aperçut que, quoique Monarque, il étoit sur le point de payer le tribut à la Nature. Il commença dès lors à pourvoir, autant que la prudence humaine peut le faire, aux maux qui pouvoient survenir après sa mort, la Monarchie passant dans les mains de *Philippe* son Fils, Prince encore jeune, & dont il connoissoit le peu d'habileté dans le maniement des armes, comme dans celui des affaires politiques. Il pensa donc d'abord à faire la paix avec *Henri Quatre*, Roi de France, afin que venant à mourir, il ne laissât pas à son Fils, dès le commencement de son Règne, l'embaras d'une guerre, contre un Prince qui ne lui avoit que trop fait connoître à lui-même qu'il étoit puissant, puisqu'il étoit invincible. Ce Traité de paix fut conclu à Vervins le 2 Mai 1598.

Cette grande affaire finie, au mois de Juin de la même année, *Philippe Second* abandonna le soin du Gouvernement, & sentant que les douleurs dont il étoit accablé, diminueoient considérablement ses forces, malgré l'avis des Médecins, il voulut se faire transporter à l'Escorial, éloigné de six lieues de Madrid. Ce changement de demeure ne lui rendit point sa santé. Au contraire les douleurs de la Goute augmentèrent, & furent encore suivies de bien d'autres maux; une fièvre tierce, étique, plusieurs ulcères aux mains & aux pieds, une dysenterie, & une hidropisie déclarée vinrent se joindre

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 211

joindre aux autres maux dont *Philippe* étoit déjà accablé , & la vermine continuoit avec la même abondance à le tourmenter. Ce Prince, dans un état si déplorable, conserva cependant beaucoup de force d'esprit. Etant à l'extrémité il recommanda au Prince *Philippe*, avec de vives instances , de faire une sérieuse attention sur quelques réflexions & quelques conseils, qu'il avoit écrits tandis qu'il étoit en santé , & qu'il se reservoit à lui communiquer dans les derniers momens de sa vie. Ce Prince donna ensuite la Bénédiction à ses Enfans, leur ordonna de se retirer, & mourut le 13 Septembre 1598, âgé de soixante & douze ans, dont il en avoit regné quarante-quatre ; & l'on peut dire de ce Prince, qu'autant sa fortune fut grande, autant fut-elle sujette à différentes vicissitudes. Il aggranda cependant l'héritage que *Charles-Quint* lui avoit laissé du Royaume de Portugal. Quoique l'Auteur raporte assez au long cette expédition, nous n'en avons point parlé, ne regardant pas le Royaume de Naples. Il n'en est pas de même de la réforme du Calendrier Romain qui arriva pendant le Règne de *Philippe Second*. Ce fait est assez intéressant pour que je ne le passe pas sous silence. Cet événement est remarquable, & rendra l'année 1582, dans laquelle elle fut faite, mémorable dans tous les siècles, d'autant plus qu'avant d'être reçue, elle fut bien examinée & discutée dans tous les Royaume de la Chrétienté, de même que dans celui de Naples.

L'ancienne année des Romains n'étoit point

de dix mois , comme quelques Auteurs l'ont prétendu. Elle avoit douze mois , dont le premier étoit celui de Mars , & le dernier celui de Février. Les mois de Mars , Mai , Juillet , & Octobre , étoient de 31 jours , & les autres de 29 , à la réserve de Février , qui n'en avoit que 28 , ainsi le total de l'ancienne année des Romains contenoit 355 jours , dix de moins que l'année des Égyptiens , enforte qu'on fut obligé d'*intercaler* , ce qui se faisoit de deux en deux ans , mais cette intercalation étant défectueuse , les Prêtres en prirent occasion de se charger de réformer les tems , de regler à leur mode le cours de l'année , y ajoutant pour suppléer , le mois *intercalaire* , qu'ils nommoient *Macédonien* , & dont ils prétendoient que *Numa Pompilius* étoit l'Auteur.

Mais comme *Plutarque* l'a fait voir dans la vie de ce Prince , ce secours n'étoit pas suffisant pour corriger les erreurs & les confusions qui en naïssoient dans les mois de l'année ; les sacrifices & les fêtes arrivoient dans des saisons entierement opposées à celles où elles avoient été célébrées dans leur institution , ainsi que *Plutarque* le dit dans la vie de *César* ; & cela parce que les Prêtres chargés de marquer au Peuple le tems & la manière de cette interposition de mois extraordinaires , intercaloient comme il leur plaisoit , & souvent en haine des Magistrats , ou plutôt , ou plutard.

Ce desordre fut si grand , que *Jules César* crut qu'une réformation plus exacte de l'année étoit un objet digne de ses soins ; ayant pris pendant qu'il étoit à *Alexandrie* , l'avis
d'ha-

d'habiles Mathématiciens , & consulté encore avec d'autres Philosophes , il regla l'année sur le cours du Soleil ; & après avoir composé le Calendrier de 365 jours , laissa les six heures pour en faire un jour au bout de quatre ans , qui seroit ajouté dans le mois de Février , avant le 24 jour de ce mois que les Romains appelloient le sixième des Calendes , suivant leur manière de compter , d'où est venu le nom de *Bissexto* , parce qu'alors on disoit *sexto Calendas* , ou *bis sexto*. Pour placer les dix jours , desquels l'année solaire de 365 jours excédoit celle de *Numa* qui étoit de 355 , il ajouta deux jours à chacun des mois de Janvier , Aout , & Décembre , qui n'en avoient que 29 , & un jour à chacun de ces quatre autres , Avril , Juin , Septembre , & Novembre , laissant le mois de Février de 28 jours aux années communes , & de 29 à la Bissextile. *Jules César* publia cette réformation par un Edit. Le Chancelier *Bacon* a donné de grands éloges à cet Ouvrage , & l'appelle un monument perpétuel du savoir & de la puissance de cet Empereur. Cependant il ne manqua pas de Critiques , entre lesquels on peut indiquer *Cicéron*. Sous l'Empire de *Constantin le Grand* , les Pères du Concile de Nicée , voulant fixer le jour de Pâques , firent un autre Calendrier , depuis lequel tems il s'ensuivit de nouveau une grande confusion dans les Empires. Les Pontifes Romains estimant que le soin de remédier à ce desordre les regardoit , furent très attentifs à prévenir les autres Princes , & l'Empereur , dans une nouvelle

collection du Calendrier. Dès un siècle auparavant, le Pape *Innocent VIII* avoit fait venir à Rome, *Regiomontano* célèbre Mathématicien, afin qu'il travaillât à corriger les erreurs du Calendrier. Mais on prétend que les Fils de *George Trapezuntio*, ne pouvant souffrir qu'on préférât ainsi un Allemand aux Grecs, le firent empoisonner, avant qu'il eût satisfait au dessein pour lequel le Pape l'avoit fait venir. On crut que le Concile de Trente, à l'exemple de celui de Nicée, entreprendroit cette correction du Calendrier. Mais les dernières séances ayant été finies avec beaucoup de précipitation, on n'eut pas le tems de s'occuper d'une matière si difficile, & qui demandoit, pour pouvoir la décider, un long examen.

Les choses étoient en cet état, lorsque *Grégoire XIII* craignant d'être prévenu par l'Empereur d'Allemagne, comme s'agissant d'une affaire sur laquelle il appartenoit à l'Empire de décider, se donna de grands mouvemens, pour mettre en état cette réformation ; & pour cet effet il envoya dans toutes les Académies d'Italie, écrivit au Sénat de Venise, afin qu'il lui procurât l'avis des Philosophes & des Mathématiciens de Padoue, sur la manière dont il falloit corriger le Calendrier. Enfin ce Pape écrivit au Roi de France, qui chargea *François Foix Candale* fameux Astronome, de communiquer, ainsi qu'il le fit, ses idées sur une question si embarrassante. Quoique le Pape fît ces démarches auprès des Princes, il ne vouloit pas cependant laisser échapper une occasion si favorable

ble d'agrandir l'autorité du Saint Siège, & prétendoit en conséquence , qu'on seroit ensuite obligé de se soumettre à ce qu'il décideroit. Après avoir donc examiné les différens sentimens , il choisit la Correction de *Louis Lilio*. Après qu'elle eut été approuvée par *Vincent Laureo* , Evêque de *Montréal* , dont le Pape *Grégoire* estimoit infiniment le jugement sur ces sortes de matières , il l'envoya à tous les Princes Chrétiens , & aux plus célèbres Académies de l'Europe. Cependant le Système de *Lilio* trouva de forts Contradicteurs , particulièrement *Josèph Scaliger* qui dans son excellent Ouvrage , *de emendatione temporum* , en démontra les erreurs. Mais plusieurs habiles gens s'élevèrent contre ces Critiques, & défendirent le Système de *Lilio*.

Après que *Grégoire* eut publié sa réformation , il s'appliqua à la faire recevoir par tous les Princes Catholiques , & particulièrement par l'Empereur. Il dépêcha pour cet effet auprès de lui le Cardinal *Louis Madruccio* Evêque de Trente. Cette affaire fut proposée à la Diète d'Augsbourg. Les Princes assemblés y regardèrent l'entreprise du Pape comme un attentat à l'autorité de l'Empereur , & décidèrent qu'il falloit absolument refuser le nouveau Calendrier. L'Empereur voyant leur ferme résolution à ne point recevoir le Calendrier *Grégorien* , renvoya à décider cette question , & ordonna cependant que dans les jugemens de la Chambre , on observeroit l'ancienne manière usitée jusques alors.

En France cette affaire ne fut examinée que

superficielement. Le Roi donna un Edit, que le Parlement enregistra, par lequel la nouvelle Correction du Calendrier fut approuvée. On retrancha dix jours à l'année, & on ordonna que le dix Décembre seroit compté pour le vingtième, enforte que dans cette année-là, la fête de Noël fut célébrée le quinziesme du mois. De même, à l'exemple du Roi de France, *François* nouveau Duc de Brabant, voulant faire sa Cour au Pape, obtint même des Protestans, que cette correction du Calendrier fût reçue en Flandre. La même chose arriva en Hollande, dans la Frise Occidentale, & dans les autres Provinces en Espagne, & dans les autres Etats du Roi *Philippe Second*, particulièrement dans le Royaume de Naples. Après que *Grégoire* eut publié sa réformation du Calendrier, on l'examina avec soin. Avant de la recevoir, on en demanda la permission au Roi, ainsi que cela s'étoit pratiqué par-tout ailleurs. *Philippe*, informé que cette réformation s'étoit faite de la participation, & du consentement de plusieurs Princes de la Chrétieneté, & qu'ils l'avoient reçue dans leurs Etats, ordonna qu'elle seroit aussi exécutée dans les siens. Il envoya au Viceroy un nouveau Calendrier réformé par *Grégoire*, & lui écrivit le 21 Aout de cette année 1582, que ce Pape, avec la participation des Princes Chrétiens, & de l'avis de tout le Sacré Collège des Cardinaux, ayant réformé le Calendrier, afin de placer le jour de Pâques & les autres Fêtes Mobiles, au juste & vrai point de leur ancienne Institution, il lui or-

donnoit

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 217

donnoit de le faire mettre en exécution, dans le Royaume de Naples, & dans toutes les Eglises qui en dépendoient.

Voila de quelle façon le Calendrier *Grégorien*, dont on se sert à présent, a été reçu par toutes les Puissances, si l'on en excepte l'Angleterre qui a toujours conservé l'ancien style. Le Règne de *Philippe Trois*, qui commença presque avec le nouveau Siècle XVII, fut très court, en comparaison de celui de son Père & de son Ayeul; & quant au Royaume de Naples, il ne contient aucun de ces grands & remarquables évènements. Lorsque ce Prince succéda à la Couronne, il avoit un peu plus de vingt ans. Suivant l'usage de ses Prédécesseurs il prit de *Clément VIII*, le 9 Septembre 1599, l'Investiture, & ne regna que vingt-deux ans & demi, jusques en 1621 qu'il mourut.

Quoique par sa nouvelle acquisition du Portugal, *Philippe Second* eût encore agrandi la Monarchie d'Espagne, cependant d'un autre côté il la laissa extenuée d'hommes & d'argent; & quant à *Philippe Trois*, autant que ce Prince fut d'une singulière piété, autant aussi se donna-t-il peu de soin pour le gouvernement; satisfait par les honneurs de la Royauté, ses Favoris, ses Conseillers, & ses Ministres, jouirent de toute l'autorité. Le Royaume de Naples eut pendant son Règne quatre Vicerois. Ce Prince mourut le 31 de Mars 1621, âgé de quarante-trois ans, dont il en avoit régné vingt-deux & demi. *Philippe IV* fut sur le champ proclamé avec les solennités accoutumées. Ce Prince n'avoit

que seize ans, étant né à Valladolid le 8 Avril 1605. Son Règne fut de quarante-quatre ans & demi, & dura jusques en 1665 qu'il mourut. On espéroit qu'en montant au Trône il gouverneroit ses Etats par lui-même, & qu'on ne seroit plus exposé aux caprices & aux injustices des Favoris; mais on se flattoit envain, puisque lorsque l'on porta au nouveau Roi les Dépêches, il les remit à *D. Gaspar de Gusman*, Comte d'*Olivarez*, qui, malgré le desir qu'il avoit d'en être chargé, fit paroître tant d'éloignement que *Philippe IV* lui ordonna de les confier à qui il jugeroit à propos. C'est ainsi que par une feinte modestie, le Comte d'*Olivarez* saisi de la confiance de son Maître, en disposa en faveur de *D. Baltazar de Luna*, vieux & accrédité Ministre, son oncle, & avec lequel il étoit convenu de se soutenir réciproquement. Bientôt après voyant qu'il n'étoit plus nécessaire de dissimuler, on vit le pouvoir entier & absolu passer dans ses mains; enfin il fut élevé à la dignité de Duc, ce qui est cause qu'on le désigne ordinairement sous le double titre de Comte-Duc. Pendant le long Règne de *Philippe IV*, la Monarchie d'Espagne déclinant de plus en plus, le Royaume de Naples fut un malheureux théâtre de grands & funestes évènements, qui l'épuisèrent de forces & d'argent, & l'exposèrent aux peines & aux souffrances. Après que le Pape *Grégoire XV* en eut accordé l'Investiture, il fut gouverné par neuf différens Viceróis, dont le Duc d'*Albe* fut le premier.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 219

Le Comte-Duc ne fut pas plutôt entré dans les affaires, qu'il s'y comporta avec une hauteur & une fierté insupportable, ce qui lui fit un nombre infini d'ennemis qui cherchèrent l'occasion de se vanger de ses mauvais traitemens. Le Royaume d'Espagne étoit sur son déclin, les pertes si importantes de la Catalogne, & du Royaume de Portugal, avoient ralenti l'affection que *Philippe IV* avoit témoignée au Comte-Duc. Peut-être encore qu'une continuité d'événemens infortunés le décrédita dans l'esprit de ce Prince, & que d'un autre côté il s'aperçut que son Favori, dans le compte qu'il lui rendit de l'état des affaires de la Monarchie, lui déguisoit une partie de ce que la vérité vouloit qu'il déclarât. Les ennemis de ce Ministre profitèrent du refroidissement que le Roi témoignoit pour lui, & firent un complot ensemble de tout découvrir au Roi; mais personne n'osoit cependant s'exposer le premier, jusques à ce qu'enfin la Reine soutenue par les Lettres que l'Empereur avoit écrites à ce sujet de sa propre main au Roi, se résolut à rompre la glace, & à découvrir au Roi tout ce qu'il ignoroit, & dont il étoit important qu'il fût informé. Alors chacun parla, & il n'est pas jusques aux personnes du plus bas ordre, qui n'entreprissent, ou de bouche, ou par les Mémoires qu'ils présentèrent, de supplier Sa Majesté de les délivrer de son Ministre, & de se charger lui-même du Gouvernement.

Philippe, étonné d'avoir ignoré jusques alors les vrais sujets de toutes les disgrâces arrivées
à l'Es-

à l'Espagne, frappé par la lumière de tant de particularités dont on l'instruisoit tout à la fois, resta d'abord incertain sur le parti qu'il devoit prendre ; mais enfin ne pouvant plus résister au suffrage universel , qui s'étoit élevé contre ce Ministre, il lui ordonna, comme par faillie, de se retirer à Locches.

Ce revers de fortune n'étonna point le Comte-Duc, il le reçut avec fermeté , & sortit incognito de la Cour , afin d'éviter les insultes de la part du Peuple. Alors la joie se répandit par-tout ; les Grands auparavant éloignés, & tenus sous l'oppression, s'empressèrent à venir offrir leurs services au Roi, & à rendre, par leur présence & leurs assiduités, la Cour plus brillante. Les Sujets, encouragés par l'espérance que le Prince alloit tenir lui-même les rênes du Gouvernement , jusques alors si négligées , se prêtoient, à l'envi les uns des autres, à tous les besoins que l'Etat pouvoit avoir d'argent & de Soldats. Malgré cela, il est hors de doute que *Philippe* auroit insensiblement redonné son affection au Comte-Duc si toute la Cour ne s'y étoit opposée, & si lui-même n'y avoit mis un obstacle insurmontable, en publiant, sous le prétexte de se justifier, un Mémoire dans lequel il offensoit si vivement un grand nombre de personnes, qu'il parut enfin plus convenable au Roi de l'éloigner tout-à-fait, en le releguant dans la Ville de *Toro* au Royaume de Leon, où, n'étant pas accoutumé à l'inaction, saisi d'ennui, ainsi qu'il arrive aux grands & vastes génies, lorsqu'ils sont sans occupation, il finit en peu de
tems

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 221

tems sa vie , accablé de mélancholie. Telle fut la fin du Comte-Duc , qui pendant tant d'années avoit gouverné le Royaume d'une façon si despotique , qu'il étoit plus Maître dans le Royaume que le Roi même. Le Roi incapable de s'adonner au soin du Gouvernement , donna la place du Comte-Duc à *Louis d'Haro* qui étoit son neveu , mais aussi son ennemi. Les affaires n'en allèrent pas mieux , comme on peut le voir dans l'Auteur. Au contraire même , car le Royaume de Naples fut agité sous la Viceroyauté du Duc d'*Arcos* , de soulèvemens & de séditions dont il avoit été exempt jusques alors. Toutes les révolutions qui sont arrivées sous le Règne de *Philippe Quatre* en Catalogne , en Portugal , en Flandre , & en Sicile , sont une leçon bien claire & bien salutaire pour les Princes auxquels Dieu a confié l'administration de la justice sur la Terre ; ils y pourront voir que , si contre les Décrets de la Providence , qui a jugé à propos de les appeller eux-mêmes aux soins du Gouvernement , ils s'en reposent sur des Ministres mercénaires , qui sacrifient tout à leur ambition , les Peuples ne sont pas les seules victimes de ces desordres , mais les Couronnes elles-mêmes dépérissent & tombent en ruine.

On ne sauroit révoquer en doute que *Philippe Trois & Quatre* ne fussent des Princes doués de mœurs exemplaires ; cependant ces qualités ne sont pas seules suffisantes en la personne des Monarques. Ceux dont il est ici question , incapables de soutenir le poids & l'em-

l'embaras des affaires , se livrèrent tout entiers dans les bras de leurs Ministres & de leurs Favoris, bornés à posséder les apparences de la Royauté , le seul titre de Roi. Ils permirent d'ailleurs qu'on fît un public & honteux trafic de leur autorité , qui ne devoit jamais être employée qu'à de légitimes usages. Ni les représentations de leurs parens , ni les larmes de leurs Peuples opprimés , ni enfin tant de revers qui auroient dû exciter leur attention , ne purent les faire sortir de la profonde léthargie à laquelle ils s'étoient livrés à ce sujet , & qui a causé enfin la décadence du puissant Royaume d'Espagne. *Philippe IV* fut si chagrin des mauvais succès qu'il eut, que dès le commencement du mois de Septembre 1665 il tomba malade, & mourut quelques jours après, & nomma son Fils *Charles Second* pour lui succéder ; & comme ce Prince n'avoit que quatre ans , il lui établit une Jeunte qui devoit entre autres être composée de l'Archevêque de Tolède , de l'Inquisiteur Général , du Président de Castille , & du Chancelier d'Aragon. La Reine fut aussi déclarée Régente par son Testament.

La situation dans laquelle la Cour d'Espagne se trouva à la mort du Roi *Philippe IV*, donna matière à penser qu'on la verroit agitée de grands mouvemens. Le nouveau Roi *Charles* étoit encore dans l'enfance, & sous la tutelle de la Reine sa Mère, on avoit à soutenir la guerre contre le Portugal , & la paix avec la France ne paroissoit pas fort solide. Depuis que la Couronne étoit possédée par la
Mai-

Maison d'Autriche, on n'avoit point encore
d'exemples d'une si longue minorité, ni
de Régence d'une femme étrangère &
sans expérience pour le Gouvernement. Il pa-
rissoit qu'on devoit craindre que le génie al-
ler de la Nation Espagnole fût difficulté de se
soumettre; malgré ces sujets l'inquiétude,
l'ambition des Grands se contenta de se répandre
en plaintes inutiles, soit parce qu'ils ne
s'imaginèrent pas d'avoir suffisamment de forces
pour oser entreprendre, soit aussi que la crainte
des armes de France, & une espèce de honte de
ne pouvoir pas vaincre les Portugais, les con-
tint dans leurs devoirs. Quoiqu'il en soit, le
changement de Maître n'occasionna aucuns
troubles dans les Royaumes d'Espagne, &
rien moins encore dans celui de Naples. Il y
eut peu d'événemens remarquables sous ce
Règne, ce qui fera que pour ne pas passer les
bornes d'un Extrait, je me contenterai de rap-
porter la mort de *Charles II*, qui arriva le lund-
i premier Novembre de l'année 1700. On
apprit son Testament aussitôt que sa mort,
& l'on fut extrêmement surpris de voir qu'il
appelait le Duc d'*Anjou* à la Couronne
d'Espagne. Cet événement a été la cause de
la cruelle guerre qui s'est fait sentir dans toute
l'Europe. Cette époque est encore si récente,
que ce que je pourrois dire à ce sujet ne
seroit qu'allonger inutilement. C'est ce qui
m'engage à finir ici le quatrième & dernier
Volume de l'Histoire de Naples de Monsieur
Giannone. Quoique nous ayons rapporté avec
le plus d'exactitude qu'il nous a été possible,
ce

ce que nous avons trouvé de plus remarquable dans ce Livre, cela n'empêche pas que nous n'ayons passé par-dessus nombre d'événemens qui méritent l'attention des Curieux.

A R T I C L E X.

NOUVELLES LITTERAIRES

D' E D I M B O U R G.

LA seconde Partie du cinquième Volume des *Essais de Médecine de la Société d'Edimbourg* (a) vient de paroître. La première avoit paru il y a environ deux ans. Les Mémoires contenus dans ce Volume nous paroissent aussi curieux que ceux des Volumes précédens. Celui-ci est le dernier que cette Société publiera. Les Membres qui la composoient ont été incorporés dans une Société plus nombreuse, dont l'objet est l'Histoire naturelle dans toute son étendue. On nous promet que la nouvelle Société fera part de ses Mémoires au Public, & l'on prie tous les Savans, qui auront des Expériences ou des Observations à fournir, de les adresser aux Secrétaires, qui sont Mr. *Colin Mac Laurin* Professeur de Mathématiques, & Mr. *André Plummer* Professeur de Médecine à Edimbourg.

Il paroitra bientôt dans cette même Ville un *Commentaire Historique & Critique* sur les Tables Anatomiques d'*Eustache*. Ce Commentaire est de la façon de feu Mr. le Dr. *George Martine*, & Mr.

(a) On a donné un Extrait du premier Volume de ces *Essais*, Tom. XXII. pag. 451, & suiv.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 225

Mr. Monro Professeur d'Anatomie, entre les mains de qui il se trouve, veut bien se charger du soin de le publier. Les Mémoires de Mr. Martine, qui se trouvent dans les *Essais de Médecine*, forment un préjugé avantageux en faveur de cet Ouvrage. L'Auteur avoit publié à Londres en 1740, les deux Livres suivans: *Georgii Martinii M. D. De similibus Animalibus & Animalium Calore; Libri duo. In 8. & Essais Medical, &c.* c'est-à-dire, *Essais de Médecine & de Philosophie. Par George Martine Dr. en Médecine. In 8.*

D' O X F O R D.

On a rendu compte dans cette Bibliothèque (a) de diverses Pièces, qui ont été publiées au sujet de l'*Histoire des Guerres Civiles* du Comte de Clarendon. Ces divers Ecrits viennent d'être rassemblés dans un Volume. On y a ajouté de nouvelles Réflexions, pour prouver que cette Histoire, telle que nous l'avons, est véritablement l'Ouvrage du Comte. Voici le titre de ce Livre: *The Genuineness of Ld. Clarendon's History, &c.* c'est-à-dire, *L'Authenticité de l'impression d'Oxford de l'Histoire de la Rébellion de Milord Clarendon, défendue contre l'accusation calomnieuse de Mr. Oldmixon, où l'on donne une juste idée de l'état de la question. Par Jean Burton, Bachelier en Théologie, & Membre du Collège d'Eton. In 8.*

D E L O N D R E S.

La Religion Chrétienne, si aimable à tous égards, ne le paroît jamais davantage, que lorsqu'on l'envisage par rapport aux besoins que des Êtres unis en Société en avoient, & aux avantages qu'ils en retirent. Cette vérité est mise dans tout son jour dans

(a) Voy. Tom. V. p. 154. Tom. VII. p. 458, & Tom. IX. p. 174.

Tom. XXXIII. Part. I.

P.

dans les Discours suivans : *Fifteen Sermons upon Social Duties, &c.* c'est-à-dire, *Quinze Sermons sur les Devoirs relatifs. Par l'Auteur de la Vie de David (a).* In 8. Le I. de ces Sermons sert d'Introduction aux autres. Ou y prouve que la *Justice universelle* (c'est-à-dire, l'observation de tous les Commandemens de Dieu) *constitue l'Homme de bien dans la Société, & qu'elle est nécessaire au bonheur temporel & éternel du Genre-humain.* Le Texte est pris de *St. Jaques II. 10.* On développe dans le II. les *Devoirs des Personnes mariées.* Eph. V. 33. Le III. & les quatre suivans roulent sur les *Devoirs des Parens envers leurs Enfans.* Prov. XXII. 6. Le cinquième Commandement fournit le sujet des Sermons VIII & IX, où l'on traite des *Devoirs des Enfans envers leurs Parens.* Ceux des *Domestiques envers leurs Maîtres* sont expliqués dans le X. Ephes. VI. 5, 6, 7, 8, & ceux des *Maîtres envers leurs Domestiques* dans le XI. sur le v. 9. du même Chapitre. On applique dans le XII & dans le XIII. le Précepte de *St. Paul, Rom. XIII. 8.* au *Devoir de payer ses dettes.* Celui des *Gouverneurs envers leurs Sujets* fait la matière du XIV. Rom. XIII. 3, 4. Enfin dans le XV. on fixe les *Devoirs relatifs des Princes & des Peuples.* Prov. XXV. 4, 5. *Considerations on Mr. Foster's Discourse, &c.* c'est-à-dire, *Considérations sur le Discours de Mr. Foster sur la Théocratie des Juifs.* Vol. III. Sermon. XV. Par Moïse Lowman. In 8. De ce que les Peines capitales infligées aux Idolâtres sous l'ancienne Loi avoient continué, même après l'établissement des Rois, Mr. Foster en avoit conclu que ces Peines

n'6

(a) On a parlé de cette Vie de David Tom. XXIV. p. 236. Le Dr. Delany en est l'Auteur, de même que de la Révélation examinée avec candeur. Voy. Tom. IX. p. 227.

Juillet, Août & Septembre, 1744. 227

étoient pas fondées, sur ce que Dieu étoit le Roi
s Juifs d'une façon toute particulière. Mr. Low-
an répond que l'Autorité Suprême ne laissoit pas
le de résider dans la personne de *Jéhovah*, &
le quand même les Juifs auroient voulu se souf-
rire à cette Autorité Législative de Dieu, ils
auroient pas pu annuler le Contract antécédent,
r lequel ils s'étoient soumis à son Empire. Il
amine ensuite la raison que Mr. Foster substitue
celle de la Théocratie (a). *Toutes les fins du*
Gouvernement des Israélites, dit-il, *tendoient à main-*
tienir l'Autorité Suprême de leur Roi... l'Idolatrie,
r conséquent, *n'étoit un Crime de Haute Trahi-*
son contre l'Etat que parce que c'étoit un Crime de
haute Trahison contre le Roi. Mr. Lowman est
autant plus intéressé à soutenir ces idées, qu'il a
onné au Public une *Dissertation sur le Gouverne-*
ment Civil du Peuple Juif. In 8.

An Address to Deists, &c. c'est-à-dire, *Exhor-*
tation aux Déistes, ou Démonstration de la Religion
établie par les Miracles & par les Prophéties; en
ponse à un Livre intitulé, La Résurrection de J.
confidérée, &c. Par J. Jackson, Recteur de
offington dans la Comté d'York, & Maître de
Hopital de Wigston à Leicester. In 8. *Deism found*
ed only on forgery, &c. c'est-à-dire, *Le Déisme*
fondé uniquement sur la fraude & sur l'imposture,
ou Remarques sur une Brochure intitulée, La Ré-
surrection de J. C. confidérée, &c. par un Philoso-
phe Morale, où l'on prouve que cet Auteur s'est ren-
du coupable de falsification & d'imposture, & où l'on
examine ses Objections contre la Résurrection de J.
C. On y a joint une Réponse à deux Ministres A-
74-

(a) Voy. Tom. XXXII. p. 476.

mabastistes sur le Baséne & sur la Ste. Cène. Par Ebenezer Hewlett. In 8.

Des Auteurs attaqués par Mr. Warburton dans son dernier Ouvrage (a), le Poète a été le premier à se défendre. C'est de lui que vient *An Epistle, &c.* c'est-à-dire, *Lettre à Mr. Warburton sur la manière dont il a traité l'Auteur des Plaisirs de l'Imagination. In 8.* Un Théologien n'a guère été plus patient, sa réponse est intitulée, *An Answer to Mr. Warburton's Remarks, &c.* c'est-à-dire, *Réponse à cette partie des Remarques de Mr. Warburton, qui regarde la Préface d'un nouveau Traité sur le Livre de Job, où l'on met dans tout leur jour le sujet & le dessein de ce Divin Poème, & où par occasion on en explique quelques passages. Par Richard Grey, Docteur en Théologie. In 8.*

Il a déjà paru ici deux différentes *Vies de Mr. Pope*, mais elles portent des caractères si visibles de précipitation & d'ignorance, que nous attendrons à dire quelque chose de ce célèbre Auteur, jusqu'à ce qu'on nous ait donné un Ouvrage sur ce sujet, qu'on dit être de la façon de Mr. Warburton. Mr. Pope a marqué le cas qu'il faisoit de cet Ami, par le Legs qu'il lui a fait dans son Testament de la moitié de sa Bibliothèque. Il lui a laissé outre cela la propriété de tous ceux de ses Ouvrages, sur lesquels Mr. Warburton publiera des Commentaires ou des Notes. Depuis que Mr. Pope n'est plus, on nous a accablé d'Eloges, d'Epitaphes, d'Elégies, de Pastorales, &c. à son honneur. On a imprimé sous son nom des Pièces à peine dignes des mauvais Ecrivains qu'il a tournés en ridicule pendant sa vie. Ceux-ci ont eu la lâcheté de lui donner des coups de dent après sa mort.

(a) Ibid. p. 473.

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 229

mort. Tel est le sort des grands Génies. On les loue avec fadeur; on les déchire sans ménagement.

Hudibrass in three Parts, &c. c'est-à-dire, *Hudibrass, en trois Parties, avec d'amples Notes Historiques & Critiques, & une Préface sur le dessein de ce Poème. Par Zacharie Gray, Docteur en Droit. 2 Vol. in 8.* L'Auteur, qui étoit un Médecin nommé Butler, écrivit ce Poème sous le Règne de Charles II, pour tourner en ridicule la Guerre Civile & la Secte des Puritains. Ce Livre est, selon Mr. de Voltaire (a), celui où il y a le plus d'esprit, mais en même tems c'est le moins connu des Etrangers & le moins entendu des Gens du Païs. Presque tout y fait allusion à des Aventures particulières arrivées depuis cent ans & oubliées de la plupart des Gens. Mr. Gray a entrepris de dissiper cette obscurité, en rapportant dans ses Notes les faits que l'Auteur avoit en vue. Mr. Warburton a enrichi cet Ouvrage de diverses Notes Critiques de sa façon, dans lesquelles il développe son érudition & la connoissance qu'il a de nos Auteurs François.

On vient d'achever un *Recueil d'anciennes Pièces de Théâtre* en dix Volumes in 8. L'Editeur (Mr. Dodsley) remonte dans sa Préface à la première origine des Spectacles en Angleterre. On ne sera pas fâché de trouver ici un précis de ses Recherches sur cet article, précis qui servira de supplément à ce que Mrs. de Voltaire & Riccoboni en ont dit (b). Il semble que les Spectacles aient commencé en Angleterre peu après le Règne de Guil-

(a) Lettres sur les Anglois.

(b) Le premier dans ses *Lettres sur les Anglois*; le second dans ses *Réflexions historiques & critiques sur les différens Théâtres de l'Europe.* pag. 151, & suiv.

Guillaume le Conqué rant , du moins si l'on s'en rapporte au témoignage d'un Moine nommé Guillaume Stephanides, qui vivoit sous Henri II, & qui mourut sous Richard I, en 1191. Londres, dit ce vénérable Reclus dans un Ouvrage de sa façon intitulé, *Descriptio nova Civitatis Londoniensis, a lieu de Spectacles Théâtraux & de Jeux Scéniques, a les représentations des Miracles que les Saints Confesseurs ont opérés, & des souffrances par lesquelles la constance des Martirs s'est manifestée.* Sous Edouard III, on fit un Acte de Parlement, par lequel on chassoit hors du Royaume les Vagrans, qui faisoient des représentations scandaleuses dans les Cabarets. Ces Vagrans étoient des espèces de Pantomimes, qui couroient par le Païs en habits de Masque, & qui, sous prétexte d'amuser les Gens de la Campagne par leurs Jeux, commettoient mille desordres. En 1378, les Enfans de l'Ecole de St. Paul présentèrent une Requête à Richard II, pour le prier de défendre à des Gens non experts de représenter les Histoires du Vieux Testament, vu qu'eux avoient fait de grands frais pour les représenter à Noël. Nous trouvons ces Ecoliers de St. Paul en possession de représenter jusqu'en 1618. Les Mystères furent donc les premières Pièces qu'on joua, & à en juger par le seul que notre Éditeur nous a conservé, rien au monde de plus grossier. Cette Pièce, composée en 1538 par un nommé Jean Bale, est en sept Actes. Il semble que le but de ces Mystères & des Moralités qui les suivirent, étoit d'établir quelque point de Controverse. Aussi sous Henri VIII défendit-on aux Acteurs de représenter des choses contraires aux Doctrines reçues, & l'on voit par l'histoire de ce Règne que les Catholiques & les Réformateurs se servirent les uns & les autres de Spectacles,

pour

pour insinuer leurs Sentimens. Qu'on en ait fait cet usage sous *Elisabeth*, c'est ce qui paroît par une Moralité faite en 1573, & intitulée *Nouvelle Coutume*. On la trouve dans ce Recueil. Il y a quelque chose d'assez ingénieux dans le choix des Personnages. Les voici: *Perverse Doctrine*, un vieux Prêtre; *Ignorance*, un autre Prêtre plus vieux encore; *Nouvelle Coutume & Lumière de l'Evangile*, deux Ministres; *Hypocrisie*, une vieille femme; *Cruauté & Avarice*, deux Brigands; *Edification & Félicité Divine*, deux Sages; *Assurance*, une Vertu. Enfin vinrent des Pièces plus régulières, quoiqu'encore bien grossières, vers le milieu du seizième Siècle. La première Tragédie est *Gorboduc*; & *Gammer Gurton's Needle*, ou l'*Aiguille de Maître Gurton*, passe pour être la première Comédie. Quelque imparfaite que fût alors la Scène Angloise, elle l'emportoit de beaucoup sur la Françoisë. On ne s'en étonnera pas, si l'on fait attention à l'avidité avec laquelle les Spectacles étoient reçus en Angleterre. Mr. *Dodsley* compte que dans la seule Ville de Londres, depuis 1570 jusqu'en 1629, il y eut du moins dix-sept Théâtres différens. *Elisabeth* avoit douze Comédiens à ses gages. A son exemple divers Seigneurs entretenoient des Troupes particulières, qui représentoient ou dans les maisons de leurs Patrons, ou même en Public. Ces Troupes n'étoient pas nombreuses, & les Pièces étoient composées de façon, que quatre Acteurs pouvoient en représenter tous les personnages. Cette première Comédie, semblable à celle des Grecs, étoit quelquefois employée à des Satires personnelles, mais les Acteurs qui s'y prêtoient étoient souvent punis. Le Théâtre changea tout d'un coup sous *Jacques I. Shakespear, Ben-Johnson, Fletcher, Beaumont*, & quelques autres, furent les

Corneilles & les Molieres de l'Angleterre. Les Puritains se déchainèrent contre les Spectacles, & un fougueux Auteur de leur Corps, nommé *Prynne*, publia sous *Charles I*, un Livre emporté contre la Comédie & contre la Cour (a). Il en fut sévèrement puni; mais son Parti devenu dominant bientôt après proscrivit tous les Spectacles. Ils ne se relevèrent que sous *Charles II*. Il paroît par la Patente que ce Prince donna au Chevalier *Davenant* sur ce sujet, que les roles de Femmes se représentoient avant ce tems-là par des Hommes qui prenoient les habits du Sexe; mais comme ce déguisement choquoit diverses personnes, on permit à des Femmes de faire ces roles, ce qu'elles ont toujours fait depuis. De ce détail Mr. *Dodsley* passe à l'arrangement de son Recueil. Il en a disposé les Pièces, le plus qu'il a pu, dans l'ordre des tems. Elles sont au nombre de cinquante. L'Orthographe ancienne des six premières a été conservée. Il paroît que cette orthographe n'avoit aucune règle fixe, les mêmes mots s'écrivant de diverses manières. L'accueil favorable que l'on a fait à ce Recueil a engagé l'Editeur à en promettre deux nouveaux Volumes.

On fait grand cas des Fables suivantes: *Fables for the female Sex*, &c. C'est-à-dire: *Fables pour les Dames, enrichies de Figures en taille douce. In 8.*

The Loves of Cupid and Psyche, &c. C'est-à-dire: *Les Amours de Psyché & de Cupidon; en Prose & en Vers, traduits du François de Mr. de la Fontaine, &c. On y a joint une Traduction du même Conte tirée du Latin d'Apulée; avec une nouvelle Vie de Mr. de la Fontaine, extraite de divers Auteurs. Le tout enrichi de Notes. Par Mr. Lockman.*

(a) Ce Libelle, intitulé *Histrion-mastix*, ou le fouet des Comédiens, fut imprimé en 1633. Voy. *Voltaire, ibid.*

man. In 8. Mr. Lockman dédie sa Traduction à Mr. de Fontenelle qu'il a connu à Paris. Il nous dit, dans sa Préface, qu'il n'a traduit le Conte d'Apulée que pour relever le mérite de la Fontaine. Les François, ajoute-t-il, sont accusés d'écrire d'une manière affectée, en comparaison des Auteurs de l'ancienne Rome, qui sont naturels. Ici c'est tout le contraire. Le charmant Apulée a quelquefois de l'enflure; il est forcé, au-lieu que la Nature dans sa plus élégante simplicité semble respirer dans chaque partie de l'Ouvrage de la Fontaine. C'est cette simplicité que Mr. Lockman a pris à tâche d'imiter. Non content d'exprimer les idées de son Original, il en rend le tour & l'inimitable naïveté. On retrouve dans ses Vers la cadence, le nombre, & la longueur de ceux de la Fontaine. Les Observations les plus délicates, nous dit-il là-dessus, que j'aye jamais vues sur la construction & sur l'harmonie des Vers Anglois & François, m'ont été communiquées par Mr. de Missy.... dont les Poésies Françaises également utiles & intéressantes paroîtront j'espère bientôt. Les Notes de Mr. Lockman sont, pour la plupart, des Notes de gout & de sentiment. Souvent à l'occasion d'une pensée fine de son Auteur, il en raporte d'autres tirées de Chapelle, Deshoulières, Chaulieu, St. Evremond, Greffet, &c. dont il conserve la délicatesse dans les Traductions qu'il en fait. N'oublions pas de remarquer qu'il a la rare générosité d'avouer en divers endroits que sa Traduction est au-dessous de son Original, dont il copie alors les propres termes. On peut faire de pareils aveux, quand on traduit comme Mr. Lockman. En un mot, son Ouvrage a tout l'air d'un Original, & les Anglois y trouveront la Fontaine avec ses graces.

Quoique cette Traduction ait couté à Mr. Lock-

man deux ans de travail, il ne s'est pas occupé à cela seul. Car outre les *Voyages des Jésuites*, dont il a déjà traduit & publié deux Volumes, &c. dont il promet la continuation, il a actuellement en main les *Voyages de feu Mr. de Blainville Secrétaire d'Ambassade des Etats Généraux à la Cour d'Espagne, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, mais sur-tout en Italie*. Le Manuscrit est en François, & Mr. Lockman travaille à la Version Angloise, qui sera en quatre Volumes in 4, dont il y en a déjà trois de publiés.

Mr. Pinéda (a) vient de faire imprimer *Repubblica Literaria Obra Postuma*, &c. C'est-à-dire : *La République Littéraire, Ouvrage Posthume de Don Diégo Saavedra Fajardo, Chevalier de l'Ordre de St. Jacques, du Conseil du Roi Philippe IV dans la Cour suprême des Indes, & son Ambassadeur Plénipotentiaire aux treize Cantons; à la Diète de Ratisbonne, pour le Cercle de la Maison de Bourgogne, & au Congrès de Munster pour la Paix générale avec les Hollandois; Publiée & corrigée avec soin, suivant une Copie manuscrite. In 8.* L'Editeur nous apprend dans sa Préface que ce Livre parut d'abord à Madrid en 1655, sous le titre de *Juizio de Artes, y Sienzias*, &c. C'est-à-dire : *Jugement sur les Arts & sur les Sciences. Par l'Auteur Don Claudio Antonio de Cabrera*. L'Edition, qu'on en fit à Alcalá en 1670, est intitulée *Repubblica Literaria*, &c. Sur cela Mr. Pinéda recherche lequel de ces deux titres convient le mieux à cet Ouvrage, & auquel de ces deux Auteurs on doit l'attribuer. Il se détermine à le donner à *Don Diégo*, qui d'ailleurs est connu par divers Ouvrages

(a) On a parlé de son *Dictionnaire Espagnol & Anglois*, &c. dans cette Biblioth. Tom. XXIV. p. 235.

ges très estimés. Celui-ci répond certainement à la réputation de cet Auteur. C'est la relation d'un Songe, dans lequel, sous l'image d'une Ville peuplée de divers ordres d'habitans, on dépeint les divers Arts & les diverses Sciences, & l'on caractérise les principaux Auteurs anciens & modernes. Il ne se peut rien de plus ingénieux que cette Allégorie. C'est dommage que la Critique y soit quelquefois un peu outrée, & que de la Satire des Savans on passe trop légèrement à celle des Sciences.

Orationes dua, una Demosthenis contra Midiam; altera Lycurgi contra Leocratum; Græcæ & Latine; recensuit, emendavit, notasque addidit Johannes Taylor L. L. D. Col. Div. Joan. Cantabrig. Socius. In 8. C'est le même qui nous a donné un *Commentaire sur la Loi des Décemvirs de la Dissection du Débiteur insolvable*, dont on a donné un Extrait dans cette Bibliothèque (a).

On a découvert depuis peu, en creusant la Terre, une Voute souterraine de trente pieds de profondeur & de vingt de diamètre. Diverses circonstances ont fait conjecturer que c'étoit l'Oratoire d'une Dame qui vivoit dans le douzième Siècle. Le dedans de ce Souterrain s'est trouvé garni de figures en bas relief d'une sculpture grossière & proportionnée au goût de ce Siècle. C'est à expliquer ces Figures par l'Histoire de ces tems-là que l'Ouvrage suivant est destiné; *Origines Roystoniana*, &c. C'est-à-dire: *Origines Roystoniennes, ou Description de l'Oratoire de Dame Royfia, (ou Rose) fondatrice de Royston, découvert à Royston au mois d'Aout 1742. Par Guillaume*

(a) Voy. Tom. XXX, pag. 170, & suiv.

Jaume Stukeley, *Recteur de la Paroisse de tous les Saints à Stamford*. In 4.

Voici un Ouvrage qui est actuellement sous presse, & en faveur duquel nous n'avons pas besoin de prévenir les Savans: *Germana quadam Antiquitatis erudita monumenta; quibus Romanorum veterum Risus varii tam sacri quàm profani, tum Græcorum atque Ægyptiorum nonnulli illustrantur. Roma olim maxima ex parte collecta ac Dissertationibus jam singulis instructa*, A Conyers Middleton, S. T. P. *Academia Cantabrigiæ Protobibliothecario. His Appendicis item loco adjuncta est Mumia Cantabrigiæ Descriptio*. In 4.

On nous promet dans peu une nouvelle Edition des Oeuvres du Dr. Halley, avec les Observations qu'il a faites à Greenwich & ailleurs, ses Tables Astronomiques corrigées, & des directions nécessaires. On y ajoutera quelques nouvelles Tables, qui n'avoient jamais été imprimées auparavant.

L'Ecrit de l'Evêque Berkeley sur l'Eau de Goudron n'est pas demeuré sans réponse, mais celles qu'on a faites jusqu'ici sont d'un goût si méprisable, que nous n'en rapporterons pas même les titres. Quelques-uns des Antagonistes du Prélat l'ont pris sur un ton sérieux; d'autres ont plaisanté. L'Evêque n'a répondu qu'à un seul d'entre eux. Sa nouvelle Brochure n'a rien de fort intéressant. *A Letter to T. P. &c. C'est-à-dire: Lettre de l'Auteur de Siris à T. P. Ecuyer, contenant quelques nouvelles Observations sur les Vertus de l'Eau de Goudron, & sur les manières de la préparer & de s'en servir, avec une Réponse à la Lettre d'un prétendu Médecin à l'Evêque de Cloyne, au sujet de son Traité sur les Vertus de l'Eau de Goudron*. In 8. Mais le temps a fait plus de

de trt à cette Eau merveilleuse; que les Dclama-
tions de nos faiseurs de Brochure. A peine
s'est-on donné le loisir de faire quelques exp-
riences. On s'est dgout par caprice d'un Spci-
fique reçu sans trop de raison; &c la nouvelle mo-
de en Médecine a eu dans son origine &c dans sa
chute le même sort que celles de Galanterie ont
d'ordinaire.

L'Ouvrage suivant mérite bien que l'on en-
courage l'Auteur à le faire imprimer, ce qu'il ne
fera point, à moins qu'il ne se trouve d'ici en un
an un nombre suffisant de Soufcrivans. *A compleat
Course of Chemistry*, &c. C'est-à-dire, *Cours
complet de Chymie, contenant des Règles familières
& aisées, pour préparer toutes les Compositions Offi-
cinales, de la manière la plus exacte, avec des Ob-
servations Philosophiques sur chaque Opération, &c
quelques Directions, pour découvrir les Remèdes fal-
sifis; auquel on ajoutera, en forme d'Appendix;
l'Art d'essayer les Métaux & de les tirer de la
Mine, & une Méthode générale pour analyser les
Eaux minérales & pour en découvrir les Propri-
ts & les Principes.* In 4. Cet Ouvrage, qui est
tout prêt pour la Presse, remplira soixante feuilles
d'impression; il s'y trouvera vingt figures en taille
douce. On demande pour tout cela une Guinée
aux Soufcrivans, la moitié en soufcrivant &c le
reste en recevant l'Ouvrage. Il y aura quelques
Exemplaires sur du plus beau papier, qui revien-
dront à deux Guines. L'Auteur s'engage à ren-
dre l'argent aux Soufcrivans; en cas que son Ou-
vrage ne s'imprime point.

A Guide to Health, &c. C'est-à-dire: „ Le
„ Guide de la Santé dans les divers Périodes de la
„ Vie, où l'on explique; 1. Les différens dégrés
„ &c les divers changemens de l'âge, les causes
„ prin-

„ principales & inevitables de la Vieillesse & de
 „ la Mort, avec un Abrégé Historique & Chronologique de la Vie de Personnes qui sont arrivées à un âge fort avancé , depuis les tems
 „ qui ont précédé le Déluge jusqu'au nôtre; 2. La
 „ Nature , les Propriétés , les Qualités , & l'influence de l'Air & des Alimens , leur Choix,
 „ leur Pouvoir , leurs bons & leurs mauvais Effets sur le Corps Humain ; ceux du Sommeil
 „ & des Veilles ; du Mouvement & du Repos ;
 „ des *Rétentions* & des *Excrétions* , & enfin des
 „ Passions de l'Ame ; 3. Les Définitions & les Indications Diagnostiques , Prognostiques , & Curatives , tant Médicinales que Diététiques des
 „ Maladies aiguës & chroniques , avec l'usage & la nature des Bains & des Frictions. Le tout
 „ éclairci par des Remarques utiles ; composé dans
 „ un ordre succinct & méthodique ; & confirmé
 „ par l'autorité des plus célèbres Auteurs tant Anciens que Modernes ; par *Bernard Lynch* , Docteur en Médecine". In 8.

D'A M S T E R D A M.

WETSTEIN a fait imprimer & débite actuellement le Tome dixième de l'*Histoire Romaine* de Mr. Rollin , continuée par Mr. Crévier. In 12.

Le Sixième & penultième Volume de LIVIUS , cum Notis integris , selectis , & ineditis Variorum , curante Drakenborch. In 4.

Institutions Militaires de VEGECE. In 8. fig. La belle Edition qu'en donne le Libraire répond parfaitement au mérite du Livre , qui est d'ailleurs le seul Ouvrage des Anciens qu'on puisse regarder comme une espèce de Cours de Science Militaire ; aussi les *Maximes de Végece* , ont-elles été adoptées
 de

Juillet, Aout & Septembre, 1744. 239

de tout tems par les plus grands Généraux, & le fameux Commentateur de *Polibe* en porte un jugement si favorable, qu'il n'a pu s'empêcher d'en faire un *Eloge* magnifique.

WETSTEIN vient encore de publier l'*Art de trouver la Vérité*, par le Père *Regnault*, in 12. Auteur connu par divers Ouvrages fort estimés, & qui ont eu l'approbation publique. L'Ouvrage suivant, que ce Libraire vient aussi de donner, n'est pas moins intéressant & utile, qu'il est recommandable par son Auteur. Il est intitulé :

LE GUIDE D'ANGLETERRE, ou *Rélation curieuse du Voyage de Mr. B*** contenant un détail exact de tout ce que la Campagne & les principales Villes de ce Royaume ont de plus remarquable; avec une exposition fidèle du génie & des coutumes de la Nation, & une description circonstanciée de la Ville de Londres, & des Amusemens des Eaux de Tunbridge & d'Epsom, enrichi d'une Carte Géographique pour l'intelligence du Pais.* In 8. Ce Livre peut en effet servir de guide fidèle à tous ceux qui auront envie de voir ou de connoître ce charmant Pais; tout y est instructif, même pour la Nation qui en fait le sujet.

On trouve chez le même trois nouveaux Volumes du grand Recueil de *BARONIUS*, dont il proposa par souscription il y a quelque tems les XII premiers. Voici le titre de cet important Ouvrage. *Annales Ecclesiasticæ CÆSARIS BARONII Sacra Romana Ecclesia Cardinalis, cum Critica subjecta ANTONII PAGI, Continuatione ODORICI RAYNALDI, Notisque DOMINICI GEORGII & P. JOANNIS DOMINICI MANSI, Clerici Regularis Matris Dei in PAGIUM & RAYNALDUM, &c. &c. &c.*

TABLE

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I.	L A VIE & les Faits mémorables de RICHARD, élu Empereur des Romains, &c. Par GEORGE-CHRÉTIEN GEBAUER.	3
II.	LEÇONS ACADEMIQUES de HERMAN BOERHAAVE, &c. Par MR. ALBERT HALLER.	33
III.	Les OEUVRES de ROBERT BOYLE.	51
IV.	LETTRE sur un Passage de ST. PAUL aux CORINTHIENS.	89
V.	HISTOIRE UNIVERSELLE par une SOCIÉTÉ de GENS de LETTRES. Tome V.	110
VI.	REFLEXIONS PHILOSOPHIQUES sur l'IMMORTALITÉ de l'ÂME raisonnable.	134
VII.	ECONOMIE du REGNE ANIMAL par EMANUEL SWEDENBORG.	156
VIII.	LETTRE de Mr. de BOZE sur une MÉDAILLE antique de SMYRNE, du Cabinet de Mr. le Comte de THOMS.	169
IX.	HISTOIRE de NAPLES par Mr. GIANNONE. Tome IV.	184
X.	NOUVELLES LITTÉRAIRES.	224

BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois

D'OCTOBRE, NOVEMBRE & DECEMBRE.

1744.

TOME TRENTE-TROIS.

Seconde Partie.



A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN.
M D C C X L I V.

BIBLIOTHEQUE

RAISONNÉE

DES OUVRAGES DES SAVANS

DE L'EUROPE.

pour les Mois d'Octobre, Novembre
& Décembre, 1744.

A R T I C L E I.

*MEMOIRES pour servir à l'Histoire d'un
genre de POLYPES d'Eau douce, à Bras
en forme de Cornes. Par A. TREMBLEY,
de la Société Royale. Un Volume in 40.
de 324 pag. A Leyde, chez Jean & Her-
man Verbeek, 1744.*

Voici un Ouvrage capable d'exercer tous
les plus grands Philosophes. Quelque
prisable que paroisse l'Insecte, qui en fait
sujet, on lui découvre des propriétés si
étonnantes, qu'on diroit que la Nature, en
formant cet Etre bizarre, ait eu dessein de nous
montrer un exemple sensible de la vaste étendue
de sa puissance. Dans chaque portion d'un
il & même Animal elle a su rassembler &
l'ome XXXIII. Part. II. Q 2 réu-

réunir, avec un art merveilleux, divers Etres distincts, divers Individus, qui n'attendent que le moment de leur séparation pour paroître bientôt après sous la forme d'autant de nouveaux Individus, non moins parfaits à tous égards que l'Animal dont ils faisoient auparavant portion.

Avant l'époque de cette admirable découverte, nous ne connoissions dans tout l'Univers aucun Animal qui renfermât plus d'un Principe actif, qui dirige & gouverne comme il lui plaît les organes du Corps qu'il anime. Ici, chaque portion de l'Insecte est animée, & n'attend que le moment de sa séparation du corps auquel elle est si intimement unie, pour donner des preuves bien réelles de son activité. Partagez l'Insecte en plusieurs morceaux, il résultera de tous ces morceaux autant d'Insectes parfaits, autant d'Individus entièrement semblables à celui dont ils paroissent ne former ensemble qu'un seul & même Etre.

Voilà donc, dans cet admirable Insecte, le vrai Principe actif, l'Etre indéfinissable, auquel vous donnez le nom d'*Ame*, étendu, divisible, & par conséquent composé de parties quelconques. Refusez-vous de reconnoître l'existence d'un tel Principe, vous êtes comme forcé à donner à la Matière même la prérogative de pouvoir être animée, de pouvoir penser, d'agir & de se gouverner, dans tous les cas où elle sera arangée & disposée de la même manière que dans les différentes portions du Polype. C'en est donc fait de toute la théorie de l'*Ame*, enseignée jusqu'à présent

par

par la plupart des Philosophes anciens & modernes. Cette Ame, du moins dans l'Insecte dont il est ici question, n'est plus *une*, elle n'est plus simple, elle est, pour ainsi dire, *multiple*, peut-être même divisible à l'*indéfini* comme la Matière, si elle n'est matière elle-même. C'est ainsi qu'une seule observation, faite par un habile Naturaliste, renverse de fond en comble toutes les plus belles Hypothèses, qui n'ont d'autre fondement que la foible imagination des hommes. En observant de près les secrètes démarches de la Nature dans ses productions, nous apprendrons peut-être un jour, & ce que nous sommes, & le Principe dont nous partons.

L'idée générale, que je viens de donner d'une des plus admirables propriétés du Polype, mérite d'être plus amplement détaillée, & ce n'est qu'en suivant fidèlement l'excellent Auteur qui nous en a donné l'Histoire, que le Lecteur pourra juger de l'économie singulière de cet Insecte, de toute sa conduite, de ses mœurs, & de sa manière de vivre. On verra combien il a fallu de patience, d'attention, d'exactitude, de sagacité, de la part de l'Observateur, pour bien connoître cet étrange Animal, qui ne donne pas toujours des marques de ce qu'il est, ni de ce qu'il fait faire.

Pour se former une idée de la difficulté de cette entreprise, il faut écouter ce qu'en dit lui-même l'Auteur dans la Préface qu'il a mise à la tête de son Ouvrage, & où il rend compte du plan qu'il a suivi. „ Les Obser-

„ vations, *dit-il*, que renferment ces *Mémoi-*

„ res , sont le fruit des recherches , que j'ai
 „ faites sur ces Animaux , pendant trois ans &
 „ demi. Après m'être assuré que les Polypes
 „ avoient la propriété remarquable de pou-
 „ voir être multipliés par la section , je fus
 „ curieux d'aprofondir leur Histoire. Je me
 „ mis donc à les étudier avec attention &
 „ avec assiduité. Je ne croyois pas d'abord ,
 „ que ces Animaux m'occuperoient aussi
 „ longtems qu'ils ont fait. Les deux premiè-
 „ res années que je les ai observés , j'ai été ,
 „ en quelque manière , entraîné d'une Obser-
 „ vation à l'autre : enforte que je n'ai eu que
 „ le tems de faire ces Observations , & de les
 „ noter dans mon Journal ; & c'est pourquoi
 „ je n'ai pu commencer de bonne heure à
 „ dresser les *Mémoires* que je donne à présent
 „ au Public”.

Ceux qui trouvent à redire , comme a fait
 un trop sévère Critique Anglois , *qu'on s'a-*
musé à courir après des Papillons pour les enfi-
ler , ne manqueront pas de publier que notre
 Auteur a bien mal employé un si long tems
 à la recherche d'un aussi vil Insecte que le
 Polype. Quoi , se morfondre trois ans & de-
 mi pour épier la conduite & les démarches
 d'un Animal si méprisable , n'est-ce pas per-
 dre un tems précieux que l'on pourroit con-
 sacrer à des occupations infiniment plus uti-
 les à la Société ! Tel est le langage de ceux
 qui ne jugent du mérite & de l'utilité des
 occupations des autres , que suivant leur pan-
 chant particulier , leurs inclinations & leurs
 préjugés.

Pour

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 247

Pour justifier mon Auteur, il suffit de dire à ces Critiques déraisonnables, qu'il n'y a presque aucune Science qui ne soit fondée sur la connoissance de la Nature, sur celle de toutes les Espèces d'Etres répandus avec une profusion étonnante sur la surface de notre Globe, & que cette connoissance ne sauroit jamais s'aquerir qu'en observant chaque Espèce avec un soin infini. La vraie Théologie, celle qui conduit le plus directement à la connoissance du Créateur, est toute fondée sur de pareilles Observations, qui, en nous rendant sensibles les merveilles de la Nature, nous font admirer la puissance infinie de celui qui en est l'Auteur. *La Nature, dit Mr. de Fontenelle, n'est jamais si admirable, ni si admirée, que quand elle est connue.* Delà vient qu'un *Derham*, un *Nieuwenteyt*, un *Newton*, un *Ruych*, un *Lewwenboek*, un *Malpighi*, un *'s Gravesande*, un *Swammerdam*, un *Reaumur*, nous ont donné une idée bien plus juste des perfections admirables de l'Etre Suprême, que n'ont jamais fait & que ne font encore la plupart des Théologiens, bien plus occupés de questions frivoles sur lesquelles on disputera éternellement avec chaleur, que de ce qui pourroit éclairer les Hommes & les conduire insensiblement jusques dans le Sanctuaire même de la Vérité. Les premiers, agissant comme de concert & dans une parfaite union, présentent aux Hommes le flambeau de la Lumière, tandis que les autres répandent par-tout les ténèbres, l'obscurité, & souvent même la discorde.

Q 4

J'ai

J'ai cru devoir cette justification à un Homme de mérite, dont j'estime infiniment la production, & qui ne sauroit être trop encouragé pour le service important qu'il rend au Genre-humain. Sous un Roi libéral & bien-faisant, un Auteur de cet ordre, & qui sembloit être destiné par sa naissance à un Poste des plus honorables dans une fameuse République (a), se verroit en état de cultiver encore davantage ses heureux talens, & de pousser bien plus loin ses découvertes, comme fait en France un *Reaumur* & quelques autres Philosophes, destinés à avancer le progrès des Sciences qui contribuent le plus au bien de la Société. La Physique est un vaste Païs, où l'on ne sauroit voyager qu'à grands frais; & un simple Particulier, s'il n'est extrêmement riche, se voit bientôt arrêté dans sa course, lorsqu'il n'est par soutenu par les libéralités d'un Souverain.

En rendant ainsi justice aux talens de Mr. *Trembley*, nous ne devons pas oublier de faire mention de ceux qui ont fourni les ornemens de son Ouvrage. Je veux parler des Figures qui l'accompagnent, & qui sont toutes d'une beauté parfaite. Les cinq premières Planches ont été gravées par Mr. *van der Schley*,

(a) Monsieur *A. Trembley*, Auteur de ces *Mémoires*, est fils de Noble *Jean Trembley*, Ancien Syndic de la Garde de la République de Genève, qui, en 1734, fut la victime innocente des Troubles qu'il y eut alors entre le Magistrat & le Peuple, & qui, vivant depuis ce tems-là dans une honnête retraite, n'a rien perdu de l'estime qui étoit due à sa vertu & à son rare mérite.

Schley, habile Disciple du célèbre *Bernard Picart*. Il a aussi gravé, sur les Dessins de *Mr. Pronk*, les quatre Vignettes qui se trouvent à la tête des *Mémoires*. Les Points-de-vue, qui sont représentés dans ces Tailles-douces, ont été pris sur les lieux avec une grande exactitude. Ce sont des Points-de-vue de *Sorguliet*, Maison de Campagne près de la Haye, qui appartient à *Mr. le Comte de Bentinck*. C'est-là que *Mr. Trembley* a trouvé des Polypes, & qu'il a fait la plupart de ses Observations.

Les Dessins des Figures, qui représentent les Polypes, sont de la façon de *Mr. Lyonnet*. On peut dire, sans le flatter, qu'on ne sauroit rien voir de plus beau ni de plus délicat. C'est encore *Mr. Lyonnet*, qui a gravé les huit dernières Planches. *Il suffit de les voir*, dit *Mr. Trembley*, pour les admirer. Cet éloge, tout magnifique qu'il est, est encore au-dessous du mérite réel de ces Planches. On demandera, peut-être, pourquoi *Mr. Lyonnet* n'a pas gravé les cinq premières. La raison, qu'en donne notre Auteur, surprendra tous ceux qui ne connoissent pas *Mr. Lyonnet*, mais elle ne fera que confirmer les autres dans l'idée avantageuse qu'ils s'étoient déjà formée de ses rares talens pour les Sciences, & de ses excellentes dispositions pour tout ce qui dépend du Génie. Cette raison mérite d'être sçue, ne fût-ce que pour faire voir la prodigieuse différence qu'il y a d'Homme à Homme, & combien la Nature a été quelquefois prodigue dans ses dons. Dans ce tems-là, dit notre Auteur,

Mr. Lyonnet ne savoit pas encore graver, & n'avoit même jamais vu graver. Cependant il étoit déjà, le Mois suivant, un excellent Graveur. Voila quelque chose de prodigieux. On trouvera le détail de ce Fait dans la Préface de notre Auteur.

Ce phénomène me paroît d'autant plus surprenant, que *Mr. Lyonnet* n'a guère marché moins rapidement dans d'autres carrières qu'il a parcourues, & où il a donné des marques bien réelles de son habileté & de sa grande sagacité. On voit de tems en tems de fameux Peintres & de grands Poètes, devenus tels en peu de tems, mais leurs autres talens s'étendent rarement fort loin. Le cas de *Mr. Lyonnet* est plus singulier, & il me paroît si rare, que nous pouvons à juste titre lui appliquer ce qu'a dit quelque part *Mr. de Fontenelle*, en parlant du fameux *Leibnitz* : *De plusieurs Hercules l'Antiquité n'en a fait qu'un, & du seul Mr. Lyonnet nous ferons plusieurs Savans.*

Tout ce que je viens de rapporter doit déjà donner au Lecteur une idée bien avantageuse de l'Ouvrage de *Mr. Trembley*. Mais il y a encore un article, sur lequel je crois devoir aussi prévenir le Public, & cela à l'exemple de l'Auteur même, qui a cru devoir prendre les devants, pour empêcher que le merveilleux qu'il alloit exposer, ne fît douter ou de son exactitude, ou de sa bonne-foi. Tout ce qui tient du prodige, & qui paroît contre l'ordre ordinaire de la Nature, a besoin d'être bien prouvé pour être cru, & sur-tout aujourd'hui qu'on ne croit plus les Miracles que
lors-

lorsqu'on les voit. „ Les Faits que je dois
 „ rapporter , *dit modestement Mr. Trembley* ,
 „ sont trop extraordinaires , pour que j'exige
 „ qu'on m'en croie sur ma parole. J'expose-
 „ rai le plus clairement qu'il me sera possible ,
 „ tout ce qui m'y a conduit , & toutes les pré-
 „ cautions que j'ai prises pour éviter de me
 „ faire illusion. Je n'aurois pas été
 „ satisfait , si , en commençant cet Ouvrage ,
 „ je n'eusse pu établir la vérité des Faits re-
 „ marquables d'Histoire Naturelle qu'il doit
 „ renfermer , que sur mes propres Observa-
 „ tions. Ils ont besoin de plus d'un témoin
 „ oculaire pour être crus. C'est ce que j'ai
 „ senti dès que je les ai vus. J'avois d'abord
 „ de la peine à en croire mes propres yeux ;
 „ & je devois , à plus forte raison , penser
 „ que d'autres auroient de la peine à les en
 „ croire”.

Quand on est une fois bien sûr de son fait ,
 & qu'on ne cherche pas à en imposer , on ne
 craint plus les témoins , & on se fait un plaisir
 de leur communiquer ce qu'on a découvert.
 Notre Auteur n'ayant plus lieu de douter que
 ce qu'il avoit observé ne fût bien réel , a in-
 troduit dans son Cabinet des personnes d'un
 mérite distingué , d'une grande capacité , &
 par conséquent d'excellens Juges. *Il y en a ,*
dit-il , dont le nom , connu depuis longtems , peut
former seul une Autorité.

Cela devoit suffire , ce me semble , pour
 mettre à l'abri de la critique tout le merveil-
 leux de la découverte. Mais l'Auteur n'a pas
 cru devoir s'en tenir-là. Il a voulu s'appuyer ,
 comme

comme en dernier ressort & pour combler la certitude du Fait , du témoignage d'un homme connu aujourd'hui de toute l'Europe savante , & qui fait l'ornement de la France & de son siècle. C'est de Mr. *de Reaumur* dont je veux parler. Son nom seul fait son éloge. Mr. *Trembley* n'eut pas plutôt remarqué la première des propriétés singulières des Polypes , qu'il en fit part à l'Observateur François , & il continua dans la suite de lui communiquer ses autres découvertes sur ces Insectes. Il fit plus. Il envoya de ces Polypes à Mr. *de Reaumur* , & ce fut sur ces mêmes Animaux , & sur d'autres qui se trouvent en abondance autour de Paris , qu'il tenta la plupart des Expériences qui avoient été faites par l'Auteur. Voici en quoi consiste principalement ces Expériences. On coupe ces Insectes transversalement , & suivant leur longueur , en deux ou en plusieurs parties. De chacune de ces parties il en résulte un Animal parfait, un Polype qui a tout ce qu'il doit avoir pour être dans le même état que la Nature le forme elle-même , & cela à l'aide d'une reproduction très sensible de ce que la section lui avoit ôté.

On sera curieux , sans doute , d'apprendre ici quel fut le succès des Expériences que fit Mr. *de Reaumur*. Il fut tel , qu'elles confirmèrent parfaitement celles qu'avoit déjà faites Mr. *Trembley*. Voici comme il en parle dans son *Histoire des Insectes* (a). „ J'avoue pour-
 „ tant

(a) Voyez la Préface du Tome VI, pag. 55.

„ tant que , lorsque je vis pour la première
„ fois deux Polypes se former peu à peu de
„ celui que j'avois coupé en deux, j'eus de
„ la peine à en croire mes yeux , & c'est un
„ Fait que je ne m'accoutume point à voir
„ après l'avoir vu & revu cent & cent fois”.
Voilà quelque chose de bien énergique pour
exprimer la surprise d'un homme , accoutu-
mé à voir du merveilleux. Vous m'avouerez
qu'il faut que cette reproduction lui ait paru
tout-à-fait extraordinaire.

Voilà donc déjà deux témoins publics d'un
phénomène presque inouï , témoins si peu re-
cusables, qu'ils suffisoient pour établir l'authen-
ticité d'un vrai Miracle, s'il s'en passoit quel-
qu'un sous leurs yeux. Joignez à ces deux au-
torités, & à celle des Personnes de mérite que
Mr. *Trembley* n'a pas voulu nommer, le té-
moignage respectable de Mr. *Folkes*, Président
de la Société Royale de Londres. Ce Phy-
sicien, curieux de voir lui-même ce qu'on lui
avoit dit des Polypes , Mr. *Trembley* lui en
envoya dans le Mois de Février 1743. Ces
Polypes eurent un heureux trajet. A leur ar-
rivée, Mr. *Folkes* en coupa de différentes ma-
nières , & il vit bientôt après des morceaux
de Polype devenir des Polypes complets. Il
fit d'autres Expériences, toujours avec succès,
& il en a rendu compte à la Société Royale
dans les Transactions Philosophiques (a).

Ayant Mr. *Trembley* on connoissoit déjà les
Polypes , on connoissoit même leur manière
natu-

(a) Au N^o. 469, Art. VI.

naturelle de se multiplier, qui est une des propriétés les plus remarquables de ces Insectes. On peut voir ce qu'en ont dit *Leeuwenhoek* & un anonyme Anglois, dans les *Transactions Philosophiques* de l'année 1703 (a). Mr. *Bernard de Jussieu* connoit aussi ces Insectes depuis longtems, & il en a même fait dessiner, comme nous l'apprend Mr. *de Reaumur* (b). Mais avant Mr. *Trembley*, personne ne s'étoit encore aperçu de cette admirable reproduction qui se fait dans les différentes parties d'un Polype, après qu'on les a séparées. La raison qu'il en donne, c'est que cette découverte devoit être par sa nature, non le fruit d'une longue patience, & d'une grande sagacité, mais un présent du hazard. L'Auteur fait là finement & délicatement l'éloge de ces Messieurs, tandis qu'il semble vouloir donner quelque atteinte au mérite de sa découverte. Mais il a beau faire, c'est au Public à le juger, & il saura bien lui rendre justice.

Pour donner au Lecteur une idée générale de l'Ouvrage, il suffit de lui faire remarquer l'ordre que l'Auteur y a suivi, & de lui exposer le partage des matières qui y sont traitées. Tout l'Ouvrage est divisé en quatre *Mémoires*, dont voici le précis. On donne, dans le premier, la description des Polypes, de leur Forme, de leurs Mouvements, & d'une partie de ce qu'on a pu découvrir sur leur structure.

(a) No. 283, Art. IV, & No. 288, Art. I.

(b) Dans la *Préface* du *Tome VI* de l'*Histoire des Insectes*, pag. 54.

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 255

ture. Le second traite de la Nourriture de ces Insectes, de la manière dont ils saisissent & avalent leur Proie, de la cause de leur Couleur, & de ce qu'on a pu découvrir de plus sur leur structure. Le troisième est destiné à exposer la manière dont se fait leur Génération; & le quatrième contient un détail des opérations faites sur ces Animaux, & du succès qu'elles ont eu.

J'ai trouvé beaucoup d'ordre dans cette distribution des matières, & le Lecteur ne manquera pas de s'apercevoir que Mr. *Trembley* semble avoir pris à tâche d'imiter en tout le célèbre Mr. *de Reaumur*. On ne sauroit disconvenir que, pour bien réussir dans l'exécution de son plan, il ne pouvoit guère choisir un plus parfait modèle; mais on m'avouera en même tems, que c'est toujours une preuve de sa grande modestie, d'avoir bien voulu marcher sur les traces d'un si grand Physicien, tandis qu'il pouvoit s'en former lui-même de nouvelles.

Pour faire connoître au Lecteur les petits Animaux qui font le sujet de cet Ouvrage, je suivrai le même ordre qu'a observé l'Auteur, mais je me bornerai à ce qu'il y a d'essentiel & de plus remarquable dans chaque Mémoire.

L'année 1740 est l'époque de la découverte des Polypes par notre Auteur, & des premières Observations qu'il fit sur ces Insectes. Il passoit alors l'Eté à *Sorguliet*, Maison de Campagne de Mr. le Comte de *Bentinck*, située à un quart de lieu de la Haye. Ayant remarqué

marqué divers petits Animaux sur des Plantes qu'il avoit tirées d'un fossé, il en mit quelques-unes dans un grand Verre plein d'eau, qu'il plaça sur la Tablette intérieure d'une Fenêtre, afin de considérer ensuite à loisir les Insectes qui y étoient renfermés. En parcourant des yeux ce Verre, qui contenoit un nombre prodigieux de petits Animaux, dont la plupart lui étoient inconnus, il apperçut, pour la première fois de sa vie, un Polype qui reposoit sur la tige d'une Plante aquatique. Bientôt après il en vit plusieurs autres dans le même Verre; & leur immobilité, avec leur couleur verte, les lui fit prendre pour des Plantes parasites, qui croissoient sur d'autres Plantes.

Ces premiers Polypes, qu'un si heureux hazard lui fit rencontrer, sont ceux qu'il nomme de la première Espèce, & dont il se contente de donner d'abord cette courte description. Leur Corps est assez délié. D'une de ses extrémités sortent des Cornes, qui servent de pieds & de bras, & qui sont encore plus déliés que le Corps. Il faudroit pouvoir consulter les Figures, pour se former une idée bien juste de ces parties, qui sont toutes représentées dans la dernière perfection. Il est bon de remarquer ici, une fois pour toutes, que l'Auteur appelle *extrémité antérieure*, l'endroit où se trouve la tête du Polype, & qu'il donne le nom de *postérieure* à l'extrémité opposée. Lorsqu'il parle des parties formées par la coupe transversale de l'Insecte, il appelle *première partie*, celle où est

la tête , *seconde partie* la suivante , & ainsi des autres.

Ce ne fut qu'après bien des doutes & des incertitudes que Mr. *Trembley* décida enfin que les Polypes étoient des Animaux , & non des Plantes parasites , ou des espèces de Plantes sensitives. Rien ne le détermina davantage à adopter cette idée , que la contraction de leur Corps qui se réduisoit presque en un point , & tous les divers mouvemens qu'il leur vit faire , lorsqu'ils commençoient à s'étendre pour reprendre leur première forme. En Physique il faut savoir douter & suspendre son jugement , jusqu'à ce qu'on ait trouvé le degré d'évidence qui fixe l'esprit.

En observant de plus près ces Insectes , l'Auteur remarqua qu'ils se rassembloient toujours du côté du Verre le plus exposé au jour & le plus éclairé. Ce phénomène excita de plus en plus son attention , & le porta à faire des recherches pour en découvrir la raison. Il vit aussi que tous les Individus de l'Espèce qu'il observoit , n'avoient pas le même nombre de Bras ou de Pieds , & ce fut encore pour lui un nouveau sujet de s'exercer , pour découvrir d'où pouvoit provenir cette différence. En comparant ces Bras des Polypes aux Branches & aux Racines des Plantes , dont le nombre varie si fort entre les Individus de la même Espèce , il lui vint encore dans l'esprit que ces Insectes pourroient bien être des Plantes , & peu s'en fallut qu'il ne se dît nettement à lui-même qu'il s'étoit trompé , en décidant que c'étoient des Animaux. Flottant

cependant encore un peu entre le choix de deux idées si opposées, il entreprit de faire une Expérience, dont le résultat pourroit enfin décider entierement la question. Cette Expérience consistoit à couper en deux un Polype. Il dit en lui-même : *Si les deux parties d'un même Polype vivent encore, après avoir été séparées, & deviennent chacune un Polype parfait, il sera évident que ces Corps organisés sont des Plantes.*

Ayant donc coupé transversalement un Polype, il en mit les deux parties dans un Verre plat, qui ne contenoit de l'eau qu'à la hauteur de quatre à cinq lignes. Dans le moment de cette séparation, les deux parties se contractèrent, & ne parurent au fond du Verre que comme deux petits grains de matière verte. Ces deux parties s'étendirent le même jour qu'elles furent séparées. La première même remua ses Bras, & l'Auteur trouva le lendemain qu'elle avoit changé de place. La seconde partie, qui étoit sans Tête, ne donna que de foibles mouvemens de vie, tant ce jour-là que les jours suivans. Enfin, le neuvième jour après que le Polype eut été coupé, l'Auteur crut appercevoir trois petites pointes, qui sortoient des bords du bout antérieur de cette portion de Polype qui n'avoit ni Tête ni Bras. Cette nouveauté lui fit redoubler toute son attention. Le lendemain ces mêmes pointes se trouvèrent assez grandes, pour ne laisser aucun lieu de douter qu'elles ne fussent véritablement des Bras qui croissoient à l'extrémité antérieure de cette seconde portion. Le
jour

jour suivant il sortit deux nouveaux Bras, & quelques jours après il en vint encore trois. Cette seconde partie du Polype se trouva alors avoir huit Bras, qui furent tous en peu de tems aussi longs que ceux de la première partie, c'est-à-dire, que ceux qu'avoit le Polype avant qu'il fût coupé. Dès ce moment il ne parut plus de différence entre cette seconde moitié, & un Polype qui n'avoit jamais été coupé.

Voilà donc, me direz-vous, Mr. Trembley bien convaincu que les Polypes sont des Plantes, puisque *les deux parties vivent après avoir été séparées*. Détrompez-vous. En voulant se tirer de doute, il s'y voyoit replongé de plus en plus. Il aimoit mieux ne rien croire, que de décider témérairement. Semblable à un Voyageur, qui rencontre deux chemins, sans savoir lequel doit le conduire au lieu de sa destination, il restoit immobile & n'osoit se déterminer, jusqu'à ce qu'il fût mieux instruit de la route qu'il devoit prendre. En matière de Religion c'eût été un homme perdu, si la mort l'eût surpris en pareille incertitude. Il restoit cependant toujours à ce prudent Observateur une espèce de prédilection pour le sentiment que les Polypes sont des Animaux. Les mouvemens qu'il leur voyoit faire ne cessent de reveiller en lui cette idée. Ces mouvemens paroissent résulter d'une spontanéité, qui a toujours été censée étrangère aux Plantes, & que nous connoissons dans les Animaux par une infinité d'exemples.

Après bien des recherches pour savoir à quoi

s'en tenir sur un article si essentiel, Mr. *de Reaumur* vint enfin au secours de Mr. *Trembley*, dissipa ses doutes, & fixa tout-à-fait son esprit. Mr. *de Reaumur*, après avoir bien examiné les Polypes, n'avoit pas hésité à les ranger dans la classe des Animaux, & leur avoit donné le nom qu'ils portent à présent, à cause de leur ressemblance avec les Polypes de Mer. C'est ainsi qu'une Autorité respectable fait souvent panacher la balance en faveur d'une opinion qui n'avoit encore paru que probable. Bientôt après Mr. *Trembley* découvrit aux Polypes une autre propriété, qui auroit fait sur lui le même effet, si cela eût été nécessaire. Il vit ces Insectes manger, il leur vit avaler des Vers, autant & même plus longs qu'eux; il remarqua même qu'ils les digéroient, & qu'ils s'en nourrissoient. En falloit-il davantage pour être convaincu que les Polypes sont des Animaux?

A cette Observation Mr. *Trembley* en joint plusieurs autres, dont il donne le détail dans la suite de ce premier *Mémoire*. Obligés, comme nous le sommes, de nous renfermer dans des bornes assez étroites, nous nous contenterons de donner le précis de quelques-unes, à l'aide desquelles on pourra juger de l'importance des autres. Après avoir enseigné dans quels endroits, sur quels corps étrangers se trouvent les Polypes, comment on peut les distinguer lorsqu'ils sont encore dans les Fossés, il nous apprend & fait voir en même tems par les Figures, quelle est l'attitude la plus commune de ces Insectes, soit dans leur

séjour

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 261.

séjour ordinaire, soit dans les Vases où on les tient. Il est difficile de marquer bien précisément la longueur de leur Corps. La raison en est, que, comme il dépend d'eux de se contracter, ou de s'étendre, suivant qu'ils le jugent à propos, ils peuvent s'arrêter à tous les degrés imaginables, depuis la plus grande extension, jusqu'à la plus grande contraction. La plupart des Polypes verts vus par l'Auteur, avoient, lorsqu'ils étoient étendus, entre cinq ou six lignes de longueur. Celle de ceux de la seconde & de la troisième Espèce est ordinairement entre huit & douze lignes; mais il en a vu quelquefois de ces deux Espèces, dont le Corps avoit un pouce & demi.

Il en est de l'extension & de la contraction des Bras des Polypes, comme de l'extension & de la contraction de leur Corps. La longueur de ces Bras n'est pas déterminée. Ceux des Polypes verts sont plus courts que ceux des deux autres Espèces. Les Bras d'un pouce de longueur sont très communs dans les Polypes de la seconde Espèce; & il y en a qui les étendent jusqu'à deux, & même jusqu'à trois pouces. Ceux de la troisième Espèce sont nommés, & avec raison, par l'Auteur, *Polypes à longs Bras*, parce qu'ils les ont effectivement fort longs. Il en a vu, dont les Bras avoient huit pouces & demi de longueur; & ils sont si fins, sur-tout vers leur extrémité, qu'on ne sauroit mieux les comparer qu'à des fils d'Araignée. Tout ce qu'on nous apprend ici du mouvement progressif de ces trois Espèces de Polypes est tout-à-fait digne de

l'attention d'un Spectateur curieux. Ils marchent lentement, & même si lentement, que sept ou huit pouces de chemin font une bonne journée d'Eté pour eux ; car, lorsqu'il fait froid, ils avancent encore moins. Ils ne nagent point, mais ils se tiennent fortement contre les Corps sur lesquels ils s'arrêtent. Une matière visqueuse, dont ils semblent être composés, & quelques irrégularités qu'on leur remarque, peut servir à expliquer comment ils s'attachent & se tapissent. Ils ne sont pas tous de la même couleur. Ceux de la première Espèce sont verts : ceux des deux autres Espèces sont ordinairement d'un brun rougeâtre, lorsqu'on les tire des Fossés où ils se sont nourris. Les Polypes à longs Bras approchent quelquefois d'un rouge couleur de chair. Il est cependant bon de remarquer que ces couleurs varient beaucoup, & que cela dépend souvent de diverses circonstances.

Quelque petit que soit un Animal, il doit avoir bien des Organes, & sur-tout ceux qui servent à la digestion de ses alimens. Nos Polypes ont une Bouche ; cette Bouche s'ouvre dans leur Estomac, ou dans une espèce de Sac qui s'étend jusqu'à l'extrémité postérieure. Comme ils sont transparens, on n'a pas de peine à voir qu'ils sont percés d'un bout ; l'autre ; & plusieurs Expériences, faites par l'Auteur, confirment encore cette vérité. Ainsi tout l'Animal est formé d'une seule Peau, disposée en manière de Tuiau, ou de Boiau, ouvert par ses deux extrémités. Ce Tuiau est sans doute composé d'autre Tuiau

ou Vaisseaux ; mais leur petitesse ne permet pas qu'on les apperçoive. On remarque sur la superficie, tant intérieure qu'extérieure de la Peau, quantité de petits grains, qui la font paroître toute chagrinée, lorsqu'on l'examine à l'aide d'un Microscope. Lorsque ces grains se détachent en grande quantité, c'est le symptôme d'une maladie très dangereuse. C'est ce que l'Auteur démontre très bien ; & il faut qu'il ait été bien attentif à observer tout ce qui se passe dans ces petits Animaux, pour faire cette découverte, & une infinité d'autres qui demandent encore plus de sagacité. Le détail où il entre sur la structure de leurs Bras est des plus curieux ; mais dans la crainte où je suis de trop allonger cet Extrait, je renverrai sur cet article à l'Ouvrage même.

Me voici parvenu au second *Mémoire*, où l'Auteur traite de la Nourriture des Polypes, de la manière dont ils saisissent leur Proie, & de diverses autres particularités curieuses qui les concernent. Il y a dans ce Mémoire des Faits bien singuliers, & qui surprendront même ceux qui se sont le plus attachés à l'étude de l'Histoire Naturelle des Animaux.

Mr. *Trembley*, curieux comme il est de tout savoir & de tout approfondir, se tourmentait longtems, & toujours inutilement, pour découvrir la manière dont les Polypes verts se nourrissoient. Il fut plus heureux dans les recherches qu'il en fit sur des Polypes rougeâtres de la seconde Espèce. Il les surprit sur le fait, lorsqu'ils étoient occupés à se régaler d'une sorte d'Insectes, auxquels Mr. de Réaumur

mur a donné le nom de *Mille-pieds à dard*, parce qu'ils portent une Trompe ou Dard charnu sur le devant de leur tête. Ces Mille-pieds sont assez déliés, & n'ont guère que sept à huit lignes de longueur. C'est un plaisir de voir comment les Polypes saisissent avec leurs Bras, ces pauvres Insectes qui deviennent leur proie, comment ils les enveloppent, comment ils les conduisent à leur Bouche, & comment enfin ils les introduisent dans leur Estomac.

Mais rien n'est plus divertissant que la manière dont les Polypes se disposent pour être à portée de faire tomber leur proie dans leurs filets. C'est un expédient tout-à-fait bien imaginé. Ils commencent par monter sur des Plantes, & à se disperser sur leurs branches. Cela fait, ils allongent leurs Bras, & attendent patiemment que des Mille-pieds, ou autres Insectes, qui vont & viennent dans l'eau, les rencontrent en nageant. Lorsque ces Bras sont bien étendus, ils occupent un espace considérable, dans lequel un Mille-pieds ne sauroit passer, sans courir grand risque d'être pris. Si c'est un Polype de la troisième Espèce, il dirige ses Bras tout autour de sa tête, & les étend souvent si loin, qu'il donne un pied de diamètre au piège qu'il tend pour arrêter sa proie. Notre Auteur compare ingénieusement un tel Polype en fonction, à une Araignée qui s'est postée au milieu de sa Toile, ou bien à un Pêcheur à la Ligne, qui se sert en même tems de plusieurs Lignes. Souvent plusieurs Mille-pieds sont saisis presque en même tems
par

par les différens Bras d'un même Polype, & en sont dévorés les uns après les autres. Qui est jamais cru qu'un Animal, qui a l'air si stupide, si phlegmatique, fût assez rusé pour faire un tel manège! L'Homme montre-t-il plus d'esprit lorsqu'il tend un Filet pour prendre des Oiseaux, ou lorsqu'il plonge une Ligne dans l'eau pour attraper des Poissons?

Les Mille-pieds ne sont pas la seule nourriture des Polypes. Il n'y a presque point de petits Insectes auxquels ils ne tendent des pièges pour les atraper. Ils mangent diverses sortes de Pucerons; des petits Vers qui se tiennent au fond de l'eau; des Gardons, qui sont une espèce de petits Poissons, longs d'environ quatre lignes; des Nymphes de Cousins & d'autres petites Mouches; la plupart des Insectes qu'on trouve dans les eaux douces, & des morceaux de grands Animaux lorsqu'on leur en donne. L'Auteur en a même nourri pendant quelque tems avec de la viande de boucherie, du Boeuf, du Mouton & du Veau, lorsqu'il n'avoit rien de meilleur à leur donner. Voila une ressource que n'ont pas bien d'autres Insectes moins voraces & moins carnaciers. Il y a peut-être peu d'Animaux qui soient à proportion aussi grands mangeurs que les Polypes. Lorsqu'un de ces Insectes est bien affamé, & qu'il est d'une bonne taille, il peut avaler facilement une douzaine de Pucerons; &, lorsqu'ils sont tous dans son Corps, il est absolument plein, depuis la Bouche jusqu'à l'extrémité postérieure, si c'en est un de la seconde Espèce; & si c'en est un de

la troisième, la partie du Corps qui se rétrécit & qui forme la queue, reste ordinairement vuide & rétrécie, mais quelquefois il arrive que cette queue est forcée à s'élargir, & à recevoir quelques Pucerons. Quel goufre, qu'un pareil Estomac !

Lorsqu'un Polype a saisi un Ver qu'il ne sauroit faire entrer dans son Estomac, il le suce, en appliquant fortement ses lèvres contre lui. La Bouche du Polype s'ouvre alors considérablement, & son Corps prend la forme d'un Entonnoir aplati des deux côtés. Cela me rappelle la manœuvre d'un Ver assez singulier, dont Mr. *Garfin* a communiqué l'histoire à l'Académie (a). Ce Ver étoit fortement attaché à l'Estomac d'une Bonite, que l'on avoit prise dans la Mer au-delà de l'Equateur. Le Corps de ce petit Animal est divisé en deux parties peu inégales par une Bulle assez grosse & bien marquée, placée comme sous le ventre, & qui peut s'enfler & se desenfier alternativement. Quand cette Bulle s'enfle, elle s'attache par un orifice qu'elle a, & qui se dilate, à quelque Corps, tel qu'étoit l'Estomac de la Bonite, & alors ne contenant qu'un air très raréfié, & pressée de toutes parts également par l'air plus dense qui l'environne, elle est, à la manière d'une Ventouse, fortement appliquée à l'endroit qu'elle a saisi. C'est-là le point fixe sur lequel se font les deux mouvemens de l'Animal. Par l'un,

(a) Voyez l'Hist. de l'Acad. Roy. des Sciences, Année 1730, pag. 33, où l'on trouve la figure de ce Ver.

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 267

l'un, la Bulle étant arrêtée à demeure, il promène sur ce centre en tous sens la partie antérieure de son Corps qui est flexible, s'allonge & se raccourcit, & même se met en arc; & la Bouche ou Trompe, qui est à l'extrémité de cette partie antérieure, va sucer successivement tout ce qui se trouve dans l'espace que ce mouvement si varié peut parcourir. C'est à cause de cette succion que Mr. *Garfin* a nommé ce Ver, *Hirudinella Marina*, c'est-à-dire, *Petite Sangsue de Mer*. Ne se passe-t-il pas quelque chose d'aprochant dans les Polypes lorsqu'ils sucent les Animaux qu'ils ne sauroient avaler?

Mr. *Trembley*, après avoir fait voir que le suc nourricier des Polypes se répand dans tout le Tuiau que forme leur Corps, & dans ceux que forme chacun de leurs Bras, examine une question assez curieuse, sur laquelle il fait des remarques très instructives. Cette question est de savoir quelle est la cause de la Couleur des Polypes. Il prétend que la variété de couleur qu'on leur remarque, vient en partie des alimens qu'ils prennent. C'est ce qu'il prouve par plusieurs Expériences faites exprès. Des Polypes, qui n'avoient presque aucune couleur, furent teints en rouge dans un jour, après avoir mangé des Vers, dont les Intestins sont pleins d'une matière qui tire sur le cramoisi. D'autres Polypes, ayant mangé des morceaux de petites Limaces aquatiques noires, furent teints en noir, & même en peu de tems. D'autres prirent une foible teinte de verd, après avoir digéré des Pucerons verds
qui

qui se tiennent sur le Rosier. Voila des exemples qui ne laissent aucun doute sur la question proposée. Mais combien de tems ces Insectes conservent-ils leur couleur? C'est encore ce que l'Auteur détermine. Ils la conservent du moins quinze jours.

Encore une question sur cette même matière, c'est de savoir comment ce suc coloré se répand dans la Peau des Polypes. *Entre-t-il, dit l'Auteur, dans des Vaisseaux, & se disperse-t-il, par le moyen de ces Vaisseaux, dans tout le Corps?* Il n'a pu découvrir aucun Vaisseau dans la Peau des Polypes; mais, supposé qu'il y en ait, il ne croit pas que le Suc coloré s'y introduise. Il croit & il fait voir, à n'en pas douter, que ce Suc passe immédiatement de l'Estomac de ces Insectes dans les Grains dont leur Peau est garnie. Mais, comment ce Suc teint-il ces Grains? Il y a lieu de croire qu'ils sont tous autant de Glandes ou de Vésicules, dans lesquelles il est introduit, peut-être par une espèce de succion. Ces Vésicules paroissent colorées, parce qu'elles sont pleines, parce qu'elles sont imbibées d'un Suc coloré. Il ne reste plus qu'à savoir ce que devient ce Suc nourricier, après avoir passé dans ces Grains, & comment il se répand dans les autres parties des Polypes, pour servir à leur nutrition. L'Auteur avoue ingénument qu'il se trouve hors d'état de répondre à cette question. On l'en croira d'autant plus facilement lorsqu'il entreprendra de décider sur quelque autre.

Qu'il me soit permis de confirmer une partie

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 269

tie de ce que dit ici Mr. *Trembley* par des Expériences faites premièrement en Angleterre par Mr. *Belchier*, & ensuite en France par Mr. *du Hamel*. Ces deux Messieurs ont fait voir que la Racine de Garence, nommée *Rubia Tinctorum*, mêlée avec la nourriture des Cochons, des Poulets & des Pigeons, teint les Os & autres parties de ces Animaux en rouge. Des Pigeons ayant été nourris de cette manière, non-seulement leurs Os devinrent rouges, mais même la membrane intérieure du Gésier, le Jabot & les Intestins. Lorsqu'on eut lavé des morceaux de ces Jabots & de ces Intestins, on reconnut que la Membrane extérieure restoit blanche, & qu'il n'y avoit que l'intérieure ou la veloutée qui fût teinte par la Garence. Les Yeux de ces Pigeons, encore vivans, paroissoient rouges comme ceux de quelques Péroquets. On lira avec plaisir le beau *Mémoire* publié sur cette matière par Mr. *du Hamel* (a). Nous en avons donné l'Extrait dans un des Volumes de cette *Bibliothèque* (b).

Je suis fâché de ne pouvoir donner ici le précis de quelques autres Observations, par lesquelles Mr. *Trembley* termine son second *Mémoire*, & sur-tout de celles qui roulent sur l'Accroissement des Polypes, sur la durée de leur Vie, sur les Poux qui les rongent, &c.; mais l'espace me manque, & je me vois dans
la

(a) Dans les *Mémoires de l'Acad. Roy. des Sciences*, An. 1739, pag. 1.

(b) Voyez le Tome XXXI, pag. 456, & suiv.

la nécessité de passer, sans m'arrêter, au troisième *Mémoire* qui renferme les phénomènes les plus singuliers & les plus merveilleux. Ce *Mémoire* est intitulé : *De la Génération des Polypes*. Quelque beau qu'il soit, & quelque important qu'en soit le sujet, je ne ferai cependant qu'indiquer les principales matières qu'il contient, pour ne pas m'engager dans des détails qui me conduiroient trop loin.

La manière dont les Polypes multiplient n'a rien de commun avec ce qui se passe dans la Génération des autres Animaux que nous connoissons. C'est une merveille toute nouvelle, découverte premièrement par *Leuwenhoek* & l'Anonyme Anglois que nous avons cités, & ensuite par notre Auteur même, qui développe admirablement bien ce mystère, & en fait connoître tout ce qu'on peut en découvrir, & qu'on peut naturellement attendre d'un excellent Observateur.

Ce ne fut que le 25 Février 1741 que Mr. *Trembley* crut avoir trouvé ce qu'il cherchoit déjà depuis longtems, sans avoir encore pu satisfaire sa curiosité. Ce jour-là, observant avec une Loupe un Polype verd, il aperçut sur son Corps une petite excroissance d'un verd foncé. Le lendemain matin cette excroissance étoit augmentée en longueur; elle avoit environ un quart de ligne de long. Elle augmenta sensiblement le 26 & le 27. Le 28, elle avoit pour le moins une demi-ligne de longueur; & le même jour, à dix heures du soir, il vit sortir de son sommet quatre de ces Fils déliés, qui tiennent lieu de Pieds & de
Bras

Bras aux Polypes. Il se vit alors au comble de ses vœux ; car une découverte de cette nature est, pour un Naturaliste , une époque remarquable , & un vrai sujet de triomphe. Les jours suivans , les quatre Bras du jeune Polype s'allongèrent , & il en parut un cinquième. Le Polype même croissoit sensiblement. Il étoit du moins de la longueur de trois lignes, lorsqu'il tenoit encore à sa Mère, dont il se sépara le 18 Mars, entre dix & onze heures du matin.

Voilà comment se fait la multiplication des Polypes. A l'égard de la manière dont les jeunes Polypes se séparent de leurs Mères, l'Auteur entre sur cela dans des détails d'autant plus curieux , que la Mère & l'Enfant mettent d'ordinaire la main l'œuvre , & travaillent comme de concert à leur mutuelle séparation. Une chose assez singulière , c'est qu'un jeune Polype ne laisse pas de tendre des pièges à sa proie , de l'arrêter même , lorsqu'il tient encore à sa Mère. Il y a des Polypes qui sont plutôt formés que d'autres , & qui se séparent aussi plutôt. Cette séparation est beaucoup plus prompte en Eté qu'en Hiver. Ce seroit une erreur de s'imaginer que des Oeufs , ou de petits Embryons, ont été déposés sur le dos de leurs Mères. L'Auteur fait voir qu'ils sortent réellement de la Mère, qui les pousse hors de son Corps, comme un tronc d'Arbre pousse une branche. Diverses Expériences répétées démontrent invinciblement qu'il y a une ouverture de communication entre l'Estomac de la Mère & celui de son
son

son Petit. La Peau du Petit n'est aussi qu'une continuation de celle de la Mère ; & ce Petit n'est par conséquent qu'une espèce de Rejeton. Il y a plus. Ces Petits sortent de tous les endroits du Corps , quelquefois successivement , & souvent en même tems. Dans le tems de cette union intime de la Mère avec ses Petits , ceux-ci la nourrissent , & elle , de son côté , nourrit ses Petits.

Malgré cette union des Petits avec la Mère , de la Mère avec ses Petits , ils sont souvent partagés d'intérêt , comme si l'avantage de leur Société n'étoit pas celui de chaque Individu qui la compose. Un Frère enlève la proie à son Frère , il l'enlève même à sa Mère , qu'il ne respecte pas davantage , & cette Mère a la cruauté de ravir à ses Enfans un bien qui leur appartient par droit de premier Occupant. La mort de l'un ou de l'autre est d'ordinaire le fruit de ces funestes divisions. Chez ce petit Peuple , comme presque partout ailleurs , c'est la Loi du plus fort qui tient lieu de règle.

Pour faire voir jusqu'où va la fécondité des Polypes , l'Auteur nous donne une Table , dans laquelle il a marqué le jour auquel les Polypes commencent à pousser , & le jour de leur séparation d'avec leur Mère. Cette Table nous apprend qu'un Polype a produit 45 Petits , dans l'espace de deux mois. Mais , pour avoir une plus juste idée de la fécondité de ces Insectes , il faut encore avoir égard à la rapidité avec laquelle leurs Générations se succèdent les unes aux autres. Or il résulte des

Obser-

Observations de l'Auteur , qu'un jeune Polype peut , quatre ou cinq jours après qu'il a commencé à sortir de sa Mère , avoir lui-même un Petit qui commence à pousser , c'est-à-dire , qu'on peut voir tous les quatre ou cinq jours une nouvelle Génération de Polypes. On juge bien qu'il faut supposer pour cela , que tous les Polypes produisent des Petits , qu'ils soient tous Mères ; & c'est aussi ce que prouve l'Auteur.

Que le Lecteur fasse bien attention à ce Fait remarquable ; c'est qu'un jeune Polype , qui est encore attaché à sa Mère , peut avoir lui-même des Petits , c'est-à-dire , qu'il peut être Mère , pendant qu'il est encore uni à sa Mère. Ce qu'il y a encore de bien singulier , c'est que les Petits de ces Petits pechent des Pucerons comme les autres , & qu'ils les mangent. L'Auteur a même vu une Mère , qui portoit sa troisième Génération. Du Petit qu'elle produisoit , sortoit un autre Petit , & de celui-ci un troisième. A-t-on jusqu'à présent observé rien de semblable dans la manière de multiplier des autres Animaux ! Ce Fait est unique ; & , quand il ne le seroit pas , il n'en seroit pas moins admirable. L'Auteur a représenté , dans la *Figure 8 de la Planche VIII* , une Mère chargée de 19 Petits , y compris les Petits des Petits. Ce Groupe merveilleux a pour le moins un pouce & un quart de long , & un pouce de large. La chaleur , jointe à une abondante nourriture , contribue beaucoup à cette grande fécondité.

Je laisse à regret quantité d'autres Observations
Tome XXXIII. Part. II. S tions

tions contenues dans ce troisième *Mémoire*, & je passe rapidement au quatrième, par lequel Mr. Trembley termine son Ouvrage. Le mérite des trois premiers est un préjugé favorable pour celui-ci ; aussi ne le cède-t-il point à ses aînés. Il a pour titre : *Opérations faites sur les Polypes, & les succès qu'elles ont eus*. C'est-là que l'Auteur donne des marques bien réelles de son habileté à faire des découvertes. Il manie son sujet de tant de manières, & avec tant de dextérité, qu'il semble avoir épuisé la matière, comme s'il avoit eu dessein de ne rien laisser à ceux qui voudroient l'examiner après lui. L'étude de l'Histoire Naturelle iroit grand train, si tous ceux qui s'y appliquent, se piquoient d'un pareil point-d'honneur.

Ce *Mémoire* commence par un détail curieux des Expériences faites sur les Polypes que l'on a coupés transversalement. Sans entrer dans ce détail, je me bornerai à faire remarquer ici ce qui peut exciter davantage la curiosité du Lecteur. Lorsqu'un Polype a été partagé en deux, il arrive souvent, si c'est en Été, que la première partie marche & mange, le jour même qu'elle a été séparée de l'autre. Il y en a même qui mangent immédiatement après la section. À l'égard de la seconde partie, il se fait au bout antérieur une reproduction plus ou moins vite, suivant qu'il fait plus ou moins chaud. En Été, les Bras commencent quelquefois à pousser au bout de 24 heures ; &, en deux jours, ces nouveaux Polypes se trouvent en état de manger. Dès qu'une

qu'une seconde partie a aquis une Tête, c'est-à-dire, dès que la Bouche est formée, & que les Bras sont venus, elle ressemble parfaitement, de même que la première, à un Polype qui n'a jamais été divisé; & elles peuvent l'une & l'autre être regardées comme des Polypes parfaits. Si l'on coupe transversalement des Polypes qui poussent des Petits, ces Petits continuent à croître après la section, dans quelque partie qu'ils se trouvent. On peut avec succès diviser un Polype en plus de deux parties. Les coupez-vous en trois ou en quatre, toutes ces parties deviennent des Polypes complets. L'Auteur explique nettement comment se fait alors la reproduction de chacune de ces parties.

Croiroit-on qu'un seul Polype puisse être divisé en cinquante parties, & que chacune de ces cinquante parties puisse devenir un Polype parfait? L'Auteur en a fait l'expérience, & voici comment il s'y est pris pour réussir. Comme les Polypes ne sont pas assez grands pour pouvoir être divisés, en même tems, en un fort grand nombre de parties, il a suppléé à cela, en partageant successivement un Polype en plusieurs portions. Après en avoir coupé un en quatre, il a eu soin de bien nourrir chacune de ces quatre parties; &, quand elles ont été parvenues à une certaine grandeur, il les a encore coupées en deux ou en trois, suivant que leur taille l'a permis. Ensuite, il a aussi fait croître toutes ces portions, puis il les a divisées. De cette manière un seul & même Polype a été coupé en cinquante parties,

ties, & ces cinquante parties ont formé cinquante Polypes, qui en ont fait toutes les fonctions, & ont beaucoup multiplié. Voilà un de ces Faits qui méritent le plus d'être admirés. L'expérience de la section transversale réussit également bien dans les jeunes Polypes qui tiennent encore à leur Mère.

L'Auteur ne s'est pas contenté de couper les Polypes transversalement, il a aussi entrepris de les couper longitudinalement, c'est-à-dire, de faire la coupe parallèle à la longueur de leur Corps. L'entreprise, quoique difficile, n'a pas laissé de réussir. Un Polype entier forme, comme nous l'avons dit, une sorte de Tuiau, qui s'étend d'un bout de son Corps à l'autre. La moitié d'un Polype, coupé longitudinalement, est donc un demi-Tuiaiu, dont l'extrémité antérieure est terminée par la moitié de la tête, c'est-à-dire, par la moitié de la Bouche, & par la moitié des Bras, ou à peu près. D'ordinaire, ces deux moitiés se contournent d'abord, & se roulent de différentes manières. La superficie extérieure de la Peau du Polype est toujours en dedans du Rouleau. Il se déroule ensuite, & se forme en Tuiau; les bords des deux côtés se rapprochent & se réunissent. Souvent, en moins d'une heure, la moitié d'un Polype ainsi coupé, prend la forme d'un Polype parfait. Il s'en est trouvé qui ont mangé trois heures après la section. Si l'on coupe un Polype en quatre, suivant sa longueur, toutes ces quatre parties deviendront autant de Polypes parfaits. Quand on coupe longitudinalement des Poly-

pes

pes qui poussent des Petits, ces Petits continuent à croître après la section.

Par ces sections, différemment faites, l'Auteur est parvenu à faire des Hydres; phénomène inouï jusqu'à présent dans la Nature. Ayant coupé en partie un Polype, suivant sa longueur, en commençant par la tête, ce Polype se trouva bientôt avoir deux Corps, deux Têtes, & une Queue. Lorsque ce Polype à deux têtes eut été bien nourri, ses deux branches furent aussi fendues en partie, en commençant par la tête. Il ne tarda pas à avoir quatre têtes, & enfin on parvint à lui en faire avoir sept. Un autre en a eu huit. Voilà donc des Hydres, & ce qui augmente le prodige, c'est que ces Hydres peuvent prendre en même tems des alimens par toutes leurs Bouches.

Mais voici un autre prodige encore plus grand que celui de ces Hydres à sept têtes. Mr. Trembley, ayant coupé les Têtes du Polype qui en avoit sept, il lui vint, au bout de quelques jours, sept nouvelles Têtes. Ces sept Têtes, ainsi coupées, devinrent des Animaux parfaits, de chacun desquels on pouvoit encore faire une Hydre. On peut faire aussi des Hydres à plusieurs têtes & à plusieurs queues. Si l'on réduit la Peau d'un Polype en petits morceaux, & qu'on la hache en quelque manière, chacun de ces morceaux deviendra un Polype complet.

C'est ici le Palais des Enchantemens; on diroit que toutes les merveilles de la Nature y sont renfermées. En voici encore une qui ne

le cède en rien aux précédentes. Elle consiste à retourner le Corps d'un Polype, tout comme on retourne un Sac, un Bas, un Gant, ou le doigt d'un Gant; à faire ensorte que la superficie intérieure de sa Peau devienne la superficie extérieure, & que l'extérieure devienne l'intérieure. Un Polype ainsi retourné, par un de ces expédiens qui marquent toujours & beaucoup d'adresse & beaucoup de subtilité d'esprit, cherche d'abord à se *déretourner*, c'est-à-dire, à se remettre comme il étoit auparavant, & souvent il y réussit. Les Poly-pes, qui se déretournent, se portent ensuite fort bien : ils mangent, ils croissent, & multiplient comme les autres.

Comme le but de l'Auteur étoit de les conserver retournés, il a fallu recourir à un nouvel expédient. Pour cet effet, on prend une Soie de Porc ou de Sanglier, &, lorsqu'ils sont retournés, on les embroche près du bout antérieur. Un Polype embroché mange & multiplie, comme si rien ne l'incommodoit. L'Auteur en a nourri un pendant plus de deux ans, lequel a beaucoup multiplié. Deux Polypes ayant été mis l'un dans l'autre, il les embrocha avec la même Soie, ce qui ne les empêcha pas de se séparer, l'intérieur étant sorti de l'extérieur. La manière dont se fait cette séparation est tout-à-fait singulière; mais s'il me falloit rapporter tout ce qu'il y a de singulier dans ces Mémoires, il faudroit en transcrire la plus grande partie. Quoique j'aie pris à tâche de rassembler ici une abondante Recolte, le Champ fertile d'où je l'ai tirée, peut

peut en fournir encore plusieurs autres.

Telle est l'Histoire abrégée de l'Animal le plus merveilleux que l'on connoisse dans la Nature. S'il y en a quelque autre qu'on puisse lui comparer, pour ce qu'il a aussi de singulier & d'incompréhensible, c'est, ce me semble, le *Solitaire* ou *Ver plat*, qu'on diroit n'être né avec l'Homme que pour lui ronger les entrailles, & lui apprendre qu'il n'est point le Roi des Animaux. Si l'on suppose que le *Solitaire* ne soit qu'un seul Etre, il y a tout lieu de soupçonner, qu'il se suffit à lui-même pour multiplier, de même que le Polype & certains Pucerons. Comment, en effet, s'accouplerait-il, puisqu'il est toujours seul dans le Corps de l'Homme. Une autre ressemblance entre le Polype & le *Solitaire*, c'est que celui-ci peut aussi être séparé, divisé, partagé en une infinité de morceaux, sans perdre pour cela la vie. La portion qui reste dans le Corps humain, après cette séparation, y prend de nouvelles forces, elle y croît, elle y mange, elle y fait les mêmes ravages qu'auparavant. S'il est vrai que ce bizarre & dangereux Insecte ne soit qu'une chaîne de Vers nommés *Cucurbitaires*, comme le prétend *Vallisnieri*, ou un composé d'*Ascarides*, qui se tiennent tous accrochés les uns aux autres, comme le Docteur *Coules* semble l'avoir prouvé par un grand nombre d'expériences; il aura encore, par cet endroit, quelque analogie avec le Polype, puisqu'il sera formé comme lui de plusieurs Individus, qui auront chacun leur Ame particulière, telle qu'elle étoit avant leur

union. Cette propriété ne conviendrait alors qu'à ces deux seuls Insectes, du moins ne connoit-on jusqu'à présent aucun autre Animal qui soit composé de plusieurs Etres distincts.

Puisque l'occasion s'est présentée de dire un mot du *Solitaire*, je joindrai ici la Lettre que Mr. le Docteur *Tronchin*, l'un des Inspecteurs du Collège de Médecine d'Amsterdam, a bien voulu nous écrire le 28 Juillet de cette Année 1744, pour éclaircir un Fait important, que l'on n'a exposé qu'en partie dans le pénultième Volume de cette Bibliothèque. Ce Fait intéresse trop le Genre-humain pour n'être pas exposé avec toutes ses circonstances. On en jugera par la Lettre de cet habile Médecin, laquelle je transcrirai en entier. La voici.

„ Ayant vu, Monsieur, dans la Seconde
 „ Partie du Tome XXXII de la *Bibliothèque*
 „ *Raisonnée*, pag. 381 & 382, qu'en parlant
 „ du *Ver plat*, à l'occasion d'une autre espèce
 „ de *Ver* extraordinaire, vous y faites
 „ mention d'un Remède spécifique, que j'au-
 „ rois fait venir de France; j'ai cru, Mr.,
 „ pour l'amour du Genre-humain, & par
 „ considération pour celui qui en est l'inven-
 „ teur, devoir vous mettre mieux au fait du
 „ Remède, & vous en apprendre tout ce que
 „ j'en fai moi-même.

„ Au Mois de Septembre de l'Année der-
 „ nière, je reçus une Lettre de Mr. *Herren-*
 „ *schwand*, Docteur en Médecine, que je
 „ n'avois pas alors l'honneur de connoître,
 „ écrite de *Morat* en Suisse, dans le Canton
 „ de Berne. J'ai appris depuis, que ce Méde-

„ cin

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 281

„ cin est un très digne Disciple de Mr. Boer-
„ baave, fort estimé dans son País, où il se
„ distingue par son habileté dans l'exercice de
„ son Art, & par son application constante à
„ l'Etude”.

Je possède, me dit-il dans sa Lettre, un
Médicament facile à prendre, dans la décou-
verte duquel le hazard n'a pas eu moins de
part que mon travail; il chasse, en peu de
tems, le Ver plat en entier. Ce Remède con-
siste en quatre Poudres, dont la première se
prend, sous le titre de Préparatoire, la veille
de l'opération; le Malade soupe alors légere-
ment, & prend, en se couchant, deux cuille-
rées d'Huile d'Olive, ou d'Amandes douces.
Le lendemain il avale à jeun la première Prise
du Spécifique, dont l'opération se réduit à un
ou deux légers Vomissemens, & à une ou deux
Selles. Ce dernier effet est constant, le premier
l'est moins, & paroît ne dépendre que du mou-
vement du Ver: l'un & l'autre se termine
dans l'espace de deux heures, & le Malade
prend un Bouillon. Il avale alors la seconde
Prise, qui opère, à tous égards, comme la pré-
mière, à cette différence près, que le Ver sort
ordinairement, lorsqu'elle fait son opération;
ensorte qu'il n'est pas toujours besoin d'en ve-
nir à la troisième Prise, qui, avalée de la mê-
me manière, & avec les mêmes précautions,
finit constamment la cure, c'est-à-dire, que le
Ver sort alors plus ou moins promptement, le
plus souvent en vie, toujours entier & avec
son Filet, sans fatiguer le Malade plus que ne
fait une Purgation ordinaire. Je l'ai mis en

usage vingt-trois fois, avec un succès égal, sur des Personnes d'âge, de Sexe & de tempérament différens, dont quelques-unes étoient foibles & délicates; & je puis protester qu'il n'a jamais manqué de réussir.

„ Je reçus en même tems une Lettre de
 „ Mr. *Cramer*, Médecin très renommé à
 „ Genève, qui me confirmoit les heureux
 „ succès du Remède, qu'il avoit vu prendre
 „ à quinze Personnes, qui toutes ont été heu-
 „ reusement délivrées du Ver & de son Filet.
 „ En répondant alors à la Lettre de Mr. *Her-
 „ renschwand*, un peu de peur que le mot de
 „ *Spécifique* avoit fait naître, me fit prendre
 „ la résolution de le prier, qu'il voulût me
 „ fournir l'occasion d'en faire moi-même
 „ l'expérience: ce qu'il eut la bonté de faire,
 „ en m'envoyant deux Poudres préparatoires,
 „ & fix Poudres Spécifiques. Pour en faire
 „ sûrement l'essai, je choisîs, entre plusieurs,
 „ deux Martîrs du Solitaire, qui, après avoir
 „ inutilement essayé, pendant plusieurs an-
 „ nées, toute sorte de Remèdes, ont été par-
 „ faitement guéris par celui-ci. Mr. le Doc-
 „ teur *Hovius* a bien voulu prendre la peine
 „ d'observer exactement l'opération du Re-
 „ mède, sans perdre de vue les Malades, &
 „ tout ce qu'il a vu, a répondu exactement à
 „ ce que Mr. *Herrenschwand* m'en a écrit. J'ai
 „ aussi vu les deux Malades, pendant & après
 „ l'opération du Remède, & j'ai eu le plaisir de
 „ voir un des deux Vers survivre près d'une
 „ heure à son délogement. Chaque Ver est, au
 „ moins, de neuf aunes de long, &c. ”

En

En voila plus qu'il n'en faut pour vérifier un Fait, & si mon témoignage pouvoit donner du poids à celui de ces Messieurs, j'ajouterois que j'ai vu moi-même ces deux Vers en leur entier, l'un chez Mr. *Tronchin*, l'autre chez Mr. *Hovius*. Voila donc le Secret trouvé pour attaquer & faire périr sans ressource, le plus cruel Ennemi que puisse avoir l'Homme. Le Spécifique l'emporte d'autant plus sur tout ce qu'on a jusqu'à présent mis en usage, qu'on ne risque rien à le prendre, & que le Malade se trouve entièrement & pour toujours délivré du mortel Ennemi qui le dévorait impunément. Il ne reste plus qu'à souhaiter que Mr. *Herrenschwand* fasse part au Public de sa découverte. Mille motifs l'engagent à faire ce présent au Genre-humain. Les Grands-hommes, un *Boyle*, un *Boerhaave*, ont caché soigneusement la connoissance de plusieurs beaux Secrets qu'ils avoient découverts, & dont les Méchans auroient pu faire un usage pernicieux ; mais ils n'ont rien caché de ce qui pouvoit diminuer nos maux & augmenter notre bien-être. Comparez la Vertu de ces Hommes divins avec ces Vertus chimériques, dont il ne résulte rien, & vous verrez quelle différence il y a entre un bon Citoyen, & celui qui n'agit que pour lui seul. C'est cette Vertu qui a fait mettre, dans le Paganisme, tant de Grands-hommes au nombre des Dieux immortels ; tandis que les Chrétiens, par un travers d'esprit qu'on ne sauroit concevoir, ont placé dans le Ciel des milliers d'Hommes, qui méritoient à peine le dernier rang sur la Terre.

ARTICLE II.

CONFORMITES des CEREMONIES MODERNES avec les ANCIENNES, où l'on prouve par des Autorités incontestables, que les Cérémonies de l'EGLISE ROMAINE sont empruntées des PAYENS. Avec un TRAITE de la Conformité qu'ils ont dans leur conduite, mis à la fin sous le titre d'ADDITIONS de quelques Conformités, outre les Cérémonies. Nouvelle Edition, corrigée & augmentée de la LETTRE écrite de ROME sur le même sujet, par Mr. CONYERS MIDDLETON. Un Volume in 12. Pag. 307 pour le Traité des Conformités, &c.; & Pag. 308 pour la Lettre écrite de Rome, sans compter la Préface de l'Editeur, la Table des Chapitres & celle des Auteurs. A Amsterdam, chez Maynard Uytwerf, 1744.

ON se trouve fort embarrassé, lorsqu'il faut rendre compte au Public de pareils Ouvrages. Vous ne sauriez vous déclarer en faveur de l'un des Partis, sans vous attirer tout le ressentiment de l'autre, qui vous accusera d'abord d'être passionné & imbu de tous les préjugés de ses Adversaires. Prenez-vous un juste milieu, & n'avez-vous d'autre guide que la Raison, pour mieux discerner le vrai d'avec ce qui n'est qu'un pur effet de l'éducation, on vous dit tout net & séchement que vous

vous cherchez maître en fait de Religion, comme si on ne pouvoit en avoir sans adopter aveuglément tous les sentimens d'une Secte.

N'est-il pas fatal, & n'est-ce pas une honte pour le Genre-humain, que ceux qui aiment le plus la paix & la concorde, soient le plus exposés aux traits envenimés de la médifance & de la calomnie. De tous les Grands-hommes, qui ont entrepris de réunir les Chrétiens sous le même Etendart, ou qui se sont déclarés les défenseurs de la Tolérance, il n'y en a presque aucun qui n'ait été violemment soupçonné de Dérisme, comme un *Melanch-ton*, un *Grosius*, un *Bayle*, un *Locke*, & d'autres encore.

Dans presque toutes les Sectes, on ne veut point que celui qui s'en dit Membre, garde de milieu, on exige de lui qu'il adopte tout ou rien, & il suffit qu'il doute du sens que l'on veut donner à un passage, dont l'intelligence surpasse ses lumières, pour être mis hors du Bercaïl, & être effacé de la liste des vrais Croyans. Vous voyez tous les jours en France chasser de leur Eglise de braves Ecclésiastiques, pour ne vouloir pas décider témérairement qu'un Evêque d'Ypres s'est trompé. En Suisse, on vous force de signer un *Consensus*; autrement point d'Eglise, point de Bénéfice. En Hollande, il faut signer avec soumission les Décrets d'un Synode, qu'on ne croit pas infallible; refusez-vous de le faire, on vous juge indigne de gouverner un Troupeau. Le même esprit d'Intolérance règne par-tout, mais avec plus ou moins de force & de violence,

lence , suivant qu'on est plus ou moins animé d'un faux zèle de Religion.

Comment ôser , après cela , porter son jugement sur un Ouvrage tel que celui que je viens d'annoncer. Si je m'avise de dire, que l'Auteur des *Conformités* pousse quelquefois les choses à l'excès, ou qu'il montre trop de passion contre les Catholiques Romains , les Protestans zélés ne manqueront pas de dire que je fléchis le genou devant la Bête pour l'adorer. Qu'il m'échape un seul mot, que je lache le moindre trait contre un des Dogmes des Catholiques Romains , je deviens sur le champ leur ennemi déclaré ; & je passerai moins pour un Juge impartial, que pour un Critique passionné. Louez une belle Coquette tant qu'il vous plaira, faites l'éloge des traits de son visage , de son teint vermeil , de ses mains potelées, de sa taille fine, de sa bonne grace & de son esprit ; si vous dites seulement qu'elle a la bouche trop fendue , vous voilà perdu sans ressource , elle ne vous regardera plus que de travers & avec indignation.

A tout hazard , je proposerai modestement ce que je pense de ce différend , & je veux bien courir les mêmes risques qu'ont courus avant moi les Grands-hommes que je viens de nommer. J'ai sur eux , à cet égard , un grand avantage ; c'est que je me tiens dans l'obscurité , & que je suis couvert d'un voile impénétrable , qui ne permet pas qu'on voie ma figure ni ma démarche. Je sais qu'on s'est trompé cent fois , en voulant deviner qui étoient les Auteurs de tels ou tels Extraits de

ce Journal. Ainsi je compte d'échaper dans la foule de ceux qui y ont quelque part. Après tout, un Auteur, qui renferme ses réflexions dans les bornes d'une sage retenue, n'a rien à craindre du jugement qu'en peuvent porter les Personnes éclairées & équitables, & il ne doit faire nul cas de la censure des superstitieux & des Faux-dévots.

L'Editeur, dans la Préface qu'il a mise à la tête de cet Ouvrage, nous apprend quelques particularités, dont il est bon d'instruire le Public. Il dit que l'Auteur des Conformités, à l'exemple de plusieurs Controversites de France, ne cacha son nom, que *pour ne pas rendre sa personne odieuse au Parti qu'il attaquoit avec tant de savoir & de force, ou s'exposer à quelque chose de pis, en se montrant à découvert.*

Cet Anonyme est *Pierre Muffard*, dont *Bayle* a fait l'éloge en peu de mots, lorsqu'il le qualifie d'Homme illustre, *Vir admodum illustris* (a). Il naquit à Genève vers l'an 1625 ou 1626. Dès son enfance on le destina au St. Ministère, & on augura dès-lors ce qu'il seroit un jour, s'il faisoit un bon usage de ses talens naturels. Il les employa si bien, qu'en très peu de tems il excella, & du côté de l'Erudition, & du côté de l'Eloquence, qualités qui d'ordinaire ne vont point ensemble, mais qu'il eut pourtant le bonheur de réunir. Après avoir été Ministre à Lyon, il quitta

(a) *Epist. de Script. Adespot. Oeuvr. Mèl. Tom. IV. pag. 165.*

quitta cette Ville , à cause de l'Edit qui défendoit à ceux qui étoient natifs de Genève, de prêcher en France. Il aima mieux renoncer entièrement à sa Patrie , que de signer le *Consensus*, ce qu'il n'auroit pu faire sans trahir sa conscience. Arrivé à Londres , il y fut presque aussitôt appelé à l'Eglise de la Savoye, au service de laquelle il employa constamment les six dernières années de sa vie. Il mourut en 1681. L'Editeur lui attribue, outre le Livre des *Conformités*, quelques autres Ouvrages, dont il donne le détail dans sa Préface.

Dans le Traité, dont il est ici question, Mr. *Mussard*, après avoir exposé les motifs de cette entreprise, passe en revue 1. tout ce qui concerne le *Souverain Pontife*; 2. les *Ordres Ecclésiastiques*, leurs Revenus, les Hermites, les Moines, leurs Vœux, leurs Austérités; 3. la *Messe*, avec ses Cérémonies & ses dépendances; 4. les *Processions*; 5. les *Fêtes*; 6. les *Saints*, leur Canonisation, leur Culte, & les Offices qu'on leur attribue; 7. les *Temples*; 8. les *Autels*, les *Reliques*, les *Benitiers*, les *Asyles*, & les *Vœux* appendus aux Temples; 9. les *Images*; 10. les *Prières*, les *Agnus Dei*, les *Funérailles*, le *Son des Cloches* & le *Purgatoire*. L'Ouvrage finit par la Réponse que fait l'Auteur aux raisons alléguées par ses Adversaires.

On voit bien, par ce détail, que le sujet du Livre n'est pas nouveau. C'est une matière rebatue cent fois. Quoique les Réformés aient eu beau jeu dans cette Dispute, quoiqu'ils

qu'ils aient eu les rieurs de leur côté, ils n'ont jamais pu amener les Catholiques Romains au point d'avouer qu'ils avoient tort. Ceux-ci se sont toujours acharnés au combat, ils se sont défendus avec opiniâtreté, par des raisons quelquefois assez bonnes & le plus souvent très mauvaises. A la fin on s'est presque entièrement lassé, de part & d'autre, d'en venir aux mains avec la même vivacité; on n'a presque plus fait qu'escarmoucher, & on s'est borné à faire de loin à loin quelques décharges, comme pour avertir qu'on ne vouloit pas renoncer à ses droits, & qu'on restoit constamment attaché à ses sentimens. Ces sortes de Disputes Théologiques commencent d'ordinaire par un esprit d'animosité, & ne finissent que trop souvent par la discorde. L'abaissement de l'un des Partis a toujours fait le triomphe de l'autre, & ce triomphe s'est toujours trouvé du côté de celui qui avoit la force en main. Cent fois on a pris les armes en France pour décider la querelle; & enfin, après bien des massacres, bien des cruautés commises de part & d'autre, les Réformés se sont vus contraints de céder le champ de bataille & de s'exiler pour jamais de leur Patrie.

Tel est le fruit de ces fatales divisions. Les maux qu'elles causent sont infiniment plus grands que ceux qu'on veut prévenir. Après tout, à quoi bon m'inquiéter & me désoler, parce que le *Pape* est riche, & que *St. Pierre* n'étoit qu'un pauvre homme! Ne donne-t-on pas ailleurs qu'à Rome, les Biens de la terre aux Ecclésiastiques. Que diroient les Apôtres,

qui ne vivoient que d'aumones & de cha
s'ils voyoient ces riches Evêques & Arc
ques d'Angleterre qui sont dans l'abond
& dont la table n'est pas moins bien garni
celle des plus Grands Seigneurs ? Il y
tout de pareils abus, & ce seroit une espi
folie que d'entreprendre sérieusement
réformer.

Je n'entre qu'en tremblant dans le dé
ce que raporte notre Auteur sur cette ma
tant il est difficile de la traiter sans ch
l'un ou l'autre des deux Partis. Je fe
mon mieux pour les contenter tous.

Un des Chapitres de l'Ouvrage, où
Auteur brille le plus, c'est celui qu'il a i
lé, *Du Souverain Pontife*. C'est par lui
commence son parallèle. Aujourd'hui, o
on lui donne communément le nom d
pe, qui est le même dont les Scythes
fioient autrefois *Jupiter* leur principale
le (a). On le nomme aussi le *Souverain*
tife, comme faisoient les Payens le pr
Prêtre de leur Religion. Son autorité n'e
non plus moins grande que celle du C
Prêtre des Payens.

Pour bien représenter ce parallèle, Mr.
sard expose d'abord ce qu'on trouve de
remarquable dans les Anciens sur le po
étendu & presque illimité qu'avoient ces
tres des Payens. „ Ils jugent, dit l'un
„ *Auteurs* (b), les choses qui concerne

”

(a) Hérodote, Liv. IV. p. 275, ex Edit. Henr.

(b) Dion. Halic. *Ant. Rom.* L. II. un peu avant

„ Choses sacrées , tant entre les Particuliers ,
„ qu'envers le Magistrat & les Ministres des
„ Dieux. Ils établissent de nouvelles Loix ,
„ de leur propre autorité , lorsqu'il n'y en a
„ point d'écrites. Ils examinent & ont l'in-
„ spection sur tous les Sacrificateurs , & gé-
„ néralement sur tous ceux qui ont les pré-
„ mières Charges des Cérémonies & des Sa-
„ crifices des Dieux. Ils retiennent aussi tous
„ les autres , qui sont dans les plus bas Em-
„ plois , en leur devoir , afin qu'ils ne fassent
„ rien contre les sacrées Cérémonies. Ils sont
„ aussi les Interprètes & les Prophètes , que
„ le Peuple ignorant va consulter sur le Culte
„ de Dieu & des Saints. Et , s'ils voient que
„ quelques-uns n'obéissent pas à leurs com-
„ mandemens , ils les punissent , à leur discrétion ,
„ selon l'exigence du cas. Mais , quant
„ à eux , ils ne sont soumis au jugement de
„ personne , ils sont indépendans , & ne sont
„ obligés de rendre compte , ni au Sénat , ni
„ au Peuple. Lorsque l'un d'eux vient à
„ mourir , on en met un autre en sa place ,
„ qui est choisi , non par le Peuple , mais par
„ le Sacré Collège”.

Il faut avouer que ce Portrait convient parfaitement au Pape , & qu'on ne sauroit trouver une plus grande conformité entre l'autorité des deux Grands Prêtres , celui des Payens & celui des Catholiques Romains. Tout le monde sait jusqu'où s'étendoit autrefois celle des Papes , lorsqu'ils dispoisoient à leur gré des Couronnes des plus puissans Monarques. Entre plusieurs passages , cités par notre Auteur ,

pour faire voir les Droits que s'arroe le Pontife Romain , je me contenterai d'exposer ce que dit *Platine* dans la Vie de *Paul II.* Cet Historien nous apprend que lui & quelques autres , étant accusés devant ce Pape, ils le supplièrent de renvoyer la connoissance de leur cause par devant leurs Juges. „ Alors , dit „ *Platine* , il me regarda avec des yeux furieux , & me dit : Quoi, tu oses me parler „ de Juges ! Ne sais-tu pas que j'ai tout le „ Droit dans le cofret de ma poitrine ? J'ai dit „ la parole, que chacun quitte la place, qu'on „ aille où l'on voudra , je ne considère per- „ sonne. Je suis Pape, il m'est permis de cas- „ ser & d'approuver les Actes des autres selon „ ma volonté ”.

Je ne pousserai pas plus loin ce parallèle. La conformité me paroît parfaite presque dans tous les points. Mais que doit-on inférer delà ? Ecoutons sur cela notre Auteur. *En conscience*, dit-il, *est-ce l'esprit de Dieu, ou l'esprit du Monde, qui a établi dans l'Eglise l'autorité d'un Souverain Pontife, sa grandeur & sa pompe mondaine, sa Tiare, sa Pourpre, son Or, ses Perles & ses Diamans..... Tout cet appareil, qui étouffe la Religion, a-t-il quelque fondement dans la Parole de Dieu ? n'est-il pas tout entier de l'invention du Monde ?* Vous voyez par-là qu'il insinue assez que la conclusion que l'on doit tirer de cette *Conformité*, c'est que l'Eglise Romaine ne sauroit être la vraie Religion , puisqu'elle ne diffère presque en rien de celle des Payens, & qu'elle est fondée sur les mêmes principes. Les Catholiques

nient la conséquence. Ils prétendent qu'on ne doit pas confondre les Cérémonies de la Religion, avec ce qui en fait l'essentiel, & qu'il importe peu, pour le fonds d'une Religion, que celui qui la professe, soit revêtu de haillons, ou couvert d'un habit tout parsemé de Perles & de Pierreries.

Voilà sur quoi on se chamaille depuis quelques centaines d'années, & qu'on a excité des guerres cruelles qui ont désolé toute l'Europe. Pour moi, je ne vois pas que cette Dispute sur le Cérémoniel de la Religion diffère beaucoup de celle des Cordeliers sur la grandeur de leurs Manches. On a agité vivement parmi les Protestans, si l'on doit prêcher la tête nue, ou le Chapeau sur la tête. Cette Dispute, & cent autres de cette nature, méritoient-elles qu'on fît tant de bruit en Angleterre? Il me semble qu'on fait mal de se scandaliser d'une coutume établie dans quelque Eglise particulière, & qu'on doit même s'y conformer, lorsqu'elle ne porte aucun préjudice à l'essentiel de la Religion. Il importe beaucoup à tous les Chrétiens d'exercer la Charité & la Bienveillance, mais il importe fort peu à un Ministre des Autels de faire sa prière avec une Thiare ou un simple Chapeau sur sa tête. En fait d'extérieur de la Religion, l'éclat, la pompe & la magnificence excitent la dévotion du Peuple, & il y en a fort peu qui puissent se la procurer sans objets qui les frappent, les yeux fermés, les Sens comme amortis, & au milieu d'un Temple sans nul

ornement , à la manière des Quakers & de quelques Enthoufiastes.

Notre Auteur rencontre fort juste dans pres que tout ce qu'il dit sur les *Ordres Ecclesiastiques*, sur leurs *Revenus*, sur les *Moines*, &c. Il remarque entre autres, que les habits & le ornemens des Ecclesiastiques d'aujourd'hui ont été taillés sur le modèle de ceux des anciens Payens. La Crosse des Evêques est empruntée du *Litnus*, dont se servoient leurs Pontifes en faisant leurs Sacrifices, & les Augures lorsqu'ils consultoient le vol des Oiseaux. On voit dans les Marbres & dans les Médailles antiques la forme de ce *Litnus*, ou Bâton recourbé, tout semblable à la Crosse Episcopale. Les Amiets & les *Dominos* des Evêques sont aussi venus delà, car les Pontifes ne faisoient aucun Sacrifice sans avoir la tête couverte d'un Amiet, qu'ils appelloient en Latin *Orarium*, & d'un Superhuméral. Ils portoient aussi une Aube, comme le Prêtre quand il va dire la Messe. Les Flamines, dit du *Verdier* (a), étoient vêtus d'une Robe faite comme les Chapes que nos Prêtres portent aux Eglises. L'Etole est à l'imitation de celle qu'on mettoit sur le dos des Victimes que l'on menoit à l'Autel. La Peau, que les Chanoines portent sur leurs épaules, le poil en dehors vient de la coutume des Victimaire des Payens, c'est-à-dire, de ceux qui tuoient les Bêtes des Sacrifices, qui en prenoient la Peau & s'en revêtoient, mettant le poil en dehors.

Vou:

(a) Dans ses *Leçons*, Liv. II, Ch. IV. pag. 86.

Vous voyez que notre sévère Critique passe en revue tout ce qui tient lieu de vête mens ou d'ornemens aux Ecclésiastiques de l'Eglise Romaine. Rien ne lui échape. Il les examine depuis la tête jusqu'aux pieds , & étale avec emphase toutes les pièces de leur superbe har nois. C'est un charme de voir avec quelle ardeur & quel empressement il pousse le pa rallèle de chacune de ces pièces , avec cel les dont se servoient les Prêtres des Payens dans leurs Cérémonies Religieuses. Son triom phe est parfait, lorsqu'il y trouve une parfaite conformité.

Pour peu qu'on soit prévenu contre la Cour de Rome, on ne sauroit guère s'empêcher de donner gain de cause à l'Auteur. Le plan de son Ouvrage est très bien imaginé. Il y donne un air de ridicule à tous ces bons Prêtres assez bisàrement habillés , & il ne tient pas à lui qu'il ne les fasse passer pour autant de Bala dins. J'avoue qu'il n'attaque pas le fonds de la Religion Romaine , ce n'est pas là son but, il le laisse en son entier ; mais tous ses coups portent à plomb sur les dehors de la Place, & on peut dire, sans trop le flatter, qu'il y fait d'affreux ravages.

C'est une scène assez plaisante que celle qu'il fait représenter aux Prêtres qui disent la Mes se. D'abord il leur fait laver les mains, sui vant la coutume des Sacrificateurs Payens. Les mains bien lavées , il les fait confesser en s'a prochant de l'Autel, & cela encore à l'imita tion des Prêtres Payens , qui n'offroient jamais de Sacrifices qu'après avoir demandé pardon

aux Dieux & aux Déesſes, aux Saints & aux Saintes.

Il n'y a pas juſqu'aux moindres mouvemens que fait un Prêtre pendant la célébration de la Meſſe, que notre Auteur ne prétende avoir auſſi été obſervés par les Sacrificateurs Payens. Perſonne n'ignore que lorsqu'un Prêtre dit la Meſſe, il prend toutes fortes de formes & de figures, & que dans un inſtant on le voit cent fois changer de poſture & de ſituation, comme un homme qui ſeroit agité de quelque mauvais Eſprit. Tantôt il ſe tourne à l'Orient, un moment après on le voit ſe tourner à l'Occident. Il ſe proſterne, il ſe relève; il jette les yeux vers le Ciel, comme ſ'il vouloit examiner les Aſtres, puis il les baiſſe vers la terre, comme ſ'il étoit frappé d'étourdiſſement. Une autre fois vous le voyez en extaſe, ſans le moindre mouvement, ſans la moindre agitation; & tout à coup, ſemblable à un homme qui s'éveille en ſurſaut, il ſe trémouſſe, il étend les bras, ſe jette à droite, à gauche, met un genou en terre, une fois, deux fois, trois fois, regarde le Peuple attentif & proſterné devant lui, paſſe d'un bout de l'Autel à l'autre, & revient ſe poſter au milieu, où il doit recommencer une nouvelle ſcène. „ Il „ fait, dit Mr. *Muffard*, à peu près comme „ ceux de *Baal*, dont il eſt dit 1. Rois XVIII, „ qu'ils *alloient ſautant tout à l'entour de* „ *l'Autel* ”.

Tout cela n'eſt qu'une imitation de ce que pratiquoient les Payens. C'eſt du moins ce que prétend notre Auteur. „ *Numa*, dit-il,

„ or-

„ ordonna aux Sacrificateurs de faire divers
 „ tours en adorant & saluant leurs Dieux,
 „ soit pour représenter le tour que fait le Ciel
 „ par son mouvement, soit parce que les
 „ Temples étant tournés vers le Soleil le-
 „ vant, l'Adorateur, en y entrant, a le dos
 „ vers l'Orient, & pour ce sujet se tourne
 „ de ce côté-là, & puis se retourne vers le
 „ Dieu, faisant le tour entier & achevant la
 „ consommation de sa prière par cette double
 „ adoration : ou pour signifier par ce tour-
 „ noyement & changement de regard, ce que
 „ les Egyptiens figurent par leurs roues, vou-
 „ lant montrer que les choses humaines ne
 „ demeurent jamais fermes dans un même
 „ état : ou pour montrer qu'il faut prendre
 „ en gré de quelque façon qu'il plaise aux
 „ Dieux de tourner & de remuer notre vie.

On peut juger par-là de quelle manière
 l'Auteur tâche de tourner en ridicule toutes
 les autres cérémonies de l'Eglise Romaine.
 On fera peut-être un peu surpris qu'il blâme
 l'usage de chanter en Musique, & qu'il pré-
 tende que cela se fait encore à l'imitation des
 Payens. Il dit que pendant la célébration des
 Sacrifices que les anciens Payens offroient à
 leurs Dieux, c'étoit la coutume d'y employer
 le son des Orgues, des Flutes & des autres
 Instrumens de Musique qui étoient en usage
 dans ce tems-là. Il cite sur cela *Galien*, qui
 dit (a) qu'il ne se fait point de Sacrifice sans
 Musique. Nous apprenons aussi de *Strabon*
 que

(a) L. XVII, de Off. part.

que les Sacrificateurs de *Cybèle* emploient durant les Sacrifices , le son des Cymbales & des Tambours. C'est dequoi *Arnobé* invoque : *Vos Dieux*, dit-il aux Payens *ne veulent-ils plaisir à la Musique ? se divertent-ils à ouïr le son des Cymbales & des Tambours ? croient-ils qu'on leur a fait de l'honneur en leur a donné une Sarabande ? & celui capable d'apaiser leur colère quand ils se fâchent ?*

C'est ainsi qu'*Arnobé* apostrophe les Faux & Mr. *Mussard*, qui ne laisse rien échapper même les choses qu'on pourroit retourner contre lui, fait sur cela la réflexion suivante : Il n'y a guère d'apparence que cet Docteur eût ainsi raillé les Payens, son tems, on eût joué des Orgues & des Temples des Chrétiens ; si on eût permis eux d'Antiphones, de Collectes, Graduels, de Traîcts, de Séquences, tant d'autres Chants de Musique, & les Prêtres ont inventés pour servir d'ornement au Sacrifice de la Messe".

Il me semble que Mr. *Mussard* auroit dû dispenser de toucher cette corde. *David* Roi qu'il étoit, ne dançoit-il pas avec l'Arche, & ne recommandoit-il pas par le chant des Pseaumes ? Or ce Chant n'est-il pas une espèce de Musique ? Qui sait bien de sortes d'Instrumens accompagner alors cette Musique ! *David* avoit du sa Harpe, & il y a toute apparence qu'il

qui chantoient avec lui avoient auffi chacun la leur ou quelque autre Instrumēt. Dans tous les Livres de Pſeaumes , dont ſe ſervent les Proteſtans , vous voyez toujours ſur la première page , le bon Roi *David* jouant de la Harpe, comme ſi c'eût été ſa principale occupation. *Bèze* & *Marot* , tous deux fameux Poètes , ont mis les Pſeaumes en Vers , & d'autres les ont mis en Muſique. Il n'y a point d'Egliſe Réformée où cette Muſique ne ſoit chantée dans le Temple , d'un ton mélodieux & grave en même tems ; & , pour peu que le Troupeau ſoit à ſon aïſe, il y a dans ces Temples des Orgues, qui font avec les voix des Hommes & des Femmes une harmonie parfaite. On feroit grand tort aux Luthériens Allemans , ſi on les privoit de leur Muſique, qui contribue ſi fort à diſſiper leur mélancolie (a).

Il faut donc avouer que cet endroit du Livre de notre Critique eſt un peu foible, parce que les Catholiques peuvent parer le coup qu'il leur porte , & qu'ils peuvent même retorquer contre lui l'argument qu'il tire de la conformité de leur Muſique avec celle des Payens.

(a) On diroit que la plupart des Allemans naiſſent Muſiciens. On voit dans la plupart des Univerſités d'Allemagne des Bandes d'Eſtudiāns qui vont chanter le ſoir ſous les fenêtres des Comtes & des Barons, qui leur font la charité. Les grandes Villes de Hollande , & ſur-tout celle d'Amſterdam , ſont pleines de pauvres Allemans qui vont de porte en porte demander l'aumône , tout en chantant des airs de Muſique, ou en jouant des Inſtrumens.

Payens. Mais voici quelque chose de plus & de plus terrassant, & à quoi les Catholiques n'ont jamais pu répondre solidement. Je parle des *Processions*, & sur-tout de celle se fait le jour de la *Fête-Dieu* ou du *St. Sacrement*. C'est une espèce de Mascarade, quelque chose de tout-à-fait burlesque, manière dont elles se font dans les *Païs* Superstition est sur son trône.

Entre les Cérémonies des anciens Payens qui ont le plus de conformité avec ce qui se pratique dans les *Processions* des Catholiques, notre Auteur prétend que rien n'y ressemble davantage, que ce qui s'observoit le jour de la *Fête de Diane*. Ce qu'il dit à ce sujet, est d'*Apulée* (a), qui parle de cette ridicule cérémonie dans les termes que voici. *L'un ceint d'un Baudrier marchoit en posteur Soldat ; l'autre, couvert d'une Cape avoit l'air d'un Epieu, sembloit un Chasseur ; l'autre étoit guisé en Demoiselle, & la contrefaisoit qu'il pouvoit par sa démarche efféminée, tant des Patins dorés, l'Habit de Soie & les Cheveux empruntés. Vous en voyiez un qui portoit la Botte, le Bouclier & l'épée comme s'il sortoit d'une Sale d'Escrime. en avoit tel qui jouoit le personnage d'un magistrat, portant le Faisceau & la Pourpre un autre qui, avec son Manteau, son Bonnet & ses Pantoufles & sa Barbe de Bouc. tra-*

Octobre, Novembre & Décembre, 1741, 301

moiselle, & un Singe avec un Chapeau & une Robe jaune, &c. un Ane, à qui on avoit attaché des Nageoires, marchant auprès d'un foible Vieillard, de sorte que l'on eût pris l'un pour Pégase, & l'autre pour Bellérophon, mais tous deux étoient ridicules.

Tout cela n'est encore que le prélude d'une Scène si comique. Ecoutons ce qu'ajoute le même Auteur. Rien de plus divertissant qu'un pareil Spectacle. La pompe de la Déesse marchoit ensuite: des Femmes parées de vêtemens blancs alloient devant, couvrant la terre de Fleurs qu'elles tiroient de leur sein: après venoit un grand nombre de Personnes portant des Flambeaux, des Cierges & des Torches: ensuite l'Harmonie agréable, la Flûte & la Trompette rétentissoient de doux accens. Cela étoit suivi de la Bande agréable des Enfans de Chœur, vêtus de blanc, qui répétoient de jolis Vers. Les Supérieurs & les Surintendans de la Religion, qui sont comme les Astres de la Terre, avec leur Tête rasée au sommet, couverts d'un Voile blanc, portoient les sacrées Reliques des Dieux très puissans. Ceux, qui étoient aux rangs suivans, étoient vêtus de même, & portoient les Autels. Puis voici paroître les Dieux qui daignent marcher avec les pieds des Hommes (a). Un autre portoit le Cofret, qui contient les Mystères, & qui couvre entièrement les choses qui doivent être cachées de la magnifique Religion; l'autre portoit en son heureux sein l'Effigie vénérable de la souveraine Divinité. Qu'on

(a) Dei dignati incedere pedibus humanis.

Qu'on fasse l'application de tout cela aux extravagances qui se commettent le jour de la Procession du Sacrement, & on y trouvera une assez grande conformité. Quelles folies ne commet-on pas le jour de cette Fête, en Italie, en Espagne, & dans les Pais-Bas. On y voit jusqu'à des Masques danser au son du Violon avec les postures les plus lascives. On y porte des Chiens & des Chats emmaillotés, qui, mêlant leurs cris au son des Instrumens, font une espèce de Musique enragée. Quoi de plus burlesque que cette fameuse Procession que firent à Paris dans le tems de la Ligue les Ecclesiastiques & les Moines les plus fougueux ? Il en est fait mention dans le *Catholicon d'Espagne*, & *Mézérai* nous en a laissé une description d'autant plus curieuse qu'elle paroît naturelle. Voici comme il en parle.

„ Les Moines & les Evêques, *dit ce célèbre Historien (a)*, firent une Procession mémorable..... *Rose*, Evêque de Senlis & le *Prieur des Chartreux* étoient à la tête comme Capitaines, portoient chacun une Croix à la main gauche & une halebarde dans la droite, représentant, à leur dire, les *Maccabées* qui conduisoient le Peuple de Dieu. Après eux étoient rangés quatre à quatre tous les Moines des Ordres Mendians, comme les *Capucins*, les *Feuillans*, les *Minimes*, les *Jacobins* & les *Carmes*....., ils avoient tous leurs Robes retroussées à la ceinture, le Capuchon abattu

„ sur.

(a) Dans la *Vie d'Henri IV.*

„ sur les épaules, le Morion en tête, le Cor-
 „ selet ou la Jaque de maille sur le dos, &
 „ portoient qui des Rondaches & des Dagues,
 „ qui des Pertuisanes, qui des Pedrinals, &
 „ d'autres armes rouillées, qui n'étoient plus
 „ propres qu'à faire rire. Les vieux mar-
 „ choient aux premiers rangs, contrefaisant
 „ tant qu'ils pouvoient la démarche & la con-
 „ tenance de Capitaines : les jeunes suivoient
 „ après, tirans à toute heure de leurs harque-
 „ buses, pour montrer qu'ils entendoient bien
 „ l'exercice militaire. *Hamilton*, Curé de S.
 „ *Cosme* faisoit la charge de Sergent, & les
 „ tenoit en ordre. Le plus grotesque Person-
 „ nage c'étoit le petit *Feuillant*, qui, étant
 „ boiteux, ne vouloit garder aucun rang,
 „ mais alloit tantôt à la tête, tantôt à la
 „ queue, jouant de l'épée à deux mains, &
 „ faisant le moulinet pour couvrir le défaut
 „ de sa démarche. Toute cette Bande mar-
 „ chant par les rues avec une gravité affectée,
 „ se reposoit de tems en tems, & méloit par
 „ intervalle des Antiennes & des Cantiques
 „ avec leurs Salves de mousquetades. Specta-
 „ cle qui représentoit la force de l'Eglise Mi-
 „ litante”.

Je ne crois pas que les Parisiens voulussent
 commettre aujourd'hui de pareilles extravagances,
 qui ne sont propres qu'à faire mépriser
 souverainement la Religion. Mais on n'est
 point encore revenu de ces sortes de Supersti-
 tions, ni en Espagne, ni en Italie, où la folie
 est réputée pour un vrai mérite chez les faux
 Dévots. Les Espagnols ont un grand nombre
 de

de Processions , mais les plus considérables sont pendant la Semaine Sainte & l'Octave du St. Sacrement. La plus grande de toutes est celle du Vendredi Saint (a). Ce jour-là à Madrid, tous les Ordres Religieux, tous les Tribunaux de la Ville, toutes les Compagnies, tous les Corps de Métiers, jusqu'aux Juifs mêmes, sont obligés d'y assister. Le Roi s'y rencontre assez souvent, accompagné de sa Cour, ce qui fait un nombreux cortège. Ils marchent tous avec l'Epée au côté, et portent un Cierge à la main. Chaque Seigneur est précédé de Laquais, qui portent des Flambeaux. Tout l'appareil de la Cérémonie est à l'air libre. Les Compagnies des Gardes du Roi ont leurs armes couvertes de deuil. On voit des hommes masqués & habillés de noir, avec divers Instrumens de Musique, Trompettes, Tambours, Flutes &c. Les Tambours sont couverts de noir, et sonnent comme pour la mort d'un Général. Les Trompettes sonnent un air triste. Toutes les Croix & les Bannières des Paroisses sont couvertes de crêpe.

On traîne de lourdes & de pesantes charrettes élevées sur des Théâtres avec des figures qui représentent tous les Actes de la vie du Sauveur. Ce jour-là toutes les

(a) Mr. *Mussard* ne fait point mention de Processions Espagnoles. Celle dont je donne ici la description, est tirée des *Annales d'Espagne &c.* Tome IV, pag. 28, Edit. in 4.

paroissent à leurs Balcons, ornées comme le jour de leurs Noces, & appuyées sur de beaux & de riches Tapis. On voit à cette Proceſſion tous les Pénitens ou les Disciplinans de la Ville, qui s'y rendent de tous côtés. Ils portent un long Bonnet, couvert de Toile baptiste, de la hauteur de trois pieds, & de la forme de Pains de Sucre, d'où pend un morceau de Toile, qui tombe par devant, & leur couvre le visage. Il y en a quelques-uns qui prennent ce dévot exercice par un véritable motif de piété; mais il y en a d'autres, qui ne le font que pour plaire à leurs Maitresses; & c'est une galanterie d'une nouvelle espèce, inconnue aux autres Nations.

Ces bons Disciplinans ont des Gands & des Souliers blancs, une Camisole, dont les manches sont attachées avec des Rubans, & portent un Ruban à leur Bonnet ou à leur Discipline, de la couleur qui plait le plus à leur Maitresse. Ils se fustigent par règle & par mesure, avec une discipline de cordelettes, où l'on attache au bout de petites boules de Cire, garnies de Verre pointu. Celui qui se fouette avec le plus de courage & d'adresse, est estimé le plus brave. Lorsqu'ils rencontrent quelque Dame bien faite, ils savent se fouetter si adroitement, qu'ils font ruisseler leur sang jusques sur elle; & c'est un honneur dont elle ne manque pas de remercier le galant Disciplinant. Quand ils se trouvent devant la maison de leur Maitresse, c'est alors qu'ils redoublent les coups avec plus de furie, & qu'ils se déchirent le dos & les épaules. La Dame, qui

Tom. XXXIII. Part. II. V les

les voit de son Balcon , & qui fait qu'ils le font à son intention , leur en fait bon-gré dans son cœur , & ne manque pas de leur en tenir compte.

Les véritables Pénitens pratiquent encore bien d'autres mortifications. Ils vont nus pieds , & sont ferrés d'une Natte , qui leur couvre les bras & une partie du corps depuis la ceinture. Quelques-uns traient des Croix d'une pesanteur effroyable , d'autres portent des Epées nues , passées dans le dos & dans les bras , qui leur font de larges blessures , lorsqu'ils font quelque mouvement un peu rude. Ceux qui pratiquent ces mortifications sont d'ordinaire masqués , & suivis de Domestiques masqués , qui les soutiennent le long du chemin. Il y en a plusieurs qui en meurent. La même chose se pratique à Lisbonne tous les Vendredis du Carême , & les Femmes sont si accoutumées à ce sanglant & dévot spectacle , qu'elles crient des injures à ceux qui ne se foutent pas assez rudement à leur gré. On voit à Séville sept à huit cens Disciplinans à la fois , & ils ont la réputation de se fustiger plus rudement que ceux de Madrid. On peut juger de ce qui se passe dans les autres Villes , par ce qui se pratique dans les Capitales.

En Italie les Pénitens se distinguent d'une manière qui n'est pas moins bizarre que ce qui se pratique en Espagne & en Portugal. Voici comme en parle le Père *Labat* (a) , qui a été lui-même présent à ce spectacle. Sa qualité

(a) Dans son *Voyage d'Espagne & d'Italie* , Tome IV.

le Prêtre Catholique ne permet pas de douter
de la vérité de ce qu'il rapporte. „ Je quittai,
„ *dit-il*, la Passion avant qu'elle fût achevée,
„ & j'allai voir les préparatifs de la Procession
„ qui se devoit faire. Je trouvai notre Cloître
„ plein de Pénitens, la face couverte & les
„ épaules nues, qui se fouettoient d'importan-
„ tance, en attendant la marche de la Proces-
„ sion. Ils se servent, pour ce saint exercice
„ de pénitence, d'un trousseau de Cordelettes
„ nouées, ferrées par les bouts, & ils s'en
„ frappent, sans s'épargner, de manière qu'ils
„ se font une plaie large de sept ou huit pou-
„ ces de diamètre, au milieu du dos, dont le
„ sang ruisselle de tous côtés, & asperge ceux
„ qui se trouvent à côté. Les trois Confratri-
„ es de la Ville marchent selon leur rang
„ ordinaire. Voici comment se passa cette ac-
„ tion de piété.

„ Les Pénitens Noirs de la Mort mar-
„ choient les premiers. Leur grand Crucifix,
„ tout couvert de noir, étoit à leur tête, avec
„ quatre Confrères qui portoient des Flam-
„ beaux. On voyoit ensuite quinze jeunes
„ Enfans habillés en Anges, qui portoient les
„ Instrumens de la Passion avec un grand or-
„ dre, & une extrême dévotion. Chaque An-
„ ge étoit cantonné de deux Confrères, por-
„ tant des Flambeaux. Après les Anges ve-
„ noit un jeune-homme, vêtu de noir en
„ Veuve, avec un grand Voile trainant en
„ terre, pour représenter la Véronique qui
„ portoit un Voile, où étoit représentée la
„ face du Sauveur. Elle étoit accompagnée

„ de quatre Flambeaux. Après la Véronique.
 „ paroissoit un *Ecce Homo* parfaitement bien.
 „ représenté. Il étoit sur un Brancard, porté
 „ par quatre Confrères avec quatre Flam-
 „ beaux. L'*Ecce Homo* étoit suivi d'une Vier-
 „ ge de Douleur, dont l'estomac étoit percé
 „ de sept Epées. Cette figure étoit aussi sur
 „ un Brancard, porté par quatre Confrères
 „ avec des Flambeaux.
 „ Un Pénitent, chargé d'une assez grosse
 „ & pesante Croix venoit ensuite : il étoit cou-
 „ ronné d'Epines, & avoit deux grosses Chaî-
 „ nes de fer aux pieds, qu'il trainoit avec
 „ beaucoup de peine. Il étoit suivi de dix ou
 „ douze Flagellans, dont les Robes étoient
 „ ensanglantées. On vit paroître après eux
 „ deux hommes tout nus, excepté le visage
 „ & les parties honteuses, qui étoient couver-
 „ tes. Ils avoient de grosses pelottes de Cire,
 „ garnies de morceaux de Verre, dont ils se
 „ frapotent l'estomac, le gras des cuisses, des
 „ jambes & des bras, avec si peu de discrétion,
 „ qu'ils répandoient du sang de tous côtés.
 „ On les appelloit des *Saints Jérômes*, à
 „ cause de cette espèce de Caillou dont ils se
 „ frapotent la poitrine, avec un danger évi-
 „ dent d'en mourir Les Pénitens
 „ Bleus avoient, après leur Croix, une dou-
 „ zaine de Flagellans, après lesquels venoit
 „ un homme en habit déchiré, couronné d'E-
 „ pines, les mains liées & chargées d'une pe-
 „ sante Croix. Il représentoit le Sauveur. Il
 „ étoit accompagné de sept à huit Bourreaux,
 „ qui le tiraillotent avec des cordes, & d'au-

„ tant de Soldats armés de Guirasses, de Cas-
„ ques & de Halebardes, qui représentoient
„ les Romains Soldats de *Pilate*.

„ Il y avoit dans cette troupe un Person-
„ nage à barbe rousse & cheveux noirs, qui
„ faisoit la figure de *Judas*, qui avoit un Sac
„ avec quelques deniers dedans, qu'il faisoit
„ sonner, comme pour montrer qu'il avoit
„ reçu le prix de sa trahison. Ce Groupe ne
„ me plut point du tout. Après le prétendu
„ Sauveur marchoit un *Simon le Cyrénéen*,
„ qui aidait de tems en tems à porter la Croix
„ du Sauveur, & après lui paroissoient les
„ trois *Maries* bien éplorées, ayant de grands
„ mouchoirs à la main, &c. ”

Voilà des Scènes où il entre bien du comi-
que & du tragique, mêlé d'un excès d'extra-
vagance & de superstition. Tout cela donne
beau jeu aux Protestans, & est pour eux un
vrai sujet de triomphe. Une Religion, bien
épurée d'un faux Culte, peut-elle jamais pres-
crire rien de semblable! Si un Législateur Pa-
yen eût voulu introduire de pareilles Mascara-
des, à l'honneur de ses faux Dieux, ne se se-
roit-il pas rendu ridicule, & n'eut-il pas mé-
rité d'être renfermé, comme les foux, dans
les Petites Maisons? Parmi les Catholiques de
certains Païs il en est tout autrement. Les
Prêtres & les Moines y font tout ce qu'ils
veulent, c'est-à-dire, bien des extravagances,
& ces extravagances, sont toujours bien reçues
du Peuple, qui croit aveuglément tout ce qu'on
entreprend de lui inculquer. On fait de l'Hom-
me tout ce qu'on veut. D'un Etre raisonnable

on en fait une Bête de somme. Il ne faut pour cela que trouver le secret d'assujettir la Raison au joug des Préjugés.

Je crois pouvoir me dispenser de joindre ici l'Extrait de la *Lettre écrite de Rome* par Mr. *Conyers Middleton*, à la tête de laquelle on a mis un *Discours Préliminaire*, presque aussi long que la *Lettre* même, & dans lequel on répond à toutes les Objections d'un Livre *Papiste* intitulé *le Chrétien Catholique instruit*. Il y a dans l'une & l'autre de ces deux Pièces d'excellentes choses ; mais comme le plan de Mr. *Middleton* ne diffère presque en rien de celui de Mr. *Mussard*, & que tout ce qu'il avance roule absolument sur le même sujet, il paroît assez inutile d'entrer sur cela dans le moindre détail. D'ailleurs cette matière a déjà été traitée une infinité de fois depuis le commencement de la Réformation, & c'est un champ si vaste & si fertile qu'on peut toujours ajouter de nouveaux faits à ceux qu'on a déjà produits, sans que l'état de la question change pour cela de nature.

Tous ces faits, ou du moins la plupart sont constans, & les Catholiques ne sauroient les nier. Il ne reste donc qu'à examiner si la réponse qu'ils y font est solide, & si elle les justifie. Il y a des Catholiques qui conviennent de bonne-foi que quelques-unes de leurs Cérémonies ont été empruntées de celles des Payens, mais ils prétendent que leur Religion n'en conserve pas moins toute la pureté, tant à l'égard des Mœurs, qu'à l'égard des Dogmes ; de même qu'un homme peut
rester

rester le même, soit qu'on le revête de haillons, ou qu'on lui mette sur le corps un habit tout couvert d'or & d'argent. D'autres prétendent que plusieurs de ces Cérémonies ont été établies par *Moïse* même, & qu'ayant été en usage dans le Temple, rien n'empêche qu'on ne puisse encore y avoir recours aujourd'hui, sans porter aucun préjudice à la Religion. C'est ce qu'allègue, entre autres raisons, l'Auteur que Mr. *Middleton* entreprend de réfuter dans son Discours. Pour parer le coup, il fait à ce Catholique une réponse que l'on trouvera peut-être un peu cavalière.

„ Quand, dit-il, au-lieu de *Cérémonies Payennes*, j'emploierois le terme de *Cérémonies Juives*, est-ce que les *Rites Juifs* ne sont pas également en horreur & en abomination dans l'Eglise Chrétienne, où ils sont, jusqu'à ce jour expressément abolis & dé-
 „ fendus par Dieu lui-même”.

Mr. *Warburton*, dans sa *Divine Mission de Moïse*, a avancé sur cette question un sentiment bien opposé à celui de Mr. *Middleton* son Ami. Il croit que l'*original de cette ressemblance n'est autre que la voix d'une Nature commune cultivée par la Raison, ou avilie par la Superstition, & qui parle à toutes ses espèces d'Individus*. Il s'exprime plus bas en termes encore plus formels & d'une manière à faire clairement comprendre sa pensée.

„ Combien d'habiles Ecrivains, dit-il, ont employé leur tems & leurs talens pour prouver que *Rome Chrétienne a emprunté ses Superstitions de Rome Payenne*? Ils ont,

„ à la vérité , réuffi à montrer une refsem-
 „ blance fuprenante dans quantité d'exemples
 „ différens. Mais d'inférer delà que les Ca-
 „ tholiques ont emprunté des Payens , j'avoue
 „ que , quelque plaufible que paroiffe la con-
 „ clufion , je ne laiffe pas de la croire entiere-
 „ ment fauffe”. La raifon qu'il en donne eft
 toute fimple. C'eft que les Superftitions , dont
 il eft ici queftion , n'ont commencé que bien
 des Siècles après la Converfion de cette Ville
 Impériale au Chriftianifme , & qu'il n'y avoit
 alors aucun préjugé du Paganifme qui pût
 exiger du Clergé dominant une telle confef-
 fion.

C'eft ce raifonnement que Mr. *Middleton*
 examine & tâche de réfuter dans le *Postfcript*
 qu'on a inféré à la fin de fa *Lettre écrite de*
Rome. Il eft bien difficile de décider fur une
 queftion qui ne feroit être éclaircie fans une
 infinité de recherches & de difcuftions. Ces
 recherches pourroient occuper l'homme du
 monde le plus laborieux , pendant l'efpace de
 plus de 50 ans , & il n'y a guère qu'une Com-
 munauté de *Bénédictins* qui puiſſe fe charger
 d'un fi pénible Ouvrage.

On auroit dû donner une pareille tâche à un
Mabillon , à un *Montfaucon* , à un *Calmet* ,
 qui faifoient travailler fous leurs yeux & fous
 leur direction tous ceux de leur Ordre & de
 leur Congrégation qu'ils croyoient les plus ca-
 pables de les aider dans l'exécution de leurs
 vaftes projets. Je doute même que de cette
 manière la queftion puiſſe être entièrement
 éclaircie , parce que je penſe qu'il eft impoffi-
 ble

ble de remonter jusqu'à la source & à la première origine de chaque Cérémonie Religieuse. Les Monumens que nous avons sur cela, ou ne sont pas en assez grand nombre, ou ne sont pas toujours assez authentiques. C'est vouloir tenter l'impossible, que d'entreprendre de nous donner sur cette matière des éclaircissémens qui ne laissent aucun doute, & qui puissent réunir tous les sentimens au même point.

A R T I C L E III.

HISTOIRE ROMAINE depuis la Fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium : c'est-à-dire, jusqu'à la fin de la République. Par Mr. CREVIER, Professeur de Rhétorique au Collège de Beauvais, pour servir de Continuation à l'Ouvrage de Mr. ROLLIN. Tome X. In 12. pag. 435, sans compter la Table & l'Avertissement de l'Auteur. A Amsterdam, chez J. Wetstein, 1744.

QUELQUE belle que soit une entreprise, c'est une chimère de s'attendre qu'on puisse jamais réunir tous les suffrages en faveur de celui qui en est l'Auteur. Parcourez toute l'Antiquité, passez en revue tous les Grands-hommes qui se sont le plus distingués, & dites-moi s'il y en a un seul dont la conduite ait été généralement approuvée. Vous n'en trouverez aucun. L'éducation, l'envie, la jalousie, l'esprit de Parti, ne sont pas les seules sources de cette diversité des opinions des

Hommes. Les ressorts , qui donnent le branle aux principaux organes du Corps humain, sont faits si différemment , que ce seroit le phénomène le plus rare de la Nature , si le même objet faisoit sur eux la même impression. Un grand Philosophe a avancé qu'il n'y a pas dans tout l'Univers *deux parties de matière absolument similaires & semblables*, & il eut un jour le plaisir de voir confirmer cette vérité par les yeux mêmes de ceux qui la nioient, en présence d'une Princesse qui pouvoit juger pertinemment de ce différend (a).

Mais il y a encore quelque chose de plus singulier à l'égard de l'Homme. Le même Être, le même Individu, est affecté différemment par le même objet, sans que l'on puisse dire bien précisément d'où résulte cette variété d'impression. Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques Verres d'un pétillant Vin de Champagne feront souvent prendre à un Général la résolution de livrer bataille à l'Ennemi, & qu'avec trois ou quatre bons verres d'Eau

(a) Je veux parler ici de *Leibnitz* & de *Madame l'Electrice de Hanover*. Ce Philosophe, se trouvant un jour dans le Jardin d'*Herrenhausen* avec cette Princesse, assura qu'on ne trouveroit jamais deux feuilles semblables, dans la quantité presque innombrable de celles qui les entouroient. A l'instant plusieurs Courtisans se mirent en campagne, & parcoururent avec empressement toutes les allées du Jardin. Une partie de la journée se passa inutilement à cette recherche ; il ne fut pas possible de trouver deux feuilles, qui n'eussent des différences sensibles, même à l'œil. Quelle variété n'y eussent-ils pas remarquée, s'ils eussent employé le Microscope !

d'Eau & quelques heures d'un doux sommeil, on lui en fera passer l'envie. Un sang poussé en peu trop rapidement vers le Cerveau, peut bouleverser en un moment toutes nos idées, de même que les ressorts d'une Machine au peu trop tendus, peuvent la détraquer entièrement. Avec toute notre liberté, nous ne pensons & n'agissons, que suivant le ton sur lequel nous sommes montés. J'ai connu un Médecin, qui prétendoit juger assez bien du caractère d'un Homme par le battement de son Pouls; tout comme un Général d'Armée juge de la disposition de ses Soldats, par l'air de leur visage.

Qu'on ne regarde pas ces réflexions comme une pure digression. Elles serviront à rendre raison de ce qui a pu porter un Ecrivain renommé à affecter des airs de mépris pour l'*Histoire Romaine* de Mr. Rollin, comme si cette Histoire n'étoit pas plus utile que l'est la Fable même. Dans l'Extrait que nous avons donné (a) du Tome IX de cet Ouvrage, nous avons déjà exposé le sentiment d'un Auteur Moderne (b), qui soutient que *l'étude de l'Histoire Ancienne ne sauroit ni amuser agréablement un Lecteur, ni l'intéresser, ni lui être d'aucune utilité*; & nous avons dit ce qu'on devoit penser d'un jugement si injuste, dont on est toujours en droit d'appeler à un Tribunal moins sévère & plus équitable.

C'est

(a) Voyez le Tome XXXII, pag. 59, & suiv.

(b) M. LE M. *Idée du Gouvernement ancien & moderne de l'EGYPTE*, &c, Paris, 1743.

C'est Mr. Crévier lui-même qui nous apprend, dans son *Avertissement*, qu'un Ecrivain, dont il donne d'ailleurs une idée fort avantageuse, a entrepris (a) d'ériger en Système la Proposition suivante: *Traiter l'Histoire Ancienne, c'est compiler, me semble, quelques vérités avec mille mensonges. Cette Histoire n'est peut-être utile que de la même manière dont l'est la Fable Il faut savoir les exploits d'Alexandre, comme on fait les travaux d'Hercule.* Ce jugement n'est guère plus modéré que le précédent; car si l'Histoire ancienne n'a d'autre utilité que la Fable, & que ce qu'elle renferme de vrai, soit si peu de chose, en comparaison du faux qui s'y trouve, elle ne mérite pas qu'on en fasse une étude sérieuse, & elle ne peut servir tout au plus qu'à faire passer agréablement quelques momens de loisir à un homme qui cherche à se délasser l'esprit. Il me semble cependant, qu'en opposant autorité à autorité, celle de ce sévère Censeur est furieusement contrebalancée par celle d'un nombre prodigieux d'Auteurs, & même d'Auteurs d'un rang distingué, dont le témoignage doit être d'autant moins suspect, qu'on ne sauroit les soupçonner d'être partisans zélés des Anciens. Ainsi, à cet égard, la décision de cet Ecrivain prouve seulement, qu'il envisage l'Histoire ancienne sous un autre point de vue que ne l'a regardée Mr. Rollin & d'autres Grands-hommes. Ce n'est pas
là

(a) Voyez les *Considérations sur l'Histoire*, à la suite de la *Mémoire Française*, pag. 115.

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 317.

sa son gibier , & son inclination le porte ailleurs. Peut-il penser sur cela comme Mr. Rollin , si son esprit n'est ni disposé , ni affecté de la même manière ?

Mais , dira-t-on , il n'est pas question de gout dans ce différend , il s'agit d'un Fait qui doit être discuté avec soin. Est-il vrai , comme le soutient notre Censeur , que *traiter l'Histoire Ancienne , c'est , en effet , compiler quelques vérités avec mille mensonges ?* C'est maintenant à Mr. Crévier à répondre à cette question , s'il veut défendre & son propre Ouvrage , & celui de Mr. Rollin son Illustre Maître. Exposons donc ce qu'il dit sur cela dans l'*Avertissement* qu'il a mis à la tête de ce dixième Tome , qui est entierement de sa façon.

„ Je conviens , dit Mr. Crévier , qu'il est
„ besoin de critique dans l'étude de l'Histoire
„ Ancienne , & que l'on ne doit pas adopter
„ aveuglément tout ce que l'on trouve écrit
„ dans les Livres. Mais il est des règles pour
„ discerner le vrai du faux ; & , s'il y a de la
„ simplicité à tout croire , il y a de la téméri-
„ té à tout rejeter. Voici , par exemple , un
„ principe également simple & lumineux , qui
„ doit rehabiler aux yeux de l'Illustre Au-
„ teur que je prens la liberté de réfuter ,
„ une partie au moins des Faits de l'Histoire
„ Ancienne. Ce n'est point l'éloignement des
„ tems qui répand l'incertitude sur les Faits ,
„ c'est le défaut d'Ecrivains contemporains.
„ Si des évènements ont été consignés à la
„ Postérité par des Hommes de sens , qui en
„ aient

„ aient été ou témoins, ou acteurs, ou qui
 „ fussent à portée de s'en instruire avec exac-
 „ titude, alors, en lisant leurs Ouvrages,
 „ nous devenons en quelque façon nous-mê-
 „ mes contemporains de ces Faits : & je ne
 „ crois pas qu'il soit plus permis de douter de
 „ ce que *Polybe* nous a laissé touchant la
 „ Guerre d'*Annibal*, que de ce que *Comines*
 „ a écrit sur celle du Bien-public”.

Ce principe posé, Mr. *Crévier* fait cette demande : *Pourquoi releguerions-nous l'Histoire d'Alexandre au pais des Fables, & la mettrions-nous de niveau avec les travaux d'Hercule?* Sans parler d'une infinité d'autres preuves, qu'il n'a pas cru devoir raporter, il nous apprend que cette Histoire avoit été écrite par *Ptolémée* fils de *Lagus*, & par *Aristobule*, compagnons de toutes les expéditions de ce fameux Conquérant ; & qu'*Arrien*, dont nous avons l'Ouvrage, a travaillé d'après les Mémoires de ces deux Ecrivains contemporains. Ainsi, conclut Mr. *Crévier*, *l'Histoire d'Alexandre est constante, & le Pyrrhonisme le plus outré ne peut en ébranler la certitude.*

Je prévois que si le Censeur, qu'on a ici en vue, est d'humeur de revenir à la charge, il pourra donner de l'exercice à Mr. *Crévier* ; & je ne sais même si, après une ou deux joutes, ils ameneront l'affaire au point d'être décidée, sans qu'il reste toujours bien des difficultés à éclaircir. Les plus grandes de ces difficultés, & qui me paroissent presque insurmontables, c'est de savoir si ceux qui nous ont laissé des Mémoires sur l'Histoire d'*Alexandre*, n'ont pas

pas cherché à en imposer au Public, si nul intérêt ne les a portés à flatter leur Héros, s'ils ne se sont pas laissés séduire par un penchant naturel qui les portoit à débiter du merveilleux, si ceux qui ont écrit après eux, ou sur leurs Mémoires, n'ont point encore renchéri sur des Faits déjà déguisés & falsifiés, & enfin si l'esprit de Parti n'a point porté ces Historiens à tout exagérer, ce qu'ils pouvoient faire d'autant plus impunément, qu'ils n'avoient pas à craindre qu'il s'élevât du milieu des Nations barbares, qu'*Alexandre* venoit de subjuguier, des Censeurs importuns qui fissent voir la fausseté de leurs relations.

Tout cela, me direz-vous, ne sont que des suppositions, qui peuvent être très fausses. J'en conviens. Mais comme je ne suppose rien qui ne soit très possible, les mêmes difficultés restent toujours, & il n'y a pas lieu de se flatter qu'on soit jamais en état de les lever entièrement. Je regarde donc cette question, comme une de celles qui peuvent occasionner des disputes éternelles, à moins qu'on ne convienne une bonne fois de la laisser indécise. C'est, ce me semble, tenter l'impossible, que d'entreprendre de prouver le pour ou le contre, d'une manière évidente & capable de réunir tous les suffrages.

Je ne rapporterai pas ici tout ce que Mr. *Crévier* allègue pour répondre à son Adversaire; & lui-même n'expose pas non plus dans son *Avertissement*, tout ce qu'il auroit pu produire en faveur de sa cause, se contentant de nous renvoyer sur cela aux Dissertations de plusieurs Savans

Savans de l'Académie des Belles - Lettres. Sans m'ériger en juge de ce différend, je crois pouvoir dire que la thèse de l'Auteur que Mr. *Crévier* entreprend de réfuter, est insoutenable, à la prendre dans toute son étendue ; car si son parallèle avoit lieu, on seroit en droit de révoquer en doute tout ce qu'il y a de plus certain & de mieux avéré dans l'Histoire Ancienne. Si les Faits rapportés par *César*, par *Salluste*, par *Suétone*, par *Polybe*, doivent être rangés dans la même classe que tout ce qu'on nous a débité des *travaux d'Hercule*, comment me convaincra-t-on que les Romains aient jamais été en guerre avec les Carthaginois, que *Pompée* ait été défait par *César*, & que celui-ci ait été massacré dans le Sénat ? Cependant ces faits sont si certains, qu'on ne sauroit en douter, sans introduire le Pyrrhonisme le plus outré. Le défaut de la thèse de ce Censeur, est d'être trop générale, il suppose dans l'Histoire Ancienne autant de mensonges que dans la Fable, aussi peu de vérités que dans un Roman, en un mot son parallèle n'est pas juste, parce qu'il le pousse beaucoup trop loin, & il donne par là gain de cause à Mr. *Crévier*, sur ce point essentiel de la question.

En même tems que Mr. *Crévier* entreprend la défense de Mr. *Rollin*, il croit devoir se justifier lui-même d'un reproche qu'on pourroit lui faire au sujet de ce dixième Volume, où il traite à neuf la Guerre de *Mithridate*, quoiqu'on en ait déjà donné le récit dans l'*Histoire Ancienne*. Une des raisons qu'il

qu'il allègue, pour justifier sa conduite à cet égard, c'est qu'il n'a pas cru devoir offrir au Public un bien dont il étoit déjà en possession, & qu'il s'est persuadé que c'étoit ici un mérite de faire autrement, même en faisant moins bien. Joignez à cette raison, qu'on ne pouvoit exiger de Mr. Rollin, que les mêmes sujets qu'il avoit déjà mis en œuvre venant s'offrir encore sur sa route, il les traitât d'une façon nouvelle. Un même homme n'a souvent qu'une manière d'envisager un objet; & ce seroit une fécondité stérile & digne seulement de l'Ecole, que de se piquer de faire deux Ouvrages tout différens sur une même Histoire. Mais moi, dit Mr. Crévier, pour qui le sujet est tout nouveau, je pourrois être accusé de paresse, si j'aime mieux le prendre tout fait, que de le travailler moi-même. Tels sont les principaux motifs qui l'ont porté à donner, dans ce nouveau Tome, le commencement de la Guerre de *Mithridate*, traité à sa manière, & il promet d'en user de même par rapport aux autres sujets communs à l'*Histoire Ancienne* & à l'*Histoire Romaine*.

Sans chercher à flatter Mr. Crévier, on peut dire que ce Volume, dont il est l'Auteur, ne le cède absolument en rien aux précédens; & quoique, par modestie, il souhaite qu'on ne le compare point avec son Maître, je crois qu'on peut hardiment faire le parallèle de ce Cadet avec ses Aînés, sans qu'il perde rien du mérite qu'on lui reconnoît, lorsqu'on l'examine séparément. Quand un Disciple a de grands talens, il ne les perd pas pour avoir

Tome XXXIII. Part. II. X éva-

étudié sous un habile Maître, il ne fait que les augmenter, & il arrive même assez souvent qu'il le surpasse, lorsqu'il joint ses aquêts à ce qu'il tire de son fonds & de son Domaine.

Ce dixième Tome est partagé, comme le précédent, en quatre Livres, qui sont la *Suite* du XXXI, le XXXII, le XXXIII & le XXXIV. La *Suite* du XXXI contient divers évènements remarquables arrivés depuis l'an de Rome 664, jusqu'à 666. On trouve dans le XXXII, premièrement l'Histoire de l'origine, de l'enfance & des premiers exploits de *Mithridate*; ensuite sa première Guerre contre les Romains, jusqu'à la Paix que lui accorda Sylla; & enfin le retour de Sylla en Italie, qui tombe à l'an de Rome 668. Le XXXIII renferme ce qui s'est passé à Rome & dans l'Italie en l'absence de *Sylla*; la Guerre du même *Sylla* contre la Faction de *Marius*; les Proscriptions, la Dictature & la mort de *Sylla*. On y trouve encore la petite Guerre de *Murena* contre *Mithridate*. Tous ces Faits sont renfermés dans un espace de moins de neuf ans, savoir depuis l'an 666, jusqu'en 674. On expose dans le XXXIV les Guerres de *Lépidus*, de *Sertorius*, de *Spartacus*, & plusieurs Faits détachés, parmi lesquels on rencontre quelques détails sur *Cicéron* & sur *César*. Tout cela est contenu dans un espace de sept ans, depuis l'an 674 jusqu'à l'an 681 inclusivement.

Le Lecteur ne perdra pas son tems à la lecture de ces évènements, dont la plupart sont extrêmement intéressans. Cette Histoire ne fut-elle

elle qu'un Roman, on ne laisseroit pas de la lire toujours avec plaisir. Les Faits y sont si bien détaillés, & exposés dans un si beau jour, que l'esprit se laisse comme entraîner par l'agrément qu'il trouve à les parcourir. J'en rapporterai quelques-uns, sans m'attacher à suivre le fil de l'Histoire, ce qui m'obligeroit d'entrer dans des détails dont un Extrait n'est pas susceptible.

Un de ces Faits, exposé d'une manière très propre à captiver l'attention, c'est la fuite de *Marius*, dont les aventures surprenantes pourroient seules fournir la matière d'un Roman des plus curieux. J'abrègerai, autant qu'il me sera possible, ce qu'en dit l'Auteur, afin de ménager un terrain, dont nous ne sommes pas toujours libres de disposer à notre gré.

Lorsque *Sylla* eut réformé le Gouvernement, relevé l'autorité du Sénat Romain, & abaissé celle du Peuple, il ne songea plus qu'à tirer vengeance de ceux qu'il regardoit comme ses plus mortels ennemis. Dans cette vue il assembla le Sénat, & proposa de déclarer ennemis publics les deux *Marius* Père & Fils, *Salpiciens*, & neuf autres Sénateurs leurs principaux partisans. Tout trembloit alors devant ce Consul; & il n'y eut que *Q. Scévola* l'Augure, Beau-père du jeune *Marius*, qui osa lui résister. Le Décret du Sénat fut conforme à la proposition de *Sylla*. Il portoit que les coupables étoient déclarés ennemis publics, & qu'en conséquence il seroit permis à tous de leur courre-sus, de les tuer, ou de les amener aux Consuls, & que leurs Biens seroient confisqués.

D'abord *Sylla* dépêcha des Gens de guerre à la poursuite de ceux qu'il venoit de faire condamner. *Salpicius* ne tarda pas à tomber entre leurs mains, ayant été décélé par un de ses Esclaves. La tête de ce malheureux Tribun fut apportée à Rome, & mise sur la Tribune aux Harangues.

Pour ce qui est de *Marius*, voici comme il échapa à la poursuite de ceux qui le cherchoient. Au sortir de Rome, tous ceux qui l'accompagnoient s'étant dispersés, il se retira dans une maison de campagne qu'il avoit près de Lanuvium. De cette première retraite, où il ne put rester longtems sans être découvert, il se rendit à Ostie; & là, ayant trouvé un Vaisseau qu'un de ses Amis lui avoit fait tenir prêt, il y entra avec *Granius* son Beau-père. Bientôt le vent fraîchit, & la Mer étant devenue furieuse, il fallut débarquer *Marius* avec toute sa Compagnie. Ils ne savoient quel parti prendre, ni de quel côté tourner leurs pas. Dans cette détresse, ils apperçurent des Bergers, qui, ayant reconnu *Marius*, l'avertirent de se sauver promptement, parce qu'ils avoient vu peu auparavant des Cavaliers qui le cherchoient. Il quitta donc le grand-chemin, & s'enfonça dans un Bois épais, où il passa la nuit fort mal à son aise.

Tandis que *Marius* erroit avec sa troupe fugitive sur le bord de la Mer, ils apperçoivent une troupe de Cavaliers qui venoient à eux. Dans ce même moment, tournant les yeux vers la Mer, ils voient deux Vaisseaux marchands, seule ressource pour eux dans une si grande

grande extrémité. C'est à qui courra le plus vite vers la Mer. Ils se jettent à l'eau, & tâchent de gagner les deux Vaisseaux à la nage. *Granius*, avec quelques autres, arrive à l'un de ces Vaisseaux, & passe dans l'Île d'Enarie (a). *Marius* étoit vieux & pesant; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que deux Esclaves le portant au-dessus de l'eau, atteignirent l'autre Vaisseau, dans lequel il fut reçu. Cependant les Cavaliers étoient arrivés sur le bord, & crioient aux Matelots d'amener à terre, ou de jeter dehors *Marius*, & de s'en aller où ils voudroient. Les Maîtres du Vaisseau, touchés des larmes de *Marius*, ne voulurent point le leur livrer. Cette générosité ne fut pas de longue durée. La peur saisit les Marchands, & s'étant approchés de terre, ils jettèrent l'ancre à l'embouchure du Liris. Alors ils lui proposèrent de descendre, pour se reposer un moment après tant de fatigues. *Marius*, qui ne se défioit de rien y consentit. On le porte sur le rivage, on le place dans un endroit où il y avoit de l'herbe. Mais pendant qu'il y étoit tranquille, & ne songeant à rien moins qu'au malheur qui le menaçoit, il voit tout d'un coup lever l'ancre, & le Vaisseau partir.

Marius, se voyant sans secours, sans défense, & abandonné de tout le monde, traversa avec une fatigue incroyable des fosses pleines d'eau, des terres bourbeuses, & arriva enfin à la Cabane d'un pauvre Bucheron.

11

(a) *Ischia*.

Il se jette à ses pieds, & le conjure un homme, qui, s'il échape, peut le récompenser au-delà de ses vœux. Le Bucheron, pour le mieux, même près d'un Marais, dans un creux, où il le couvre de feuilles, & de joncs. *Marinus* y étoit à peine, tendit des Cavaliers, qui menaçoient le Bucheron sur ce qu'il receloit un Ennécondamné à mort par le Sénat. Celui qui restoit plus de ressource, il sortait, se deshabilloit, & s'enfonçoit dans le bourbeux de la mare. Ce sale asyle cachait. Ceux, qui le poursuivoient, & l'ayant tiré de l'eau, nud & vert de boue, ils lui mettent une corde, & le traînent sur le champ à Nîmes, où ils le livrent aux Magistrats.

L'infortuné prisonnier fut déposé dans la maison d'une femme, qui, par sa longue main des raisons de ne pas l'y laisser, verra dans l'Ouvrage même de qui il étoit. Les Magistrats ayant délibéré sur ce qu'ils devoient faire, il fut résolu d'ordonner du Sénat. Heureusement pour lui, il ne se trouva pas un seul Citoyen qui se chargeât de cette odieuse exécution. Un Gaulois ou Cimbre de naissance, envoyé pour le tuer, & entra dans la maison, l'épée à la main. Le lit, où reposoit le prisonnier, étoit placé dans un enfoncement fort profond. Du milieu de cette obscurité il leva vers le Barbare un regard étincelant, ayant tout en feu, & en même tems il lui

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 327

voix terrible : *Malheureux, tu oses tuer Marius !* Ce fut un coup de tonnerre pour le Soldat , qui s'enfuit sur le champ , jettant son épée à terre , & criant : *Je ne puis point tuer Marius.*

Les Minturnois, touchés & attendris par cet exemple d'humanité, se reprochèrent de s'être rendus coupables de cruauté & d'ingratitude envers le libérateur de l'Italie. *Qu'il se sauve, s'écrièrent-ils, qu'il se sauve, & qu'il aille accomplir ailleurs ses tristes destinées. Hélas ! nous n'avons que trop de lieu de prier les Dieux de nous pardonner la faute involontaire que nous commettons, en renvoyant Marius hors de notre Ville, sans défense & sans secours.* En même tems, ils entrent en foule dans la maison où il étoit, ils l'environnent, & le conduisent à la Mer. Chacun s'empresse de lui témoigner son zèle, en portant au Vaisseau, qu'on lui destinoit, les provisions dont il avoit besoin. Dès que tout fut prêt, *Marius* s'embarqua sur un très petit Bâtiment, au milieu des vœux des Minturnois, qui levoient les mains au Ciel, & prioient les Dieux de prendre ce Grand-homme sous leur protection.

Voilà *Marius* échappé du plus grand danger qu'il eût couru depuis le commencement de sa fuite. De Minturnes il passa dans l'île d'Enarie, où il rejoignit *Granius*. Tous deux firent route vers l'Afrique ; mais, comme ils manquoient d'eau, ils furent obligés de relâcher en Sicile du côté du Mont Eryx (a).

Notre

(a) *Monte di San Giuliano, ou di Trapani.*

Notre fugitif n'étoit pas encore à la fin de ses infortunes. Le Questeur de la Province tomba sur ses Gens, qui étoient descendus pour faire eau, en tua dix-huit, & pensa le prendre lui-même. *Marius* fut obligé de se rembarquer au plus vite, & il passa dans l'Ile de *Ménige* (a), où il apprit, pour la première fois des nouvelles de son Fils. Il sçut que, s'étant sauvé avec *Céthégus*, l'un des douze compris dans le Décret du Sénat, il s'étoit retiré auprès d'*Hiempsal*, qui regnoit dans une partie de la Numidie.

Marius étoit à peine débarqué, qu'il vit venir à lui un Officier du Préteur, qui lui dit d'un ton menaçant. *Le Préteur Sextilius vous défend de mettre le pied dans sa Province. Si vous contrevenez à ses ordres, il vous déclare qu'il est résolu d'exécuter le Décret du Sénat, & de vous traiter en Ennemi public.* La surprise, l'indignation, la douleur faifirent tellement *Marius*, qu'il demeura fort longtems sans rien dire, regardant fixement celui qui étoit venu lui faire ce message. Enfin, comme l'Officier le pressoit, & lui demandoit quelle réponse il rendroit au Préteur : *Va*, lui dit-il, *raporter à celui qui t'envoie, que tu as vu Marius fugitif assis au milieu des ruines de Carthage.* *Marius* ne se pressa pas d'exécuter l'ordre du Préteur ; & il étoit encore autour de Carthage, lorsqu'il recueillit son Fils, qui avoit été obligé de s'enfuir des Etats d'*Hiempsal*. Après cette heureuse rencontre, ils s'embarquè-

(a) Ile des Gerbes, ou de Zerbi.

barquèrent tous deux dans une Barque de Pecheur, qui les mena dans l'Ile de Cercine (a). Ils étoient à peine en Mer, qu'ils virent des Cavaliers Numides envoyés par *Hiempsal* à la poursuite du jeune *Marius*. Ce danger ne fut pas le moindre de ceux qu'ils coururent, mais il fut le dernier. Ils passèrent le reste de l'hiver assez tranquillement dans les Iles de la Mer d'Afrique, attendant quelque coup de bonne fortune qui leur donnât moyen de retourner en Italie.

Telles sont les aventures de la fuite de *Marius*, dont je ne donne ici que l'abrégé. On ne sauroit disconvenir que ce morceau ne soit très curieux & très capable d'intéresser toute sorte de Lecteurs. Le merveilleux qui s'y trouve, frappe d'autant plus, qu'on n'y remarque rien qui sente la fable & la fiction. Quelques traits de cette nature relèvent infiniment le mérite d'une Histoire, & la font goûter de ceux mêmes qui cherchent le moins à s'instruire.

Le retour de *Marius* à Rome y causa d'affreux desordres. La suite de son Histoire est remplie de scènes si tragiques, dont il fut lui-même l'Auteur, qu'on ne sauroit la lire sans horreur, & sans regarder ce Consul comme tout-à-fait indigne de porter le nom de Héros & de Grand-homme, que quelques Auteurs lui ont prodigué. Le sang des Citoyens Romains, versé inhumainement par ses ordres, répand sur ses plus belles actions un nuage

(a) *Cercara*.

nuage qui les obscurcit entierement. Le Lecteur en jugera par ce que je vai rapporter, & dont on trouvera le détail vers la fin du trente-unième Livre de cette Histoire.

Lorsque *Marins* eut appris que les conjonctures lui étoient favorables pour retourner en Italie, il repassa la Mer, & vint aborder à un Port de Toscane, amenant avec lui quelques Troupes qu'il avoit rassemblées. D'abord il envoya offrir ses services à *Cinna*, qui, ayant été chassé de Rome, parcouroit toutes les Villes d'Italie pour se faire des Partisans. Il y a lieu de croire que *Cinna* fut écouté favorablement, puisqu'il trouva hommes & argent en abondance, & qu'il eut même à ses ordres jusqu'à trois cens Cohortes, ou trente Légions, formées des différens Peuples d'Italie. Comme *Cinna* avoit travaillé lui-même au rappel de *Marins*, il le reçut sans nulle difficulté, le déclara Proconsul, & voulut même lui donner des Faisceaux & des Licteurs.

La résolution fut prise, dans un Conseil, d'aller droit à Rome, & d'attaquer cette Capitale. L'exemple en avoit été donné par *Sylla*, qui étoit alors en Grèce, & *Marins* ne se piquoit pas d'être plus délicat que son ennemi sur l'amour & le respect dus à la Patrie. *Cinna* & lui comptoient réussir sans peine. *Octavius* & *Mérula* avoient fortifié la Ville; mais ils n'avoient que peu de Troupes. Rome fut donc assiégée par quatre Armées. La première, qui avoit *Marins* pour Chef, se posta au-dessous de la Ville, du côté de la Mer; la seconde, commandée par *Sertorius*, alla camper

per-au-dessus. *Cinna* & *Carbon* prirent leurs quartiers entre ceux de *Marinus* & de *Sertorius*. Pour affamer la Ville, ils firent battre la campagne par leurs Partis. Ostie, à l'embouchure du Tibre, fut surprise par *Marinus*, livrée au pillage & à la fureur du Soldat.

Rome étoit déjà aux abois, lorsque *Pompeius Strabo* vint à son secours. Il livra, aux portes de la Ville, un Combat qui ne fut point décisif, & où deux frères, qui servoient dans les deux Armées ennemies s'étant rencontrés dans la mêlée, se battirent sans se connoître. Celui, qui étoit du côté de *Pompeius*, ayant tué l'autre, le reconnut en le dépouillant. Sa douleur alla jusqu'au desespoir. Après l'action, il fit dresser un bucher, sur lequel il plaça le mort, il y monta lui-même, se perça de la même épée dont il l'avoit tué; &, ayant ordonné qu'on mît le feu, mêla ainsi ses cendres avec celles de son frère.

Afin d'opposer des forces capables de contrebalancer celles du Parti de *Marinus*, les Consuls envoyèrent ordre à *Métellus Pius*, qui faisoit actuellement la guerre contre les Samnites, de traiter avec ces Peuples, & de leur offrir le droit de Bourgeoisie Romaine. *Marinus* & *Cinna*, ayant été avertis de cette négociation, la traversèrent, & attirèrent les Samnites à leur parti. *Métellus* ne laissa pas de s'approcher de Rome, & de se joindre à l'Armée d'*Octavius*. Celle de *Pompeius* se dissipa bientôt après, & lui-même fut tué d'un coup de tonnerre, après s'être attiré la haine publique par son avidité, son ambition effrénée, & surtout

tout par l'indifférence criminelle qu'il avoit témoignée pour les dangers qui menaçoient Rome. Dans le tems qu'on portoit son corps au bucher, la Populace se jetta sur lui, lui fit mille outrages, & le traina dans les rues avec un croc. C'est d'un père si détesté qu'étoit fils le Grand *Pompeé*, qui fut chéri du Peuple Romain jusqu'à l'adoration.

Pour ne pas m'engager dans de trop longs détails, je passe tout-à-coup à la prise de Rome par *Marius* & *Cinna*, afin de pouvoir donner au Lecteur une légère idée de la Scène tragique qui s'y passa. Cette Ville infortunée fut d'abord livrée à toutes les horreurs de la guerre. Un très grand nombre de Citoyens furent tués, les femmes deshonorées, les maisons pillées. C'étoit avoir été ennemi de *Marius*, que d'être riche. Le Consul *Octavius* ne fut pas témoin de ces maux. Il avoit été tué sur le Janicule, avant même que les vainqueurs entrassent dans la Ville. Sa tête fut portée à *Cinna*, & mise ensuite sur la Tribune aux Harangues. Les vainqueurs continuèrent de faire ainsi trophée de toutes les autres cruautés qu'ils exercèrent. Cette Tribune, lieu respectable, devint par-là un lieu patibulaire, où l'on exposoit les têtes sanglantes de tout ce qu'il y avoit à Rome de plus illustre par les Dignités, les Talens, & les Vertus. Telle fut la destinée des deux frères *L.* & *C. Césars*, dont le premier avoit été Consul, & le second étoit celui qui avoit disputé le Consulat contre *Sylla*. Ce qu'il y eut encore de plus atroce dans la mort de *Lucius*, c'est que *Mari-*
rins,

rius, par une lâche barbarie, le fit tourmenter cruellement devant le Tombeau de ce misérable Tribun *Q. Varius*, qui avoit causé tant de maux à l'Etat (a).

Les vainqueurs immolèrent à leur ressentiment plusieurs autres illustres personnages. *P. Crassus*, ayant vu son fils aîné tué sous ses yeux, se perça lui-même de son épée, pour n'être point exposé à des insultes indignes de son courage & de sa vertu. Le Tribun Militaire *Annins*, pour exécuter les ordres cruels de *Marius*, alla lui-même trancher la tête à l'Orateur *Marc-Antoine*, & la porta aussitôt à ce barbare, qui reçut ce présent avec une satisfaction égale avec laquelle il l'attendoit; il embrassa le Tribun encore tout sanglant, prit de ses mains la tête d'*Antoine*, & ne craignit point de souiller la table, qui étoit regardée par les Anciens comme quelque chose de sacré, du sang d'un si illustre Citoyen & d'un si grand Orateur. *Catulus*, qui avoit été Collègue de *Marius*, & avoit triomphé avec lui des Cimbres, s'enferma dans une petite chambre nouvellement enduite de chaux, y fit allumer un grand feu, & s'étouffa ainsi lui-même, pour éviter une mort plus ignominieuse à laquelle l'impitoyable *Marius* venoit de le condamner. Quant à *Mérula*, il voulut rendre témoin de sa

(a) *Marius iram suam nefarie distrinxit, L. Cæsaris Consularis & Censorii nobilissimum corpus ignobili savitiâ irucidando: & quidem apud seditiosissimi & abjectissimi hominis bustum. Id enim malorum miserrima tunc Reipublicæ decras ut Vario Cæsar piaculum cederet. Val. Max. X. 2.*

sa mort le Dieu même dont il étoit le Prêtre. S'étant mis au pied de l'Autel de *Jupiter*, il s'ouvrit les veines, en sorte que son sang réjaillit jusques sur la Statue de ce Dieu.

Joignez à toutes ces horreurs le carnage effroyable d'un très grand nombre de Citoyens. Un mot, un signe de tête de *Marius*, coutoit la vie à ceux qui se présentoient devant lui. Un Sénateur l'ayant abordé, & n'ayant point reçu de réponse à son compliment, fut massacré sur le champ; & cela passa en règle. Tous ceux, qui venoient le saluer, à qui il ne rendoit pas le salut, étoient tués par les Esclaves qui lui servoient de Garde. Ce carnage, accompagné du pillage des maisons, & des plus criminelles violences, dura cinq jours & cinq nuits dans Rome, dont l'aspect étoit devenu un objet d'horreur. Toute l'Italie se ressentoit des fureurs de *Marius*. Les Grands-chemins & les Villes étoient remplies de ses Satellites, qui suivoient à la piste ceux qui s'étoient enfuis & se cachotent, & très peu échapèrent. Sur la fin de l'année *Cinna* & *Marius* se nommèrent eux-mêmes Consuls, sans aucune forme d'Assemblée ni d'élection; & le premier jour de l'année suivante fut signalé par d'horribles cruautés. Le fils de *Marius* tua de sa main un Tribun du Peuple, & en envoya la tête aux Consuls. Deux Préteurs furent exilés, & un Sénateur fut précipité, par ordre de *Marius*, du haut du Roc Tarpeien.

La mort arrêta enfin les fureurs de ce vieillard. Fatigué par des insomnies continuelles, il s'avisa d'un remède, qui ne convenoit guère
ni

ni à sa Dignité ni à son âge. Ce fut de se livrer aux excès de la table, & de passer les nuits à boire avec ses amis. Il s'échauffa bientôt le sang par ce régime. Attaqué d'une fièvre violente, accompagnée de transport au Cerveau, il mourut le treize Janvier de l'an 666 de Rome, âgé de soixante & dix ans, après avoir été sept fois Consul. C'est au Lecteur à juger s'il doit être traité de Héros pour quelques victoires qu'il avoit remportées. L'héroïsme ne s'accorde guère avec les vices les plus nuisibles à la Société. Il est peint avec les couleurs qu'il mérite dans ce portrait qu'en fait notre Historien. *Il eut, dit-il, les vices des grands Scélérats : il fut sans foi, sans honneur, sans humanité; ingrat, ennemi de toute vertu, jaloux de tout mérite, cruel comme une Bête féroce.* Voilà d'affreux traits; mais *Marius* ne méritoit pas d'être traité autrement.

Le précis que je viens d'exposer d'une partie du trente-unième Livre de ce Volume, peut donner une idée assez juste de la manière dont Mr. *Crévier* continue son Histoire dans les Livres suivans. La guerre contre *Mithridate*, qui en fait le principal sujet, y est décrite avec l'exactitude la plus scrupuleuse; &, malgré le grand nombre de Faits qu'elle contient, tout y est exposé si clairement & avec tant d'ordre, que l'Auteur ne pouvoit guère former de meilleur plan pour l'exécution d'une entreprise, où l'on rencontre à chaque pas mille difficultés. Il ne suffit pas pour un Ouvrage de cette importance, de ramasser avec soin un nombre prodigieux de matériaux, dispersés

persés dans quantité d'Auteurs, il faut, outre cela, en faire un bon choix, les mettre chacun à leur place, éviter les répétitions, lier les Faits de telle manière qu'ils forment une agréable perspective, & les accompagner, lorsqu'il est besoin, de réflexions sentées qui en fassent sentir toute l'importance. Tout cela se trouve réuni dans cette Histoire, qui est d'ailleurs recommandable par la pureté & l'élégance du Style de son Auteur.

De tous les Héros qu'il introduit sur la Scène, il n'y en a aucun dont il ne fasse connoître & l'Histoire & la Vie, tantôt par des traits rassemblés par lui-même, tantôt en empruntant les expressions mêmes des grands Maîtres qu'il a suivis pour guides. Vous trouverez, par exemple, dans le Livre trente-deuxième, un détail très circonstancié & très curieux de tout ce qui regarde les Ancêtres & la Noblesse de *Mithridate*; vous en trouverez sur son Enfance, sur ses Inclinations; &, en parcourant les exploits de ce fameux Guerrier, vous verrez que Mr. *Crévier* ne lui attribue presque rien, qui ne soit fondé sur les Faits mêmes, & que par conséquent le portrait qu'il en fait, est tiré d'après nature.

Veut-on voir un autre portrait non moins naturel, où l'on donne une idée du caractère & de la conduite du Grand *Pompée*? C'est celui que nous en a laissé un célèbre Historien, & que Mr. *Crévier* a cru devoir copier pour l'insérer dans son Ouvrage. Ces sortes de morceaux méritent toujours d'être recueillis avec soin, lorsque la solidité des pensées

répond

répond à la beauté de l'expression. Celui dont il s'agit ici, est de *Velleius*. „ *Pompée*, dit cet „ Auteur, étoit avide de puissance, mais il ne „ vouloit pas la ravir. Son desir étoit qu'elle „ lui fût déferée volontairement. C'est pour- „ quoi, autant qu'il étoit grand Général dans „ la Guerre, autant se montroit-il Citoyen „ modeste dans le Gouvernement intérieur de „ la République, si ce n'est lorsqu'il craignoit „ que quelqu'un ne se rendît son égal. En „ tout autre cas sa conduite étoit toute loua- „ ble. Il étoit ami constant, & nullement im- „ placable ennemi; fidèle & sincère dans les „ réconciliations, peu difficile s'il s'agissoit „ d'une satisfaction qui lui fût due; commu- „ nément modéré dans l'usage de sa puissan- „ ce; en un mot exempt presque de tout vice, „ si ce n'en étoit un très grand de ne pouvoir „ souffrir que, dans une Ville libre & mai- „ tresse de l'Univers, dont tous les Citoyens „ étoient égaux de droit, il s'en trouvât un „ seul qui lui disputât le premier rang (a).

Sur la fin du dernier Livre de ce Volume
Mr. Crévier a rassemblé certains *Faits déta-*
cbés,

(a) Fuit (Pompeius) potentia qua honoris causa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidissimus; Dux bello peritissimus, Civis in togâ, nisi ubi vereretur ne quem haberet parem, modestissimus: amicitiarum tenax, in offensis exorabilis, in reconciliandâ satisfactione facillimus; potentiâ suâ nunquam aut raro ad impotentiam usus; penâ omnium vitiorum expertus, nisi numeraretur inter maxima, in Civitate liberâ dominâque Gentium, indignari, quum omnes Cives jure haberet pares, quemquam aequali dignitate conspiciere. Vell. II. 29.

chés, dont les principaux regardent *Cicéron* & *César*. C'est là qu'il nous apprend quel fut le motif qui porta *Cicéron* à fixer son domicile à Rome, & à ne plus s'éloigner de la présence de ses Concitoyens. Cette résolution fut occasionnée par une petite aventure que nous allons rapporter, & sur laquelle nous ferons quelques réflexions.

L'an 676 de Rome *Cicéron*, qui étoit alors âgé de 31 ans, fut nommé à la Questure, que l'on regardoit comme le premier degré des honneurs, sous les Consuls *Cn. Octavius* & *Carion*. Lui-même nous apprend que, dans cette nomination, il eut une des premières places. L'année suivante il exerça la Questure en Sicile, sous le Consulat de *L. Octavius* & de *C. Cotta*. La Sicile avoit deux Questeurs, dont l'un résidoit à Syracuse, & l'autre à Lilybée. Ce fut ce dernier département qui échut à *Cicéron*. La manière dont il s'y conduisit lui attira beaucoup de louanges & d'applaudissemens. Voici ce qu'il nous en apprend lui-même. „ Pendant ma Questure de Sicile, „ le, *dit-il*, j'envoyai à Rome une grande „ quantité de Blé; je méritai, par ma conduite, que les Négocians se louassent de „ ma justice & de la facilité de mes Mœurs; „ les Citoyens, de la noblesse de mes procédés; les Alliés, de mon desintéressement; „ tous enfin me rendirent témoignage d'une „ exactitude parfaite à remplir toutes les parties de mon devoir (a) ”.

Per-

(a) *Fruenti in summa caritate maximum numerum*

Personne n'ignore que *Cicéron* étoit un peu
 1, il s'aimoit beaucoup, & il étoit bien ai-
 qu'on eût bonne opinion de son mérite &
 ses belles qualités. Cela est assez naturel,
 il n'y a guère d'hommes qui ne soient mar-
 is à ce coin-là. Peut-être en avoit-il une
 e un peu forte, & peut-être aussi que sans
 e dose il n'eût pas aspiré à devenir le plus
 nd Orateur de son siècle. Pour faire de
 ndes choses, pour devenir Grand-homme,
 ant s'aimer beaucoup, il faut aimer la gloi-
 & la distinction, & il faut aussi savoir ce
 : l'on est, sentir ses forces, connoître ses
 ns, & ce à quoi on est propre. Sans ce sen-
 ent interne, & une grande ardeur de sur-
 ser ses égaux, on ne fait d'ordinaire que
 per, quelques belles qualités qu'on ait
 leurs. On me pardonnera bien cette petite
 éxion, qui justifie un peu *Cicéron* d'un re-
 che qu'on lui fait assez généralement, sans
 idérer que ce qu'on regarde en lui comme
 défaut, est justement ce qui l'a fait devenir
 plus fameux Orateur, le plus grand Philo-
 phe & un des plus Grands-hommes de son
 cle. Voici maintenant la petite aventure en
 estion.

Cicéron étoit si plein de l'honneur qu'il cro-
 it lui être dû pour sa Dignité de Questeur;
 e, partant de Sicile pour retourner en Ita-
 , il croyoit qu'on ne parloit d'autre chose à
 Rome,

*eram. Negotiatoribus comis, Mercatoribus justus, Mu-
 cipibus liberalis, Sociis abstineus, omnibus eram visus in
 ti officio diligentissimus. Cic. pro Plancio, n. 64.*

Rome , & qu'on y étoit tout occupé du bruit de ses grands exploits. Il fut bien surpris, lorsqu'en passant par Pouzzole, dans la saison où on y prenoit les Eaux, la première personne qu'il rencontra, lui demanda quand il étoit parti de Rome, & ce qu'il y avoit de nouveau à la Ville. *Je ne viens point de Rome*, répondit-il d'un air assez fâché, *mais de Province. Il est vrai*, lui dit celui qui l'avoit interrogé, *c'est d'Afrique, je pense. Cicéron se trouva encore plus piqué, & repliqua vivement qu'il avoit eu la Sicile pour Province, & non pas l'Afrique. Alors un tiers se mêla dans la conversation, &, reprochant au premier qu'il n'étoit point au fait des choses : Eh ! ne savez-vous pas*, lui dit-il, *que Cicéron a été Questeur à Syracuse ?* A cette dernière attaque, Cicéron prit son parti en galant-homme ; &, renonçant à la fantaisie de vouloir être regardé comme un personnage important, il se confondit dans la foule, & voulut bien passer pour être venu à Pouzzole prendre les Eaux avec les autres (a).

Cette aventure, toute petite qu'elle est, lui fit faire de sérieuses réflexions. Je les rapporte ici, parce qu'en une infinité de rencontres elles peuvent guider ceux qui cherchent à faire valoir leurs talens, & à parvenir aux grandeurs & aux dignités. Il conçut dès lors, comme nous l'apprend lui-même, que le Peuple Romain étoit peu sensible à ce qui ne frapoit que

(a) *Desisti stomachari, & me unum ex iis feci qui ad Aquas venissent.* Cic. pro Planc. n. 65.

ses oreilles , & que c'étoit sur ses yeux qu'il falloit agir. De ce moment il fit son plan de se fixer dans la Ville, de se rendre assidu sous les yeux de ses Concitoyens , de faire de la Place publique comme son domicile : & , fondant sur son éloquence toutes les espérances de sa fortune, non-seulement il travailla à se faire un grand nom par de fréquentes & brillantes Plaidoiries , mais il se livra tellement aux besoins de tous ceux qui recherchoient son appui, qu'à toute heure du jour & de la nuit il étoit accessible , & que jamais personne ne trouva sa porte fermée (a).

Ces réflexions de *Cicéron* m'en feront aussi faire une , qui ne sera que pour les Philosophes. Elle roulera sur la remarque judicieuse de ce grand Orateur, que le *Peuple Romain* étoit moins sensible à ce qui frapoit ses oreilles, qu'à ce qui agissoit sur ses yeux. Ce phénomène a plus d'étendu que *Cicéron* ne lui en donne ici ; il regarde tous les hommes. On peut établir comme une règle assez généralement vraie, que les objets qui agissent sur la Vue , font sur l'Ame une impression beaucoup plus forte, que ceux qui frappent l'Ouïe & les autres Sens. Cette impression est même plus durable , & l'Ame se la rapelle bien plus fréquemment & plus

(a) *Posteaquam sensi Populum Romanum ores bebetiores, oculos acres atque acutos, habere, destitit quid de me audituri essent homines cogitare ; feci ut postea quotidie me presentem viderent : habitavi in oculis, pressi Forum : nequingem à congressu meo, neque Janitor meus, neque seminus absterruit. Idem, ibid. n. 66.*

plus facilement. Il arrive bien rarement que, dans les Rêves, on soit charmé par l'Odorat, par le Gout, ou par le Tact, à moins que, par rapport à ce dernier Sens, il n'ait été joint par celui de la Vue.

Quelle est la cause de cette prérogative de la Vue ? Viendrait-elle de ce que son Organe est beaucoup plus nerveux, plus voisin du Cerveau (a), qu'il abonde davantage en esprits animaux, ou qu'il agit plus directement sur ce qu'on nomme le *Sensorium commune*, qui est, dit-on, l'endroit où l'Ame se tient toujours en sentinelle pour veiller sur les mouvemens que lui donnent, souvent malgré elle, les petites cordes nerveuses dont elle n'est pas moins l'esclave & le jouet, que la plus légère Girouette l'est du Vent qui l'emporte & la fait tourner à son gré ? Mais, en supposant la réalité de ces causes, ou de quelques-unes d'entre elles, on fera encore cette autre question : Pourquoi les idées que reçoit l'Ame par le chemin le plus court, par un plus grand nombre de fibres nerveuses, ou à l'aide d'une plus grande quantité d'esprits animaux, sont-elles sur elle plus d'impression que toutes les autres ?

Un Philosophe-Naturaliste prétend (b) que, comme les esprits animaux ont une étroite analogie avec la lumière, les objets qui agissent par son moyen sur l'Organe de la Vue doivent être aussi les plus sensibles, & y produire
des

(a) Voyez sur cela *Le Cat* dans son *Traité des Sens*, pag. 79.

(b) *Bourguet* dans ses *Lettres Philosophiques*.

des effets plus prompts & plus vifs. Pour adopter le sentiment de ce Philosophe, il auroit dû nous démontrer qu'il y a réellement une étroite analogie entre les esprits animaux & la Lumière. C'est une chose qu'il suppose sans le moindre fondement, sans en donner aucune preuve, parce qu'il ne pouvoit effectivement en donner. Le Héros des Philosophes modernes (a) nous a appris, il est vrai, ce que c'est que la Lumière, il nous en a du moins donné une espèce d'anatomie; mais quant aux esprits animaux, bien loin d'en connoître la nature, on n'a pu jusqu'à présent les appercevoir, il y a même des Philosophes qui nient leur existence, & ceux qui les admettent, n'osent presque en parler que par conjecture. Ce n'est qu'en tremblant, & à la faveur d'un *peut-être*, qu'un fameux Médecin, & en même tems grand Philosophe, a osé avancer que si ces esprits ont de l'analogie avec quelque autre corps connu, c'est sur-tout avec de l'eau très subtile, quoiqu'il reconnoisse d'ailleurs qu'ils tirent leur origine d'une matière bien différente (b).

Je crois donc que pour répondre pertinemment à la question proposée, il faut attendre que nous connoissions, non-seulement la nature de l'Âme même, mais encore la manière dont elle agit sur le corps, & celle dont le

corps

(a) Newton.

(b) *Quare aqua subtilissima forte spiritus hi maxime conveniunt licet tamen ex alia materie productus mutatio liquoris in ovo incubato doceat.* Boerhaave, *Inss. Med. G. m. 277.*

corps agit sur elle. Suivant toutes les apparences nous attendrons encore longtems ; mais qu'importe ? ne vaut-il pas mieux attendre, lorsqu'on ne court aucun risque , que de bâtir de vaines Hypothèses, qui jettent toujours furement dans l'erreur , lorsqu'elles ne sont point fondées sur la nature des choses. Un Philosophe à Systèmes ne mérite que le nom de *Romancier*.

ARTICLE IV.

INSTITUTIONS MILITAIRES de VE-
GECE. Un Volume 8, de 176 pages, sans
la Préface & la Table des Chapitres, qui en
contiennent 32. A Amsterdam chez J. Wet-
stein, 1744.

UN Auteur, qui seroit assez téméraire pour enseigner à voler adroitement son prochain, à séduire la Jeunesse, ou à commettre des crimes qui troubleroient le repos de la Société, passeroit, & avec raison, pour un scélérat, & un très mauvais Citoyen. Cependant on ne trouve point à redire qu'on enseigne publiquement la manière de faire la Guerre, ou la *Science Militaire*, quoique cette Science ne soit réellement autre chose que l'*Art de tuer les Hommes avec adresse*. D'où cela vient-il ?

Pour décider cette question, je crois qu'on doit considérer, que l'Homme étant porté, par un panchant naturel, à se procurer tout l'avantage qu'il lui est possible, aux dépens
mêmes

mêmes de son Voisin, il est comme impossible, qu'il n'en résulte en une infinité de cas, des divisions, des querelles, & enfin une Guerre ouverte, si celui qui se croit lésé, veut user de représailles, & repousser la force par la force. L'Amour-propre, l'Amour de soi-même & de son bien-être, est donc la première source de toute division parmi les Hommes. Ce Principe paroît incontestable. Pour empêcher les desordres qui troubleroient à chaque instant la Société, les sages Législateurs ont d'abord cherché à réprimer ce panchant naturel, en établissant des Loix sévères qui retiennent chaque Citoyen dans de justes bornes, & l'obligent de régler ses passions sur l'Equité & la Justice. Mais, à l'égard des Souverains, qui font souvent eux-mêmes les Loix, & qui se croyant au-dessus d'elles, les enfreignent impunément, il n'y a guère qu'une Force majeure qui puisse opposer une digue au torrent de leurs Passions. Dès que le motif de l'intérêt l'emporte une fois sur celui de la Religion & de l'équité, ou il faut que celui qui est attaqué, subisse le joug de l'Agresseur, ou, s'il se croit en état de faire résistance & qu'il ne veuille rien céder à son Ennemi, la Guerre devient dès ce moment inévitable, & il faut alors que le différend se vuide par les armes.

Il y aura donc toujours des Guerres, tandis qu'il y aura des Princes ambitieux, qui chercheront à s'agrandir aux dépens de leurs Voisins. Comme la source de ces Guerres réside effectivement dans le panchant naturel

qu'ont tous les Hommes à dominer, c'est une chimère de prétendre qu'on puisse jamais établir une Paix générale, à moins que de réformer toute la Nature humaine, & faire que chaque Individu soit transformé en un autre Etre. Otez à l'Homme son Amour-propre, le panchant qu'il a de tout rapporter à lui-même, vous lui ravissez ce qui constitue une partie de sa nature, & vous en faites un Etre binaire, à qui tout deviendra indifférent.

La Guerre étant donc un mal nécessaire, il résulte de cette nécessité celle de la faire *avec art*, soit pour attaquer, ou pour se défendre contre l'Oppresseur. Dès que vous posez la nécessité de se battre, vous posez celle de remporter l'avantage; & dès que vous posez celle-ci, vous posez celle de chercher les moyens de réussir. Puisqu'il faut que l'un des deux Combattans subisse le joug, il est naturel, il est même du devoir de chacun d'eux de chercher à vaincre son Ennemi, soit par la force, par la ruse, ou par quelque autre voie que ce soit.

Voilà donc la *Science Militaire*, ou l'*Art de guer les Hommes avec adresse*, devenu un Art nécessaire, un Art qu'il est permis & qu'on doit même enseigner, si l'on veut conserver son Bien, sa Liberté, & opposer des dignes aux injustes prétensions d'un puissant Voisin. Otez l'usage des armes à toute une Nation, qu'il n'y ait personne chez elle qui entende l'Art de faire la guerre, & vous verrez qu'elle deviendra bientôt la proie de quelque Voisin qui aura sur elle l'avantage de manier les armes.

Ces

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 347

Ces Principes posés, & devenus incontestables par la constitution même du Genre-humain, il ne faut pas demander si un Ouvrage, tel que celui que nous venons d'annoncer, peut être de quelque usage à la Société (a), & on seroit d'autant moins fondé à faire cette demande, que la crise où se trouve aujourd'hui la plus grande partie de l'Europe, demande que chaque Nation se tienne sur ses gardes, soit pour conserver la Paix & les Prérogatives dont on est en possession, soit pour terminer avec avantage une Guerre où l'on est actuellement engagé.

Ainsi, en supposant que les *Institutions Militaires de Végèce* soient un Ouvrage d'un mérite

(a) On fera, peut-être, cette objection. L. fait la guerre à G, G fait la guerre à L. Sur ces entrefaites L. trouve un secret qui lui apprend la manière de remporter de l'avantage; mais, au-lieu de garder ce secret pour lui seul, il le communique à G son Ennemi, qui en profite aussi contre lui. Ainsi ce secret devient inutile à L, puisqu'en le faisant connoître à G, il lui fait part du même degré de supériorité qu'il auroit eu sur lui en cachant son secret. C'est le cas, dira-t-on, des Ouvrages qui enseignent l'*Art de faire la Guerre*. Ces Ouvrages ne paroissent pas plutôt dans un Pais, qu'ils passent dans tous les Pais voisins. Les imprime-t-on dans le Royaume de L, on les envoie dans le Royaume de G, & réciproquement. Quest-il dont besoin d'augmenter les progrès d'une Science, nuisible & dangereuse par elle-même, lorsqu'elle ne sauroit contribuer à l'avantage d'aucun des deux Champions? Si L. fait bien pointer, quelle supériorité a-t-il sur G qui ne fait pas moins bien pointer que lui. Ne vaudroit-il peut-être pas mieux que l'un & l'autre ignorassent l'*Art de pointer*? Je laisse cette objection à résoudre au Lecteur.

rite reconnu, en supposant qu'elles renferment d'excellens préceptes que l'on puisse encore mettre aujourd'hui en pratique, nous aurons tout ce qu'il faut pour prouver leur utilité, & les rendre par conséquent recommandables au Public. On ne doit pas s'en rapporter sur cela au témoignage seul de son Traducteur, il pourroit être suspect; nous le citerons cependant, ne fût-ce que pour apprendre au Lecteur ce qu'il en pense lui-même. „ Si je vou-

„ lois, *dit-il (a)*, en parler en Traducteur,
 „ c'est-à-dire, en faire l'éloge, il me seroit
 „ aisé d'accabler mes Lecteurs du nom seul
 „ de tous ceux qui lui ont donné des louan-
 „ ges, ou qui ont fait valoir son autorité. Au-
 „ cun Auteur n'a parlé de la Milice ancienne,
 „ sans le citer; beaucoup l'ont fait, en parlant
 „ de la Guerre en général”.

Mais voici un Juge, au témoignage duquel on peut bien s'en rapporter, pour apprécier le mérite de l'Ouvrage. Je veux parler du célèbre *Montécuculli*, le digne émule du Maréchal de *Turenne*. Ce Héros ne s'est fait nul scrupule d'adopter, dans ses principes de l'Art de la Guerre, un grand nombre de Maximes de *Végèce*; & cet éloge tacite n'est pas moins glorieux pour lui, que d'être mis à côté de *Scipion* & de *Sempronius*. „ On ne peut prudem-

„ ment, dit *Montécuculli (b)*, hasarder une
 „ Bataille avec des Troupes qui ne sont, ni
 „ disciplinées, ni aguerries. Et qui seroit as-

„ &c

(a) Préface, pag. XVII.

(b) Liv. II, Chap. II.

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 349.

„ fez fou pour le faire. Ce ne sera , ni Scipion (a), ni Sempronius, ni Végèce”.

Joignons à cette autorité respectable, celle du Chevalier de Folard, à qui l'Art de la Guerre doit infiniment. L'idée qu'il donne de l'Ouvrage de Végèce est magnifique. C'est un éloge auquel on ne sauroit rien ajouter. „ Si „ nous lisons Végèce, dit ce Chevalier, avec „ toute l'attention qu'il mérite, nous trouverons que son Ouvrage est tout pris de Tite-Live, qu'il a réduit en principes & en méthode, autant que le plan qu'il s'étoit proposé le pouvoit permettre, ce qui n'est pas un petit travail. Il s'est tellement resserré, „ dans son quatrième Livre, quoiqu'il le soit trop dans les autres, qu'il écarte une infinité de choses à l'égard de l'Attaque & de la Défense des Places, dont il donne à peine une idée; comme s'il n'avoit écrit que pour „ ceux de son tems, & que son Ouvrage ne dût pas passer au loin dans la Postérité. Cependant cette Postérité, qui s'en fait tant „ accroire, n'a rien de mieux à lire ni à faire, „ que de le suivre dans ses préceptes. Je ne vois rien de plus instructif, cela va jusqu'au merveilleux dans ses trois premiers Livres.

Cet éloge est si magnifique, & exprimé en des termes si énergiques, que tout ce qu'on pourroit y ajouter d'ailleurs, deviendrait superflu. Deux ou trois témoignages bien choisis sont plus que suffisans, lorsqu'on peut les opposer à une infinité d'autres. Ce qui augmente encore

(a) Il s'agit ici de Scipion l'Emilien.

encore le prix de l'Ouvrage, c'est le plan que son Auteur a suivi, plan méthodique, & qui donne d'abord une idée claire & distincte des matières qu'il embrasse. Le premier Livreroule sur les Levées & les Exercices des nouveaux Soldats. Le second traite de la Légion, de son ordonnance, de ses différens genres de Soldats, de leurs Armes, de leurs fonctions, &c. On trouve dans le troisième ce qui concerne les grandes Opérations de la Guerre, & sur-tout la Tactique. Le quatrième regarde l'attaque & la défense des Places. La Marine fait le sujet du cinquième & dernier Livre.

Nous venons d'exposer le beau côté, tournons maintenant la Médaille. *Végèce* si estimé, si loué par les meilleurs Juges, n'est pas sans défauts, mais ces défauts ne regardent pas le fonds de l'Ouvrage, dont le mérite reste à l'abri de la plus sévère critique. On reproche à cet Auteur une certaine sécheresse & obscurité, qu'on ne sauroit guère éviter, lorsqu'on veut être court: *Brevis esse volo, obscurus fio*. On l'accuse de confondre souvent les tems & les usages militaires, en n'observant pas assez les différentes époques de la Milice. Par les *Anciens*, il entend quelquefois les Romains dans leurs commencemens, tantôt la République florissante, & souvent des tems peu antérieurs à son siècle. Quelques-uns ont dit qu'il court quelquefois après des fleurs de Rhétorique, & que sa diction est au-dessus de la barbarie de son siècle; mais le Traducteur, qui ne cherche certainement point à le flatter, prétend qu'en y regardant de plus près, on s'aperçoit

çoit qu'il est élégant où il devoit être exact. Tout concis qu'il est, il ne laisse pas d'user de fréquentes répétitions, sur-tout lorsqu'il expose les Maximes sur la nécessité des Exercices Militaires. Heureusement pour lui, on convient que ces Maximes sont la base de la réforme qu'il proposoit, & que par conséquent on peut bien l'excuser d'avoir tâché de les inculquer à force d'importunité.

Tous ces défauts, & d'autres encore, doivent faire juger combien il étoit difficile de bien traduire cet Ouvrage, & de le faire paroître avec des agrémens dont il ne paroissoit presque pas susceptible. Pour y réussir, il a fallu prendre des libertés, mais des libertés permises, & qui ne donnaient pas lieu au reproche d'infidélité. On jugera de ces libertés par les Remarques qu'on a faites sur la Traduction, & qu'on a renvoyées à la fin de l'Ouvrage. Il n'y a qu'une seule chose dont le Traducteur a cru devoir rendre compte, & il suffit de l'exposer pour le justifier, & même pour lui en savoir bon-gré. *Végèce* Latin contient 125 Chapitres; mais la plupart mal intitulés, & si courts qu'ils n'en méritent pas le nom. Il n'est pas moins fatigant de s'arrêter à tout moment, que de ne se reposer jamais. Le Traducteur a jugé à propos de réduire tous ces petits Chapitres à 17 d'une étendue convenable. Comme il n'y a, ni transposition, ni retranchement, ce n'est proprement, comme il le remarque fort bien, qu'une réunion de parties séparées mal-à-propos, & il se flatte qu'on les approuvera.

Il est assez rare d'entreprendre la Traduction d'un

seulement, mais il n'y a trouve qu'une
édition immense dont il n'avoit pas besoin
beaucoup d'adresse à éluder toutes les dif-
tés. Le Public n'est que trop souvent la
des Grammairiens. Consulte-t-on leurs
ouvrages, on n'y trouve presque jamais ce
qu'on y cherche, & on y trouve ce qu'on n'y
cherche pas. Leur mémoire prend si bien le
qu'elle impose silence à leur jugement.

On ne lit guère Auteur, sans être curieux
de savoir qui il est, comme si on devoit juger
le mérite de son Ouvrage par celui de sa per-
sonne, ou par le rang qu'il tient dans le monde.
On fait peu de choses de la personne de l'Auteur
ce, & le Traducteur n'en connoit d'autres
mérites que les inscriptions de son Livre,
est appelé *Homme illustre*. Plusieurs Mé-
rites lui donnent la qualité de *Comte*; &
phœl de Volterre le fait *Comte de Constantinople*;
mais le Traducteur avoue ingénue-
ment qu'il ignore sur quel titre. Ce qu'il y a de
certain c'est que *Volterre* a dédié son Ouvrage

vêcu. Le Traducteur prétend que ce n'est ni sous le premier, ni sous le troisième, & les preuves qu'il en donne, paroissent très bien fondées. Ainsi, *Valentinien Second*, surnommé le *Jeune*, déclaré *Auguste* en 375, & assassiné dans les Gaules en 392, à l'âge d'environ 20 ans, est le même Prince à qui *Végèce* a dédié ses *Institutions Militaires*.

A l'aide de tout ce que je viens de dire, on peut se former une idée générale & assez nette de l'Ouvrage & de la Traduction; mais pour faire connoître l'un & l'autre encore plus particulièrement, j'en extraurai ce qui me paroitra le plus digne de remarque, & sur quoi on pourra mieux juger du reste.

Végèce examine, dès le commencement de son premier Livre, cette belle question qui regarde les Milices: *De qui doit-on attendre un meilleur service, ou du Soldat levé dans la Campagne, ou de celui qu'on prend dans la Ville?*

Il paroît qu'il donne entièrement la préférence aux Milices de la Campagne. „ Je ne crois „ pas, dit-il, qu'on ait jamais pu douter que „ les gens de la Campagne ne soient les plus „ propres à porter les armes: ils sont déjà faits „ aux injures de l'air, & nourris dans la peine: ils savent supporter les ardeurs du Soleil, ne connoissent ni l'usage des Bains, ni „ les délices de la Ville. Dans la simplicité „ de Mœurs, qu'ils ont conservée, tout est „ presque superflu pour eux; endurcis aux travaux les plus pénibles, ils sont dans l'habitude de manier le Fer, de creuser les Fossés, & de porter des fardeaux”.

Vous voyez que, sans faire justement le parallèle des Milices de la Campagne avec celles de la Ville, il donne assez à entendre qu'un Soldat levé dans la Ville est bien moins propre à supporter les travaux de la Guerre, que celui qu'on a levé dans la Campagne. Mais il y a des cas où la nécessité oblige de prendre des Soldats dans les Villes. „ Alors , dit Véluzé , dès qu'ils sont enrolés, il faut les accoutumer à travailler aux Camps, à marcher en troupe, à se contenter d'une nourriture frugale & grossière, à porter des fardeaux, à ne point craindre le Soleil ni la poussière, à passer les nuits, tantôt sous des Tentes, tantôt à découvert. Après cette préparation, on leur montrera le maniment des armes; & si l'on prévoit qu'on puisse en avoir besoin pour une longue expédition, il faudra les tenir le plus de tems qu'on pourra dans des Camps, où, éloignés des débauches de la Ville, a fin de se former le corps par cette vie militaire, & prendre l'esprit du métier ”.

Il ne disconvient pas que, dans les premiers tems de la République, c'étoit toujours à Rome que se levoient les Armées; mais on ne pouvoit pas s'amollir dans une Ville, où l'on ne connoissoit ni luxe, ni plaisirs. Le Guerrier & le Laboureur étoient alors le même homme, qui ne faisoit que changer, dans l'occasion, ses Outils contre des Armes. Cette préférence qu'il donne, à tous égards, à la Milice de la Campagne, le porte à établir ce principe: *Que les Armées doivent être principalement*

ment recrutées de Gens de la Campagne, & qu'on doit plus compter sur leur courage. En effet, ajoute-t-il, ceux qui ont moins goûté des douceurs de la vie, ont moins sujet de craindre la mort.

Qu'il me soit permis de faire sur tout cela quelques courtes réflexions. Si l'on y prend bien garde, tout l'avantage que donne *Végèce* au Soldat levé dans la Campagne, c'est d'être plus fort, plus robuste, plus en état de supporter les travaux de la Guerre, que celui qu'on lève dans la Ville. Je conviens avec lui, que les Levées de la Campagne ont cet avantage, & je ne nie pas même que cela ne leur donne une grande supériorité sur celles des Villes. Mais les Soldats, qu'on tire des Villes, n'ont-ils pas aussi des avantages que possèdent rarement les Milices de la Campagne? Ils ont le corps plus souple, plus agile, plus dispos; & par conséquent; dans tous les cas où il faut être alerte & expéditif, ils l'emporteront toujours sur le Laboureur & le Païsän, dont les mouvemens sont plus lents & moins vifs. Un Soldat de la Ville fera mieux & plus vite ses évolutions; que celui de la Campagne; il tirera cinq coups de fusil, & peut-être davantage, lorsque le Païsän n'en tirera que quatre; il a moins de force pour porter les armes, il les maniera mieux, & s'en servira avec plus de dextérité; il pointera mieux, & d'une manière plus dégagée; il sera plus propre pour un coup de main & pour toutes les expéditions dont la réussite dépend plus de l'adresse que de la force. Joignez à cela que le Soldat levé dans la

Ville, ayant l'esprit plus vif & plus délié, apprendra bien plus vite & plus facilement l'Art de la Guerre, qu'un Lourdaud de Village, dont l'esprit répond souvent à la grossièreté de ses Organes. Le Païsan est bon pour pousser une Tranchée à la sape, pour faire des jettées de facines, & pour tout ce qui demande de la force.

Concluons donc que, s'il y a des cas où les Milices de la Campagne l'emportent sur celles des Villes, il y en a aussi où ces dernières doivent être préférées. Le principe établi par *Végèce* étoit autrefois moins sujet aux exceptions qu'aujourd'hui. La raison en est, qu'on comptoit alors beaucoup plus sur la force du corps qu'on ne fait à présent, depuis qu'on a trouvé l'usage des armes à feu.

C'est encore dans ce même Livre que notre Auteur examine, *s'il est plus avantageux de pointer que de sabrer*. Il prétend que ceux, qui ont appris l'Art de pointer, ont un grand avantage sur ceux qui ne savent que sabrer. Voici la raison qu'il en donne. „ Avec quelque force, ce qu'un coup de tranchant soit appuyé, il tue rarement, parce que les Armes défensives & les Os l'empêchent de pénétrer; tandis que la pointe enfoncée seulement de deux doigts, fait souvent une blessure mortelle. „ D'ailleurs il n'est pas possible de porter un coup de Sabre, sans découvrir le bras & le côté droit; au-lieu qu'on peut pointer, sans donner de jour à son Ennemi, & le percer, avant qu'il voie venir l'Epée. Les Romains apprennoient principalement à pointer, &

Végèce

Végèce prétend qu'ils ont non seulement battu aisément leurs Ennemis, qui ne faisoient que sabrer, mais qu'ils les ont même méprisés. Les choses ont encore changé à cet égard, depuis *Végèce*. Aujourd'hui on ne porte presque plus d'*Armes défensives*, qui mettent le Fantassin ou le Cavalier à l'abri d'un coup de Sabre.

Une Maxime qui doit avoir lieu en tout tems, parce que la Nature humaine reste toujours la même, c'est qu'on ne sauroit jamais prendre trop de précautions pour conserver la santé du Soldat. *Envain*, dit l'Auteur, *on aura de bonnes Armées, si on ne sait pas y maintenir la santé*. Rien de plus judicieux que ce qu'il dit sur cet article; ce sont des règles de pratique, dont l'observation est de la dernière importance. C'est dommage qu'elles ne soient pas plus détaillées. J'en toucherai ici quelque chose.

Les moyens qu'on peut proposer, pour conserver la santé dans les Armées, comprennent les Lieux, les Eaux, les Saisons, les Remèdes, & les Exercices. Quant aux Lieux, la précaution qu'on doit prendre, c'est de ne pas envoyer les Troupes dans des Campagnes ou des Solines seches, sans arbres & sans couvert. Par raport aux Saisons, de ne pas les faire camper l'Été sans Tentés; de ne pas les faire partir trop tard les matins dans cette Saison, de peur que la chaleur, jointe à la fatigue du chemin, ne leur cause des maladies. Il faut plutôt les mettre en marche à la pointe du jour, afin d'arriver de bonne heure à l'endroit marqué. Dans un Hiver rigoureux, on ne doit

pas les faire marcher de nuit par les nèges & les glaces, ni les laisser manquer de bois ni d'habits. Le Soldat, qu'on fait morfondre de froid, n'a ni force ni courage pour une expédition. A l'égard des Eaux, il faut éviter de boire de celles des Marais, &, en général, de toutes les mauvaises Eaux, qui sont une sorte de poison, & engendrent des maladies épidémiques dans une Armée. Pour les Remèdes, les Officiers doivent se faire un devoir de veiller qu'aux heures marquées on donne aux Soldats malades les alimens convenables à leur état, & qu'ils soient bien traités par les Médecins; car, dans une affaire, on tire un mauvais service de Soldats qui ont l'Ennemi & la maladie à combattre.

Tout ce qu'ajoute *Végèce*, sur cet article, est dans le même gout. Il insiste sur-tout beaucoup, pour qu'on exerce sans cesse les Soldats, soit à découvert lorsque le tems le permet, soit à couvert dans les jours de pluie & de neige. Une autre chose qu'il recommande encore, c'est qu'on fasse souvent changer de Camp à une Armée. Laisse-t-on de nombreuses Troupes dans les mêmes lieux, pendant l'Été ou dans l'Autonne, la malpropreté, la corruption des Eaux, l'infection de l'Air, y répandent des maladies capables de les détruire entièrement. Tout ce qu'il dit, au même endroit, touchant le Fourage, les Vivres, & les remèdes contre la Mutinerie des Soldats, mérite aussi d'être observé, du moins en partie.

On ne sauroit guère donner de cet Ouvrage un Extrait qui réponde à l'abondance des matières qu'il renferme. Il y a mille détails cu-

rieux & intéressans, qu'il est presque impossible de faire connoître au Lecteur sans les transcrire en entier. D'un autre côté la plupart de ces détails roulent sur des sujets différens, ce qui produit une diversité d'autant plus agréable, qu'on n'est pas obligé de s'écarter beaucoup pour rencontrer de nouveaux objets. Cette brièveté, jointe à la multiplicité des objets, ne permet pas qu'on suive un Auteur pas à pas; & il faut nécessairement, pour donner une idée de son Ouvrage, qu'on se borne à en détacher quelques morceaux qui puissent faire juger du reste. Qu'on ne s'étonne donc pas si, dans ce qu'il me reste à exposer, je passe rapidement d'une matière à l'autre, & si je me trouve obligé de séparer des sujets qui ont trop de rapport les uns avec les autres, pour ne pas perdre de leurs agrémens lorsqu'ils viennent à être desunis.

Personne ne doute qu'il n'y ait certaines règles à suivre dans le choix qu'on fait des Soldats. Tout Homme n'est pas propre à devenir un bon guerrier. Il y a, suivant *Végèce*, des indices certains & avoués par les gens d'expérience, pour juger des qualités guerrières dans les Hommes, comme pour connoître la bonté des Chevaux & des Chiens de chasse. Voici quels sont ces indices. „ Le nouveau Soldat „ doit avoir les yeux vifs, la tête élevée, la „ poitrine large, les épaules fournies, la main „ forte, les bras longs, le ventre petit, la taille „ dégagée, la jambe & le pied moins charnus que nerveux ”. Quand on trouve tout cela dans un Homme, on peut bien se relâcher sur la hauteur de sa taille, parce qu'il est plus

nécessaire que les Soldats soient robustes que grands. C'est dommage que les circonstances ne permettent pas toujours de faire un pareil choix. Lorsqu'on est obligé de lever de nombreuses Troupes, on enrôle souvent la plupart de ceux qui se présentent, sans beaucoup de distinction. On n'examine pas de fort près ni leurs bras, ni leurs jambes, ni leur ventre, pourvu qu'ils soient d'une assez bonne taille, & qu'ils puissent manier les armes.

On ne croiroit peut-être pas qu'il y a des attentions à faire sur les professions de ceux qu'on veut engager. Il y en a cependant. „ Je „ voudrois, *dit Végèce*, qu'on exclût de la „ Milice les Pêcheurs, les Oïseleurs, les Pa- „ tissiers ou gens de cuisine, les Tisserans, & „ en général tous ceux qui exercent des professions de femmes. On fera bien, au contraire, de préférer les Forgerons, les Charpentiers, les Bouchers, & les Chasseurs de „ la Bête fauve”. Il n'allègue point la raison de ce choix, mais on peut la deviner. Plus un homme exerce son corps, plus il devient robuste. Nos Charpentiers, nos Massons, nos Laboureurs, nos Matelots, ont bien plus de force, que nos Fileurs de Laine, nos Peruquiers, nos Tailleurs, nos Peintres, & nos Compositeurs d'Imprimerie. Presque tous nos porteurs de Bière ont les épaules fortes, la poitrine large & bien quarrée. La main de nos Barbiers, qui ne manient que la Savonette & le Rasoir, n'a pas la force de celle de nos Forgerons & de nos Savetiers.

On trouvera d'excellentes remarques dans le
Cha-

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 361

Chapitre second du troisième Livre, où l'Auteur traite des *Marches à portée de l'Ennemi, du passage des Rivières, & de la manière dont on établit un Camp*. Comme ces remarques peuvent être utiles en tout tems, & en tous lieux, lorsqu'on est en guerre, nous en touchons ici quelque chose. Un Général ne doit rien négliger pour mettre son Armée à couvert des insultes de l'Ennemi pendant sa marche, ou du moins pour la tenir en état de les repousser facilement & sans perte. Veut-il éviter les embuscades qu'on peut lui tendre, il doit avoir des tables dressées avec exactitude, qui lui marquent non seulement la distance des lieux par le nombre des pas, mais la qualité des chemins, les routes qui abrègent, les logemens qui s'y trouvent, les Montagnes & les Rivières. Pour déterminer plus sûrement leur marche sur le tableau même des lieux, les plus habiles Généraux, non contents de ces simples Mémoires, faisoient aussi autrefois lever les plans du théâtre de la Guerre, comme cela se pratique encore plus fréquemment aujourd'hui.

Pour plus de sûreté, un Général doit s'adresser aux habitans du País, il doit les interroger séparément, & confronter leurs rapports, lorsqu'il craint d'être trompé. Est-il incertain sur le choix des chemins, il doit se servir de bons Guides, s'assurer de leur personne par une bonne Garde, & de leur fidélité par les promesses & les menaces : ils serviront bien, lorsqu'ils verront qu'ils n'ont aucun moyen de s'échaper, & que l'on réserve des supplices & des récompenses à leur fidélité ou à leur perfidie.

Voilà de bonnes précautions ; mais en voici encore une autre , qui n'est peut-être pas la moins importante. C'est que personne ne sache de quel côté, ni par quel chemin, l'Armée doit marcher. Le secret fait la sûreté des expéditions. Lorsqu'on est une fois en marche, & qu'il se trouve des chemins étroits, mais sûrs, il faut envoyer en avant des travailleurs avec des haches & d'autres outils pour les ouvrir, afin de ne pas courir le risque d'être battu en beau chemin. Il est aussi essentiel de savoir en quoi l'Ennemi est le plus fort ; si c'est en Cavalerie, ou en Infanterie, & si sa force consiste dans le nombre d'hommes, ou dans ses armes, afin de former là-dessus ses dispositions. Il faut encore délibérer, s'il est plus à propos de se mettre en marche de nuit ou de jour ; calculer la distance des lieux où l'on veut aller ; prendre ses mesures pour que, pendant l'Eté, la disette d'eau ne fasse pas souffrir le Soldat qui marche, & que, pendant l'Hiver, on n'ait pas sur son chemin des Marais difficiles ou impraticables, ou de larges torrens : obstacles qui exposeroient l'Armée, avant qu'elle eût gagné le poste qu'elle doit occuper. On peut éviter une infinité d'accidens, en tenant de bons Espions en campagne, en attirant les Déserteurs, & en débauchant les Soldats de l'Ennemi, parce qu'en découvrant par-là ses démarches & ses vues, on peut fondre sur lui, lorsqu'il s'y attend le moins, soit dans une marche, dans un fourage, à la maraude, ou en quelque autre rencontre.

Je ne m'arrêterai pas sur ce que dit ici l'Auteur,

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 363

teur touchant le passage des Rivières , parce que la plupart des moyens qu'il propose n'ont pas les mêmes avantages que ceux que l'on met en usage depuis qu'on a perfectionné l'art de la Guerre. Aujourd'hui , on passe une Rivière très facilement , en peu de tems , & sans presque courir aucun risque , à l'aide de Ponts de nouvelle invention.

Quant aux Campemens , tout ce que *Végèce* en dit mérite attention. Pour asseoir un Camp , il ne suffit pas de choisir un lieu avantageux , s'il n'est tel qu'on n'en puisse pas trouver de meilleur dans les environs , de peur qu'il ne prenne envie à l'Ennemi de venir s'y poster lui-même. En Été , il ne faut pas que ce Camp soit trop près des mauvaises eaux , ni trop loin des bonnes ; & , en Hiver , il faut prendre garde qu'on n'y puisse manquer ni de fourage , ni de bois ; qu'il ne soit pas sujet à être inondé , en cas d'orage ; qu'il ne soit point aussi trop escarpé , ou trop serré par ses avenues , de peur que , si on y étoit investi , on ne pût pas en déboucher facilement ; enfin , qu'il ne soit pas commandé par des hauteurs , d'où l'on pût être incommodé par les traits de l'Ennemi. Ces précautions une fois prises avec soin , on forme son Camp , & après l'avoir formé , on le retranche de la manière que l'enseigne l'Auteur , mais que nous n'exposerons pas ici , parce que la description qu'il en donne , demanderoit de trop longs détails.

A la suite du Chapitre , dont j'é viens de donner le précis , le Lecteur trouvera de belles maximes de pratique sur tout ce qui concerne
le

le plan général d'une Campagne : sur les moyens d'aguerrir les Milices, & de redresser de mauvaises Troupes ; sur les mesures qu'il faut prendre pour donner bataille ; sur le choix d'un Champ de bataille, & sur ce que l'on doit faire avant que de combattre. Mais je l'ai déjà dit, *Végèce* est si concis, qu'on ne sauroit guère le réduire en abrégé, sans faire perdre au Lecteur une bonne partie de ce qu'il y a de plus essentiel dans ses Instructions.

Un endroit de son Ouvrage assez curieux, c'est celui (a) où il traite des différentes Machines autrefois en usage pour l'attaque des Places. On y verra ce que c'est que le *Bélier*, la *Faulx*, la *Tortue*, les *Vignes*, les *Mantelets*, le *Cavalier*, les *Muscules*, les *Tours mobiles*, les *Harpes*, les *Exostres*, les *Tollenons*, les *Balistes*, les *Onagres*, les *Scorpions*, les *Arbalestes*, les *Fustibales*, les *Frondes*, les *Matelats*, les *Nœuds-coulans*, & les *Loups*. Il donne de toutes ces Machines & Instrumens une courte, mais très exacte description, & expose en même tems l'usage qu'on en faisoit autrefois.

Tout cela le conduit naturellement à parler ensuite des *Mines*, qu'il dit être une autre manière *sourde & rusée de prendre les Places*. L'usage de ces Mines est de s'introduire dans la Ville, ou de saper la Muraille & de la faire écrouler. Mais, quoique l'Ennemi entre souvent dans la Place par le moyen des Mines, elle n'est pourtant pas pour cela toujours perdue ; il reste encore aux habitans une dernière ressource.

(a) Voyez le *Chap. II. du Liv. IV.*

ressource. Si vous supposez que les Affiégés demeurent maîtres des Remparts, des Tours, & des Lieux les plus élevés, ils peuvent delà resserrer les Vainqueurs, & les écraser de tous côtés, dans les Rues & dans les Places, tandis que des fenêtres & des toits des maisons, la Bourgeoisie de tout Sexe & de tout âge fait pleuvoir sur eux les pierres & les traits. Pour ne point courir un pareil danger, on ouvre ordinairement les portes de la Ville aux Affiégés, afin de leur ôter la pensée d'une défense opiniâtre que produiroit le desespoir. Il arrivoit souvent, dans ces Sièges meurtriers, que, lorsque l'Ennemi s'étoit une fois introduit dans la Ville, il entroit dans les maisons, & y égorgoit sans miséricorde tous les habitans.

On est aujourd'hui plus humain, du moins en Europe, où l'on ne commet guère de semblables cruautés. Les Guerres des siècles passés étoient beaucoup plus sanglantes, plus meurtrières, qu'elles ne le sont à présent. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à comparer l'Histoire ancienne avec la moderne. On ne fait plus souffrir à un Roi prisonnier une mort cruelle & ignominieuse, on ne massacre plus avec une barbarie inouïe des Troupes faites prisonnières de guerre, & on n'ôte pas inhumainement la vie aux Femmes & aux Enfans dans une Ville dont on s'est rendu maître, lors même qu'elle a été prise d'assaut.

Je ne vois pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans d'autres détails pour faire connoître cet Ouvrage. J'en ai dit assez pour qu'on puisse s'en former une juste idée. Une seule chose, qui

qui mérite encore le plus d'attention, & dont on ne sauroit guère se dispenser de parler, ce sont les *Maximes générales de Guerre* insérées à la fin du troisième Livre. C'est par-là que je terminerai mon Extrait. Ces *Maximes*, puiffées apparemment dans d'excellentes sources, sont autant de Sentences qu'un Général d'Armée ne devoit jamais oublier, pour les mettre en pratique lorsque l'occasion s'en présente. En voici quelques-unes.

Plus vos Troupes auront fait de service dans les Camps de Province, & plus vous aurez pris de peine à les exercer, moins vous courrez de danger en campagne.

Il ne faut jamais mener des Soldats au Combat, qu'on ne les ait éprouvés auparavant.

Il vaut mieux réduire l'Ennemi par la faim, par des ruses, par la terreur, que par des Batailles, où la fortune a souvent plus de part que la valeur.

Il n'est point de meilleurs desseins que ceux qui seront absolument ignorés de l'Ennemi avant leur exécution.

L'occasion à la Guerre fait ordinairement plus que la valeur.

On gagne beaucoup à débaucher les Soldats de l'Ennemi, & à les recevoir, s'ils se livrent de bonne-foi, parce que les Transfuges lui font plus de tort que ceux qu'on lui tue.

Qui peut connoître au juste l'état respectif de ses forces & de celles de son Ennemi, est difficilement battu.

La valeur est supérieure au nombre.

Le terrain fait souvent plus que la valeur.

Une

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 367

Une Armée se fortifie par le travail, & s'affaiblit par l'oisiveté.

N'engagez jamais une affaire générale, que vous ne voyiez le Soldat se promettre la Victoire.

Celui qui poursuit inconsidérément un Ennemi avec des Troupes débandées, veut lui céder la Victoire.

Qui n'a pas fait provision de Blé & de Vivres nécessaires, est vaincu sans coup férir.

Si un Espion rôde dans votre Camp, faites rentrer pendant le jour tous vos Soldats dans leurs Tentés, & il est d'abord pris.

Quand vous connoîtrez que l'Ennemi a éventé vos desseins, changez-les aussitôt.

Consultez avec plusieurs personnes ce qui se peut faire : mais, pour ce que vous voulez exécuter, ne prenez conseil que de peu de gens choisis & fidèles, ou plutôt que de vous seul (a).

La crainte & les châtimens corrigent les Soldats dans leurs Quartiers. En campagne, l'espérance & les récompenses leur font faire leur devoir.

Les bons Généraux ne donnent jamais des Batailles, que par occasion ou par nécessité.

Il y a bien de l'art & de la sagesse à presser davantage l'Ennemi par la faim que par le fer.

Que les Ennemis ne sachent point sur quelle disposition vous allez les combattre, de peur qu'ils ne vous en fassent perdre les avantages par des mesures contraires.

Ces Maximes font une preuve non équivoque

(a) On dit que le Roi de Prusse suit exactement cette Maxime.

que du bon gout de *Végèce*, & de son grand discernement. Ne se donnant lui-même que pour un Abréviateur, on ne sauroit lui donner les éloges que mérite un Original, mais on le louera de l'heureux choix qu'il a fait, & de n'avoir puisé que dans d'excellens Originaux. C'est un talent peu commun de savoir réunir avec art, sous un même point de vue, tout ce qui se trouve dispersé & comme absorbé dans un grand nombre de Volumes. Il faut, pour cela, avoir beaucoup de précision & de justesse d'esprit. Il doit être redevable à son Traducteur de l'avoir fait parler François avec une élégance peu commune, & de lui avoir même donné, sans sortir des bornes de son devoir, des agrémens qu'on n'auroit jamais cru pouvoir lui convenir. La grande capacité du Traducteur a rendu possible ce qui ne paroît pas l'être.

Ce qui donne encore un nouveau relief à cet Ouvrage, c'est qu'on l'a fait paroître avec tous les ornemens extérieurs dont il étoit susceptible. Il est imprimé sur du très beau Papier; & le Caractère, qu'on a employé, est tout-à-fait charmant. Il seroit difficile d'en donner une Edition, qui fût mieux ordonnée que celle-ci, & plus digne d'être présentée au Public. On a cru, par-là, faire plaisir aux personnes de bon gout, qui aiment qu'on présente les belles productions d'une manière qui réponde à leur mérite.

A R T I C L E V.

DE GENERATIONE HOMINIS Liber
PETRI GERIKE Med. Doctoris, Chy-
miæ Theoriæ & Mater. Med. Professoris P.
O. in Academiâ Juliâ Serenissimi Ducis
Brunsvic. & Luneb. à Consiliis Aulæ & Ar-
chiatri, ac Regiæ Societatis Scientiarum Be-
rolin. Membri:

C'est-à-dira:

TRAITE' de la GENERATION de l'HOMME
par PIERRE GERIKE, Docteur en Mé-
decine, Professeur en Chymie, Membre de la
Société Royale des Sciences de Berlin, &c.
Un Volume in 8 de 167 pages. A Helm-
stad 1744.

L'Homme devient à lui-même un sujet d'é-
tonnement & de surprise, lorsqu'il vient
à se considérer attentivement. Placé dans cet-
te étendue immense de l'Univers, dont le cen-
tre est par-tout, parce qu'on ne sauroit le fixer
nulle part, il ne fait ni d'où il vient, ni ce
qu'il est, ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il de-
viendra un jour. Nous ne connoissons guère
cet état; où une attention sérieuse sur ce que
nous sommes devoit nous mettre, parce que
nous n'entrons dans le Monde qu'insensible-
ment & comme par degrés. Dans l'enfance
nous ne sommes frappés que des seuls objets
qui agissent sur nos sens. A mesure que nos
Tome XXXIII. Part. II. Aa con-

connoissances augmentent, nous nous accoutumons avec notre propre Individu, sans avoir aucune idée ni de ce qu'il est, ni de la manière dont il a pu être formé.

Un Grand Philosophe Chrétien (a) n'a pu réfléchir sur lui-même, sans entrer dans une espèce d'horreur de son Etre. Si le Père de tous les Hommes a paru tout à coup sur la Terre, avec les Facultés qu'on lui donne, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il commença à s'examiner. Dans ce premier instant, tout devoit lui paroître étrange, & il lui fallut sans doute du tems pour se familiariser avec lui-même, & avec les corps dont il se voyoit entouré. Dès qu'il put juger qu'il avoit commencé d'exister, & que le commencement de cette existence ne pouvoit être fort éloigné, quel fut son embarras dans la recherche qu'il lui fallut faire ensuite de son origine. Si vous supposez qu'il n'ait eu d'abord aucune idée de l'Etre Suprême, qui l'avoit tiré du néant, & qui d'une matière informe en avoit fait une Machine si artistement travaillée, on ne voit pas qu'il ait rien pu concevoir qui fixât ses incertitudes. Se voyant seul de son Espèce, il ne pouvoit s'imaginer qu'un autre Homme lui eût donné la vie. Si l'on veut qu'il ait eu cette pensée, il lui restoit toujours cette énorme difficulté à résoudre. *Comment un autre homme a-t-il pu me former?* De cette difficulté insurmontable naissoit naturellement cette conclusion : *Mais si un autre Homme a pu me donner l'existence, il*

(a) Pascal.

est donc infiniment plus puissant que moi, qui me trouve dans l'impuissance de produire mon semblable ; il est donc d'une autre nature que moi, c'est un autre Etre infiniment plus parfait. C'est ainsi que le premier Homme pouvoit se convaincre de l'existence d'un Dieu, en recherchant la cause de son origine.

Jusques-là *Adam* ignoroit qu'il pût donner naissance à un autre Individu de son Espèce. *Eve* formée d'une de ses Côtes, & exposée nue à ses yeux avec tous ses attraits, il sent naître en lui un panchant naturel qui le porte à se joindre amoureusement à elle. Il jouit avec cette charmante Compagne des doux plaisirs de l'Amour, sans savoir apparemment quel devoit être le fruit d'une si étroite union. Au bout de neuf mois, *Eve* sent les douleurs de l'enfantement, & accouche d'un fils qui est nommé *Cain*. Quel fut l'étonnement d'*Adam* & d'*Eve* à la naissance de cet Enfant ! Ils voyoient que ce Premier-né ne sortoit point immédiatement des mains du Créateur ; ainsi pour rendre raison d'un phénomène, qui devoit leur paroître fort étrange, il falloit recourir à une cause seconde qui eût concouru à la formation de *Cain*. Ils ne pouvoient l'attribuer, cette formation, au mélange de ce que fournissent les Parties de l'Homme & de la Femme dans le plus fort de leurs transports amoureux. On peut bien croire que dans ce tems-là on s'en tenoit aux apparences extérieures, & que l'on se contentoit de simples probabilités. On remarquoit que de l'union des deux Sexes & du mélange de leurs Semences résultoit d'ordinaire la forma-

α ou ne s'avoit pas d'examiner
ment comment cette grande merve
s'opérer. Le premier de tous les S
la Génération semble donc avoir e
qui est le plus simple que l'on puis
La formation de l'Homme & de l'a
nimal est le résultat du mélange de
des deux Sexes.

Dans ces tems d'ignorance on ne
la peine de rechercher comment il
ble que deux Liqueurs, en se mé
ble, pussent produire le corps d'un
dont la formation ne sauroit jam
d'aucune des Loix du mouvement
ristote jusqu'à *Descartes* on forgea
mille Hypothèses, mais toutes dén
semblance, & n'ayant d'autre fon
la foible imagination des Philosoph
poisoit dans la Semence une puissan

■ nouvel Empire, commença par révoquer tout
■ en doute, & n'admit d'autre guide que la Rai-
■ son dans la recherche qu'il entreprit de faire de
■ la Vérité. Il détruisit bientôt toutes les chimè-
■ res dont on infatuoit la Jeunesse depuis bien des
■ siècles. Sa nouvelle doctrine ne pouvoit man-
■ quer de lui attirer un nombre prodigieux d'en-
■ nemis. Tous les faux Savans se soulevèrent
■ contre lui, parce qu'il vouloit les éclairer. Cet
■ Homme divin, qui cherchoit à mettre les au-
■ tres sur la voie de la Vérité, se trompa lui-
■ même, & entraîna dans l'erreur tous ceux qui
■ voulurent le suivre. Il posâ de faux princi-
■ pes, & s'égara d'une manière étrange, mais
■ avec méthode, & de conséquence en consé-
■ quence. Au-lieu d'aller lentement & de ne
■ prendre que la Nature pour guide, il ne suivit
■ que son imagination brillante & féconde, qui lui
■ fit enfanter tout le plan du Roman ingénieux
■ de sa nouvelle Philosophie. Il fit succéder l'er-
■ reur à l'erreur, mais avec tant d'esprit, tant
■ d'ordre, tant de clarté, tant de netteté dans
■ ses idées, qu'on ne pouvoit comparer sa Doc-
■ trine à celle de l'Ecole, sans se déclarer entie-
■ rement en sa faveur.

■ Son *Traité de l'Homme* parut un Chef-d'œu-
■ vre aux Philosophes de son tems. On n'avoit
■ encore rien vu de si beau sur cette matière; c'est
■ un Roman tout-à-fait bien imaginé, & qui
■ semble être revêtu des caractères mêmes de la
■ Vérité. C'est là qu'il enseigne comment une
■ simple Liqueur peut être transformée en un
■ Corps doué d'un nombre prodigieux d'orga-
■ nes, par les seules Loix du Mouvement. Je

ne m'arrêterai pas à réfuter cet ingénieux Système, qui n'a presque plus aujourd'hui de Partisans.

Descartes mort, & les Hommes devenus plus éclairés, chacun se crut en droit de philosopher à sa manière. Les plus sensés suivirent le plan tracé par le fameux Comte de *Vérulam*, connu en Europe sous le nom de *Bacon*. Il avoit enseigné dans son excellent Ouvrage, intitulé *Novum Scientiarum Organum*, la seule & vraie route qui conduit à la connoissance de la Vérité. Il vouloit qu'on examinât les secrètes démarches de la Nature, & qu'on n'établît aucun Système qui ne fût fondé sur les Expériences.

C'est à la lumière de ce flambeau qu'on se conduit depuis près d'un siècle, pour jeter les fondemens de la Philosophie expérimentale. On ne sauroit donner l'Histoire de la Nature sans suivre cette route; & tous ceux, qui s'en sont écartés, sont tombés dans des égaremens étonnans. Les Anatomistes, en fouillant le Corps humain, y ont déjà fait un nombre prodigieux de belles découvertes. A force de le disséquer, de fouiller dans tous les coins & recoins de cette admirable Machine, d'en examiner tous les organes & tous les ressorts qui la font agir, on a enfin trouvé ce que ni *Descartes*, ni les anciens Philosophes n'avoient pas même soupçonné, & dont la découverte leur eût épargné la peine de forger des Systèmes qui n'ont servi qu'à les détourner davantage de la route qu'ils auroient dû suivre dans leurs recherches.

Cette belle découverte est celle des Oeufs, contenus dans les Ovaires de la Femme, & dans lesquels se forme le Fœtus. On en est redevable

devable à *Swammerdam*, à *Drelincourt*, Professeur dans l'Université de Leyden, & à quelques autres habiles Anatomistes, qui ont démontré par un grand nombre d'Expériences, que la Nature est assez uniforme dans la production de tous les Animaux, & que la Femme n'est pas moins Ovipare que les Oiseaux.

Après cette découverte, il ne fut presque plus question du Systême de *Descartes*, touchant la formation du Fœtus par les Loix du Mouvement. On fit voir à l'œil que l'Embryon étoit déjà tout formé dans l'Oeuf, & qu'il ne faisoit que s'y développer. Le fameux Père *Malbranche*, qui n'avoit pu lire auparavant le *Traité de l'Homme* de *Descartes*, qu'avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur, qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture (a), abandonna entièrement son Maître sur cet article, & adopta sans réserve le Systême des Oeufs, que lui avoit fait connoître *Swammerdam* avec qui il étoit en relation. Sur ce Systême il en bâtit un autre, digne de son vaste génie. Il établit que tous les Corps organisés ont été créés dès le commencement du Monde, que tous les Individus de chaque Espèce ont été renfermés dans les premières Femelles sorties immédiatement des mains du Créateur, & que tous les Hommes qui ont paru sur la terre depuis l'origine du Monde, ont été contenus dans les Ovaires d'*Eve*, Mère com-

.. (a) C'est Mr. de Fensmelle qui nous apprend cette particularité dans la vie de ce Père. Voyez l'*Hist. de l'Acad.* An. 1715,

commune du Genre humain. Suivant ce Système, il n'y a point de Génération proprement dite dans la Nature, les Corps ne font que se développer.

A cette opinion du Père *Malebranche*, qui étoit aussi celle de *Swammerdam*, il en succéda bientôt après une autre, qui enlevait à *Eve* la prérogative d'avoir porté tout le Genre-humain. En examinant avec un bon Microscope la Semence de l'Homme, celle des Chiens, des Coqs, des Merlues, & de divers autres Animaux, on la trouva toute remplie d'un nombre prodigieux de Vers parfaitement ressemblans aux petits Embryons qui commencent à se développer dans l'Oeuf. Deux Philosophes - Naturalistes, *Leeuwenhoek* & *Hartsoker*, s'attribuèrent l'honneur de cette découverte.

Leeuwenhoek, qui étoit en possession des Observations microscopiques les plus fines, & à qui tous les objets invisibles sembloient appartenir, vit ces Vers pour la première fois au mois d'Aout 1677 (a). Trois mois après il envoya ses Observations (b) sur cette matière à la Société Royale de Londres, qui ne manqua pas de les faire imprimer (c). Il avoit déjà examiné la Semence en 1674, mais il ne crut pas alors que ce qu'il y voyoit, fût autre chose que de simples globules.

Ce ne fut qu'en 1678 qu'on vit paroître (d) les Obser-

(a) Voyez sa Lettre à Mr. *van Zoelen*.

(b) Idem. *ibid*.

(c) Voyez les Actes de Décembre 1677, & ceux de Janvier & de Février 1678.

(d) Dans le *Journal des Savans*.

Observations de *Hartsoeker* sur ces Vers, ce qui a fait croire à quelques Auteurs qu'on étoit redevable de cette découverte à *Leenwenhoek*. Mais, si l'on consulte & les Ouvrages de *Hartsoeker*, & l'Eloge qu'a fait de ce Philosophe Mr. de *Fontenelle* (a), on ne sauroit se dispenser de reconnoître qu'il a vu le premier ces Vers dans la Semence, quoiqu'il n'ait publié ses Observations qu'après *Leenwenhoek*.

Pour éclaircir ce point historique, dont je laisse d'ailleurs la décision au Lecteur, je me contenterai d'exposer ici ce qu'en a dit Mr. de *Fontenelle* dans l'Eloge que je viens de citer.

„ Il (*Hartsoeker*) fut, dit-il, le premier à qui
 „ se dévoila le spectacle du monde le plus im-
 „ prévu pour les Physiciens même les plus har-
 „ dis en conjectures, ces petits Animaux jus-
 „ ques-là invisibles, qui doivent se transfor-
 „ mer en Hommes, qui nagent en une quan-
 „ tité prodigieuse dans la Liqueur destinée à
 „ les porter, qui ne sont que dans celle des
 „ Mâles, qui ont la figure de Grenouilles
 „ naissantes, de grosses têtes & de longues
 „ queues, & des mouvemens très vifs. Cette
 „ étrange nouveauté étonna l'Observateur, &
 „ il n'en osa rien dire. Il crut même que ce
 „ qu'il voyoit, pouvoit être l'effet de quelque
 „ maladie, & il ne suivit point l'Observation (b).

Ce ne fut qu'en 1677 que Mr. *Hartsoeker* reprit ses Observations du Microscope, interrom-
 pues

(a) *Hist. de l'Acad. Roy. des Sciences*, An. 1725.

(b) Cette Observation est de 1674. *Hartsoeker* n'étoit alors âgé que de 18 ans.

pues depuis deux ans, & il revit encore pour la seconde fois ces mêmes Animaux qui lui avoient été suspects. „ Alors, *dit son Historien*, „ il eut la hardiesse de communiquer son Observation à son Maître de Mathématiques, & à un autre Ami. Ils s'en assurèrent tous trois ensemble. Ils virent de plus ces mêmes Animaux sortis d'un Chien, & de la même figure, à peu près, que les Animaux humains. Ils virent ceux du Coq & du Pigeon, mais comme des Vers ou des Anguilles. L'Observation s'affermissoit & s'étendoit, & les trois confidens de ce secret de la Nature ne doutoient presque plus que tous les Animaux ne naquissent par des métamorphoses invisibles & cachées, comme toutes les Espèces de Mouches & de Papillons viennent de métamorphoses sensibles & connues. C'est sur ces faits autentiques qu'on doit juger du différend entre *Leeuwenhoek* & *Hartsoeker* sur la découverte de ces Vermisseaux, qui sont regardés comme les premiers rudimens de l'Homme & de tous les autres Animaux.

On est aujourd'hui assez généralement partagé sur les deux derniers Systèmes que nous venons d'exposer, celui des Oeufs, & celui des petits Animaux primitifs. Les uns prétendent que l'Embryon se trouve originairement dans l'Oeuf de la Femme avant l'union des Sexes, & que par conséquent la Semence de l'Homme n'a d'autre usage que celui de communiquer un certain mouvement à cet Embryon pour faciliter son développement. Les autres soutiennent, au contraire, qu'avant l'accouplement

ment il n'y a dans l'Oeuf aucune trace d'Embryon, & qu'on ne commence à l'y appercevoir que lorsqu'il a été imprégné de la Semence du Mâle; d'où ils concluent que cette Semence, en s'introduisant dans l'Oeuf, y porte avec elle un ou plusieurs de ces Vermisseaux qu'elle contient, & qu'elle les dépose dans l'endroit même où ils doivent se développer, pour prendre ensuite la forme de l'Animal qui les a fournis.

Pour savoir lequel de ces deux sentimens est le mieux fondé, il ne s'agit que de vérifier un fait contesté. *Le Fœtus est-il dans l'Oeuf avant l'accouplement, ou ne s'y trouve-t-il pas?* Voilà de quoi il est question. Mr. Lyonnet (a) prétend qu'il s'y trouve longtems avant l'imprégnation, & s'appuie même, pour le prouver, du témoignage de Swammerdam, mais sans citer l'Ouvrage où ce fameux Naturaliste a parlé si affirmativement. On ne sauroit donc rien dire de ce témoignage de Swammerdam, jusqu'à ce que Mr. Lyonnet ait indiqué l'endroit où il est exposé. *Il faut même*, comme nous l'avons déjà remarqué en répondant à cette Objection (b), *que ce sentiment de Swammerdam soit fondé sur de bonnes Observations répétées; car s'il se contente de supposer le Fait sans preuves, on pourra se dispenser de souscrire à ses décisions, & par conséquent la difficulté proposée par Mr. Lyonnet ne sera d'aucun poids, & tombera d'elle-même.* En

(a) Voyez cette Bibliothèque, Tome XXXI, page 94, & suiv.

(b) Ibid. pag. 96.

En supposant d'ailleurs que *Swammerdam* ait fait cette découverte, & qu'il n'y ait aucun lieu d'en douter, on lui opposera toujours celle du célèbre *Malpighi* (a), qui a démontré par des Expériences faites avec soin, que le Fœtus ne se trouve point dans un Oeuf de Poule, qui n'a pas encore connu les aproches & les caresses amoureuses du Coq, & qu'il se rencontre au contraire dans un Oeuf qui a été arrosé de la Liqueur prolifique de ce lascif Animal. Le témoignage de *Malpighi* est formel, celui de *Swammerdam* n'est connu que par ce qu'en dit en termes fort vagues Mr. *Lyannes*, dont nous ne révoquons point en doute la bonne foi, mais que nous croyons pouvoir s'être trompé, comme nous pourrions nous tromper nous-mêmes en pareil cas.

On me dira, peut-être, que j'ai fait un long détour pour venir à mon Auteur, & faire connoître son Ouvrage. J'en conviens. Mais, en parcourant cette route, j'ai eu soin de faire remarquer au Lecteur des objets qui ne sont point étrangers au but que s'est proposé Mr. *Gerike*. Ce n'est pas faire une digression inutile, si même c'en est une, que d'exposer les différentes opinions des Philosophes sur une matière dont on doit rendre compte, & qui n'en devient que plus facile à comprendre. On trouvera même dans mon Auteur quelque chose de ce que j'ai avancé, quoique j'aie suivi une route un peu différente de la sienne dans l'exposition des Faits.

En donnant l'Extrait de ce petit Ouvrage de
Mr.

(a) Ibid. & suiv.

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 381

Mr. *Gerike* sur la *Génération de l'Homme*, je ne toucherai point à ce qui a raport aux découvertes dont j'ai déjà fait mention ; & , en parcourant le reste , je ne m'arrêterai qu'à ce qui me paroitra mériter davantage l'attention du Lecteur.

Cet Ouvrage, que l'Auteur a principalement composé pour servir de canevas à ses Leçons Académiques, est partagé en sept Chapitres, dont voici le précis. Le premier & le second traitent des Parties des Hommes & des Femmes, qui servent à la Génération. Le troisième roule sur les Menstrues. Le quatrième contient les principales Observations touchant le commencement de la Génération. On examine, dans le cinquième, l'Oeuf de Poule & les changemens les plus considérables qui lui arrivent, après avoir été fécondé & couvé. On explique dans le sixième, la manière dont se fait la Génération, & particulièrement celle de l'Homme. Le septième enfin roule sur l'Union de l'Ame avec le Corps du Fœtus.

Je ne dirai qu'un mot de ce qui est contenu dans le premier & le second Chapitres, parce que cette matière est un sujet rebattu, & connu même de la plupart des Jeunes-gens, depuis qu'ils ont fait de *Venette* leur Livre de poche, dans lequel ils trouvent un portrait assez naturel & animé des objets qui flattent le plus leur imagination. Ce premier Chapitre de l'Ouvrage de Mr. *Gerike* contient une courte description de ces précieux Joyaux, dont chaque Homme a ordinairement deux, quoiqu'on puisse avec un seul s'aquiter des fonctions auxquelles ils sont destinés. On

On a vu des Familles entières, dont les Mâles n'en avoient naturellement qu'un seul, & on prétend que les Hottentots n'en laissent qu'un à leurs Enfans, comme s'ils croyoient que la Nature eût usé de prodigalité à cet égard. *Hippocrate*, qui a cru bien des choses que ses Disciples ne croient plus aujourd'hui, parce que la Foi leur manque sur bien des articles, semble insinuer que la plupart des Hommes en ont deux, parce que le droit sert à engendrer les Mâles, & le gauche des Femelles. L'Expérience a fait voir que ce bon Père de la Médecine s'est trompé; & il y a apparence qu'il s'est laissé séduire par quelque erreur populaire de son siècle.

Il arrive, mais rarement, que ces Parties se tiennent cachées dans l'Abdomen jusqu'à l'âge de Puberté, & même pendant toute la vie, sans que cela porte aucun préjudice à leurs fonctions. Mais pourquoi pendent-elles d'ordinaire hors du corps? C'est une question que fait Mr. *Geriike*, & à laquelle il répond dans une Note. *De tous les Auteurs, dit-il, qui ont entrepris d'en rendre raison, je n'en sache aucun qui ait mieux rencontré, que celui qui a cru que si ces parties eussent été renfermées dans la capacité de l'Abdomen, leur trop grande chaleur eût rendu les Hommes trop lascifs.* De cent probabilités Mr. *Geriike* a apparemment choisi la meilleure; ainsi on peut juger de la valeur des autres.

Je voudrois bien savoir pourquoi Messieurs les Médecins & les Chirurgiens leurs Confrères se sont avisés, comme de concert, de nous faire acroire, que ces Parties sont chaudes; & pour-

pourquoi *Hippocrate* a prétendu que celle qui est située à la droite, est plus chaude que celle qui se trouve à la gauche ? N'est-ce pas là une de ces opinions qu'on a reçues sans beaucoup d'examen ? Pour moi, il me semble qu'il n'y a presque point de Parties de notre Corps qui soient plus froides que celles-là. Leur éloignement du Cœur, qui est le principe du mouvement & de la chaleur, la longueur & l'entrelacement de leurs vaisseaux, la lenteur avec laquelle les humeurs y circulent pour avoir le tems de s'y préparer, leur situation même, semblent prouver qu'elles doivent être plutôt froides que chaudes. J'en appelle sur cela au témoignage de tous les Hommes, & je leur demande s'ils ont jamais senti beaucoup de chaleur dans ces parties, même dans les plus grandes chaleurs, ou lorsqu'ils se sont trouvés le plus d'ardeur pour le jeu de l'Amour. Excepté peut-être le bout du Nés & des Oreilles, il n'y a point de Parties plus froides dans tout le Corps humain que celles qu'on appelle les *Témoins de la Virilité & de la Force*.

Comme le second Chapitre de cet Ouvrage ne contient qu'une simple description anatomique des Parties de la Femme qui servent à la Génération ; je me contenterai de faire remarquer que cette description, toute courte qu'elle est, ne laisse pas d'en donner une idée claire & fort juste, l'Auteur ayant suivi par-tout d'excellens Guides, tels que sont *de Graaf*, *Ruysch*, *Santorini*, & *Morgagni*. Il lui eût été facile de s'étendre davantage ; mais il se seroit écarté de son plan, & auroit trop pris sur ce qu'il se réserve

serve d'enseigner à ses Disciples dans ses Leçons Académiques. On peut juger d'avance, par la nature des Textes qu'il prend, & par la manière dont il les expose, que ses Commentaires seront instructifs.

Son Système sur les Mois ou Menstrues, tel qu'il l'expose dans le troisième Chapitre, paroît le plus simple de tous ceux qu'on a formés jusqu'à présent sur cet écoulement auquel les Femmes sont sujettes, c'est même le plus en vogue aujourd'hui; mais il ne laisse pas de rencontrer de très grandes difficultés, qui pourront peut-être un jour donner lieu à en substituer un autre en sa place. On a même déjà fureusement ébranlé celui qu'on propose ici, & peut-être perdra-t-il avec le tems tout son crédit, s'il s'en présente un autre qui soit recommandé par quelque habile homme. *Aristote, Descartes, & Newton* ont fait valoir bien des opinions, qu'on n'eût jamais adoptées, s'ils ne s'en fussent déclarés les défenseurs. Il n'y a guère que les Vérités évidentes par elles-mêmes, qui n'ayent pas besoin de recommandation pour être crues.

Dans le quatrième Chapitre l'Auteur entre proprement en matière, car tout ce qu'il dit dans les Chapitres précédens, n'est qu'une espèce d'introduction à ceux qui doivent suivre, & où il traite de ce qui concerne plus particulièrement la Génération.

Les deux premières questions qui se présentent ne sont pas les moins curieuses, ni peut-être même les moins importantes. Il s'agit de savoir, premièrement, ce qu'il y a dans la Semence
de

de l'Homme qui contribue le plus à la Génération ; & , secondement , ce que la Femme fournit de son côté, dans le moment qu'elle est comme ravie & absorbée par les plus violens transports de l'Amour. On ne sauroit être bien éclairci sur ces deux points importants, sans suivre la Nature de fort près, & sans la surprendre lorsqu'elle semble vouloir se cacher. Il faut pour cela recourir aux expériences, mais comme l'occasion se présente très rarement de pouvoir les faire sur des Femmes, Messieurs les Anatomistes se sont rabatus sur les Animaux, qu'ils ont sacrifiés inhumainement à leur curiosité.

Harvée, à qui nous sommes redevables d'une infinité de belles découvertes, donna l'exemple aux autres, & l'Ouvrage que ses Observations ont fait naître, est encore regardé aujourd'hui comme un Chef-d'œuvre. Pour connoître le mystère de la Génération, il ouvrit quantité de Femelles d'Animaux après leur accouplement, & il ne trouva dans leur Matrice aucune trace de Semence, ce qui lui fit croire qu'il n'y a que son soufle ou son esprit (a), qui parvient

(a) *Aura seminalis*. Il s'étoit formé une idée tout-à-fait singulière, & peut-être un peu trop métaphysique de la manière dont se fait la Génération. N'ayant point trouvé de Semence dans les Femelles dont il avoit fait la dissection, après s'être accouplées, il s'imagina que la Conception de l'Enfant se fait à peu près comme celle de nos pensées. Nos yeux voient des objets, notre mémoire en conserve les traces & les idées, & notre Ame en conçoit les conséquences. Une Femme ne conçoit pas, parce que la Semence de l'Homme entre dans sa Matrice, mais parce qu'elle l'a touchée, & lui

vient jusques-là, & qui forme les premiers traits du Fœtus.

D'autres Anatomistes ont été plus heureux dans leurs recherches. Ils ont trouvé, non seulement dans la Matrice, mais même dans les Tubes ou Trompes de *Fallope*, une Semence très bien conditionnée, & qu'il étoit facile de distinguer de toute autre Liqueur. *Verbeyen* (a) en a rencontré une quantité considérable dans la Matrice d'une jeune Vache, qui, six heures auparavant, avoit été couverte par un Taureau. Une femme ayant été tuée par son Mari, qui l'avoit surprise en adultère, *Ruyfch* (b) fit la dissection de cette infortunée, & trouva une bonne quantité de Semence virile dans sa Matrice & dans les deux Trompes. Il eut le plaisir de voir la même chose dans la dissection qu'il fit d'un Courtisane, que son brutal Galant avoit égorgée, après avoir satisfait sa passion (c). *Fallope* (d) en a vu très souvent dans les Cornes ou Trompes qui portent son nom, de même que *Venette* (e), quoique ce dernier n'en ait point rencontré dans la Matrice. Enfin *Leenwenhoek* (f), à qui la plupart des petits objets

ne a communiqué sa vertu. C'est ainsi, à ce qu'il prétend, que le vingtième Oeuf d'une Poule est fécond par l'impression que la Semence du Coq a faite sur le Corps de la Poule, qui n'en a été touchée qu'une seule fois.

(a) Anat. Lib. II. Tra&. I. Cap. 16.

(b) Thes. VI. pag. 15 -- 18.

(c) Dans ses *Adversar. Anat. Dec. I, n. 1.*

(d) Voyez de *Graaf*, de Mulier. Organ. Cap. XIV, pag. 344.

(e) De la Génération de l'Homme. P. III. C. IV. Art. 5.

(f) Voyez *Christ. Wolff's nützlicher Versuche*, T. II. §. 99.

ne pouvoient échaper, a trouvé cette Semence toute pleine de petits Animaux dans la Matrice d'un Lapin, un quart-d'heure après l'accouplement.

Il n'y a donc pas lieu de douter que la Semence du Mâle ne pénètre jusques dans la Matrice, & même jusques dans ses Cornes, quoiqu'on prouve par d'autres Observations, qu'il n'est pas toujours nécessaire, pour la conception, qu'elle y soit portée en grande quantité. La Conception une fois faite, il arrive à l'Oeuf, qui a été imprégné de la Semence du Mâle, des changemens qui se manifestent insensiblement, jusqu'à ce que le Fœtus soit entièrement formé.

Nous n'avons point d'Observations bien suivies touchant la formation successive, ou plutôt le développement du Fœtus humain; mais *de Graaf* en a fait de très curieuses & de très exactes sur les Lapins, depuis leur conception jusqu'au trentième jour, qui est celui de leur naissance. Notre Auteur donne le précis d'une partie de ces Observations. Jusqu'au dixième jour on ne voit encore rien de bien distinct; mais ce jour-là le Fœtus paroît au milieu de l'Oeuf sous la forme d'un *Vermisseau*. Le douzième jour on commence à distinguer un peu ses membres, & le quatorzième on lui voit une grosse tête transparente, avec le Cervelet qui finit en pointe: ses Yeux, sa Bouche, ses Oreilles, se font aussi remarquer, de même que l'Épine du dos, deux points rouges, qui sont ses Poumons, le Foie de couleur rougeâtre, & les premiers traits du Ventricule & des Intestins.

A l'égard du développement du Fœtus humain, voici quelques Observations assez curieuses qui méritent d'être rapportées. Elles sont de *Harvée*. Cet Auteur a remarqué que le second Mois de la grossesse, l'Oeuf, qui a été fécondé, est de la grosseur d'un Oeuf de Pigeon, ou même d'un Faisan. L'Embryon, qui s'y trouve renfermé, est de la longueur de l'ongle du petit doigt, & à peu près comme une petite Grénouille. Il a la bouche fort grande, & sa tête paroît comme une grosse Vessie attachée au reste du Corps. Dans une grossesse d'environ cinquante jours, l'Oeuf fécondé ressemble à un Oeuf de Poule ou de Poule d'Inde, & le Fœtus qu'il contient, est de la longueur d'une grosse Fève. La tête est fort grande, & déborde le Cervelet comme une Crête: le Cerveau ressemble alors à du Lait caillé. Le Crane n'est autre chose qu'une Membrane coriace, & cartilagineuse en quelques endroits, laquelle se partage le long du front jusqu'à la racine du Nés, & sa Bouche ressemble au Museau d'un Chien. Le troisième Mois de la grossesse l'Oeuf est de la grosseur d'un Oeuf d'Oie, & le Fœtus est parfait, quoiqu'il n'ait pas encore toute la forme qu'il doit avoir.

A ces Observations, qui regardent le développement du Fœtus humain, notre Auteur joint celles qui ont été faites sur l'Oeuf de Poule, tant par *Harvée* que par le célèbre *Malpighi*, & autres Naturalistes. C'est-là qu'il fait voir la différence qu'il y a entre un Oeuf stérile, & celui qui a été imprégné de la Semence du Coq. Dans un Oeuf stérile on ne voit pas la moindre

trace

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 389

trace d'Embryon, rien absolument qui lui ressemble. Cela est hors de doute par les Observations de *Malpighi* (a), & de *Harvée* (b). Mais dans un Oeuf fécondé, & qui n'a pas encore été couvé, qu'y remarque-t-on? On y voit, dit notre Auteur après *Malpighi* (c), la *Cicatrice*, laquelle représente les premiers rudimens du Fœtus, ou la Tête, avec l'Epine qui y tient, & qui se termine en pointe.

Voilà qui est précis. La remarque a été faite plus d'une fois par un des plus habiles & des plus exacts Observateurs de la Nature; c'est donc un fait constant & bien avéré. Que devient, après cela, l'Objection formée par Mr. *Lyonnet*, lorsqu'il soutient que le Fœtus est tout formé dans un Oeuf avant l'accouplement? Je doute qu'il puisse rien opposer qui détruise des Observations faites avec tant de soin, & par un Naturaliste moins prévenu & plus amateur de la Vérité que le bon *Malpighi*, qui s'est contenté de rapporter simplement & de bonne foi ce qu'il a vu lui-même. S'il faut ranger ce Fait dans la classe des choses incertaines & des chimères, je ne veux plus rien croire ni de ce que j'ai lu dans les Mémoires de Mr. de *Reaumur* sur les Insectes, ni des Merveilles que vient de nous apprendre Mr. *Trembley* dans son Chef-d'œuvre de l'*Histoire des Polypes*, & je me renfermerai dorénavant dans le nuage épais d'un parfait

(a) De formatione Pulli ex Ovo, Fig. 3.

(b) Exercit. XVI, pag. 53.

(c) *Malpighi*, *ibid.* Fig. 1 & 2. Voyez encore son *Appendix*, qui contient de nouvelles Observations qui confirment les premières.

fait Pyrrhonisme à l'égard de tout ce que je ne pourrai savoir par moi-même en matière de Physique.

Mr. *Gerike*, après avoir suivi la Nature dans ses plus secrètes démarches, après avoir examiné l'ordre qu'elle observe dans la formation & le développement du Corps du Fœtus, explique enfin, dans un autre Chapitre, comment se fait la Génération, & particulièrement celle de l'Homme. Il a sur cet article un sentiment qui me paroît bien singulier, & qu'on regardera plutôt comme une Hypothèse que la sagacité de son esprit lui a fait inventer, que comme un principe fondé sur ce que la Nature veut bien nous faire entrevoir. Suivant lui, la Semence de l'Homme est composée d'un Fluide très subtil, d'Animalcules, & d'une Humeur grossière. Accordons-lui cela, mais voyons ce qu'il ajoute. Dans le moment que la Semence est poussée avec force, la partie la plus subtile se sépare de la plus grossière, & , après avoir pénétré dans la Matrice, de la Matrice dans les Trompes, des Trompes dans l'Ovaire, & de l'Ovaire dans l'Oeuf, à travers ses pores, elle s'y mêle avec l'Humeur qu'il contient. Il n'y a encore rien là qui ne paroisse très possible, & qui ne s'accorde assez avec les Observations.

Mais voici le merveilleux, & ce qui demande une foi aveugle pour être cru. Tandis qu'une partie de la Semence la plus subtile est portée jusques dans l'Oeuf par la route que je viens d'indiquer, une autre partie de cette même Semence la plus spiritueuse traverse la Matrice par
les

les Vaisseaux absorbans, qui sont alors plus ouverts par la chaleur, & est conduite delà jusqu'au Cœur, d'où elle se répand ensuite dans toutes les parties du Corps, & par conséquent dans l'Ovaire même, où elle devient peut-être la principale cause des changemens qui arrivent ensuite aux Membranes de l'Oeuf.

Quel prodigieux détour ne fait-on pas prendre ici à une portion de ce que la Semence a de plus spiritueux! Mr. *Gerike* y a-t-il bien pensé, & a-t-il prévu le danger auquel il l'exposoit dans un si long trajet? Dans une route si difficile, à travers des millions de petits Vaisseaux tortueux, comment peut-on concevoir qu'une si petite quantité de Liqueur puisse être divisée au point d'aller abreuver toutes les parties du Corps, & se rendre précisément jusques dans l'intérieur de l'Oeuf pour opérer le grand œuvre de la fécondation? Autre difficulté dans ce Système. Comment conçoit-on que ces esprits ne soient pas arrêtés dans leur course, qu'ils ne soient pas absorbés dans les Mers immenses de Sang & d'autres Humeurs qu'ils traversent? car chaque Vaisseau d'un médiocre diamètre doit être regardé comme un abîme, si on le compare à la petite quantité d'esprits qu'il reçoit dans son sein. Il y a plus. En supposant que ces esprits feminaux parcourent heureusement une si vaste étendue, ne changent-ils pas de nature, ne perdent-ils pas toute leur force & leur vertu prolifique, à moins que l'Auteur ne les donne pour immuables, comme sont les Atomes d'*Epicure*, ou les *Monades* de *Leibnitz*?

Tout l'embaras ne se borne pas là, voici encore un autre inconvénient. Puisqu'une partie de ces esprits prend la route la plus courte, en se rendant de la Matrice dans les Trompes & des Trompes dans l'Ovaire, quelle nécessité y a-t-il de faire promener l'autre portion à travers mille écueils, où elle est par-tout exposée à se perdre & à être abîmée dans les torrens qui l'entraînent? D'un autre côté si cette partie de la Semence, qui est portée dans l'Oeuf par les Trompes, a assez de vertu pour féconder l'Oeuf, soit en y déposant un Vermisseau, ou de quelque autre manière, qu'a-t-on besoin de faire intervenir, pour le même effet, une seconde portion de la même Liqueur, qui ne sauroit y arriver que longtems après la première, & par conséquent après que l'imprégnation est déjà faite. J'entrevois dans cette Hypothèse une infinité d'autres difficultés, mais la crainte où je suis de m'étendre beaucoup au-delà des bornes que je me suis prescrites, m'oblige de les supprimer entièrement, & de terminer même par-là cet Extrait.

Je quitte à regret une matière si curieuse, mais qu'on n'éclaircira jamais bien sans sacrifier des sommes immenses. Cette partie de la Physique est la plus mystérieuse, c'est celle qui demande le plus d'expériences, & une grande capacité de la part de l'Observateur. Je doute même qu'en cherchant le point d'où nous partons, on puisse remonter au-delà du moment de notre conception. Mais avant ce terme, qui est assez proche de celui où nous sommes, qu'étions-nous, quelle place occupions-nous dans
la

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 393

la vaste étendue de notre Globe, & qu'y faisons-nous ? Nous voudrions bien le savoir, mais nous ne le saurons peut-être jamais.

A R T I C L E VI.

Leben CARL des Zwölften, &c.

C'est - à - dire :

VIE de CHARLES XII, *Roi de Suède*,
par G. NORTBERG, *enrichie d'un grand
nombre de Figures, de Plans, de Médailles
& d'autres ornemens. Page 700, in Folio.*
Hambourg 1744, *Tome I.*

VOici le premier Volume d'un Ouvrage, qui sera bientôt suivi d'un autre plus considérable, & dont nous devons la Traduction en Allemand à Mr. *Huebel*, Conseiller de Justice du Prince Successeur de Suède. L'Auteur, *George Northbert*, Docteur en Théologie, &c. à Stokholm, le composa en Suédois, en partie sur ses propres Mémoires, en partie sur quantité de Papiers qui lui furent communiqués des Archives de Suède & d'ailleurs ; il y ajouta grand nombre de Pièces originales, de Lettres, d'Instructions données aux Ministres du Roi, & d'Instrumens de Paix.

Mr. *Northbert*, de même que Mr. *Adlerfeld (a)*, de qui nous avons en abrégé le portrait

(a) *Gustave Adlerfeld* fut Chambellan de *Charles XII*, & en possédoit entièrement les bonnes grâces. Il tint

trait le plus parfait de *Charles XII*, & le détail le plus exact des Campagnes de ce Prince, passa neuf années dans l'Armée du Roi, il ne la quitta qu'à la défaite de *Pultowa*, où il fut fait prisonnier, & a son retour de la Russie étant Confesseur de son Prince, il remplit ce poste jusqu'à la mort de *Charles*.

Ce premier Tome, que nous annonçons, ne

va

un Journal si exact de tout ce qui se passa dans l'Armée, depuis l'an 1700 jusqu'à 1709, qu'on a vu, par son Manuscrit, qu'il y avoit travaillé la veille même de la fatale Bataille de *Pultowa*, où il fut tué d'un boulet de Canon, à côté du Brancard du Roi. L'Ouvrage qu'il avoit composé en Suédois, fut traduit en François par son Fils unique *Charles Maximilien Adlersfeld*, & imprimé à Amsterdam en IV Tomes in 12. Il porte le titre d'*Histoire Militaire de CHARLES XII*. Les trois premiers Volumes sont proprement de l'Auteur, & contiennent l'Histoire de la Vie & des Exploits Militaires de ce Prince. Le quatrième commence par une Relation de la Bataille de *Pultowa*, laquelle peut passer à juste titre pour un morceau tout-à-fait curieux & qui renferme des particularités que l'on chercheroit inutilement ailleurs. Cette Pièce vient de la main d'un Officier de grand mérite, qui n'a pas voulu se faire connoître, & elle paroît d'autant plus intéressante, que l'Auteur entre dans le détail des motifs qui portèrent *Charles XII* à attaquer la Russie du côté de l'*Ukraine*. Ce dernier Volume finit par un Journal de la retraite du Roi après la perte de la Bataille ; ce Journal fut envoyé de *Bender* par le premier Courier que sa Majesté dépêcha. Quant au reste, cet Ouvrage est enrichi des Plans des Sièges & des plus fameuses Batailles, tous gravés sur les dessins du Major-Général *Wolff*, très habile Officier Ingénieur. Un autre ornement qui relève encore le mérite de l'Ouvrage, c'est le Portrait du Roi, gravé par un habile Maître sur l'Original du fameux Peintre *Kraft*, & qui se trouve à la tête du premier Volume.

va que jusqu'à la paix d'*Altranstat* ; c'est le bel endroit de la vie de *Charles XII*, brave comme *Alexandre* & aussi victorieux que lui, mais pieux, tempérant, fidèle à sa parole, & ne faisant même la Guerre que par nécessité : il y remplit le fastueux rôle d'un Héros, dans toute la perfection qu'imagine le Rôman. Victoires, périls de toute espèce, actions de main, défaites, exils, prisons ; tout cela se succède dans sa vie avec autant de rapidité, que dans la Fable ; point de paix, point d'intrigues de cour, ni de repos ennuyant ; des évènements tous intéressans se suivent sans interruption, & sans laisser tomber l'attention du Lecteur. Un Historien n'a rien à y ajouter ; ce Héros sort de la main de la Nature avec toute la Majesté & toute la perfection, dont la valeur d'un Mortel est susceptible. Quelle noblesse ! quelle valeur ! quel gout pour les dangers ! quelle modestie dans la victoire ! quelle fermeté dans les disgrâces, & qu'elles reffources dans l'épuisement le plus parfait !

Nonobstant l'Extrait qu'on a déjà donné, dans le Tome XXIV de ce Journal, de l'*Histoire Militaire* de ce Prince par Mr. *Adlerfeld*, Histoire très fidèle, nous avons cru néanmoins faire plaisir au Lecteur de nous étendre un peu sur cette brillante matière, & de faire remarquer que Mr. *Northberg* n'a pas pris une peine inutile. D'ailleurs les actions glorieuses que nous voyons de nos jours d'un autre Prince *Charles* réveillent presque en général le gout pour tout ce qui ressent la valeur & la bravoure.

Charles XII naquit le 17 de Juin 1682. Il

n'y a pas jusqu'à son jour de naissance qu'il ait été mal rapporté par d'autres Historiens. *Charles XI* son père avoit poussé la Puissance Royale jusqu'au despotisme, & il avoit anéanti la Noblesse par la réduction des biens, qui avoient appartenu à la Couronne. Ce despotisme nouveau étoit soutenu par une grande Armée, formée sur les idées des Turcs. *Charles XII*, dans une Cour imbuë de pareils principes, ne pouvoit prendre que des sentimens extrêmement Monarchiques, il se persuada que la gloire d'un Prince fait son premier devoir, & que les Peuples sont nés pour la soutenir. Ce funeste préjugé fut la cause de ses malheurs & de ceux de son Peuple ; malheureux effet d'une éducation qui auroit dû l'en éloigner. *Charles* ne manquoit pourtant pas de bonté de cœur, il en a donné plusieurs preuves, mais peu à peu les malheurs qu'il voyoit, & ceux qu'il essuioit lui-même, l'endurcirent sur les souffrances du Peuple ; & , dans les dernières années de sa vie, il a vu tomber ses Généraux favoris à ses côtés, sans en avoir montré la moindre sensibilité. Son avènement à la Couronne fut des plus glorieux. *Charles XI* avoit commencé à offrir sa médiation aux Alliés, qui faisoient la Guerre à *Louis XIV*. La France l'en prioit, dirigée par de plus grandes vues. Elle ne rougit point d'offrir 500000 écus à la Suède, avec une pension annuelle de 300000, pour l'engager à lui procurer une paix honorable. C'en est pas le dernier exemple que nous avons d'une pareille libéralité contrainte des François. Tout le monde sait que *Charles XII* hérita de cette gloi-

gloire , & qu'il procura la paix de *Ryswick* à l'Europe.

Le Roi son père lui avoit laissé par testament un Conseil de Régence , sous la direction de sa Grand'-mère, Veuve de *Charles Gustave* ; mais la Noblesse, impatiente de se voir un Roi, eut le courage de faire abréger la Minorité de *Charles*, qui fut couronné le 14 Décembre 1697. C'est la seule marque de vie que les Etats de Suède aient donnée sous ce Règne, qui fut parfaitement despotique : semblables aux Grénouilles de la Fable, ils demandèrent un Roi belliqueux, dont ils se repentirent après.

Mr. *Nortberg* entre ensuite dans un grand détail, au sujet des troubles du *Holstein*, qui donnèrent occasion à la première Guerre que *Charles* eut à soutenir. De tout tems la Branche Royale de *Holstein* a tâché de soumettre celle qui n'est que Ducale, & qui cherchoit de l'appui en Suède. *Chrétien Albert*, Duc de *Holstein* arrêté à *Rensbourg*, où il eut une entrevue avec *Chrétien V*, avoit été forcé de recevoir des conditions fort dures. Déjà on avoit pacifié ces deux Maisons à plusieurs reprises ; mais le Danemarck, allié avec la Pologne & la Russie, & d'ailleurs ne croyant avoir en tête qu'un Roi de Suède encore enfant, crut pouvoir brusquer la chose. En 1700 il fit forcer *Sleeswic*, & sans formalités s'empara des Etats du Duc, à l'exception de *Tonningue*, qui fit une vigoureuse défense. L'Angleterre & la Hollande crurent devoir s'y intéresser, & *Guillaume III* conjointement avec les Etats Généraux, & l'Electeur de Hanovre, se déclarèrent

pour

pour le Duc & pour *Charles*. Ce jeune Monarque, accompagné d'une Flotte de trente-huit Vaisseaux de Guerre, débarqua alors une Armée en Zéelande, à la vue des Danois retranchés sur le rivage; ce fut le 25 Juillet de cette même année. *Charles*, à la tête de ses Gardes, fut le premier à se jeter dans l'eau, l'épée à la main; & cette journée fut la plus glorieuse de sa vie, parce qu'elle lui procura une paix équitable, unique fin que doit avoir la bravoure d'un véritable père des Peuples; elle fut conclue à *Travendal* le 18 Aout suivant.

Dans ce même tems, une nouvelle Guerre se tramoit d'un autre côté; soyons équitables, c'est le devoir d'un Journaliste, *Mr. Norberg*, quoiqu'Ecclésiastique, est Suédois, il aime sa Nation & son Prince, il en faut deviner les défauts, lors même qu'il en parle. Quant à nous, nous ne croyons devoir respecter que la Vertu seule. Il paroît par les Actes publics, qu'on avoit usé en Suède d'une rigueur extrême contre la Noblesse de la *Livonie*. La Cour de *Charles XI*, non contente d'avoir terrassé la Noblesse du Pais, voulut encore assujettir celle des Provinces conquises. Les Députés, qu'envoyèrent en Suède ces Etats opprimés, furent fort mal reçus avec leurs remontrances, on les mit en prison, ils coururent même danger de la vie, & *Patkul* le plus animé d'entre eux, & le plus fier, fativa la sienne par la fuite. On le condamna par contumace, & il erra pendant du tems par l'Europe: il fit quelque séjour en *Suisse*; heureux s'il avoit pu s'y tranquiliser, mais sa vivacité ne s'accommoda point avec ce

sejour de la médiocrité & de la moderation, il voulut se venger, & s'attira par-là sa perte.

Rempli de la plus violente haine contre la Suède, il crut que toute sa Patrie en seroit imbuë, & qu'elle se jetteroit avec empressement entre les bras de quiconque la délivreroit du joug de la Suède. Il auroit dû réfléchir que depuis l'établissement des Armées, c'en étoit fait des suffrages & des volontés du Peuple, qui, sûr d'être à peu près aussi mal sous un autre Souverain, ne veut pas courir les risques inséparables d'une révolution, & se laisse commander ou conquérir avec la même indifférence passive. *Patkul* s'adressa au Roi *Auguste*, Prince généreux, plein d'ambition, & qui se sentoît en état d'entreprendre une Guerre. Il lui représenta que la Livonie ne lui couteroit qu'une Campagne, projet qui flattoit *Auguste*, parce qu'il lui fournissoit prétexte pour tenir une Armée en Pologne, afin d'intimider ou de terrasser ceux qui remueroient dans cette Nation inquiète. La conduite du Roi paroît avoir été autant ambiguë qu'elle étoit assortie à une mauvaise cause. Il faisoit des confidences à l'Envoyé de Suède, & l'avertissoit des desseins du Danemarck; il envoyoit des Ministres à Stockholm; il assuroit positivement qu'il vouloit cultiver l'amitié de *Charles*, & au milieu de ces protestations il s'allioit avec le *Czar Pierre*; il formoit des plans d'opérations, & faisoit marcher des Troupes vers la frontière de la Livonie. Rien ne peut être plus frivole que les prétextes, que *Flemming*, Général d'*Auguste*, prit pour rompre. C'étoient des précautions

ren-

rendues nécessaires par celles que prenoit la Suède, des engagements antérieurs avec la Pologne, quoique cette République étoit fort éloignée d'en exiger l'exécution ; enfin des raisons telles que nous en voyons dans les Manifestes les plus nouveaux.

Flemming tâcha de surprendre *Riga*, des chariots remplis de Soldats cachés y devoient aller, en se donnant pour des Rouliers ; mais le Guide les égara, & le complot fut découvert ; ce que voyant ce Général il leva le masque, prit quelques Forts, & bloqua *Riga*.

Les Polonois se voyant engagés dans une guerre, dont ils ne trouvoient pas les raisons valables, commencèrent à murmurer, & le Cardinal Primat, ancien ennemi d'*Auguste*, engagea la République à marquer au Roi qu'il ne pouvoit continuer la guerre sans le consentement des Etats de la Pologne, & qu'il eût à leur en déclarer les véritables raisons.

Charles, pendant que tout le Nord conspirait contre lui, s'amusoit à la Chasse, mais c'étoit une Chasse telle que *Charles* pouvoit l'aimer. Il s'agissoit de prendre des Ours tout vivans, sans autres armes, que des bâtons. Cet amusement téméraire réussit, & le Roi lui-même eut le plaisir d'abatre un de ces Animaux, qu'il fit lier & enlever. En apprenant la nouvelle des hostilités des Saxons, il dit : *Mes deux Cousins veulent avoir la guerre, qu'importe, ma cause est juste, & Dieu m'assistera.* L'Historien ajoute tout de suite que dès lors *Charles XII* devint plus sérieux, & qu'il abandonna des habitudes, qu'il ne trouvoit pas con-

ven-

venables à un cœur épris de la véritable gloire. Ces habitudes, selon *Voltaire*, étoient une Maïtresse, mais on le dément vivement dans une Note. Ce seroit ici sa place de réfuter cet Auteur François sur son Histoire si peu fidèle de *Charles*, mais puisque cela est déjà détaillé en partie dans un des Tomes précédens de ce Journal (a), nous ménagerons le terrain, & y renvoyons le Lecteur.

Patkul vit bientôt qu'il avoit mal jugé des esprits de ses Compatriotes, personne ne se déclara pour lui; au contraire la Noblesse Livonienne, assemblée en Diète, desavoua ses Manifestes, les fit bruler par la main du Bourreau, & le déclara traître à sa Patrie.

Auguste, se voyant abandonné du Danemarck, parut se dégouter de la Guerre, & demanda la médiation de la Grande Brétagne, qui ne l'accepta pas; mais un autre ennemi de *Charles* réveilla au Roi de Pologne, l'inclination pour la Guerre.

Pierre, seul Souverain de la Russie après la mort de son frère, avoit mis quelques années à se former une Armée. Voisin des Turcs, de la Pologne, & de la Suède, il étoit rentré en amitié avec les premiers, dédaignoit la conquête de la seconde, & choisit la Suède pour l'objet de sa bravoure. Ses vues alloient encore

(a) C'est dans le Tome XXIV, où le Journaliste en donnant l'Extrait de l'Ouvrage de Mr. *Adersfeld*, compare quelques relations de *Voltaire* avec celles du premier, en les citant tous les deux mot pour mot: on y trouve bientôt, d'un côté, la vérité toute simple, & la fausseté embellie de l'autre.

re plus au solide qu'au brillant, il vouloit s'en rapprocher de l'Europe, & il lui falloit une conquête sur la Mer Baltique pour y prendre de l'influence. Envain *Charles* lui avoit envoyé une Ambassade, *Pierre* ne se crut pas même lié par sa parole, ni par le renouvellement des anciens Traités, signés le 8 de Novembre 1699, & prenant les prétextes du monde les plus foibles, rompit avec la Suède. Ce fut devant *Narva* qu'il fut payé bientôt après de cet injuste procédé. *Charles* y força le Camp des Russiens avec une poignée de monde; jamais victoire ne fut plus complète, dix-huit mille des ennemis périrent dans la Bataille, & plus de soixante mille mirent bas les armes. Ces prisonniers étoient six fois plus forts que les vainqueurs. *Charles* ayant tout au plus dix-mille hommes, n'avoit pas du monde assez pour les garder, ni assez de cruauté pour les massacrer de sang froid; en véritable Héros il leur donna la vie & la liberté. Ce fut le 20 de Novembre 1700. Il est rare qu'un Monarque combatte de sa main, mais il est presque sans exemple qu'un même Roi, à la tête de ses Armées, en ait défait deux autres dans une même année.

Les Polonois inquiets, à leur ordinaire, se soulevoient de plus en plus contre leur Roi. Il y en eut dès l'année 1701 qui proposèrent de lui ôter la Couronne, & de la mettre sur la tête de *Jaques Sobieski*, fils de son prédécesseur, tant l'orage qui renversa ensuite le Trône d'*Auguste* gronda dès lors.

Charles passa la Daniva le 9 de Juillet 1701, dans des Barques de toute grandeur. Les Saxons,

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 403

xons, aussi forts que lui, s'étoient retranchés sur l'autre bord de ce Fleuve, qui, dans cet endroit, est d'une largeur très considérable. Ils y furent forcés, malgré leur résistance, qui eut l'approbation de *Charles*, & la victoire fut parfaite; Artillerie, Bagage, Magazins, tout passa au pouvoir des vainqueurs.

Une occasion favorable lui ouvrit alors la Pologne. La Famille de *Sapiéha* s'étoit rendue odieuse à la Noblesse de Lithuanie. Cette Noblesse turbulente avoit pris les armes, & massacré un des Fils du Général, Chef de cette Famille. Le Père, chassé de ses biens, implora la protection des Suédois, & ceux-ci se virent appeler avec plaisir dans un País, où ils pouvoient se venger du Roi *Auguste*, d'une manière bien plus sensible. Cette année même *Charles* entra dans la Lithuanie; ses ennemis, mal disciplinés, ne tinrent jamais contre le moindre de ses Partis, il n'y eut point de Victoire considérable, mais il y en eut autant que de combats. Il passa l'hiver dans sa Tente, & consentoit à peine qu'on voulût le garantir du froid par des boulets rouges qu'on y portoit; c'étoit l'unique chaufoir qui fût de son gout.

La République de Pologne intercédâ alors pour son Roi, toujours malheureux; le Cardinal même en parut touché, la belle *Aurore* de *Koenigsmarck*, mère du Maréchal Comte de Saxe, se rendit au Quartier Général de *Charles* pour obtenir la paix pour son Amant; mais le Roi, persuadé du peu de sincérité d'*Auguste*, méprisa toutes ses avances, & la nouvelle *Talestris* ne put jamais parvenir à voir la fa-

ce (a) de l'*Alexandre* du Nord. Niles remontrances & les prières du Comte *Oxenstierna*, de ne pas aller exposer sa Personne & son Armée dans un Pais plein de Déserts & de Marécages, où il ne trouveroit aucune retraite, pas même les chemins pour aller à l'Ennemi, ni les protestations & les menaces des Ambassadeurs de la République, ne purent détourner *Charles XII* du dessein qu'il avoit formé de détrôner son Ennemi, & d'effraier par ce grand exemple tout Prince qui entreprendroit une guerre injuste. Tout plia, & il entra à Varsovie le 14 de Mai 1702. Quelles idées relevées doit avoir un Roi vainqueur, faisant son entrée dans la Capitale de son Ennemi ? S'il est ambitieux, cet événement doit l'enivrer ; s'il est doux, il doit le desarmer ; mais quant à l'inflexible *Charles*, il marcheroit à *Auguste*, que l'Armée de la Couronne avoit jointe, plus pour garder les bienséances, que pour le secourir véritablement. Les deux Rois se rencontrèrent le 19 de Juillet près de *Cliffon*. *Auguste* posta l'Aile gauche de son Armée derrière un Marais, & une puissante Batterie défendoit le centre ; mais *Charles*, qui tenoit son Ennemi pour battu, dès qu'il le découvroit de ses yeux, comptoit pour rien & les dispositions & le feu. Il attaqua *Auguste*, & les Suédois essuiant le feu sans tirer, tomboient l'épée à la main sur
les

(a) Mr. *Adlerfeld* rapporte comment cette Dame fit toutes les démarches possibles pour pouvoir parler au Roi, jusqu'à lui envoyer de beaux vers sur ce qu'il avoit campé, pendant la rude saison de l'Hiver.

les Saxons ; c'étoit leur méthode générale , qui leur a longtems réussi. Les Polonois disparurent au premier choc , & les Saxons furent entièrement défaits. Les prisonniers furent envoyés dans les Villes de Poméranie , dont *Charles* avoit retiré les Garnisons : il refusa de les admettre parmi ses Troupes , disant : *Ce sont des gens accoutumés à une vie molle , ils gâteroient mes Suédois.*

La République envoya une seconde Ambassade pour offrir sa médiation. Le Cardinal offrit de la part d'*Auguste* six millions d'écus , son Alliance contre le *Czar* , & la cession de la Saxe en faveur du Prince Electoral. Le Comte *Piper* conjura le Roi d'accepter les offres , & le Blanc signé d'*Auguste* qui se remettoit à sa discrétion. Si la parole d'*Auguste* , repliqua *Charles* , étoit quelque chose , la paix seroit faite ; mais ce Prince avoit perdu tout crédit auprès de *Charles* , qui crut se devoir sa ruine. Nous passons bien des aventures , autant surprenantes que singulières , qui arrivèrent à *Charles*. Ceux qui ont lu le *Tbeuerdank* , Roman poétique composé pour *Maximilien I* , trouveront ici l'Original de ce Héros fabuleux. Tous les jours *Charles* se précipitoit dans de nouveaux dangers , dont une providence victorieuse l'arachoit tout autant de fois , & il n'en étoit pas plutôt échappé qu'il en cherchoit d'autres. Malheureusement ce Monarque aimoit le péril , & devenoit par-là le péril même. Aussi fut-ce , après une rencontre , où ce Roi , accompagné de 21 Officiers , étant allé reconnoître , fut entouré de cinq cent Polonois dont

on le dégagea avec peine, qu'il essuia une forte remontrance de ses Généraux. Ces braves gens lui représentoient que la gloire qu'un Roi peut attendre, en réussissant dans une escarmouche, n'est qu'une bagatelle; mais que la honte & la perte seroient infinies, s'il venoit à y succomber.

Ce fut vers ce tems-là qu'il fit une chute dangereuse avec son cheval, & qu'il se cassa la cuisse; nouvel avertissement de la Providence, nouvelle occasion pour *Charles* de faire paroître son intrépidité. Ses premières paroles furent que ces sortes de fractures étoient les plus aisées à guérir; Grace à son tempérament & à la diète qu'il fit, il fut rétabli bien vite. Après des aventures si sérieuses, rapportons-en aussi de comiques. *Levesi*, Moine Dominicain, célèbre pour ses bonnes Mœurs & pour sa sagesse, vint faire un message de la part du Pape au Conquérant hérétique, occupé à détrôner un Roi nouveau Catholique. Il assura *Charles* de l'approbation du Pontife, charmé de ses succès, à ce qu'il disoit, dans le tems que le Pape protégeoit publiquement *Auguste*, & alloit jusqu'à menacer le Primat, toutes les fois que celui-ci pouffoit trop vivement le Roi Néophyte. Le compliment de ce Moine est fort singulier, & la Politique de la Cour de Rome paroît si raffinée dans cette Mission, que l'on ne sait qu'en penser, & qu'il paroît que *Charles* auroit pu dire.

Sixte tremble dans Rome, & m'estime & me crains,
Le Moine finit par demander à acheter les Os de *Ste. Brigitte*, qui devoient reposer à *Wadstena*;

Stena; mais *Charles*, zélé Protestant, lui répondit avec indignation, qu'il étoit fort éloigné de fournir des armes à la Superstition, & qu'un Roi de Suède n'étoit pas Marchand.

Une autre scène fut l'Audience que *Charles* donna à Mr. *Robinson*. Ce Ministre venoit de la part de sa nouvelle Reine assurer le Roi de l'amitié de l'Angleterre. *Charles* le reçut en pleine campagne: *Le Dais*, dit-il, sous lequel nous sommes, est brodé plus magnifiquement que tout autre Dais du monde. Dans la suite de la conversation il donna à cet Envoyé des marques d'estime qui valent un panégyrique, & ayant fait remonter le Ministre en carosse, il l'accompagna à cheval, en l'entretenant à la portière. Le Ministre de France, jaloux de cette distinction, s'en plaignit; mais *Charles* agissoit par un instinct trop noble pour se dédire, & d'ailleurs il n'aimoit nullement la France, & Mr. *Norberg* en raporte plusieurs preuves.

Auguste, ayant tenu deux Diètes, l'une à *Sandomir*, & l'autre à *Mariembourg*, où il fut résolu de le soutenir, députa de nouveau à *Charles*, qui ne fit pas grand cas de ces démarches qu'aucune Armée ne soutenoit. Il surprit les Troupes Ennemies à *Pultowsk*, le 21 Avril 1703; la victoire fut encore complète, ce fut une autre Bataille sans larmes pour les Suédois, qui ne perdirent que douze Hommes.

Auguste, perdant de plus en plus la confiance des Polonois, *Charles* offrit enfin la Couronne à *Alexandre Sobieski*, frère de celui qu'on tenoit arrêté en Saxe. Ce Prince fut assez généreux pour la refuser, soit qu'il ne voulût pas

l'enlever à son frère aîné, soit qu'il n'estimât pas assez les Polonois pour desirer d'en être Roi. *Stanislas*, dont il fut le plus fidèle ami, lui avoit porté la parole de *Charles*, & celui-ci sçut, à cette occasion, gagner le cœur d'un Prince assez difficile; il y réussit par sa candeur & par la juste idée qu'il lui donna des intérêts des Cours de l'Europe qu'il avoit presque toutes vues.

Rheinschild poursuivoit les Saxons, pendant qu'on expédioit les Lettres Circulaires pour l'Election d'un nouveau Roi. Mais ce fut alors qu'on trouva le plus d'obstacles, pas tant de la part d'*Auguste*, quoique soutenu d'une Confédération générale signée à *Sandomir*, que du côté du Cardinal, qui, après avoir proposé lui-même *Stanislas* entre trois Candidats qu'il nomma au Roi de Suède, insista sur un étranger, & ensuite sur le Grand Général *Lubomirski*, dont un Gentilhomme, fort proche parent du Cardinal, avoit épousé la fille. Ce Seigneur n'avoit pas l'estime de *Charles*, qui, de son côté, insista sur *Stanislas*. Le Cardinal trop avancé pour renouer avec *Auguste*, & piqué contre *Charles*, usa alors de plusieurs artifices pour différer l'Election. Le jour & la proposition des matières dépendoient de lui, & il faisoit naître à chaque pas des difficultés. On en vint à une Conférence entre le Roi & le Cardinal, qui ne servit qu'à dégouter celui-ci, par la fermeté qu'il trouva dans les résolutions de *Charles*. *Stanislas* alla lui-même trouver ce Prélat irrésolu, l'Election fut fixée pour le 2 de Juillet 1704. Envain s'absenta-t-il avec *Lubomirski*,
on

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 409

on passa outre, & l'Evêque de *Poznanie* remplit la place du Primat. *Stanislas* fut élu, & presque unanimement.

La cérémonie du Couronnement manquoit encore, & le Cardinal la lui rendit difficile; c'étoit à lui à oindre le nouveau Roi, il fit mille chicanes pour s'en dispenser, & le Pape, Protecteur de son Néophyte, lui en fournit les prétextes. Mais on persuada l'Archevêque de *Lemberg* de se charger du Sacre, & *Stanislas* fut couronné le 24 de Septembre 1705. Le Cardinal ne survêcut que d'un mois à cet événement. C'étoit un Prélat d'une conduite ambigue, qui avoit été constant ennemi d'*Auguste*, sans être fidèle ami de qui que ce soit. La République réunie sous son nouveau Chef, signa alors la Paix avec la Suède le 18 de Novembre suivant.

Auguste, fatigué des remontrances de *Patzkul*, le fit arrêter vers ce tems-là. Cet homme, trop fier pour un Sujet, avoit servi son Maître avec une ardeur infinie; mais il avoit souvent désapprouvé ses plaisirs, & la liberté de ses jugemens lui avoit fait de puissans ennemis. *Auguste* en eut moins de peine à le sacrifier quand *Charles*, trop vindicatif pour un Héros, fit l'honneur à un particulier de faire de sa perte un des articles de la paix.

Tout s'acheminoit à cette paix. Les Polonois inconstans & livrés au moindre intérêt, ou au moindre mécontentement, abandonnèrent presque généralement *Auguste*. *Rheinschild* défist entièrement son Armée, jointe aux Russiens, & ce fut la plus grande perte que les Sa-

rons firent dans tout le cours de cette guerre malheureuse.

Charles, dont le bonheur se répandoit sur ses Généraux, en eut besoin dans une nouvelle aventure. Il passoit à cheval une Rivière trop foiblement gelée pour porter son poids, la glace enfonça, & le Roi tomba dans le courant. Il en fut si peu troublé, qu'il étendit ses bras pour se soutenir sur ce qui restoit de glace plus ferme, & le Prince de *Wirtemberg* s'étant couché sur le ventre, & se faisant tenir par un Officier qu'un autre soutenoit, retira le Roi, qui ne trouva pas que le danger méritât d'en faire mention, & se remit à cheval sans dire une parole.

Après plusieurs petites victoires, dont le détail est surprenant, il ne restoit plus à *Charles*, que de forcer *Auguste* lui-même à consentir à l'élévation de *Stanislas*. Pour l'y obliger, le Conquérant fit passer son Armée par la Silésie, y reçut les plaintes des Protestans opprimés, & se rendit absolument maître de la Saxe, forçant le reste des Troupes Saxonnnes à se réfugier dans la Franconie. *Auguste* perdit par-là ses ressources, & fut obligé de se soumettre. Deux Plénipotentiaires allèrent présenter de sa part une Lettre, telle qu'elle pouvoit convenir au vaincu, & se soumirent à toutes les conditions, qu'il plairoit à *Charles* de lui imposer. Ces conditions furent telles, qu'un Héros en impose. *Auguste* s'obligea de renoncer à toute prétension au Trône de Pologne, & de reconnoître *Stanislas*. *Charles* ne demanda rien pour lui-même, il se contenta d'avoir ôté & donné des Couronnes. La Paix fut signée le 14 de Septembre 1706.

Le

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 411

Le Roi Electeur ne s'y trouva pas, il étoit en Pologne avec son Armée, & avoit même battu *Mardefeld*, Général Suédois. La surprise fut grande dans toute l'Europe, de voir *Auguste* accepter ce Traité humiliant au milieu du Triomphe ; & on crut en effet que la Bataille ne s'étoit donnée que pendant les Négociations. Cet événement énigmatique nous est entièrement développé par Mr. *Adlerfeld*, ce que personne n'avoit fait avant lui. Ceux qui n'ont pas lu encore son *Histoire de Charles XII*, pourront en trouver le détail dans ce même Journal (a). Cette victoire, la première qu'il remporta sur ses braves ennemis, rendit les conditions plus dures, & anima *Charles* à épuiser la Saxe par des Contributions. Ce Monarque avoit d'ailleurs à se plaindre du peu de sincérité d'*Auguste*, dont le parti, en Pologne, n'avoit pas encore mis bas les armes, & pressoit même une nouvelle Election, quoiqu'après sa résignation. Malgré ces défiances les deux Rois se virent à *Gunthersdorf* & à *Leipfic*, & furent assez maîtres d'eux-mêmes, pour se traiter avec toute la cordialité imaginable. Cela ne coutoit rien à *Auguste*, mais on est surpris de cette conduite du Roi de Suède, trop sévère pour pardonner aux Princes qui se jouent des Traités. Aussi *Auguste* alloit-il servir d'exemple éclatant, si *Charles* n'avoit détourné sur sa propre tête la colère Divine, par son inflexible acharnement contre la Russie, & par le refus qu'il fit d'accepter les propositions de Paix les plus raisonnables.

(a) Dans le Tome XXIV, page 173, & suiv.

412 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

nables. Ces évènements seront le sujet d'un autre Volume, où l'on verra cette invincible Armée détruite entièrement, & Charles XII réduit à chercher un azyle chez les Turcs.

A R T I C L E VII.

BLASII CARYOPHILI Opuscula de MARMORIBUS ANTIQUIS. *Paschalis Caryophili Dissertationes de THERMIS HERCULANIS & de THERMARUM USU.*

C'est - à - dire :

OUVRAGES de B. CARYOPHILE sur les MARBRES ANTIQUES, auxquels on a joint des DISSERTATIONS de P. CARYOPHILE sur les BAINS DE HERCULE, & sur l'usage des Bains, in 4. en trois Parties, qui font ensemble 200 pages. *Utrecht 1743.*

Plusieurs Savans avoient déjà considéré avec soin les *Marbres Antiques* par raport aux Inscriptions, ou aux ornemens que l'Art du Graveur ou de l'Architecte y avoit mis : mais il y en avoit peu, qui les eussent regardés comme un Ouvrage de la *Nature*, & qui eussent examiné les plus célèbres Carrières, la dureté & la couleur, &c. de ces marbres. Parmi les Anciens nous n'avons que *Pline*, qui en ait parlé de propos délibéré dans son Histoire Naturelle, & qui ait été copié parmi les Auteurs modernes par *George Agricola*.

Il y a lieu de croire, qu'on auroit pu tirer beaucoup de lumière de *Hegesandre*, de *Nymphodore*, de *Polemon*, de *Menodote* & d'*Alcétès*, qui avoient décrit les Statues les plus fameuses de leur tems ; & encore plus des Livres publiés sur les Pierres par *Dracon*, *Sotaque*, *Thrasylle*, *Isménie*, *Aristagore*, *Liceas*, *Varron*, *Mucien*, *Cœlius* & *Caton*, s'ils ne s'étoient pas tous perdus par les injures du tems. La curiosité de Mr. *Blaise Caryophile* l'a poussé à suppléer à ce défaut, autant qu'il étoit possible, & à ramasser tout ce que les anciens Géographes, les Historiens & les Poètes en avoient dit par-ci par-là dans les différens endroits de leurs Ouvrages.

La première place est assignée au marbre blanc, qu'on trouvoit près d'*Athènes*, dans les montagnes d'*Hymette* & de *Pentelique*. Outre ces deux Carrières, il y en avoit encore une troisième dans une montagne appelée *Phellès*. Par-là nous comprenons facilement, pourquoi il y a eu à Athènes un plus grand nombre de Statuaires & de Statues, qu'en aucun autre endroit de l'Univers. Dans la *Laconie* il y avoit une Carrière de marbre noir à *Tenare*, & une de marbre vert dans le *Taygete* ; à *Corinthe* de marbre jaune, en *Thessalie* de marbre bleu. Ensuite notre Auteur nous fait l'énumération de plus de cinquante Carrières de toute sorte de marbre, qu'on trouvoit en Asie, en Europe & en Afrique, dans les Isles & dans le Continent. Il remarque aussi fort judicieusement, qu'*Agricola* & ceux qui l'ont suivi, avoient multiplié les Carrières, étant induits en erreur tantôt par

par des Copies vicieuses des Auteurs anciens, tantôt par les différens noms que portoit la même Carrière, dont l'un étoit pris de la montagne, l'autre d'une Ville voisine, & l'autre de la Province dans laquelle la Carrière se trouvoit. Mais il ne fait aucune mention d'une espèce de marbre contrefait, ou d'une composition de plâtre, dont on faisoit des colonnes: on en trouve pourtant des morceaux d'une hauteur & épaisseur prodigieuse, qu'on déterre quelquefois dans les Ruines des anciens Temples.

Dans la seconde Dissertation il est parlé de ceux, qui avoient été condamnés aux Carrières pour y travailler jour & nuit, sous la direction des Intendans sévères, & sous la garde des Soldats, & de plus ayant les fers aux pieds. Après cela nous avons la description des outils d'acier, dont on se servoit pour détacher les morceaux de marbre, & des machines pour les sortir de la Carrière, de la manière de scier le marbre, de le polir, & de le peindre. Ensuite des voitures pour transporter les marbres d'un País dans un autre, & de la manière d'ériger les Colonnes & les Obélisques.

La troisième Dissertation roule sur les Droits que les Carrières payoient à l'Etat; sur le Péage qu'on levoit sur les marbres qu'on transportoit d'un lieu en un autre, & sur la Confiscation des marbres.

Enfin la quatrième & dernière Dissertation traite des Privilèges des Marbriers, de leur Corps de métier, de leurs Patrons, des Marbriers Géomètres & savans, & de Minerve & Vénus leurs Déeses Tutélaires.

Pour

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 415

Pour faire un Volume raisonnable on a ajouté deux Dissertations de *Paschal Caryophile* Juris-consulte, imprimées pour la troisième fois & augmentées, l'une sur les Bains de *Hercule* deterrés depuis peu en *Dace*: l'autre sur l'Utilité de ces Bains. La première est dédiée à S. E. Mr. le Comte d'*Hamilton*, Gouverneur du Bannat de *Temiswar*; lequel ayant appris qu'on trouvoit quelques Monumens d'Antiquité sur la Rivière de *Tzerne*, entre les Villes d'*Orsowa* & de *Méadia*, renommées depuis la dernière guerre contre les Turcs, y fit creuser & déterra plusieurs Statues, Autels & Inscriptions, qui sont examinées & expliquées dans cette Dissertation, où on démontre entre autres que les Bains chauds étoient dédiés à *Hercule*, & que le Bain dont il s'agit, avoit été bâti l'an 157 de *Jésus-Christ*, sous l'Empereur *Antonin le Pieux*.

Le même Comte d'*Hamilton* ayant chargé son Médecin Mr. *Joachim Crammer* de faire par la Chymie l'Analyse des Eaux naturellement chaudes, dont nous venons de parler, & l'ayant communiquée à Mr. *Caryophile*, ce dernier en prit occasion d'écrire une Dissertation sur l'utilité & l'excellence des Bains chauds.

Il débute par les louanges de la *Chymie*, par le moyen de laquelle notre Siècle a eu le bonheur de découvrir bien des Secrets de la Nature, qui avoient été inconnus à tous les Anciens. Il ne paroît aucune trace de la Chymie dans les Ecrits des Auteurs Grecs depuis *Hippocrate* jusqu'à *Galien*. Les Egyptiens en avoient fait mystère; les Arabes ont commencé à en parler

parler vers la fin du huitième Siècle; des Arabes cette Science a passé en Europe, où elle a été portée à un haut degré de perfection, principalement par les soins & par la sagacité de l'illustre Chevalier *R. Boyle*.

Les anciens Médecins ne jugeoient de la qualité des Eaux minérales & chaudes que par leur Gout, par l'Odeur, par la Couleur & surtout par le Poids. Ils avoient trois Méthodes d'en examiner la Pesanteur. La plus simple étoit par la balance; la seconde par des morceaux de drap ou de linge égaux, qu'ils trempoient dans les différentes eaux, & concluoient que le linge qui avoit été séché le premier, ou qui étant pesé alors se trouvoit le plus léger, avoit été trempé dans l'eau la plus légère; la troisième méthode étoit par le moyen d'un Pese-liqueur, ou d'un Cylindre de ver, qui descendoit plus bas dans l'eau la plus légère, & moins dans l'eau la plus pesante. Notre Auteur demontre par plusieurs raisons, que toutes ces Observations ne nous apprennent pas la nature des eaux. Que les mêmes eaux occupent un plus grand espace, & sont par conséquent plus légères spécifiquement, quand elles sont chaudes, & qu'elles occupent un moindre espace étant condensées par le froid, quoique le chaud & le froid ne changent pas les autres qualités de l'eau: D'ailleurs qu'il étoit démontré par plusieurs Expériences, que l'eau venant d'être puisée de la source, est douée d'une certaine Viscosité, qui empêche le Pese-liqueur de descendre, mais qu'il descend beaucoup plus bas, étant mis dans la même eau un jour ou deux

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 417

deux après ; quoique la Pésanteur réelle de l'eau n'ait souffert aucune diminution sensible dans cet intervalle de tems.

Notre Auteur conclut de tout cela, qu'il n'y a que la Chymie, qui nous puisse apprendre la nature des eaux. Il recherche la cause de la chaleur des eaux dans les Bains naturellement chauds. Il rejette & refute l'opinion de ceux qui l'attribuent ou à un feu qui environne le Centre de la Terre, ou au Soleil, ou à une fermentation de l'eau mêlée avec la chaux vive, ou à un terrain bitumineux. La véritable cause selon lui est le Soufre, qui se trouve copieusement dans les montagnes de la Transilvanie, d'où ces eaux découlent, & qui se manifeste à l'odorat dans ces Bains. Outre le Soufre, on trouve que cette eau est mêlée de Sel commun & de Nitre. L'Auteur finit en nous exposant les Vertus médicinales du Soufre & des sels dont ces eaux sont imbuës.

A R T I C L E VIII.

EXAMEN des DEFAUTS THEOLOGIQUES, où l'on indique les moyens de les réformer. Deux Tomes in 12. Pag. 592 pour le premier Tome, & 621 pour le second, sans compter la Préface, & la Table des Chapitres, *Amsterdam, chez Meynard Uytwerf, 1744.*

VOici un brave Théologien, qui court grand risque de n'être secouru de personne, s'il
Tome XXXIII. Part. II. D d vient

vient à être attaqué. Je ne sai, en effet, quelle Secte de Chrétiens voudrait le reconnoître pour un de ses Membres. Quoiqu'il donne affecté à entendre qu'il est Catholique Romain, il trouve tant de défauts, & même des défauts si essentiels dans tous les Partis de cette grosse Branche du Christianisme, que je doute fort qu'aucun d'eux le reçoive jamais dans leur Corps, sans exiger de lui une abjuration bien formelle de ce qu'il avance à leur préjudice. Fronder les Décrets des Papes, attaquer vivement les Dogmes les plus favoris des Jansénistes, des Thomistes, des Molinistes, n'est-ce pas s'exclure soi-même de la Communion d'une Eglise, qui demande avec hauteur dans chacun de ses Membres, une soumission aveugle & sans bornes ? Faire voir que ces Messieurs donnent dans l'excès, qu'ils usent réciproquement d'injustice les uns à l'égard des autres, n'est-ce pas se déclarer leur mortel ennemi ? Peut-on être bon Catholique Romain, lorsqu'on tâche de justifier les Protestans sur des points de leur croyance, condamnés sans restriction par la Cour de Rome ? N'est-ce pas une condescendance criminelle, de prétendre qu'il seroit facile de concilier ensemble la plupart des Protestans avec les Catholiques sur le Mérite & les Bonnes-œuvres du Juste (a) ; sur la satisfaction dans le Sacrement de Pénitence (b), & même sur la Confession (c) ?

Cette prétension est une chimère. Les Catholiques ne céderont rien aux Protestans, ils

(a) Tome II, page 96. (b) *ibid.* page 99.

(c) *ibid.* page 200.

ne changeront rien dans la croyance de leurs Dogmes, & si la reconciliation a lieu dans la suite, il faudra que les Protestans plient lâchement sous le joug de l'Eglise Romaine, & qu'ils se soumettent aveuglément à toutes ses décisions. Mais les Protestans sont-ils bien disposés à faire cette démarche? Ils le sont moins que jamais; & je crois que l'Auteur se trompe à leur égard, lorsqu'il leur attribue de pareils sentimens. Je ne sai où il a puisé l'aveu qu'il leur prête dans l'Article où il dit qu'il ne faut pas confondre les Protestans modernes avec Luther & Calvin. „ Nous devons, dit-il, applaudir à l'a-
 „ veu sincère des Protestans modernes, les-
 „ quels, après un sérieux examen de la Doc-
 „ trine Catholique, ne font aucune difficulté
 „ d'affurer, que leurs premiers Réformateurs
 „ ne l'ont point représentée telle qu'elle est;
 „ que l'Eglise Romaine est exemte d'Idôla-
 „ trie, & des autres Erreurs qu'on lui a fausse-
 „ ment attribuées: de pareils aveux ne peuvent
 „ avoir que de bons effets; ils sont très propres
 „ à fortifier les Catholiques dans leur attache-
 „ ment à la véritable Eglise, & à jeter des
 „ doutes légitimes dans l'esprit des Protestans.

Notre Anonyme a-t-il bien pensé à ce qu'il dit ici? Il se trompe très certainement, & l'en-
 vie qu'il a d'allier Genève avec Rome, lui a
 fait avancer ce paradoxe. Où sont, je vous prie,
 ces Protestans modernes, qui ne font aucune dif-
 ficulté d'affurer que l'Eglise Romaine est exem-
 te d'Idolâtrie, & des autres erreurs qu'on lui a
 faussement attribuées? Je ne crois pas trop ha-
 zarder, en assurant qu'il n'y a aujourd'hui aucu-

ne Eglise Protestante qui vouloit faire cet aveu. Ce seroit donner gain de cause à la Cour de Rome, ce seroit reconnoître que *Luther & Calvin* ont été des perturbateurs du repos public, dignes des plus sévères châtimens ; qu'ils ont eu tort de toucher à la Doctrine reçue de leur tems, pour en substituer une autre à sa place, & qu'enfin tous les Protestans ne peuvent être regardés que comme de vrais Schismatiques, puisqu'ils n'ont alors nulle raison légitime de se séparer des Catholiques. Il n'y a guère de Ministres Protestans, qui, en prêchant sur des matières de Controverse, n'attribue à l'Eglise Romaine, les erreurs les plus grossières, & qui ne traite la Cour de Rome de *Grande Paillarde*, à l'imitation de *Luther*, de *Calvin*, & de tous les premiers Réformateurs.

Je crains fort que cet Auteur, à force de vouloir diminuer les obstacles qui empêchent le retour des Protestans à l'Eglise de Rome, ne se fasse regarder des Catholiques comme un faux Frère, & des Protestans comme un homme qui cherche à leur tendre des pièges. Il veut réformer un trop grand nombre d'abus dans l'Eglise Romaine, pour pouvoir être censé Catholique Romain, & il voudroit laisser trop de prérogatives & d'empire à cette même Eglise, pour être mis au rang des Membres de quelque Communion Protestante.

Mais, s'il n'est ni bon Catholique, ni bon Protestant, de quelle Secte est-il donc ? Après un examen sérieux de son Ouvrage, je crois être fondé à dire qu'il n'est d'aucune Eglise Chrétienne connue aujourd'hui, & qu'il fait lui-seul une Secte séparée & différente des autres.

très. Eh quoi ! me direz-vous, il n'est donc pas Chrétien ? Il est très bon Chrétien, & même un des meilleurs Chrétiens que je connoisse, à en juger par son Livre. Il tient au gros de l'Arbre, mais il fait bande à part. Il est Chrétien à sa manière, comme le Pape l'est à la sienne, comme *Luther*, *Calvin*, & les autres Réformateurs l'étoient aussi à leur manière. Il n'est pas besoin, pour être bon Chrétien, de penser précisément à la façon du Grand Prêtre de Rome, ou comme les deux Grands Héros de la Réformation. La règle de la Foi des Chrétiens, c'est l'Ecriture, & non les Décisions de la Cour de Rome, ou les Commentaires de *Calvin*. Outre cent Sectes différentes, qui se disent toutes Chrétiennes, & qui le sont en effet, puisqu'elles sont fondées sur l'Ecriture, on pourroit en former encore cent autres, qui ne le céderoient en rien à leurs aînées, & qui peut-être auroient sur elles de grandes prérogatives. Dès qu'on se croit en droit de secouer le joug de l'autorité des Hommes, on doit suivre ses lumières & sa conscience, dans l'interprétation des Livres Sacrés. Si le Pape n'est pas infaillible, & si tous les Chefs de Sectes ont pu se tromper, n'est-on pas obligé d'examiner la Religion dans sa source, & ne doit-on pas, après cet examen, suivre ses propres lumières préférentiellement à celles des autres, lorsqu'on est fondé à croire qu'ils se sont trompés ?

Tout ce qu'on pourroit reprocher à notre Auteur, c'est qu'il est peut-être le seul au monde de sa croyance ; il n'y a personne qui ait absolument de la Religion les mêmes idées qu'il

viendroient à abandonner les opinio
& ses Prédécesseurs ont érigées en
en Articles de Foi. Si vous dites qu
pe, ni *Luther*, ni *Calvin*, ne pourro
être regardés comme Chrétiens, vou
pendre la bonté de la Religion Chr
la pluralité des suffrages, du consente
nime d'un certain nombre de person
moins grand, ce qui seroit absurde
fait déraisonnable.

Celui d'entre tous les Chrétiens q
plus sainement de sa Religion, c'est
la croyance est le plus conforme au
de l'Ecriture, & au but que s'est p
lui qui en est l'Auteur. Si vous sup
cet homme, qui pense si sainement
ligion Chrétienne, & qui en a si bien
ractère, ne trouve personne qui veuil
sa Doctrine, il ne laissera pas pour
le plus parfait de tous les Chrétiens,
à ce qui concerne la Foi, quand m

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 429

qu'il étoit impossible de la réformer sans Schisme.

C'est le Symbole de Foi qu'on se forma, qui fixe & la profession & la réalité d'une Religion. Suivant cette règle, qui me paroît incontestable, un *Janséniste* ne sauroit se dire Catholique Romain, s'il ne reçoit & s'il n'adopte toutes les opinions que la Cour de Rome lui propose comme autant d'Articles de Foi. De même, ni notre Auteur, ni Mr. *Le Courayer*, dont la Doctrine me paroît assez conforme à la sienne sur bien des points, ne sont Catholiques Romains que de nom, puisque leurs Symboles ne s'accordent pas plus avec celui de l'Eglise de Rome, qu'avec ceux de quelques Eglises Protestantes.

Pour mieux juger des sentimens de notre Anonyme, & du plan de Réformation qu'il propose, je donnerai une légère idée des principales matières contenues dans son Ouvrage, qui est partagé en plusieurs Sections & en un grand nombre de Chapitres. Avant que d'entrer dans aucun détail, il est bon d'exposer au Lecteur les Défauts généraux qu'on examine dans chaque Section, & qu'on divise ensuite dans les Chapitres qui y répondent. Le Tome Premier contient huit Sections, dont voici les Titres. SECTION PREMIERE, qui renferme les Défauts Théologiques concernant l'usage de la Raison & l'Examen. SECTION SECONDE, où l'on examine les Défauts qui peuvent se trouver dans les Idées Théologiques, les Mots & les Propositions, qui sont d'usage en Théologie. SECTION TROISIEME. Défauts des Expressions

sons Théologiques. SECTION QUATRIEME Défauts des Propositions Théologiques. SECTION CINQUIEME, où l'on raporte quelques Défauts qui se sont glissés dans la manière de traiter la Morale & le Dogme. SECTION SIXIEME. Défauts des Systèmes Théologiques. SECTION SEPTIEME. Des nouveaux Articles de Foi. SECTION HUITIEME. Des moyens employés par les Ecoles de Théologie pour convertir leurs Opinions en Articles de Foi. Le Tome Second ne contient que les trois Sections suivantes. SECTION NEUVIEME. Des Injustices Théologiques. SECTION DIXIEME. Défauts des Disputes Théologiques. SECTION ONZIEME. Des Méthodes Théologiques & de leurs Défauts.

Voilà une belle perspective. Mais , si l'on considère que chacune de ces Sections est partagée en plusieurs Chapitres, on pourra se former une idée de la vaste étendue du champ qu'on offre au Lecteur. De ce grand nombre de *Défauts Théologiques*, qu'on examine dans autant de Chapitres, je n'en exposerai ici que quelques-uns, auxquels je joindrai le précis des remarques & des réflexions de l'Auteur.

Etat présent de l'Esprit humain. Sources du Défaut de ses Connoissances Théologiques.

L'Homme ne rencontre par-tout que ténèbres & obscurités. Soit qu'il jette la vue sur le présent ou sur l'avenir, il ne voit que des énigmes & des mystères impénétrables. Il ne sait même ni ce qu'il est, ni comment il est uni
à un

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 425

à un Corps, ni comment il a tant d'empire sur cette admirable Machine qu'il ne connoit que très imparfaitement. Il est encore plus embarrassé, lorsqu'il s'agit de ses propres pensées & de ses volontés. On dispute encore, & on disputera apparemment longtems, sur l'origine des idées, sur la manière de les arranger entre elles pour raisonner juste.

La cause de cette profonde ignorance c'est le *Péché Originel*. Avant ce fatal moment l'Homme étoit bien différent de ce qu'il devint dans la suite. „ Dans l'état d'innocence, dit „ notre Auteur, il connoissoit Dieu & ses At- „ tribus, sans essuier aucune difficulté, il con- „ noissoit de plus que toutes ses pensées se réu- „ nissoient dans la connoissance de l'Etre par- „ fait; il en voyoit la proportion & l'enchaîne- „ ment; & son intelligence étant ainsi réunie, „ étoit parfaitement dans l'ordre: au-lieu qu'au- „ jourd'hui, quoique l'Homme tire toutes ses „ connoissances de Dieu même, il semble que „ Dieu soit l'objet qu'il apperçoive le moins..... „ Quelle différence entre *Adam* innocent, & „ *Adam* pécheur, par raport aux connoissan- „ ces! Dans le premier état il réfléchissoit & „ raisonnoit juste avec facilité, il découvroit „ en peu de tems les besoins de son corps, „ l'ordre de ses pensées, & les conclusions „ qu'il en devoit tirer: il aquéroit par-là la „ vivacité d'esprit & l'étendue; il avançoit de „ connoissance en connoissance; il enrichissoit „ son esprit de Sciences & de découvertes; il „ l'augmentoît & le conduisoit dans la voie de „ la perfection. Dans le second état, qui est

„ celui du péché, *Adam* est devenu un esprit
 „ pesant, borné, sans vues, & sans presque
 „ aucune lumière.

C'est assez l'ordinaire des Théologiens de donner un peu trop d'effort à leur esprit sur des questions de pure curiosité, & qu'on n'éclaircira jamais bien. Notre Auteur a relevé ce défaut en plusieurs endroits de son Ouvrage, & cependant il y tombe lui-même sans s'en appercevoir. D'où a-t-il appris que le premier Homme ait été doué de la vaste étendue d'esprit qu'il lui attribue? Il dit quelque part (a) que, *dans les questions Théologiques, il ne s'agit pas de chercher ce qui pourroit être vraisemblable: mais d'examiner ce qui est vrai & certain en lui-même; qu'il faut élèver un Système sur ce qui est, & non sur ce qui pourroit être.* Cependant tout ce qu'il dit d'*Adam* est à peine vraisemblable, & loin que la chose soit certaine en elle-même, on ne sauroit la donner que pour une Opinion, dont on peut soutenir le contraire par des raisons encore plus probables, que celles qu'on allègue pour l'établir.

Il en est à peu près de cette question comme de celle qu'on a agitée avec tant d'ardeur sur les Anciens & les Modernes. Ceux qui ont combattu en faveur des Anciens, leur ont attribué des vues, des lumières & des connoissances infiniment supérieures aux nôtres, comme si leur Cerveau avoit été beaucoup mieux disposé que le nôtre, & formé d'une matière plus délicate, plus fine, plus subtile, & infiniment mieux

tra-

travaillée. On s'imagine que la Nature étoit autrefois plus parfaite qu'aujourd'hui, on veut qu'elle ait changé, & que toutes ses productions aient dégénéré. Il y a tout lieu de croire que les Hommes & les Animaux des premiers Siècles ressembloient assez à ceux qui naissent aujourd'hui, & que s'il y a quelque différence entre les uns & les autres, elle ne peut venir que de certaines circonstances incapables de changer considérablement la nature des Corps & des Esprits.

Lorsque notre Auteur avance que l'*Homme*, dans l'état d'innocence, connoissoit Dieu & ses Attribus, sans assuier aucune difficulté, il détruit de fond en comble presque tout ce qu'il établit formellement dans le Chapitre où il traite des Défauts Théologiques sur les Attributs de Dieu (a). Dans ce Chapitre, où il fait voir qu'il n'est pas moins bon Philosophe que profond Théologien, il démontre clairement, qu'on ne sauroit se former aucune idée ni de l'*Eternité* de Dieu, ni de son *Immensité*; que toutes ces idées par lesquelles nous nous représentons l'Etre suprême, ne sont que des *imaginations*, par lesquelles l'*Homme* cherche à se représenter ce qui est au-dessus de toute image; qu'elles nous surpassent par leur caractère infini, & nous échappent par leur simplicité. Mais voici encore quelque chose de plus précis. „ La véritable manière, dit-il (b), de contempler l'*Eternité* & „ l'*Immensité* Divine, c'est de croire qu'il ne „ peut y avoir en Dieu, ni tems, ni lieu; que tou-

(a) Tom. I, page 52, & suiv.

(b) Ibid. pag. 57.

„ toutes les questions du tems & du lieu sont
 „ impertinentes à son égard ; qu'il faut y répon-
 „ dre, non par une réponse catégorique & sé-
 „ rieuse, mais en se rapellant leur absurdité,
 „ & en leur imposant silence pour toujours. »

Ici notre Anonyme revêt le personnage d'un Philosophe modeste, qui impose silence au Théologien trop hardi. Il lui montre qu'il n'y a que Dieu qui puisse se connoître, & qui sache ce que c'est que son *Eternité* & son *Immensité*. Nul Mortel ne sauroit s'en former la moindre idée. Attribuer cette connoissance à *Adam* dans l'état d'innocence, c'est prétendre que ce Père commun du Genre-humain étoit lui-même une espèce de Divinité. Je ne conçois pas comment l'Auteur peut allier deux sentimens si opposés & si contradictoires ; il me paroît qu'il s'est jeté dans un labyrinthe d'où il ne sauroit sortir, sans retracter formellement ce qu'il dit des grandes perfections du premier Homme. Il vérifie lui-même la Maxime qu'il établit en un autre endroit (a) que les *Philosophes ne se mêlent guère d'écrire sur les matières de Religion, sans y faire quelque fracas*. Il l'eût évité, ce fracas, s'il n'eût parlé d'*Adam* que comme l'Ecriture en parle. Où est-il dit dans les Livres Sacrés, qu'il connoissoit Dieu & ses Attributs, sans essuyer nulle difficulté ? Cela ne s'y trouve nulle part, & si cela s'y trouvoit, il faudroit le croire comme on croit les *Mystères*, sans examen & en faisant taire sa Raison.

De-

(a) Ibid. page 219.

*Défauts des Théologiens, qui mesurent leurs
Opinions Théologiques sur les Systèmes ou
les Maximes Philosophiques.*

Si les Théologiens eussent toujours évité scrupuleusement les grands Défauts dont l'Auteur fait mention dans ce Chapitre, on n'auroit pas accablé le Public d'un nombre prodigieux de mauvais Livres qui ont deshonoré la Religion, & fait naître des disputes éternelles sur des riens, qui n'ont causé que des troubles & des divisions. Heureusement pour le repos public, & pour l'honneur de la Raison, on méprise aujourd'hui souverainement ces vaines productions de l'Esprit humain, qui n'auroient pas moins besoin de Commentaires que les Mystères mêmes qu'on vouloit y expliquer. Les Théologiens ont changé de batterie. Après s'être bien promenés de Systèmes en Systèmes, les plus sages & les plus modestes, qui sont cependant encore en assez petit nombre, commencent à avouer de bonne foi qu'on s'est écarté de la route qu'on devoit tenir, & que le vrai moyen de comprendre le sens de l'Ecriture, est de l'expliquer par elle-même, lorsque le sujet le comporte, ou de reconnoître sans façon la profonde ignorance sur les matières qui passent les bornes de notre Esprit. On ne s'avise presque plus de prêcher ou d'écrire sur l'Apocalypse. Ceux qui ont entrepris témérairement de voyager dans ce País inconnu, y ont fait si peu de découvertes, qu'on ne se trouve guère tenté de suivre leur exemple. Le Public est même

si

si rebuté des ridicules interprétations qu'ont données de ce Livre mystérieux quelques faux Prophètes, qu'un Auteur moderne n'a ôsé mettre son nom à la tête d'une pareille production, & que le Libraire n'a pas cru pouvoir la débiter que sous un titre déguisé (a).

On a vu des Scholastiques qui, pour expliquer le Mystère inexplicable de la Trinité, aux Arabes répandus en Orient, en Espagne & en Sicile, n'employoient, pour se faire entendre, que des termes barbares, tels que sont ceux de *Formes abstraites*, de *Qualités intrinsèques*, d'*Essences*, & de *Personnes*. On croyoit par-là ouvrir plus facilement la porte du Christianisme à des Peuples, qui ne juroient que par *Aristote*, & qui ne connoissoient rien de plus sublime que ses rêveries & celles de ses Commentateurs.

C'est sur ce beau plan de la Philosophie Péripatéticienne qu'on a entrepris de résoudre une infinité de questions de Théologie. Depuis environ deux Siècles il a paru des Théologiens plus judicieux, qui n'ont raisonné & tiré des conséquences, qu'après avoir sondé les Auteurs Sacrés & les anciens Pères. On n'a pourtant pas laissé, pendant cet intervalle, de bâtir de tems en tems des Systèmes Théologiques, qu'on a ajustés du mieux qu'on a pu aux nouveaux Systèmes de Philosophie. Le Père *Malebranche* en a fait un sur la *Grace*; mais à peine eut-il paru, qu'il fut vivement combattu par Mr. *Ar-*

(a) Sous celui d'*Histoire des Révolutions arrivées dans l'Empire Romain*. On en a donné l'Extrait dans le Tome XXVIII, pag. 320 de cette Bibliothèque.

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 431

Arnaud dans ses Réflexions Philosophiques & Théologiques sur le Traité de la Nature & de la Grace. Il n'y a rien au monde qui soit plus sujet à de subites révolutions que les Systèmes Théologiques; on n'en connoit aucun qui ait fait fortune. Cela ne devoit-il pas faire passer l'envie d'en former de nouveaux?

Des degrés par lesquels les jeunes Théologiens viennent communément à recevoir des Opinions pour Dogmes.

Il y a dans ce Chapitre un grand nombre de remarques extrêmement importantes. On ne sauroit les lire sans louer l'Auteur de sa parfaite impartialité & de son amour pour la Vérité. Il observe d'abord qu'il y a des Opinions qui sont communes à plusieurs Provinces & Royaumes; qu'il y en a d'autres qui sont particulières à certaines Régions, & inconnues au reste de l'Univers; qu'il y en a d'autres qui sont adoptées par un Ordre Religieux, ou une Faculté, & rejetées par une autre. En voici quelques exemples, capables de remplir de doutes l'esprit d'un Infidèle, que l'on solliciteroit à embrasser la Religion Chrétienne. Il auroit bien de la peine à distinguer le chemin qu'il devoit prendre pour aller avec plus de sûreté en Paradis.

En Espagne il faut défendre le Voyage de l'Apôtre S. Jacques en ce Royaume, pendant qu'en France on regarde ce Voyage comme chimérique. Les Libertés de l'Eglise Gallicane sont des vérités à Paris, & des erreurs à Rome. Ce qui est vrai dans les Ecoles des Domini-

vendome la pretenue Larme de no
gneur, &c. Le Jésuite est Moliniste
comme le Dominicain Thomiste, & l'
ciscain Scotiste.

Ce qu'il y a de plaisant, & qui doit
re rire les Huguenots, les Infidèles &
crédules, c'est que ces beaux Messier
se disent tous *Catholiques Romains*, si
respectivement de témérité, d'erreur &
sic. L'Opinion que l'on enseigne, est
la plus sûre, la plus conforme à la Fo
celle qui a été enseignée constamment
tous les Pères, d'où on conclut qu'elle
ticle de Foi. Si un Protestant faisoit c
che aux Catholiques, on le traiteroit
d'imposteur. Mais qu'on sache que c
met ainsi toutes ces Sectes de l'Eglise R
en opposition, est Catholique lui-mê
moins il se dit tel, & par-là l'aveu ne
être suspect. Que penser, après cela,
nité, de la *simplicité* & de l'*uniformis*
Religion composée de tant de différen

& avec leur Chef? Il faut, dira un Incrédule, que cette Religion soit bien mystérieuse & bien difficile à comprendre, puisque ceux qui en font profession, ne sauroient encore convenir; depuis près de deux mille ans qu'ils l'examinent & qu'ils se chamaillent, de ce qui en doit faire le caractère distinctif.

Mais comment parvient-on à faire passer tant d'opinions bisares pour autant de Dogmes? C'est-ce que l'Auteur fait voir dans la suite de ce Chapitre, où il parle avec tant de franchise & de liberté, qu'on voit bien qu'il se met très peu en peine de toutes les foudres du Vatican, des invectives des Jansénistes, ou des persécutions des Molinistes. Quoique seul, il marche presque toujours d'un pas ferme & assuré, aimant mieux suivre sa raison & l'Ecriture pour guides, que de se conformer au témoignage d'une multitude imbue de toutes sortes de préjugés.

L'autorité du Grand Lama de Rome, qui a autrefois fait trembler les plus puissans Monarques, passe dans son esprit pour une pure chimère & un vain fantôme, du moins lorsqu'il s'arroge le droit d'ériger en Articles de Foi, ce qui ne doit être regardé que comme de simples Opinions. Il faut entendre parler l'Auteur lui-même; c'est un charme de voir comment il développe la fine politique du Clergé Romain pour mettre les Peuples sous le joug, & les obliger de croire aveuglément tout ce qui émane du St. Siège.

„ En Italie, *dit-il*, on enseigne l'infailli-
„ bilité du Pape & ses prérogatives. Ceux qui
Tome XXXIII. Part. II. Ee „ ont

„ ont soin de donner, comme ils parlent, de
 „ bons principes aux Jeunes-gens, leur in-
 „ spirant les Maximes Ultramontaines : & l'es-
 „ prit des jeunes Clercs, indifférent à toutes
 „ sortes de Doctrine, reçoit les premières in-
 „ structions qu'on leur donne, comme des vé-
 „ rités incontestables Ceux qui
 „ sont instruits de cette manière, conservent
 „ ces Maximes dans leur esprit, avec la même
 „ vénération que pour les véritables Dogmes :
 „ les préjugés de l'éducation, l'air, les grands
 „ mots d'infailibilité, de supériorité & d'obéis-
 „ sance, viennent au secours des autres mo-
 „ yens, & éblouissent des Ecclésiastiques aux-
 „ quels on défend, sous peine d'excommuni-
 „ cation, de discuter les Décrets des Souve-
 „ rains Pontifes.

Cette manière d'inculquer la Doctrine Ul-
 tramontaine produit un effet merveilleux. On
 croit sans réserve tout ce qu'il y a de plus ab-
 surde, sans savoir pourquoi on le croit, & sans
 même se mettre en peine de le savoir. On re-
 nonce au Bon-sens, à la Raison, on se met au
 rang des Idiots & des petits enfans, & on tâche
 de s'aveugler pour ne pas voir la lumière.
 „ Cette obéissance aveugle, *continue notre A-*
 „ *nonyme*, que chaque Italien, chaque Ecclé-
 „ siastique Séculier ou Régulier rend aux dé-
 „ cisions du St. Siège, est comme son droit
 „ de Bourgeoisie dans l'Eglise Romaine : les E-
 „ glises, les Ecoles, les Places publiques, tout
 „ rétentit de l'autorité du Souverain Pontife
 „ comme irréfragable. Son esprit est dans tou-
 „ tes les décisions, dans la bouche des Théo-
 „ lo-

„ logiens, des Directeurs, des Prédicateurs,
„ qui les soutiennent; il est par-tout, comme
„ l'Ame, selon les Péripatéticiens, *tota in to-*
„ *to & tota in qualibet parte*, est répandue dans
„ tout le corps & tout entière en chaque partie.
„ On ne veut aucune règle de l'obéissance, que
„ celle de n'avoir aucune règle, & l'on fait
„ entendre que la soumission ne peut être cri-
„ minelle dès que le Pape l'exige. La commo-
„ dité de ce principe le fait trouver véritable,
„ pour ne point s'engager dans le cahos impé-
„ nétrable des Controverses, & pour éviter
„ les rigueurs de l'Inquisition.

Vous voyez clairement que, suivant cette Doctrine, le Pape est un Dieu en terre, c'est un *Jupiter* qui tonne, & qui lance ses foudres sur ceux qui osent lui résister. L'Auteur fait voir l'abus de cette obéissance aveugle qu'on lui rend, & par-là il le prive de la plus grande de ses prérogatives; il le réduit au rang de ces petits Mortels, qui, marchant dans les ténèbres d'une nuit obscure, peuvent s'égarer à chaque pas. Cependant un reste de préjugé semble lui faire craindre d'en avoir trop dit, un remors le prend, & l'oblige bientôt de changer de langage. Foiblesse humaine, esprit de contradiction, qui va se loger jusque dans les plus fortes têtes. Il seroit à souhaiter pour son honneur, qu'il n'eût pas joint à ce que je viens de rapporter, l'espèce de retractation que voici.

„ A Dieu ne plaise, *dit-il*, que je veuille
„ favoriser la malheureuse disposition de ces
„ Théologiens indociles, qui s'écartent du res-
„ spect dû au Souverain Pontife, ni que j'af-

„ foiblisse le devoir d'une aussi grande vertu
 „ que celle de l'obéissance Chrétienne ! Mais
 „ on doit aussi prendre garde, comme l'ensei-
 „ gne St. Bernard (a), de souiller le nom sa-
 „ cré de l'obéissance par l'abus qu'on en pour-
 „ roit faire. Si c'est un excès, qu'on ne peut
 „ trop condamner, que celui de secouer le
 „ joug de l'obéissance qui est due au Pape,
 „ c'est aussi un autre excès de prescrire une o-
 „ béissance aveugle, qui exige une soumission
 „ sans réserve pour des sentimens qui ne peu-
 „ vent s'accorder avec l'Ecriture & la Tradition.

Quelle chute, & comment accorder cette soumission, due au Souverain Pontife, avec la liberté de tout examiner, & de n'adopter ensuite que ce qu'on croit s'accorder avec l'Ecriture & la Tradition ! Il y a dans tout cela une contradiction étonnante. Se croire en droit de discuter les Décrets des Papes, de les rejeter même, n'est-ce pas *secouer le joug de l'obéissance qui lui est due*, n'est-ce pas être dans la *malheureuse disposition de ces Théologiens indociles, qui s'écartent du respect dû au Souverain Pontife* ? Je voudrois bien savoir de ceux qui tiennent ce langage, en quoi ils font consister leur *obéissance* & leur *respect* pour Sa Sainteté. Ce respect consiste-t-il à se prosterner devant lui pour baiser sa Mule ? Ne seroit-ce pas se soustraire à l'obéissance de son Souverain & s'écarter du respect qu'on lui doit, que de refuser d'exécuter ses commandemens après s'être donné la liberté d'examiner s'ils sont bien fondés ? Un tel Sujet ne pourroit être regardé que comme un rebelle. II

(a) Epist. 7 ad Adam. Monach. T. I. p. 21.

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 437

Il y a de la bisarerie à vouloir se donner un Chef, sans vouloir suivre ses ordres. C'est se moquer du Pape, que de l'appeller le Père des Fidèles & le Chef de l'Eglise, si on ne veut croire ni ce qu'il croit, ni ce qu'il ordonne de croire. Je le répète, ni les Jansénistes, ni le Père *Courayer*, ni notre Auteur, ni aucun de ceux qui tiennent leur langage, ne sauroient se dire à juste titre *Catholiques Romains* ; ils font bande à part, c'est une Secte toute différente de celle qui reçoit la Doctrine des Catholiques Ultramontains. Sut cet article les Molinistes ont gain de cause, dans leurs disputes contre les Jansénistes ; ils les battent en ruine, parce qu'ils raisonnent plus conséquemment qu'eux. Les Jansénistes sont bien plaisans, ils veulent à toute force passer pour les enfans du Pape, tandis qu'il publie hautement qu'il n'est pas leur Père, tandis qu'il les chasse de sa maison, qu'il les prive de ses bienfaits, & qu'il les traite de rebelles. Craignent-ils donc d'être regardés comme bâtarde, s'ils ne se donnoient un tel Père ? Pauvre ressource !

*Des Préjugés contre les Ecrits des Protestans :
leur peu de fondement.*

Cet Article est un de ceux qui peuvent faire juger du caractère de notre Auteur. Il y donne par-tout des marques de sa candeur, de sa bonne foi & de sa probité. Il censure vivement la conduite de ces Catholiques trop zélés, qui ne se font nul scrupule de décrier les Hérétiques, & de ne jamais rien approuver de ce qui

sort de leur plume. „ S'il y a, *dit-il*, du bien
 „ dans les Ouvrages des Protestans, pourquoi
 „ n'en pas profiter. S'il est mêlé avec le mal,
 „ il en faut faire le discernement. Il faut dé-
 „ mêler sans prévention ce que l'évidence de
 „ la Vérité ne leur a pas permis de taire, ou
 „ ce que la passion leur a fait dire, afin de n'a-
 „ dopter que ce que la droiture & la bonne
 „ foi, qui ne les abandonne pas toujours, a
 „ fait couler de leurs plumes. Il ne peut y a-
 „ voir de justes raisons de rejeter la Vérité;
 „ elle n'en est pas moins Vérité, quoique mê-
 „ lée avec l'Erreur; mais la justice demande
 „ qu'on en fasse le discernement, & c'est par-
 „ ticulierement dans cette séparation judicieuse
 „ que paroît l'exactitude de l'esprit.

Voilà des sentimens d'honnête homme, sen-
 timens bien différens de ceux d'une infinité de
 Catholiques, qui ne parlent qu'avec mépris des
 Protestans & de leurs Ouvrages. L'Abbé de
Williers, dans son Traité de la Satyre, permet
 de décrier jusqu'au Style des Hérétiques, &
 même jusqu'à leurs Vertus. *Ce n'est point*, dit
 ce méchant homme, car il mérite ce nom, *par*
un caprice déraisonnable, ou par une antipathie
bizarre: il est à craindre que l'estime qu'on aura
pour leurs personnes, ne passe jusqu'à leurs Li-
vres: ainsi, tout ce qui peut les faire écouter,
doit être attaqué: on ne leur doit aucuns égards.

Il faut être bien passionné pour tenir ce lan-
 gage. Dans quelle source cet Abbé a-t-il puisé
 ces Maximes? Un Ecclésiastique qui parle sur
 ce ton, n'est guère amateur de la Vérité. Peut-
 être vaudroit-il mieux être Hérétique, que d'a-
 voir

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 439

voir de pareils sentimens. Quelle différence y a-t-il entre le caractère d'un tel homme, & celui d'un Calomniateur? Pour moi, je n'y en vois aucune.

Un autre Ecclésiastique Catholique, non moins blâmable que l'Abbé de Villiers, c'est le Père Labbe, qui déchire impitoyablement tous les Protestans, & leur dit les injures les plus grossières. Jamais on n'a rien vu de plus emporté. Il se déchaîne, il se démène contre eux, comme un Diable dans un Benitier. J'ai honte d'exposer ici au Lecteur les emportemens de ce fougueux Ecclésiastique; je le ferai pourtant, ne fût-ce que pour donner de l'horreur d'un si mauvais caractère. Lorsqu'il parle de Perkins, d'Aubertin, de Gerhard, de Rivet, de Blondel & de Desmarets, il les traite indifféremment de Harpies, d'Impudens, de Borborites, d'Impurs en toutes manières, de Foux, de Frénétiques, de Fripons, de Chiens furieux, d'Enragés, d'Amateurs de toutes les ordures, d'Extravagans, de Banqueroutiers, de Latins & de Démon infames. Il appelle Rivet en particulier, *Mango*, *Bipedum nequissimus*, outre les injures précédentes auxquelles il a sa bonne part. Il donne à Perkins le beau nom de *proiectæ audaciæ Nebulo*, à Desmarets celui d'*ascheronticus Capularis & Sardapilarius*, & d'*Onochronus Nebulo*.

Si j'étois Turc, & que je voulusse embrasser la Religion Chrétienne, je ne voudrois pas faire choix d'une Secte dont les Membres me paroïtroient avoir si peu d'humanité. Quand même la Religion des Protestans seroit fautive, par

quel principe un Catholique se croit-il fondé à les outrager si grossièrement. C'est imiter la Maxime & la conduite de ces fausses Dévotes, qui se croient en droit de calomnier leur Prochain, parce qu'elles entendent la Messe chaque jour, ou qu'elles passent en revue les grains de leur Chapelet soir & matin.

Je suis bien mortifié d'être obligé de relever ici un endroit de l'Ouvrage de mon Auteur, lequel pourroit rendre suspectes & sa bonne foi & la probité, s'il n'en donnoit par-tout ailleurs des preuves non équivoques. Je ne doute pas que si l'honnête-homme qu'il charge si mal à propos, étoit encore en vie, il ne traitât de *calomnie atroce* l'accusation qu'on forme contre lui: je me contenterai de dire, par égard pour le mérite personnel de notre Anonyme, qu'il s'est beaucoup trop émancipé, & qu'il a fait un jugement très téméraire & peu conforme aux loix de la Charité. Voici de quoi il s'agit.

Dans un Article (a) où notre Auteur enseigne que *ce n'est point suivre l'esprit du Christianisme que d'écrire en termes pleins de fiel & d'a-mertume*, il fait venir sur les rangs Mr. le Maire, lequel assure dans sa *Défense de la Foi Catholique* (b) que l'Ecrit du fameux Ministre *Claude* contre la Perpétuité de la Foi, est un *Galimatias effroyable dans les paroles, une obscurité affectée dans les raisonnemens, une contradiction manifeste dans la Doctrine, une ignorance crasse dans les faits d'Histoire.*

On

(a) Tome II, page 289, & suiv.

(b) Page 466.

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 441

On voit bien que ce jugement de Mr. le Maire est l'effet de la passion, des préjugés & de l'esprit de Parti qui le dominoit. Notre Auteur reconnoit lui-même l'injustice de ce procédé.

„ Tous, *dit-il*, ne pensent pas comme lui de
„ l'Ouvrage du Ministre *Claude*. Les Ca-
„ tholiques, qui rendent à chaque Auteur ce
„ qui lui est dû, y trouvent de la précision &
„ de la méthode, une pureté de Style sans
„ affectation, une connoissance de l'Histoire
„ qu'il ménageoit pour ne pas trop faire ap-
„ percevoir la foiblesse de sa cause: on voit un
„ Théologien qui a étudié l'Ecriture & les
„ anciens Pères, dans le dessein de soutenir
„ le sentiment dont il étoit prévenu, ou pour
„ éluder leur autorité par des subtilités nou-
„ velles; on voit un esprit pénétrant pour dé-
„ couvrir quelques Sophismes de ses adversai-
„ res, & dissimulé pour cacher la foiblesse de
„ ses raisonnemens. Mr. *Claude* avoit des Dé-
„ fauts, mais ce n'étoit pas l'ignorance, le *Ga-
„ limatias*, & l'obscurité, comme lui reproche
„ Mr. le Maire”. Il ajoute plus bas, qu'on
ne sauroit refuser à Mr. *Claude* un esprit éle-
vé, naturel, étendu & pénétrant, que sa Doc-
trine sur la Morale est assez exacte, & qu'elle
répond à la régularité de la vie qu'il a menée.

Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de notre Auteur, qu'il n'en eût pas dit davantage. Mais le portrait, qu'il fait en même tems du caractère d'esprit de Mr. *Claude*, est si affreux, qu'en supposant qu'il soit tiré d'après nature, on ne sauroit regarder ce Ministre, que comme un hypocrite & un fourbe, qui n'a employé

ses talens que pour soutenir un Parti qu'il savoit être dans l'erreur. „ Ses défauts, *dit-il*, „ servoient à faire voir son esprit & son peu „ de sincérité. Mr. *Claude* étoit trop éclairé „ pour ne pas appercevoir que l'Ecriture & la „ Tradition lui étoient contraires, il les avoit „ trop étudiées pour n'en point appercevoir le „ sens ; mais il étoit à la tête d'un Parti, dont „ il avoit toute la confiance ; il appréhendoit „ d'ailleurs qu'en se retraçant, ses adversaires „ n'élevassent leur victoire aux dépens de sa „ réputation : dans cette disposition, il ne cherchoit qu'à donner le change aux Catholiques sur le sens véritable des Textes qu'ils lui oppoient : il tâchoit de dépaïser ses adversaires pour se ménager quelque ressource ; & , avec quelques distinctions ingénieuses, ou quelques termes équivoques, il trouvoit toujours le moyen de mettre la raison apparente de son côté. Par-là il vérifioit la *Maxime de Balzac*, qu'un *Savant* est presque toujours déguisé. Mr. *Claude* entrevoit la Vérité du côté des Orthodoxes ; mais il craignoit qu'elle ne lui fût plus désagréable que l'Erreur. Il n'avoit pas assez d'humilité pour avouer qu'il avoit tort, peut-être parce qu'il savoit que ses adversaires en prendroient avantage, & qu'ils lui feroient honte de son aveu devant les hommes, &c.

Si ces accusations sont fondées, Mr. *Claude* étoit un fripon ; si elles sont fausses, notre Auteur se rend coupable de la calomnie la plus noire & la plus atroce. Il n'y a point de milieu. Mais où sont les preuves de ce qu'on im-

impute ici au Ministre Protestant ? Je n'en vois aucune. A-t-on puisé ces traits injurieux & infamans dans quelque Libelle diffamatoire ? On n'en cite aucun. Tout le blâme de cette fausse accusation retombe donc sur notre Anonyme. Les Jésuites ont publié autrefois que le Grand *Arnaud*, le Héros des Jansénistes, ne croyoit pas la Présence Réelle dans l'Eucharistie, quoiqu'il eût écrit fortement en faveur de ce Dogme contre le Ministre *Claude*. L'accusation étant destituée de preuves, on crut ne devoir leur répondre que par le *mentiris impudentissime* du Père Capucin ; & cela suffisoit. Quand le fougueux *Jurieu* eut l'audace d'avancer mille faussetés & mille impertinences contre ce même Docteur de Sorbonne, il passa dans l'esprit même des Protestans pour un Calomniateur effronté. Suivant les Jésuites *Arnaud* étoit Protestant dans le cœur ; suivant notre Anonyme le Ministre *Claude* étoit Catholique Romain. *Arnaud* ne croyoit pas le Dogme de la Présence Réelle, quoiqu'il écrivit pour en faire voir la Perpétuité ; & *Claude* le croyoit, quoiqu'il mît tout en œuvre pour en démontrer la fausseté. Plaisante chimère ! mais que cela nous entraîne point au delà des bornes que nous devons observer, ceux qui voudront examiner l'*examen* même de notre anonyme, trouveront peut-être quelques défauts encore dans les autres *defauts* qu'il épiluche.

ARTICLE IX.

TRAITE' de la COMETE, qui a paru en Décembre 1743, & en Janvier, Février & Mars 1744 ; contenant , outre les Observations de l'Auteur, celles qui ont été faites à Paris par Mr. Cassini, & à Genève par Mr. Calandrini. On y a joint diverses Observations & Dissertations Astronomiques. Le tout accompagné de Figures en Taille douce. Par J. P. LOYS de CHESEAUX. Un Volume 8, de 308 pages. A Lausanne & à Genève, chez Marc-Michel Bousquet & Compagnie, 1744.

L'Univers est une Machine si vaste, & composée d'un si grand nombre de parties, que plus on l'examine, plus on y fait de découvertes. S'il est sans bornes, quel plaisir ne seroit-ce pas pour un Philosophe, qui se verroit tout-à-coup transporté à plusieurs millions de lieues de ce petit Globe que nous habitons ! Ce charmant voyage réjouit quelquefois beaucoup, à ne le faire qu'en imagination, & que seroit-ce si on le faisoit en effet ! Si nous avions seulement le Journal des Observations que font les Habitans de la Lune, ou de quelque autre Planète plus éloignée, avec quel plaisir ne lirions-nous pas ce qu'ils auroient découvert avec leurs Lunettes dans les Mondes qui les environnent ! On seroit, sur-tout, fort curieux de savoir ce qu'ils pensent du nôtre, & je suis sûr que

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 445

que la description qu'ils en font, quelque romanesque qu'elle puisse être, nous divertiroit beaucoup.

Mais, sans sortir de cette Terre où nous rampons, nous pouvons nous flatter d'augmenter de beaucoup nos connoissances. Le Monde est déjà infiniment plus grand qu'on ne le croyoit autrefois, & qui sait ce qu'il sera pour nos Descendans dans quelques centaines d'années. Nous devons une bonne partie de nos découvertes aux Lunettes, qui n'ont été inventées que vers le commencement du Siècle passé. *Newton* & d'autres Grands-hommes ont perfectionné ces Instrumens, & il y a tout lieu de croire qu'on pourra les perfectionner encore davantage (a). Nous ne voyons pas encore les Habitans de la Lune, peut-être les verrons-nous un jour, sans sortir de notre Globe. *Descartes* s'en est flatté, & on peut bien opposer son autorité à celle de quelques autres Philosophes qui regardent la chose comme impossible. Il en est de cette question comme de celle du *Mouvement perpétuel*. Quelques-uns prétendent avoir démontré qu'il est impossible, tandis que d'autres font voir le défaut de cette démonstration. C'est donc encore un problème. Pour moi, je renvoie ces Messieurs au Corps humain, & à celui de tous les Animaux, qui font autant de modèles de Machines toujours en mouvement.

Parmi

(a) Voyez sur cela le Livre intitulé: *Construction d'un Telescope par Réflexion de Mr. Newton, & de plusieurs autres Telescopes, &c.*

Parmi les découvertes que nous devons déjà aux recherches & à la sagacité des Philosophes modernes, nous pouvons compter celle de la nature des Comètes, devenues moins rares depuis que le Ciel est plus observé. On s'en formoit autrefois mille idées chimériques. C'étoient des phénomènes qui, pour n'être pas connus, jettoient l'horreur & l'épouvante dans l'esprit des Peuples. Aujourd'hui on ne s'en étonne plus, on prédit leur retour, on marque la route qu'elles doivent prendre, & on attend leur apparition sans les craindre. On croit même les connoître si bien, qu'on assure assez positivement que ce sont des Planètes, & non de simples exhalaisons ou des Pontres ardentes, comme on se l'imaginoit autrefois.

Je trouve cependant notre Auteur fort réservé sur cet article. Il n'ose encore décider sur la nature de ces Corps. Après être convenu que tout ce qu'il nous apprend de leur cours, de leur figure, de la grandeur de leurs Queues, & de toutes leurs apparences, *est susceptible de démonstration*, il ajoute qu'*on se trouve réduit à des conjectures, dès que l'on veut aller plus loin & découvrir la nature de ces Astres*. Ce n'est pas qu'il ne voie aussi loin que d'autres, mais il ne veut pas apparemment forcer la vérité de paroître, il attend qu'elle se manifeste comme d'elle-même, après avoir dissipé les nuages épais dont elle se trouve encore entourée. C'est un mérite plus rare qu'on ne croit de savoir douter à propos.

Il nous reste trop peu de place dans ce Volume, pour entrer dans le détail des matières
ren-

renfermées dans ce *Traité de la Comète*. Nous nous bornerons donc à en exposer le plan général, avec quelques-unes des Remarques & Observations qui nous paroîtront les plus importantes. L'Ouvrage est divisé en quatre Parties, dont la *première* contient une *Introduction*, pour ceux qui n'entendent pas les Mathématiques, & des Remarques Physiques sur les Comètes en général. On expose dans la *seconde*, la manière dont les Observations ont été faites, les Observations elles-mêmes, faites depuis le 13 Décembre 1743, jusqu'au premier Janvier 1744 inclusivement; la théorie du cours de la Comète déduite de ces premières Observations, & démontrée par une nouvelle méthode. On trouve, dans la *troisième*, des Remarques sur les Observations faites depuis le premier Janvier 1744, tant à Lausanne qu'à Paris, & celles mêmes qui ont été faites dans cette dernière Ville jusqu'au premier Janvier. On y expose aussi toutes les Observations du cours de la Comète, faites à Lausanne pendant les deux derniers Mois de son apparition, comparées à ce qui résulte de la théorie précédente, & celles de Mrs. *Cassini* à Paris, & *Calandrin* à Genève. La *quatrième* Partie contient les Observations sur la tête & la queue de la Comète. On a joint à ces quatre Parties de l'Ouvrage, une *Addition*, qui comprend diverses Observations & Dissertations astronomiques.

Tel est le plan général de l'Ouvrage. Nous allons détacher quelques-unes des Remarques & Observations qu'il contient, uniquement pour

pour exposer au Lecteur des échantillons de la Pièce.

Il y a des principes qui regardent les Astres en général , & il y en a d'autres qui ne conviennent qu'à quelques-uns d'eux. C'est ce que l'Auteur expose d'une manière nette & précise dans le commencement de son *Introduction*, & qu'il applique ensuite à la Comète dont il est ici question. Il fait voir, par exemple, pourquoi cette Comète passa, le 24 Février 1744, au Méridien en même tems que le Soleil; & pourquoi, dans le Mois de Mars, elle passa par le Méridien devant lui.

Un phénomène remarquable de cette Comète, qui a été prévu & prédit d'une manière très conforme à l'évènement, c'est l'augmentation de sa lumière. La prédiction étoit fondée sur ce principe: *Que les Comètes ne lui sent point par elles-mêmes, mais d'une lumière empruntée du Soleil*, comme les autres Planètes. Or si une Comète, demeurant toujours à la même distance de la Terre, s'approche cependant du Soleil, elle recevra toujours une plus grande quantité de lumière; &, nous en envoyant davantage dans la même proportion, elle nous paroitra devenir plus brillante, & même plus grosse: car l'augmentation de la lumière dans les objets, que leur éloignement fait paroître petits, produit le même effet que l'augmentation de leur grandeur réelle ou apparente. L'Auteur fait voir, par une expérience fort simple, dans quelle proportion se fait cette augmentation de la lumière & de l'éclat d'une Comète à son approche du Soleil.

Est-on

Est-on curieux de savoir la manière dont on observe les Comètes ; & dont les Astronomes marquent leur place dans le Ciel ; l'Auteur traite cette matière en habile homme, & la met à la portée des personnes les moins versées dans cette Science ; par une comparaison des plus simples ; & en même tems fort exacte & fort claire. Ce morceau est instructif, & mérite d'être lu ; mais il demande trop de détails pour qu'on en fasse ici mention.

Tout ce qu'il dit des queues des Comètes n'est pas moins digne de l'attention d'un Philosophe. Ces queues ; dont on a parlé diversement, parce qu'on ne les connoissoit pas encore, sont de véritables amas d'une matière déliée, ou de vapeurs poussées & arrangées dans la forme, sous laquelle elles paroissent, par l'action des rayons du Soleil, ou de quelque autre cause de cette nature. Ces vapeurs sont parties de l'Atmosphère, qui environne le corps de la Comète, mais à une distance beaucoup moindre que celle où s'étend la queue.

A l'occasion de ces queues, l'Auteur parle d'une chose fort extraordinaire qui arriva à celle de la Comète dont il s'agit. C'est qu'elle se dispersa prodigieusement, en se divisant en plusieurs branches différentes. Cette dispersion commença à être aperçue dès le Mois de Janvier, où elle étoit réellement & en apparence fort peu considérable ; mais, au milieu de Mars, elle parut prodigieuse, les extrémités des deux queues extrêmes étant, par rapport à l'apparence, éloignées de plus de 38° , & formant un angle de 60° . Par rapport à son étendue réelle,

elle avoit à peu près la figure d'un triangle posé dans le plan de l'Orbe de la Comète, dont la pointe étoit à la Comète, sa base à l'opposite d'environ 14000000 lieues, & sa hauteur ou longueur de 22000000.

Cette dispersion n'est-elle pas en effet prodigieuse ? Qu'on ne regarde pas ces dimensions comme chimériques ou arbitraires, elles supposent seulement celle de la distance de la Terre au Soleil, avec laquelle on peut connoître sûrement & précisément leur proportion. L'Auteur est trop modeste pour se croire en état d'expliquer ce rare phénomène d'une manière satisfaisante ; il se contente de recourir à des conjectures, qu'il ne prétend pas même garantir. Il laisse par-là le champentièrement libre à ceux qui voudront dire ce qu'ils en pensent.

Si l'on suppose que les Comètes soient des espèces de Planètes, on ne fait guère quelle idée s'en former, sur-tout si l'on fait attention à la prodigieuse différence qui se trouve entre elles & les Planètes proprement dites. L'Auteur fait voir en divers endroits en quoi consiste cette différence. Ainsi, dans la supposition dont il s'agit, on peut répondre d'abord que l'intelligence infinie du Créateur & la variété prodigieuse que nous remarquons effectivement dans plusieurs de ses Ouvrages, ne nous permettent pas d'assigner des bornes à la variété qu'il a trouvé à propos de mettre dans les Corps Célestes. L'Anneau de Saturne, la Nébuleuse d'Andromède, les Etoiles changeantes de la Baleine, du Cygne, &c. en sont des preuves frappantes. Les Comètes de même peuvent être des

des Planètes beaucoup moins denses que les autres, & par-là même plus en état de se passer des effets d'une chaleur aussi grande que celle qui agit sur les autres Planètes, parce qu'elles sont destinées à passer la plus grande partie de leur cours, & le plus long espace de leurs révolutions fort loin de la source de cette chaleur. Cette légère densité, rendant la gravitation, ou la tension des corps vers leurs centres, beaucoup moindre, les empêche d'avoir des Satellites comme les autres Planètes.

Les Comètes seront donc, suivant le sentiment de Mr. de Cheseaux, des Planètes différentes des autres à plusieurs égards, & sur-tout par leur Atmosphère & leur Queue, destinées à occuper une partie de l'espace qui se trouve entre le Soleil & les Etoiles fixes; espace réellement immense, & qui étoit nécessaire pour mettre les différens Systèmes de l'Univers absolument hors de portée d'agir les uns sur les autres par leurs attractions.

En examinant le cours de la Comète, qui a paru en 1743 & 1744, on ne voit pas qu'il réponde à celui d'aucune des Comètes dont Mr. Halley nous a donné une Table. Dans l'Histoire même on n'en trouve pas, dont les apparences, telles qu'elles sont décrites par des Auteurs qui n'étoient pas Astronomes, puissent être représentées par cette théorie. Mr. de Cheseaux ne connoit que celle dont parle Mézériai à l'an 1301, qui soit dans ce cas-là: il dit qu'elle fut *prodigieuse*; elle commença de se montrer pendant l'Autonne vers les parties

occidentales, & dans le Signe du Scorpion. Et le fut une un Mois.

Un phénomène bien singulier de la Comète de Mr. de Cheseaux ; c'est que son mouvement apparent s'est accéléré, après avoir été retardé, & en conservant la même direction. Il faut que cette apparence soit bien rare, puisqu'àu rapport de Mr. Cassini dans son *Discours au Roi sur la Comète de 1680 & 1681* ; Art. 2, on n'a jamais observé que le mouvement d'une Comète, après s'être ralenti continuellement, se fût accéléré de nouveau. Les apparences du reste de son cours ne sont pas moins extraordinaires. On voit en effet, par les Observations rapportées par l'Auteur, que son mouvement en Longitude, qui, de même que son mouvement dans le plan d'un grand Cercle, s'étoit accéléré après avoir diminué, diminua une seconde fois, toujours dans la même direction, ce qu'il ne croit pas avoir jamais été remarqué. La Théorie, qu'il a proposée, représente parfaitement toutes les bizarreries de la Comète, à quelques différences près, qui viennent non de la nature des Hypothèses, mais de ce que les Elémens ne sont pas encore bien déterminés.

Il est absolument impossible de déterminer le tems périodique de cette Comète. Les Observations de quelques Mois, ni même de quelques années, quand on en auroit effectivement de telles, ne suffissent pas pour le faire. Il faut donc recourir aux anciennes Observations ; mais, par malheur, elles sont trop impar-

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 453

parfaites. L'Auteur rapporte ici divers Extraits d'*Hévelius*, de *Lubieniecht* & de *Riccioli*, qui regardent la Comète de 1301, la seule qui ait du raport à celle de 1743; mais les détails, contenus dans ces Extraits, n'ont pas à beaucoup près l'exactitude requise; & on n'en peut guère tirer de conclusion plus sûre; que du peu qu'en a rapporté *Mézéris*. Voici, entre autres, ce qu'en dit *Frithem* Chron. Hirsau. dans *Lubieniecht*: L'an 1301, il parut dans le Ciel une Comète, qui fut suivie de plusieurs malheurs, de séditions & de bruits de guerre en divers Pais. Quel usage peut-on faire d'une pareille Observation? Les autres nous apprennent, à la vérité; quelque chose de plus; mais ce plus est trop peu de chose pour qu'on puisse en faire de justes applications à celle dont il s'agit.

On ne connoit aucune Comète, à qui il soit arrivé; comme à celle-ci, d'être aperçue en présence du Soleil, si ce n'est à celle de 1577; que *Tycho-Brabé* observa aussi en présence de cet Astre, au moment même qu'il la découvrit. On trouvera dans l'Ouvrage de notre Auteur cette Observation de *Tycho*.

Qu'on ne soit pas surpris que, parmi les Observations de cette Comète, Mr. de *Chezeaux* n'en ait fait aucune sur sa Parallaxe, pour déterminer immédiatement sa distance à la Terre. La raison qu'il en donne; c'est qu'il crut dès le commencement, que cet Astre étoit trop éloigné de nous pour avoir une Parallaxe sensible; opinion dans laquelle il fut entièrement confirmé par les Elémens de sa Théorie. Il faut cependant convenir, qu'il n'a pas absolu-

ment omis cette recherche, puisqu'on peut la déterminer par les Observations du 13 Décembre 1743, & du premier Janvier 1744. On doit aussi joindre à ces Observations, celles de Mr. *Cassini* du 30. Décembre, lesquelles notre Auteur, par un exemple bien rare de modestie qui lui fait honneur, reconnoît être *plus exactes encore que les siennes*. Toutes ces Observations s'accordent à prouver que cette Comète n'avoit presque aucune Parallaxe, ou qu'une Parallaxe moindre que les petites erreurs inévitables dans les Observations, & dans lesquelles elle étoit comme absorbée.

Il ne nous reste plus qu'à féliciter Mr. de *Chefeaux*. Le voila, ou peu s'en faut, du nombre de ces Astronomes qu'*Apollonius Myndien* avoit en vue, lorsqu'il osa prédire qu'on découvroit un jour les règles du mouvement des Comètes. Un Philosophe, qui a l'esprit un peu pénétrant, peut rencontrer quelquefois assez juste dans ses prédictions. Nous aurions déjà un corps assez régulier de Physique, si toutes les prédictions des Anciens se trouvoient accomplies.

A R T I C L E X.

MEMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES. Année 1740. (a).

L'Histoire de l'origine, du progrès & de la chute des Empires, a des bornes que l'on peut

(a) On a donné l'Extrait de l'*Histoire* dans le Tome XXXII, page 372 de cette *Bibliothèque*.

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 455.

peut fixer ; mais celle de la Nature semble n'en point avoir , plus on l'examine , plus on y trouve à découvrir ; c'est une Science qui ne sera jamais complete , parce que les objets sur lesquels elle roule sont d'une variété & d'une fécondité sans bornes. Si le Monde dure encore quelques milliers d'années , nos Descendans seront plus éclairés que nous , s'il n'arrive quelque révolution qui renverse la République des Lettres , mais ils sauront toujours très peu de chose , en comparaison de ce qu'il restera à apprendre. La Physique est une source inépuisable qui ne tarira jamais. En ne prenant même qu'un seul Corps , & le moins composé de parties , pour l'objet de nos recherches , il n'y a pas lieu de se flatter qu'on puisse en connoître jamais ni la fine structure , ni toutes les admirables propriétés. Qu'on juge delà du grand nombre de découvertes qu'il nous reste à faire dans les Corps composés d'une infinité d'organes & de ressorts , dans celui de l'Homme , par exemple , dont l'admirable économie sera toujours une énigme pour ceux-mêmes qui l'ont le plus examiné. C'est un petit Monde , où il y a tant à voir , qu'il suffit de le considérer attentivement pour y faire de nouvelles découvertes. On ne doit pas demander quelle est l'utilité de ces recherches , elle est trop sensible , puisqu'elle regarde notre bien-être , comme le prouve clairement le Mémoire dont nous allons rendre compte.

Reflexions anatomiques sur les incommodités, infirmités, &c. qui arrivent au Corps humain, à l'occasion de certaines attitudes & de certains habillemens.

Personne ne disconvient qu'on ne doive ranger dans la classe des meilleures productions, celles qui contribuent le plus à augmenter le bonheur du Genre-humain, & à diminuer ses maux. Suivant ce principe, nous ne faisons nulle difficulté de regarder ce *Mémoire* de Mr. Winslow comme une excellente Pièce, & nous ne craignons pas même d'être contredit par aucun de ceux qui courent avec lui la même carrière. Le but qu'il s'y propose, c'est de remédier à quantité d'accidens & de maladies, même assez considérables, qui ne viennent que de la manière de s'habiller, ou de certaines attitudes du Corps. Voici le précis de ce qu'il rapporte sur cet important sujet.

Une Dame d'une grande taille, bien droite, étant devenue très sédentaire, prit la coutume de s'habiller très négligemment, & d'être assise toute courbée, tantôt en avant, tantôt de côté & d'autre. Au bout de quelques mois, elle commença à avoir de la peine à se tenir droite debout, comme elle faisoit auparavant, ensuite elle sentit une espèce d'inégalité au bas de l'épine du dos. Le mal fit des progrès. L'épine se courba de plus en plus latéralement en deux sens contraires, à peu près comme une S Romaine, de sorte que cette Dame perdit enfin le quart de la hauteur de sa taille, & resta non seulement courbée en deux sens, de droi-
te

te à gauche & de gauche à droite, mais encore si plîée, que les premières Faussés-Côtes d'un côté approchoient très près de la Crête de l'Os des Iles du même côté, & que les viscères du Bas-ventre étoient par-là irrégulièrement poussés vers le côté opposé. Son Estomac, même en fut tellement comprimé, que ce qu'elle avaloit, lui paroissoit tomber distinctement dans deux capacités différentes. Si cette Dame eût voulu suivre le conseil de Mr. *Winslow*, elle eût prévenu l'augmentation de ces incommodités par l'usage d'un petit Corset particulier, & d'un Dossier proportionné à son siège ordinaire. Il n'arrive que trop souvent de chercher du remède à ses maux, lorsqu'ils sont devenus incurables.

L'Auteur a vu de jeunes Ecoliers, qui étant obligés de se tenir courbés pour écrire sur le genou dans les Classes, se trouvoient ensuite très incommodés de la compression que cette attitude contrainte & répétée avoit causée au bas de la Poitrine & aux viscères contenus dans l'Epigastre. Il en a vu d'autres qui étoient sujets à des maux de tête, d'yeux, & de gorge, pour avoir pris l'habitude de dormir la nuit la tête renversée, derrière le traversin. On voit bien qu'un des principaux remèdes à ces maux, c'est de changer d'attitude, soit lorsqu'on écrit, ou lorsqu'on est couché.

Les Corps ou Corsets à baleines peuvent causer aux Filles & aux Femmes de très grandes incommodités, sur-tout lorsqu'on les serre excessivement. Ils blessent les viscères du Bas-ventre, ils estropient & étouffent même souvent

le fruit des Femmes enceintes. Le serrement du Cou par les Cravates, les Porte-rabats, les Collets de Chemises, &c. produit des maux de tête, des maux d'yeux, des maux de gorge, des étourdissemens, des vertiges, des saignemens de nez, & d'autres accidens encore plus fâcheux. Ce sont autant de brides qui empêchent le retour du sang par les Veines jugulaires. On ne sauroit remédier à ces maux qu'en relâchant ces sortes de brides.

On a vu des Soldats attaqués d'une espèce d'affection scorbutique putride, pour avoir trop serré leurs Cravates, & porté des Jaretières très serrées au-dessous des genoux.

La chaussure haute des Femmes leur rend les pieds extraordinairement cambrés ou voutés, & même incapables de s'aplatir. Celles, qui sont ainsi chaussées, ne peuvent que très difficilement descendre une montagne, elles ont aussi de la peine à marcher longtems, même par un chemin uni & plat. Se trouvent-elles obligées de doubler le pas, elles ne peuvent le faire qu'en dandinant, à-peu-près comme les Canards, & en tenant les genoux plus ou moins pliés & soulevés, pour ne pas heurter des talons de leur chaussure contre terre. C'est encore par la même raison qu'elles ne peuvent sauter avec la même liberté que d'autres qui ont la chaussure basse. Mr. *Winslow* entre sur tout cela dans des détails curieux, que nous sommes obligés de supprimer dans cet Extrait.

Théorie chimique de la Teinture des Etoffes.

Feu Mr. *du Fay* avoit employé huit années à

cc

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 459

ce travail, & dès la sixième il avoit une collection de Faits certains, pour en déduire les principaux articles d'un nouveau Règlement pour prévenir certains abus qui s'étoient introduits, soit dans la fabrique, soit dans les teintures des Etofes fabriquées. Ce Règlement parut au mois de Janvier 1737; mais ayant fait naître des oppositions & des plaintes de la part de quelques Fabriquans, le Ministère ne jugea pas à propos de suivre les voies d'autorité pour le faire exécuter: il crut qu'il étoit de son équité d'examiner si les plaintes étoient fondées, si les expériences sur lesquelles on se récrioit, ne pouvoient s'exécuter en grand, ou si leur exécution, étant démontrée possible, n'occasionneroit pas des dépenses qui augmenteroient considérablement le prix des Etofes, auxquelles on auroit donné le bon teint nouvellement ordonné pour faire exécuter d'autres anciens Réglemens.

Après la mort de Mr. *du Fay*, on choisit, pour continuer ce travail, Mr. *Hellot*, Auteur de ce *Mémoire*. Nous nous contenterons de donner ici l'idée du plan qu'il s'est formé, & de la méthode qu'il s'est proposé de suivre dans ses Expériences.

Toute la mécanique invisible de la Teinture peut se rapporter à ceci. Dilater les pores du Corps à teindre; y déposer des particules d'une matière étrangère, & les y retenir, ce sera le bon teint. Déposer des matières étrangères sur la seule surface des Corps, ou dans des pores, dont la capacité ne soit pas suffisante pour les recevoir, ce sera le petit ou le faux teint, parce

parce que le moindre choc détachera les atomes colorans qui ne seront pas enchaînés assez avant.

Outre l'ouverture convenable des pores du sujet qu'on veut teindre, Mr. *Hellot* fait voir par plusieurs expériences, qu'il faut que ces pores soient enduits d'une espèce de Mastic, que ni l'eau de la pluie, ni les rayons du Soleil ne puissent altérer, & qu'on ne peut se dispenser d'admettre différens degrés de ténuité ou de petitesse dans les parties colorantes, en sorte que les plus délicées soient de bon teint, & les plus grossières de petit teint.

Peut-être fera-t-il difficile de satisfaire également tout le monde sur cet important article. L'Art de la Teinture, comme le remarque l'Auteur, a pour objet de satisfaire la vue par des variétés de belles couleurs. Le Fabriquant cherche à faire ces couleurs presque sans dépense. Le Ministère veut qu'elles soient stables, & que les Ingrédients qui entrent dans leur composition, n'altèrent pas la solidité des Etofes. Ainsi le Fabriquant choisit les Drogues qui content le moins, qui s'emploient le plus aisément, & peut-être par préférence celles dont la couleur est moins durable. Comment satisfaire à toutes ces différentes vues?

Examen des Remèdes de M^{lle}. Stephens pour la Pierre.

Mr. *Morand*, Auteur de ce *Mémoire*, divise en quatre classes les Malades chez qui il a suivi l'effet des remèdes, & il en donne une liste détaillée, qui contient leur âge, leur maladie,

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 461

ladie, le tems qu'ils ont usé des remèdes, & ce que l'on en a observé. Comme cette liste est assez longue, l'Auteur en donne une courte recapitulation, qui suffit pour l'intelligence de ce Mémoire. Voici ce qui mérite le plus d'être remarqué.

La première classe de ces Malades est composée de cinq personnes, qui ont essayé les remèdes pour des maladies des Reins, ou de la Vessie, autres que la Pierre. Ces remèdes ont paru faire du bien à ceux qui se plaignoient d'embaras dans les Reins, & même de Colique néphrétique: ils ont augmenté les maux de ceux qui rendoient des Urines purulentes, & qui, par conséquent, avoient quelque Ulcère dans les voies urinaires.

La seconde classe est composée de huit personnes des deux Sexes, qui ont pris les remèdes pour la Gravelle, dont deux se comptent absolument guéris; quatre sont soulagés, deux n'en ont tiré aucun fruit, plusieurs ont jeté des Pierres assez grosses.

La troisième classe contient cinq Malades, qui avoient les symptômes de la Pierre, mais qui n'ont pas été sondés. L'un deux, âgé de 55 ans; a pris la Poudre & la Boisson pendant trois mois, & ne ressent plus rien de ce qu'il ressentoit auparavant; trois autres sont soulagés, deux ont rendu des Pierres entières, un autre a jeté des morceaux de Pierre en forme d'Ecaillés.

La quatrième classe est faite de vingt-deux Malades de différens âges, depuis 3 ans jusqu'à 79, en qui la Pierre a été bien positivement
con-

constatée par la Sonde. De ces vingt-deux, il y en a douze que Mr. *Morand* a sondés lui-même, les dix autres l'ont été par des Chirurgiens connus. Deux de cette classe étant actuellement (a) dans l'usage des remèdes, qu'ils ne prennent que depuis peu, on pourroit la réduire à vingt qui les ont finis.

De ces vingt, sur qui on peut porter un jugement plus certain, il y en a quatre qui ont pris les remèdes très peu de tems, & dont l'un s'est trouvé considérablement soulagé; deux n'en ont reçu ni bien, ni mal; un, pressé par les douleurs de la Pierre, s'est fait tailler, & on lui a tiré une Pierre molle. De seize, qui en ont pris pendant un tems assez considérable, il y a onze Adultes & cinq Enfans. Des onze Adultes, trois n'en ont retiré aucun fruit; quatre sont fort soulagés, & quatre se comptent absolument guéris. Des cinq Enfans, un seul se dit soulagé; les quatre autres ne l'ont point été du tout, & ont souffert l'opération de la Taille. Les Pierres, qu'on leur a tirées, ne portoient aucunes marques de dissolution.

Voici sous un même point de vue les effets généraux de ces remèdes. La Boisson savonneuse & les Poudres dans le Vin blanc, que l'on prend ensuite, ont causé à plusieurs un mal de gorge qui n'a pas duré. Elles ont excité la toux en quelques-uns, & le vomissement en quelques autres; mais il a paru que c'étoit l'effet, ou de leur acreté au passage, ou du dégoût,

(a) Ce *Mémoire* a été lu à l'Académie le 12 Novembre 1740.

gout, car les Malades s'y étant accoutumés insensiblement, ces petits accidens n'ont pas eu de suite. Il y en a fort peu qui s'en soient rebutés; & plusieurs les ont continués avec courage pendant près d'un an. En général, ils ont augmenté les douleurs dans les premiers jours. Il y a eu des Malades, à qui ils ont rendu assez promptement la faculté de retenir leur Urine; ce qui est ordinairement de bon augure, puis que ces remèdes n'agissent qu'autant que l'Urine, qui en est empreinte, séjourne plus long-tems dans la Vessie.

Les Urines de ceux, qui sont à l'usage des remèdes, ont une odeur très forte de Sel volatil Ammoniac. D'ordinaire ils ont rendu avec l'Urine, dès les premiers tems, des glaires & un sédiment blanc, qui, mis à part & desséché, se convertit en une poudre jaunâtre; & cette poudre, mise sur des charbons, rend une odeur fétide animale. Plusieurs n'ont jetté que de ce sédiment; d'autres ont rendu de petites lames cristallisées & comme talqueuses; d'autres, des écailles pierreuses; convexes d'un côté, & concaves de l'autre; d'autres, des fragmens de pierre qu'on ne pouvoit écraser avec les doigts, & où l'on comptoit plusieurs couches; quelques-uns, de petites Pierres entières, telles qu'on en jette quelquefois à la fin des Coliques néphrétiques; d'autres, sujets à rendre habituellement de petits sables très ronds rougeâtres, cessoient d'en rendre pendant qu'ils usoient des remèdes. Il y en a fort peu en qui on ait vu du sang dans leur Urine, & ils s'étoient aperçu de la même chose auparavant.

Une

Une chose bien essentielle à remarquer, c'est que ces remèdes n'ont dérangé en aucun des Malades ni l'appétit, ni les digestions, ni aucune des principales fonctions de la nature. Ordinairement ils constipent, quelquefois ils font le contraire; mais on a appris par l'usage, qu'on peut employer les Poudres comme astringentes, & la Boisson comme laxative, desorte qu'on corrige l'un par l'autre; en donnant plus ou moins de l'un des deux remèdes. Il n'y a donc aucun inconvénient considérable à craindre de l'usage de ces remèdes, excepté pour ceux qui rendent des Urines purulentes. Dans ceux-ci les douleurs augmentent, du moins est-on fondé à le croire; parce qu'elles deviennent moindres, dès qu'on vient à cesser les remèdes.

En voila assez pour donner au Lecteur une juste idée des effets généraux des remèdes de *Mlle. Stephens*. Dans le reste de la Pièce, *Mr. Morand* donne un détail curieux & intéressant des expériences qui ont été faites, pour tâcher de connoître la manière dont ils opèrent; & d'en établir la raison physique. Ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus facile à trouver. Il n'y a rien de plus difficile à découvrir que la manière d'agir de la Nature dans ce qu'elle produit. Il y a dans chaque corps une vertu particulière que nous ne connoissons guère que par les effets.

*Observations du Thermomètre faites en 1740,
à Paris, & dans d'autres endroits, soit du
Royaume, soit des Païs étrangers.*

Nous n'exposons le Titre de ce *Mémoire de Mr. de Roaumur*, que pour avoir occasion de donner

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 465

donner une idée du grand froid de l'année 1740, comparé à celui de l'année 1709.

On peut donner le nom de *grand Hiver* à l'année 1709, & celui de *long Hiver* à l'année 1740. Dans cette dernière année le froid n'a pas été aussi considérable à Paris qu'en 1709, mais il a duré plus longtems. Les jours, où il a été le plus grand, ont été le 10 janvier & le 25 Février. Dans l'un, la liqueur du Thermomètre descendit à 10 degrés $\frac{1}{4}$ au-dessous de la congélation, & dans l'autre à 10 degrés $\frac{1}{4}$. Un assez grand vent, qui régnoit alors, contribua à faire paroître ces degrés de froid très piquans, quoiqu'ils fussent encore éloignés du degré de froid de l'année 1709. On ne sait pas bien précisément quel fut à Paris le degré de ce froid si mémorable. Le seul Thermomètre connu, qui existe encore, & sur lequel le plus grand froid de 1709 ait été observé, est à l'Observatoire, & a appartenu à Mr. de la Hire. Il résulte de la comparaison faite de la marche de ce Thermomètre avec celui qui a été construit sur les principes de Mr. de Réaumur, que la liqueur du Thermomètre de Mr. de Réaumur fût descendue pendant le plus grand froid de 1709, à 15 degrés $\frac{1}{4}$, ou à 15 degrés $\frac{1}{2}$. Or ce froid fut beaucoup plus grand que celui de 1740, puisque, dans cette dernière année, la liqueur n'a pas été plus basse que 10 degrés $\frac{1}{4}$.

Mais ce que l'Hiver de 1740 a de plus remarquable, c'est sa longueur. A un mois de Janvier très froid succéda un mois de Février, dans lequel le froid ne cessa pas de se faire sentir. Jusqu'au 9 de Janvier inclusivement la liqueur

Tome XXXIII. Part. II.

G g def-

descendit tous les jours au-dessous de la congélation, & remonta & resta très peu au-dessus.

Cet Hiver de 1740 n'eut point de ces jours doux pendant lesquels les Blés ne laissent pas de se fortifier & de pousser. Les allarmes, qu'une terre si nue avoit données, se dissipèrent pourtant un peu, lorsqu'après des jours d'Avril assez doux, mais moins chauds que ceux qu'on a quelquefois dans ce mois, on eut des preuves que les racines des Blés n'étoient pas péries; on vit avec plaisir des tapis verts étendus sur les champs. Mais le Proverbe qui veut, que *le mois d'Avril ne se passe pas sans épis*, fut démenti cette année, au moins aux environs de Paris; Mr. de Réaumur en chercha inutilement dans toutes ses promenades, & ce ne fut que le 15 Mai qu'il en trouva pour la première fois.

Le froid de cette année fut fatal aux Hironnelles, en ce qu'il les priva de la seule nourriture qui leur convient. Comme elles ignoroient apparemment ce qui se passoit ici, elles partirent trop tôt des Pais où elles s'étoient retirées, & à leur arrivée dans nos Climats elles ne trouvèrent ni Mouches, ni Moucherons, ce qui fit mourir de faim la plupart de celles qui étoient venues les premières. Fatiguées par des vols, qui ne les mettoient pas en état de prendre le petit Gibier nécessaire pour les faire vivre, elles tomboient à terre sans force, & périssoient faute de nourriture. Mr. de Réaumur en prit plusieurs à la main dans les Jardins de Charenton, à qui il ne restoit plus assez de force pour tenter de fuir. On en ramassa de même de mourantes ou de mortes dans bien des endroits de Paris

Paris & de ses environs, & elles n'eurent pas un meilleur sort dans bien des Provinces du Royaume. A Strasbourg on les voyoit tomber à toutes les heures du jour dans les Cours, dans les Jardins, & aux pieds des passans dans les rues. Il seroit curieux de savoir pourquoi ces Oiseaux ne moururent pas de faim en route, à moins qu'on ne suppose que les autres Païs qu'elles traversèrent avoient été plutôt peuplés de Mouches que la France.

Outre ces Observations faites à Paris & à Charenton, Mr. de Réaumur en rapporte plusieurs autres faites en différens endroits du Royaume de France, & dans les Païs étrangers, par des Observateurs attentifs, & qui méritent toute la confiance du Public. Nous ne rapporterons qu'une partie de celles qui ont été faites à Leyde avec beaucoup d'exactitude par Mr. le Professeur *Musschenbroeck*.

Le froid de l'Hiver de 1740 se fit sentir bien plus cruellement en Hollande qu'en France. Jamais on n'y en avoit senti un pareil. Le 11 Janvier il surpassa à Leyde celui qu'on avoit eu à Paris en 1709, puisque la liqueur du Thermomètre descendit ce jour-là à 16 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de la congélation. Ses autres effets furent proportionnés à celui qu'il produisit sur le Thermomètre. Mr. *Musschenbroeck* vit, en Février, de la glace qui avoit 26 pouces d'épaisseur, & il y en avoit eu de plus épaisse en Janvier. Le plus grand froid de Janvier se fit sentir à Leyde un jour plus tard qu'à Paris, & le plus grand froid de Février se fit sentir, le même jour, le 25, dans l'une & dans l'autre Ville.

ARTICLE XI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

D'EDIMBOURG.

ON débite ici *Pharmacopœia Collegii Regii Medicorum Edimburgensis*. In 8. Cette Pharmacopée, l'une des meilleures que nous ayons, paroît dans cette quatrième Edition, avec peu d'Additions, mais beaucoup de changemens. Puisque la Médecine, disent nos Auteurs dans leur Préface, se perfectionne tous les jours, & que la Pharmacie se délivre peu-à-peu de ses erreurs, il ne faut pas douter qu'il n'y ait suffisamment lieu d'augmenter & de réformer nos Pharmacopées.

DE LONDRES.

L'un de nos plus fameux Chirurgiens vient de publier & de dédier au Roi l'Ouvrage suivant : *The Method of treating Gunshot Wounds*; c'est-à-dire : *La Manière de traiter les Playes d'Armes à feu*. Par Jean Ramby, *Premier Chirurgien de Sa Majesté, & Membre de la Société Royale*. In 8. Quoique Mr. Ramby ne nomme en aucun endroit Mr. LeDran, qui nous a donné en 1737, un Traité sur la même matière, nous pouvons assurer que le premier n'est nullement Plagiaire. Il a voulu simplement communiquer au Public la méthode de guérir les Playes d'armes à feu, qu'il pratiqua l'année passée, pendant le cours de la Campagne, où il accompagna le Roi. Ainsi, au-lieu d'une Théorie complète & de détails circonstanciés, dont le Livre de Mr. LeDran est chargé, on trouve dans celui-ci

et quelques Réflexions générales, & plusieurs Histoires détachées. Mr. Ramby recommande, dans toutes les Playes d'armes à feu, des Saignées abondantes, des Bandages légers, & sur-tout l'usage du Quinquina. Ce Remède déjà employé (a) dans les Hémorrhagies, & dont Mr. Ramby s'est servi avec succès dans la cure de plusieurs Ulcères, lui a paru sur-tout d'un usage merveilleux dans les Playes d'armes à feu. Il prévient les Convulsions, qui suivent d'ordinaire les Blessures des Parties tendineuses; il arrête, ou du moins diminue les Excrétions trop abondantes de matières corrompues; & il corrige la contexture vicieuse des particules du Sang. Du reste, notre Auteur blâme beaucoup l'usage des Sondes, des Tire-balles, & des Ciseaux.

The Nature of an intermitting Fever, &c. C'est-à-dire: Considérations sur la nature des Fièvres intermittentes, où l'on explique la cause des divers Symptômes qui se succèdent, & de leur retour périodique, & où l'on établit la méthode la plus sûre & la plus raisonnable de les guérir. On rend raison des Cures, qui ont été faites par des Liqueurs spiritueuses, par des Acides, par des Charmes, par des Frayeurs, par des Emétiques, par des Cathartiques, par des Sudorifiques, & par des Bains tant froids que chauds. On montre ensuite pourquoi le Quinquina guérit en plusieurs cas, pourquoi il ne réussit pas en un plus grand nombre d'autres, & pourquoi il manque rarement, lorsqu'on le donne avec jugement, dans la vue de remédier aux préjugés de ceux qui sont prévenus contre ce Remède incomparable, &c. Par Simon Mafon de Cambridge. In 8.

L'Auteur du Livre suivant n'a pas peur apparemment qu'on lui applique le Proverbe: *Ne sutor ultra*

(a) Voyez les *Trans. Philos.* N^o. 426.

ultra crepidam. En effet, quoi de plus modeste que son titre? *A final Call to the Jews, &c.* C'est-à-dire: *Appel final aux Juifs, ou Explication de la promesse originale, où l'on répond d'une manière complète & satisfaisante à toutes les Objections, qui ont été, seront, on pourroient être proposées contre Christ.* Par Paul Lewis, Chirurgien. In 8.

Le Dictionnaire de la Bible du Père Dom Calmet, quelque bien reçu qu'il ait été de l'Eglise Romaine & de la Protestante, ne laisse pas que d'avoir, sur-tout pour cette dernière, divers défauts considérables. On en marque quelques-uns dans un Projet de souscription, qui vient de paroître pour un Ouvrage de la même nature. 1. Dom Calmet a suivi la Vulgate. 2. Quelque soin qu'il ait eu d'éviter les Controverses, sa qualité de Religieux Bénédictin & de Bénéficiaire de l'Eglise de Rome l'a obligé de toucher quelques sujets, dont l'Ecriture ne fait aucune mention. 3. Les Livres Apocryphes lui ont fourni plusieurs Articles. 4. Enfin, plusieurs de ces Articles sont chargés d'une érudition Rabinique, qui fait plus d'honneur au savoir de l'Auteur, qu'elle n'a d'utilité pour les Lecteurs. On a dessein d'éviter tous ces inconvéniens dans l'Ouvrage qu'on annonce. La Traduction du Titre, que nous allons tâcher de faire, suffira pour donner une idée du travail, ou du moins des promesses du nouvel Auteur. *A New Dictionary of Bible, &c.* C'est-à-dire: „ Nouveau Dictionnaire de la Ste. Bible, „ suivant la dernière Version Angloise, contenant „ dans un Ordre Alphabétique l'Explication Etimologique, Géographique, Chronologique, „ Historique, Biographique & Critique de tous les „ Noms propres & appellatifs, qui se trouvent „ dans les Livres Canoniques du Vieux & du „ Nouveau Testament, avec la manière de les „ pro-

„ prononcer en Anglois ; d'Interprétation la mieux
 „ fondée de tous les mots & de toutes les phra-
 „ ses, qui ont quelque difficulté ; des *Relaircissemens*
 „ sur la plupart des Textes de l'Ecriture,
 „ dont le sens dépend de quelque Coutume, Cé-
 „ rémonie , &c. dans les Articles auxquels ils se
 „ rapportent , & rassemblés à la fin de l'Ouvrage
 „ dans une Table, suivant l'ordre du Livre, du
 „ Chapitre & du Verset, que ces Textes ont dans
 „ la Bible ; une *Description* & une *Explication* de
 „ tout ce qui a rapport aux Pais , aux Monta-
 „ gnes , aux Rivières , aux Minéraux , aux Pier-
 „ res & aux Pierres précieuses , aux Végétaux ,
 „ aux Animaux , aux Hommes , aux Femmes ,
 „ aux Loix , aux Cérémonies , aux Coutumes ,
 „ &c. dont il est fait mention dans les Ecrits sa-
 „ crés ; pour l'usage des Lecteurs Anglois , & dans
 „ la vue de rendre la Parole de Dieu plus géné-
 „ ralement lue, entendue, & goûtée. Le tout est
 „ recueilli & compilé d'après les Auteurs, tant
 „ Anciens que Modernes, les plus estimés dans la
 „ Littérature Sacrée. Par *Roger Pickering*, Mini-
 „ stre du St. Evangile, & Membre de la Société
 „ Royale ". Cet Ouvrage remplira environ 220
 „ feuilles d'impression *in folio* , & on en distribuera
 „ tous les mois dix aux Soucrivans pour vingt sous.
 „ La première distribution se fera le 1 du mois de
 „ Mai prochain. L'Article d'*Aaron*, que *Mr. Pickering*
 „ a fait imprimer à la suite de son Projet, pour qu'on
 „ juge de l'exécution de son Plan , nous a paru éga-
 „ lement simple & judicieux. Point d'enflure de file
 „ ni d'érudition d'apparat.

„ Nos Libraires nous ont donné depuis peu divers
 „ nouveaux Recueils de Sermons. Ceux, dont on fait
 „ le plus de cas, sont des *Drs. Snapp & South*. Le pré-
 „ mier avoit fait imprimer dix Sermons de son vi-

vant; mais Mr. *Chapman* a cru faire plaisir au Public de lui en donner trente-cinq posthumes de la même main, qui, ajoutés aux dix premiers, remplissent trois Volumes in 8. Pour le Dr. *Soush*, on avoit déjà cinq Volumes de ses Sermons, & on vient d'en publier cinq nouveaux sur les Manuscrits de ce célèbre Prédicateur, qui sont entre les mains du Libraire, & qu'il offre de faire voir à ceux qui pourroient le souhaiter. Le stile & le tour des Sermons du Dr. *Soush* est si original, que cette précaution nous paroît superflue. Elle auroit, selon nous, été plus nécessaire, à l'égard de trois Sermons, qu'on a imprimés sous le nom du fameux Doyen *Swift*. Ils roulent sur les *Egards mutuels*, sur le *Témoignage de la Conscience*, & sur la *Trinité*. Tout y est extrêmement simple, & même négligé. Il est difficile d'y reconnoître la main de l'Auteur du *Conte du Tonneau*. Si ces Sermons sont de lui, nous croyons du moins pouvoir dire, qu'il ne les avoit pas destinés à l'impression, & qu'on n'eût pu jamais les lui arracher, que dans l'état d'enfance, où il est actuellement.

Medulla Ecclesie; The Doctrines of Original Sin, &c. C'est-à-dire: *La Doctrine du Péché originel, & de la Justification par la Foi & par le St. Esprit, exposée impartialement & démontrée clairement par les Homilies, les Articles, & les Liturgies de l'Eglise Anglicane, & confirmée par des Passages de l'Ecriture; avec des Réflexions, des Conséquences, & des Instructions annexées à chaque Article, &c.* Par Guillaume Hammond, Bachelier aux Arts, & ci-devant du Collège de St. Jean de Cambridge. In 8. Nous laissons aux Lecteurs à juger, s'il n'y a pas ici une petite transposition d'ordre, & si la Bible ne devoit pas du moins avoir le pas sur les Confessions de foi.

The Majesty, &c. of the Hebrew Language, &c. C'est-à-dire : *La Majesté, &c. de la Langue Hébraïque défendue, où l'on prouve, par une explication de la double ponctuation du Décalogue, que les Points Hébreux, tant Accens que Voyelles, sont du moins de même datte que la publication de la Loi, &c.* Sur la fin on donne sur les doigts au prétendu Déchifreur du Livre de Job (a), &c. Dans une Lettre à un Ami, composée de manière que les Lecteurs Anglois pourront être aussi bons Juges de cette Controverse, que s'ils savoient lire l'Hébreu. In 8. Ce dernier article trouvera, je crois, plus d'un incrédule.

Le Libraire, qui a acheté la Bibliothèque Harleienne (b), y ayant trouvé une prodigieuse quantité d'Ecrits rares & originaux, a pris le parti d'en faire un Recueil. En voici le titre : *The Harleian Miscellany.* C'est-à-dire : *Le Mélange Harleien, ou Recueil de Brochures & de Traités rares, curieux & intéressans, tant manuscrits qu'imprimés, qui ont été trouvés dans la Bibliothèque du feu Comte d'Oxford, avec des Notes Historiques, Politiques, & Critiques, une Table des Matières, & un Index Alphabétique.* Ce Recueil consistera en treize Volumes in 4. Les Pièces qui y entreront sont de divers genres, mais celles qui font le plus grand nombre roulent sur l'Histoire & sur la Politique. Elles viennent d'Ecrivains de tous les Partis & de tous les âges, depuis celui de la Réformation. On distribue toutes les semaines fix feuilles de ce Recueil pour douze sous. Il y en a déjà près de quatre Volumes d'imprimés.

Le septième Tome de l'*Histoire Universelle, depuis le commencement du Monde jusqu'à présent*, vient de

(a) Voy. *Bibl. Raif.* Tom. XXXII, pag. 224.

(b) Voy. Tom. XXX, pag. 224.

de paroître. Ce Tome, qui est divisé en deux Volumes, finit la période de l'Histoire Ancienne. Les Auteurs se sont apperçus en effet, que leur Histoire devoit d'un prix trop fort pour plusieurs de leurs Lecteurs. Ils ont donc pris le parti de réunir dans un Corps tout ce qui a rapport aux anciennes Monarchies, se reservant de travailler ensuite à l'Histoire Moderne. Ainsi tous les goûts seront satisfaits. Les personnes, pour qui l'Antiquité seule a des charmes, trouveront à se contenter dans les Volumes qui ont déjà paru; & ceux qu'on nous promet encore, contiendront les faits relatifs à l'établissement & aux progrès des nouveaux Royaumes, qui subsistent actuellement, & plairont ainsi aux Lecteurs, qui ne s'intéressent qu'à l'Histoire de leurs jours. Mais, pour revenir au septième Tome, il contient la suite de l'Histoire des *Carthaginois*, celle des *Numidiens*, des *Mauritains*, des *Gétules*, &c. des Peuples de la *Lybie*, des *Ethiopiens*, & des *Arabes*. Nos Auteurs passent delà aux Empires de *Nice* & de *Trébizonde*, dont ils décrivent la situation, l'origine, & la chute. Les anciens *Espagnols*, les *Germaines*, les *Bretons*, & ces Peuples du Nord, qui inondèrent & envahirent divers Pais de l'Europe, & qu'on désigne sous les noms de *Huns*, de *Vandales*, de *Visigots*, &c. paroissent ensuite. Enfin, on nous donne l'Histoire des *Ostrogots* & de leurs conquêtes en *Italie*. On trouve à la fin une Table générale des Matières contenues dans tout l'Ouvrage, & une Table Chronologique depuis le commencement du Monde jusqu'à l'année 1462 de l'Ere Chrétienne. Cette dernière est d'autant plus utile, qu'elle rassemble en quelque manière les Evénemens dispersés dans les Histoires particulières, que nos Auteurs ont faites des anciens Peuples. Au reste, ils se proposent

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 475.

posent de corriger les fautes, qui peuvent leur être échappées, & de perfectionner leur Histoire dans une nouvelle Edition, qu'ils comptent d'en donner, si l'approbation du Public pour un Ouvrage si estimable & si original en son genre ne se dément pas. Nous sommes redevables, disent-ils, de plusieurs Remarques curieuses à ceux, qui ont entrepris la Traduction de cet Ouvrage, & en particulier au Savant, qui le traduit en Hollandois. Non-seulement il nous a envoyé sa Traduction, à mesure qu'elle paroissoit en Hollande, il nous a de plus communiqué ses raisons, lorsqu'il a cru devoir différer de nous, sur quelques-uns de ces événemens obscurs & reculés, sur lesquels on ne peut offrir tout au plus que des conjectures probables, & où par conséquent chacun a un droit incontestable de publier & de défendre son opinion. Comme il nous a paru, que ces Mrs. ne se sont pas moins donné de soins que nous, pour se procurer les meilleurs secours, & pour consulter les Juges les plus éclairés de leur Nation & de leur connoissance, nous aurions cru leur faire tort, & en faire un plus grand encore au Public, si nous n'avions pas eu de grands égards pour leurs jugemens, sur des articles si épineux & si embrouillés.

The History of the Life and Reign, &c. C'est-à-dire: Histoire de la Vie & du Règne de l'Impératrice Catherine, contenant une courte Histoire de l'Empire de Russie, depuis sa fondation jusqu'à la mort de cette Princesse; avec un détail sur son Extraction, & sur sa conduite pendant la Vie de l'Empereur Pierre. Par Jean Mottley, Ecuyer. En 2 Volumes in 8. enrichis de Tailles douces. Le même Auteur avoit déjà fait imprimer, en trois Volumes de même format, la *Vie du Czar Pierre*.

Il n'arrive guère d'événemens remarquables en Angleterre, qu'on ne se hâte d'en publier des Histoires

476 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E

toires, ou fausses, ou du moins imparfaites. La
 té du Public fait cependant qu'on les débite; &
 que lorsqu'elle commence à se refroidir, qu'
 paroître les vraies relations, d'autant meilleur
 s'est donné plus de tems pour les perfec
 C'est ce qui vient d'arriver tout de nouveau
 de la fameuse Expédition du Chef d'Escadr
 On nous en a déjà donné trois ou quatre Re
 toutes défectueuses & toutes reçues avec
 A présent on nous en promet deux nouve
 ne tarderont pas à paroître, & qui sero
 supérieures aux précédentes. Comme chac
 les aura des avantages particuliers, nous fer
 de donner le titre de l'une & de l'autre.
and impartial Account, &c. C'est-à-dire
mal véritable & impartial d'un Voyage à la
Sud & autour du Monde, sur le Vaisseau l'
erion, commandé par le Chef d'Escadre Geo
son, où l'on raconte fidèlement tous les Ev
les plus importans de ce Voyage, depuis son co
ment en 1740, jusqu'à sa conclusion en 174
nemens qu'on a mis sur le papier, dans le t
me qu'ils sont arrivés. On y trouvera aussi
criptions Historiques du Chili, du Pérou, d
que, & de l'Empire de la Chine, de même
les des endroits où l'on a abordé, & diverses
ques occasionelles. On y a ajouté une Table
des Longitudes & des Latitudes, déduites
variations exactes, ou, (à leur défaut), des meil
vres imprimés & manuscrits pris aux Espagn
cette expédition; les Variations de la Boussole
tous le Voyage, les Profondeurs de l'Eau le lon
verses Côtes, & enfin plusieurs Observations
d'une Comète aperçue à la Mer du Sud, sur
du Mexique. Par Pascoe Thomas, Maître
thématiques sur le Centurion. In 8. La Pi

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 477

de l'Auteur forme un préjugé favorable pour son Ouvrage. Ajoutez à cela qu'il a fait plusieurs autres Voyages en Mer. D'un autre côté, on ne peut guère douter de l'exactitude de la seconde Relation qu'on nous prépare, & dont voici le titre. *An Account*; &c. C'est-à-dire: *Rélation de la dernière Expédition à la Mer du Sud, composée sur des Mémoires fournis par George Anson Ecuyer, Commandeur en Chef, & publiée sous sa direction, par Richard Walter, Maître aux Arts, Membre du Collège de Sidney-Sussex à Cambridge, & Chapelain du Vaisseau de Roi le Centurion, pendant cette Expédition.* In 8.

Voici un autre Voyage fait dans un Pays, qui nous est encore bien peu connu. *A new Voyage to Guinea*, &c. C'est-à-dire: *Nouveau Voyage de Guinée, où l'on décrit les Coutumes, les Mœurs, le Territoire, le Climat, les Habits, les Bâtimens, l'Agriculture, le Négoce, les Occupations, le Langage, les Rangs, les Habitations, les Divertissemens, les Mariages, & tout ce qui est remarquable parmi les Habitans de ce Pays. On y donne aussi la description des Animaux, des Minéraux, &c. qu'on y trouve, & l'on y raconte divers Incidens intéressans & dignes d'Observation, arrivés pendant les Voyages de l'Auteur dans ce grand Pays. Enrichi de Tailles douces gravées sur des dessins faits d'après Nature. Par Guillaume Smith, nommé par la Compagnie Royale d'Afrique, pour y mesurer leurs Etablissmens, & pour faire des découvertes.* In 8. C'est ici un Ouvrage posthume; & l'on s'en aperçoit assez par plus d'un endroit. Ce Voyage fut fait pendant les années 1726 & 1727. Comme l'Auteur ne le fit que pour arpenter les Côtes de l'Afrique Occidentale, ce n'est aussi que de ces Côtes qu'il fait la description, depuis le Cap Verd & la Rivière de Gambie jus-

jusqu'au Royaume de Juda. Ainsi les Païs, que Mr. Smith a parcourus, sont les mêmes que le Père Labat a décrits dans son *Voyage d'Afrique* & dans celui du Chevalier Des Marchais. En comparant leurs Relations, nous y avons trouvé une grande uniformité, ce qui ne confirme pas peu le témoignage de l'un & de l'autre de ces Auteurs.

Discours en Trade, &c. C'est-à-dire : *Discours sur le Commerce, & sur d'autres matières, qui y ont rapport, &c. composés à la requête de divers Membres du Parlement, & publiés pour le bien de tout le monde.* Par Jean Cary Ecuyer, Marchand de Bristol; Nouvelle Edition augmentée. In 8. L'Auteur paroît véritablement être animé d'un désir sincère de se rendre utile à son Païs. Il parle d'abord du Commerce en général, & en particulier de celui de l'Angleterre. Il passe ensuite aux diverses branches de ce Commerce, & propose divers projets, pour l'étendre & pour le rendre plus avantageux. Si notre Négoce étoit bien réglé, dit l'Auteur, nous deviendrions bientôt le Peuple le plus riche, & par conséquent le plus puissant de l'Europe.

Il s'en faut bien que nous ne jugions aussi favorablement des vues de l'Auteur d'un petit Ouvrage, qui paroît tous les mois, & qui est intitulé : *The female Spectator*; c'est-à-dire : *La Spectateur des Dames.* In 8. Il a déjà paru sept parties de cet Ouvrage. L'Auteur, qui se dit du Sexe, croit plaire à ses compagnes & les ramener au bon chemin, par des règles, que son expérience lui a suggérées, & par des exemples de vice, que son Siècle lui fournit. On trouve donc ici des Réflexions sèches & superficielles, & des Anecdotes scandaleuses plus propres à la malignité qu'à la vertu. Est-ce connoître les Dames que de supposer qu'un tel assemblage puisse être de leur goût?

B E R L I N.

Monfieur *Euler*, un des plus grands Mathématiciens de notre Siècle, après avoir quitté le séjour de Petersbourg pour celui le Berlin, vient de publier un Livre à l'occasion de la Comète, qui avoit paru dernièrement. En voici le Titre :

„ *Theoria Motuum PLANETARUM ET CO-*
 „ *METARUM*, continens methodum facilem ex
 „ aliquot Observationibus Orbis cum Planetarum
 „ tum Cometarum determinandi; una cum calcu-
 „ lo, quo Cometæ, qui annis 1680 & 1681, item
 „ que ejus, qui nuper est visus, motus verus in-
 „ vestigatur. Auctore *Leonhardo Eulero. Berolini*,
 „ in 4. pag. 187.

Mr. *Euler* demande seulement, qu'on lui donne trois Observations exactes de trois lieux, dans lesquels la Comète ou la Planète s'est trouvée en trois tems différens. Cela posé, il se croit en état de nous dire, si la Comète ou la Planète décrit une Ellipse approchante du Cercle, ou bien éloignée du Cercle, & combien de tems il faut à la Comète ou à la Planète pour achever son tour, & pour revenir au même endroit, dont elle étoit partie. Tout cela est démontré au long. Il applique cette Théorie aux Observations que le Chevalier *Newton* avoit faites sur la Comète, qui avoit paru en 1680, & conclut que son tems Périodique est de 170 ans. Il l'applique aussi aux Observations faites sur la Comète, que nous avons vue au commencement de cette année 1744, & montre que son tems Périodique est de plus de quatre Siècles.

Mr. *Euler* conjecture aussi, que les Comètes ne sont pas visibles, à moins qu'elles ne soient plus proches de la Terre que le Soleil; d'où il s'ensuit, que, quand même la Comète de l'année 1680 re-
 vicn-

viendroit en 1850, au même endroit, elle ne seroit pas visible aux habitans de la Terre, à moins que la Terre ne se trouvât alors à peu près au même lieu de son Orbite, où elle s'étoit trouvée en 1680. Cet Ouvrage est enrichi de Figures, & se trouve chez Mr. *Westsein* Imprimeur de ce Journal.

L'ACADEMIE ROYALE

*Des Sciences de cette Ville propose le prix suivant
pour l'année 1745.*

Le Roi notre Maître, toujours attentif à ce qui peut procurer l'avancement des Sciences & des Arts, ayant augmenté considérablement les Privilèges de l'Académie Royale de Berlin, & l'ayant mise en état d'assigner des récompenses aux Savans, qui se distingueront par des découvertes curieuses & intéressantes; l'Académie, pour répondre aux intentions & aux Ordres de Sa Majesté, propose un prix de cinquante Ducats en faveur de celui qui réussira le mieux à expliquer *la véritable cause de l'Electricité des Corps, & de tous les Phénomènes qu'on y a découverts jusqu'à présent.*

Le prix se distribuera dans l'Assemblée générale de l'Académie, qui se tiendra le 31 de Mai 1745, jour anniversaire de l'avènement du Roi au Trône. Les Savans de toutes les Nations sont invités de travailler sur cette matière. Il leur sera libre d'écrire en Latin, en Allemand ou en François, pourvu que le caractère soit bien lisible, sur-tout quand il y aura des Calculs Algébriques. Pour obvier à tout inconvénient, on les prie de ne pas mettre leur nom, mais seulement une Devise aux Pièces qu'ils fourniront, en y joignant, s'ils le jugent à propos, un
Billet

Octobre, Novembre & Décembre. 1744. 481

Billet cacheté, qui contiendra avec la Devise de la Pièce, le nom, les qualités, & l'adresse de l'Auteur. Ce Billet ne sera point ouvert, à moins que la Pièce n'ait remporté le prix. Les Pièces seront reçues jusqu'au 1 d'Avril 1745 inclusivement. Elles seront adressées ou remises, affranchies de Port, à Mr. *Faber*, Trésorier de l'Académie, qui en donnera son récépisse, où la Devise qui se trouvera au bas de la Pièce sera marquée, avec le Numero, selon l'ordre dans lequel elle aura été présentée.

Après que la Pièce, qui aura remporté le prix, aura été proclamée dans l'Assemblée générale du 31 Mai 1745, le Trésorier de l'Académie délivrera le prix, soit à l'Auteur même, soit à celui, qui se trouvera muni d'un récépisse, ou d'une procuration de sa part.

L E I D E.

Monsieur *Ducker* ayant quitté l'Université d'Utrecht, n'a pas quitté pour cela les Etudes: au contraire, non content de communiquer aux Savans des Notes de sa façon (témoin celles sur *Tite-Live*, dont on n'attend plus que le dernier Volume par les soins de Mr. *Drakenbourg*), il s'est aussi prêté aux sollicitations de ses Amis à revoir son Edition de *Florus*, qu'il avoit donné il y a 22 ans. A l'aide des nouveaux secours de trois MSS. de *Vossius*, & de l'Edition de l'année 1497, procurée à Venise par *Sabellius*, il a rectifié le Texte en quelques endroits, & augmenté les Notes par-tout, quoique cette seconde Edition, qui vient de paroître, soit environ d'une dixième partie moins volumineuse que la première, le Libraire ayant choisi pour cet effet un Caractère un peu plus petit dans le Texte & dans les Notes. A la fin de la Préface Monsieur *Ducker* justifie quelques Remarques, qu'il avoit faites

Tome XXXIII. Part. II. H h sur

sur le Style guindé de *Florus*, lesquelles avoient été attaquées en dernier lieu par le nouvel Editeur d'*Eschyle*.

A M S T E R D A M.

Le mérite de Monsieur DRIEBERGE, Professeur en Théologie parmi les Remontrans, étoit déjà fort connu dans les Provinces-Unies par ses Sermons sur l'Oraison Dominicale, par de savantes Notes sur l'Histoire des Juifs de Mr. *Prideaux*, & par d'autres Ouvrages; présentement il va se faire mieux connoître aux Etrangers par un Livre écrit en Latin sur les cinq fameux Articles, qui distinguent les Remontrans des Contreremontrans. En voici le Titre: JOANNIS DRIEBERGE *Theologia inter Remonstrantes Professoris de PRÆDESTINATIONE & Gratia* Liber. Amstelædami apud *Isaacum Tirion* 1744. in 4. pag. 254.

Quoique ce ne soit plus la mode de disputer sur ces articles dans les conversations, & de les faire entrer par-tout sans raison, néanmoins tout le monde est bien aise de savoir en abrégé, ce que le Parti a à dire pour la défense de sa cause. On trouvera ici de quoi se satisfaire. Car ce n'est pas un amas confus de passages de l'Ecriture, entassés les uns sur les autres avec autant de sécheresse que d'ostentation; on n'y lira pas non plus le jargon inintelligible de la Théologie Scholastique: au contraire, la clarté regne par-tout, autant que la matière le permet, les argumens sont poussés avec force, & les objections sont premièrement représentées avec toute la bonne foi possible, & ensuite examinées avec soin; on y remarquera aussi avec plaisir, (outre une digression Historique sur la question, si *Jésus-Christ* est mort pour tous les Hommes, ou seulement pour les Elus), des explications nou-

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 483

nouvelles & ingénieuses de quelques Textes.

S'il nous est permis de pressentir le gout du Public, sur le témoignage de ceux qui ont déjà lu ce Livre, nous avons tout lieu de croire, qu'on souhaitera avec empressement de voir bientôt un Système de Théologie tout entier, sorti de la même plume & écrit de la même manière; ce qui, comme nous l'espérons, déterminera notre Auteur à s'y prêter avec le même facilité, avec laquelle il a donné ce Traité séparé, pour épargner à ses Disciples la peine de transcrire ces Cahiers.

Wetstein débite actuellement les quatre premiers Volumes de *M. T. Ciceronis Opera cum delectu Commentariorum ex Editione Josephi Oliveti* (a). Cette nouvelle Edition aura IX Volumes, in 4. comme celle de Paris; &, de la manière qu'elle est dirigée & exécutée, on ne doute pas qu'elle ne gagne les suffrages de tous ceux qui l'examineront, en la confrontant même avec l'Original. L'arrangement des Notes qui se trouvent au bas des pages, où elles ont rapport, pendant qu'à l'Edition de France, on les a placées à la fin de chaque Tome, n'est pas le seul avantage de celle-ci: sans faire mention des autres changemens qui ont été faits, du consentement même de l'Auteur, on ose assurer que l'Ouvrage est extrêmement correct; il est outre cela à bien meilleur marché; & le Libraire en propose des conditions fort avantageuses pour ceux qui prendront actuellement ces quatre Tomes, en souscrivant pour les cinq autres, qui suivront successivement, & dans peu.

J. Catuffe vient de publier un petit Ouvrage, qui, si on doit s'en fier au Titre, nous apprend un mi-

(a) C'est l'Edition annoncée dans le Tome XXXII de cette Bibliothèque, pag. 231.

mistère , qui par l'augmentation du nombre des Initiés a augmenté de beaucoup la curiosité du Public. En voici le Titre: *L'Ordre des Franc Maçons trahi, & le Secret des Mopfes révélé.* Il est enrichi de figures , qui représentent les Loges , & les principales cérémonies de ces deux Ordres.

A R T I C L E XII. NOUVELLES ACADEMIQUES:

LISTE DES PROFESSEURS

de l'Académie d'ERLANG.

PROFESSEURS EN THEOLOGIE.

Messieurs *Germain Auguste Ellrod*, qui l'est aussi en Eloquence & en Poésie.

Joachim Ehrenfeld Pfeiffer.

Gaspard-Jacob Hush.

E N D R O I T.

Messieurs *Jean-Guillaume Gaden-Dam*, qui l'est aussi en Histoire.

André-Elie Rossman, aussi Professeur en Politique.

Jean Gottlieb Gonne.

Charles-Adolphe Braun.

Jean-Justin Schierschmid, qui enseigne aussi la Pneumatologie.

E N M E D E C I N E.

Messieurs *Jean-Frédéric Weisman.*

Casimir-Christophe Schmidt.

Matthias-George Pfann.

D. C. S. Gebauer.

Jean-Adam Hoffmann.

E N P H I L O S O P H I E.

Messieurs *Jacques-Guillaume Hoffman*, en Physique.

Mes-

Octobre, Novembre & Décembre, 1744. 485

Messieurs *Jean-Guillaume Poezinger*, en Mathématique, & Professeur Extraordinaire en Théologie.

Jean-Sigismond Kripner, en Langues Orientales, Professeur Extraordinaire en Théologie, Directeur & Chancelier de l'Université.

Mr. *de Superville*, Conseiller intime actuel de S. A.

Cette Université vient d'être fondée par S. A. S. *Fridéric Margrave de Brandebourg Barois*, à *Erlang*, Ville du Burggraviat de Nurenberg, à trois lieues de Nurenberg. L'inauguration s'est faite le 4 Novembre 1743, avec beaucoup de solennité, en présence de l'illustre Fondateur, des Députés des Universités voisines de *Wurzburg* & d'*Altorf*, des Magistrats, Pasteurs de la Ville, & d'un concours prodigieux de monde. La cérémonie commença dans l'Eglise par une belle Musique, après le Sermon on lut les privilèges accordés à l'Université par l'Empereur & par le Margrave, & sept Professeurs furent créés Docteurs en différentes Facultés; & à la fin on chanta le *Te Deum*. Au sortir de l'Eglise le Trésorier de l'Université jeta au Peuple assemblé dans les rues des Médailles frappées à la mémoire de cette Fête. Après cela tous les Professeurs eurent l'honneur d'être admis à la Table de S. A. S. Le jour suivant on fit la Promotion des Candidats Etrangers. Le troisième jour on soutint en Allemand des Thèses, dont le sujet avoit été choisi par S. A. R. Enfin un Poète fut couronné de lauriers.

Comme on se promet beaucoup de cette nouvelle Université, & qu'on y imprimera un Journal périodique, qui contiendra des Extraits de Dissertations & d'Observations, le Public aura le plaisir d'être instruit de tems en tems de ce qui se passera dans cette partie de la République des Lettres.

T A B L E

D E S

A R T I C L E S.

I.	M EMOIRES pour servir à l'Histoire d'un Genre de POLYPES , &c. par Mr. TREMBLEY.	243
II.	CONFORMITE'S des CEREMONIES Modernes avec les Anciennes , &c.	284
III.	HISTOIRE ROMAINE depuis la Fondation de Rome jusqu'à la Bataille d'Actium. Par Mr. CREVIER , pour servir de Continuation à l'Histoire de Mr. ROLLIN. Tome X.	313
IV.	INSTITUTIONS MILITAIRES de VE-GECE.	344
V.	TRAITE' de la GENERATION de l'HOMME, par Mr. GERIKE.	369
VI.	La VIE de CHARLES XII , Roi de Suede, par Mr. NORTBERG. Tome I.	393
VII.	OUVRAGES de B. CARYOPHILE sur les MARBRES ANTIQUES , &c.	412
VIII.	EXAMEN des DEFAUTS THEOLOGIQUES.	417
IX.	TRAITE' de la COMETE de 1743 & 1744, par Mr. J. P. LOYS de CHESEAUX.	444
X.	MEMOIRES de l'ACADEMIE ROYALE des SCIENCES. Année 1740.	454
XI.	NOUVELLES LITTERAIRES.	468
XII.	NOUVELLES ACADEMIQUES.	484

T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

A.

- A** *Dam*. Quel fut son étonnement & celui d'*Eve* à la naissance de leur premier Enfant. 371. Réflexions sur les connoissances qu'on lui attribue. 425, & *suiv.*
- Adlerfeld* (*Gustave*), Chambellan de *Charles XII*, Roi de Suède. Eloge de l'*Histoire Militaire* qu'il nous a donnée de ce Prince. 393, & *suiv.* Evénement qu'il a mieux développé qu'aucun autre Historien. 411
- Air*. Jusqu'à quel point il peut être condensé. 71. Rapport qu'il y a entre l'*Air* & la Flamme. 72
- Alcala* (le Duc d') est fait Viceroy de Naples. 200. Troubles qu'il apaise. 201, & *suiv.* Il empêche qu'aucune nouveauté ne s'introduise dans Naples pendant son Gouvernement. 208. Sa mort. 209. Sa grande capacité. *ibid.*
- Allemands*. Disposition qu'ils ont pour la Musique. 299
- Angoulesme* (*Isabeau d'*) est enlevée par *Jean Sans-terre* à son Epoux, le Comte de la Marche. 3. Voyez *Jean Sans-terre*.
- Armée*. Voyez *Troupes & Milices*.
- Arnaud* (Mr.), Docteur de Sorbonne, justifié contre de fausses accusations. 443
- Auguste*, Roi de Pologne. Ses guerres avec *Charles XII*, Roi de Suède. 399, & *suiv.*

B.

- B** *Acon* vouloit qu'on n'établît aucun Système qui ne fût fondé sur les expériences. 374
- Bains de Hercule*. Extrait de Dissertations sur ces Bains. 412
- Baudouin*, Empereur de Constantinople, cherche du secours à Londres. 13
- Bentinck* (Mr. le Comte de). Maison de Campagne de ce Seigneur, où Mr. *Trembley* a fait ses expériences sur les Polypes. 249, 255
- Birch* (Mr.), cité. 52
- Boerhaave* (*Herman*). Extrait de ses *Leçons Académiques*. 34, & *suiv.* Ses talens. 36. Idée de sa *Physiologie*. *ibid.* & *suiv.* Tens de sa mort. 40. Critiqué. 61

T A B L E

Boyle (Robert) . Extrait de ses <i>Oeuvres</i> . 51. Origine de la Famille. 53. Ses premières études. 54. Il est confié aux soins de Mr. <i>Marcombes</i> . <i>ibid.</i> Il se rend à Genève. <i>ibid.</i> Il voyage en Italie. <i>ibid.</i> Son retour à Genève, où il reste deux ans. 56. Il revient en Angleterre. <i>ibid.</i> Il s'applique à la Philosophie expérimentale. 57. Et à la Chymie. <i>ibid.</i> Jugement qu'il portoit des diverses Sectes de Philosophes. <i>ibid.</i> Sa modération en matière de Religion. <i>ibid.</i> Il invente la Pompe Pneumatique. 58. Pourquoi il refuse de s'engager dans l'Etat Ecclésiastique. 60. Il fait part au Public de ses découvertes. <i>ibid.</i> Corporation établie par son crédit. 63. Divers Ouvrages qu'il publie. 64, & <i>suiv.</i> Il se fait recevoir Docteur en Médecine à Oxford. 66. Il quitte Oxford pour venir à Londres, & passe le reste de sa vie chez sa Sœur la Vicomtesse de Ranelagh. 68. Il a une attaque de Paralytie. 71. Il étoit un des Directeurs de la Compagnie des Indes. 77. Intérêt qu'il prend au salut des habitans du Nouveau Monde. <i>ibid.</i> Acte de sa charité. 78. Il est attaqué de la Pierre. 80. Il perd une grande partie de ses Manuscrits. 85. Sa mort. 87. Son Testament. <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i> Son respect pour la Divinité. 88. Son Oraison funèbre par l'Evêque <i>Burnet</i> . <i>ibid.</i>	
Boze (Mr. de) . Sa Lettre sur une Médaille antique de Smyrne. 169	
Brienne (Gautier de) , Lieutenant de <i>Frédéric II</i> . Séjours qu'il reçoit de <i>Richard de Cornouaille</i> . 10	C.
Calendrier Romain . Histoire de sa réformation. 211, & <i>suiv.</i>	
Campeans . Voyez <i>Troupes</i> .	
Carnesecco (Pierre) est brûlé vif par ordre du Pape, pour avoir eu des liaisons d'amitié avec les Hérétiques d'Allemagne. 206	
Caryophile (B.) . Extrait de ses Ouvrages sur les Monumens antiques. 418	
Caryophilo (P.) . Extrait de ses Dissertations sur les Bains de <i>Hercule</i> . 412	
Cérémonies de l'Eglise Romaine comparées à celles des Payens . Extrait d'un Ouvrage sur cette matière. 284, & <i>suiv.</i>	
Charles (l'Aréthidne) , Roi de Naples, se rend de Bruxelles en Espagne. 186	
Charles II , Roi d'Espagne, succède à la Couronne. 222. Sa	

DES MATIERES.

- Sa mort.** 223. Son Testament en faveur du Duc d'Orléans. *ibid.*
Charlequin renonce au Gouvernement de l'Empire en faveur de Ferdinand son Frère. 196. Il envoie au Collège Electoral sa renonciation à l'Empire. *ibid.* Il se retire dans la Ville de Gand. *ibid.* Il s'embarque pour l'Espagne, & se retire en Estramadure. *ibid.* Sa mort. *ibid.*
Cicéron. Motif qui le porta à fixer son domicile à Rome. 338. Accusé de vanité. 339. Jugement sur ce défaut. *ibid.* Réflexion sur la remarque de ce grand Orateur, que le Peuple Romain étoit moins sensible à ce qui frapoit les oreilles, qu'à ce qui agissoit sur les yeux. 341. *Et suiv.*
Comète. Extrait d'un Traité de la Comète qui a paru en 1743 & 1744. 444. *Et suiv.* Augmentation de sa lumière. 448. Queues des Comètes. 449. Les Comètes sont des Planètes différentes des autres à plusieurs égards. 451.
Crévier (Mr.), Professeur de Rhétorique au Collège de Beauvais, Auteur du Tome X de l'Histoire Romaine de Mr. Rollin. 313. Extrait de cet Ouvrage. *ibid.* *Et suiv.* Voyez Histoire Romaine.
D.
Disciplinans. Scène burlesque qu'ils représentent aux Processions. 305. *Et suiv.*
E.
Esprits animaux. Conjectures sur leur nature. 342, 343. Etna, ou Mont-Gibel. Description de cette Montagne de Sicile. 114. Conflagrations les plus remarquables qui y sont arrivées. 115
F.
Folkes (Mr.), Président de la Société Royale de Londres. Expériences qu'il fait sur les Polypes. 253
François Premier, Roi de France. Motifs qui le déterminèrent à porter la guerre dans le Royaume de Naples. 265
G.
Arfen (Mr.). Ver singulier qu'il a découvert. 266
Gebauer (George Chrétien). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur. 3. *Et suiv.* Son Eloge. 4
Gerike (Mr. Pierre), Docteur en Médecine, Professeur en Chimie, &c. Extrait de son Traité de la Génération de l'Homme. 369. *Et suiv.* Examen d'un Sentiment proposé par cet Auteur. 393. *Et suiv.*
Guerre. Ce que c'est que la Science de la Guerre. 343
Pourquoi on ne trouve pas à redire qu'on enseigne
H h 5 pa

T A B L E

publiquement la manière de faire la guerre. *ibid.* La guerre regardée comme un mal inévitable & nécessaire. 345, 346. Si les Ouvrages où l'on enseigne l'Art de la guerre peuvent être utiles. 347. Voyez *Trompes*, *Milices*.

II

Haller (Mr. Albert), Professeur de l'Université de Göttingue. Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur. 14, & *suiv.* Il étudie à Leyde sous Mr. Boerhaave. 39. Idée de ses Remarques sur les *Leçons* de Mr. Boerhaave. 40, & *suiv.* Découverte qu'il fait, & qui avoit échappé à d'habiles Anatomistes. 49

Hausvre (Madame l'Electrice d'). Expérience curieuse faite sous les yeux de cette Princesse. 314

Herrenschwand (Mr.), Docteur en Médecine. Découverte qu'il a faite d'un Spécifique contre le *Solitaire* ou *Ver plat*. 280, & *suiv.* Lettre qu'il écrit, à ce sujet, à Mr. le Docteur Tronchin. 281. Motifs qui devoient l'engager à communiquer son Remède au Public. 283. Voyez *Solitaire*.

Histoire Universelle, &c. d'une Société de Gens de Lettres. Extrait du Tome V de cet Ouvrage. 110

Hiver. Année du grand Hiver. 465. Du long Hiver. *ibid.* Ce qu'il y a eu de remarquable dans ces deux Années. *ibid.* & *suiv.*

Hovius (Mr.), Docteur en Médecine, donne à deux Malades le Remède de Mr. Herrenschwand pour détruire le *Solitaire* ou *Ver plat*, & est témoin de l'heureux succès de ce Remède. 282. Il conserve un de ces Vers. 283. Voyez *Solitaire*.

I

Juifs (les) accusés d'avoir martyrisé un Enfant à Lincoln en 1255. 13. On les sauve d'un massacre général. *ibid.* Pourquoi ils ont rejeté l'Evangile. 29, & *suiv.*

L

Leeuwenhoek. Découverte qu'il fait de petits Vers dans le Sperme humain. 376

Leibnitz. Son sentiment sur l'origine des Ames. 153. Prétend qu'on ne trouvera jamais deux feuilles semblables. 314

Loannette (Jules) est brûlé vif par ordre du Pape, pour avoir eu des liaisons d'amitié avec les Hérétiques d'Allemagne. 206

Lyonnes (Mr.). Ses rares talens. 249. Son éloge. 250. Son sentiment sur la Génération. 379, 389

Mact-

DES MATIÈRES.

- M.
- M***Addoine*. D'où pouvoit venir la quantité prodigieuse de Chevaux qu'on trouvoit dans ce Pais sous les anciens Rois. 121. Voyez *Macédoniens*.
- Macédoniens*. Affection qu'ils avoient pour leurs Rois. 123. Education de leurs Enfans. 124. Leur ignorance en fait de Marine, & d'où elle provenoit. 124. Leur Discipline Militaire. 125, & suiv. Voyez *Macédoine*.
- Messe*. Scène plaisante qu'on fait représenter aux Prêtres qui disent la Messe. 295, & suiv.
- Middleton* (Mr. *Conyers*). Lettre de cet Auteur. 284.
- Morand* (Mr.). Son Mémoire sur les Remèdes de Mlle. *Stephens* pour la Pierre. 460, & suiv.
- Mouvement perpétuel*. Si on a démontré son impossibilité. 448
- Munch-bausen* (Mr. de), Ministre d'Etat de Sa Majesté Britannique pour l'Electorat d'Hanovre. Ses travaux pour le progrès des Sciences. 5
- Musique*. Jugement sur l'usage de chanter dans l'Eglise en Musique. 297, & suiv. Cet usage condamné par un Protestant. *ibid.* Si on peut le justifier par l'exemple de *David*, par celui de *Bèze* & de *Marot*, qui ont traduit les Pseaumes en Vers, que l'on chante aujourd'hui en Musique dans les Eglises Réformées. 298, 299.
- Mussard* (Pierre), Auteur des *Conformités des Cérémonies modernes avec les anciennes*. 287. Temps & lieu de sa naissance. *ibid.* Ses talens. *ibid.*
- N.
- N***aples*. Extrait du quatrième Volume de l'*Histoire de Naples* par Mr. *Giannone*. 134, & suiv.
- Noëtilque adrienne*. Ce que c'est. 79
- Norberg* (Mr. *George*), Docteur en Théologie, &c. Extrait de sa *Vie de Charles XII*, Roi de Suède. 393
- O.
- O***livarez* (le Comte-Duc d') gagne la confiance de *Philippe IV*, Roi d'Espagne. 218. Hauteur & fierté avec laquelle il se comporte. 219. Plainte contre lui. *ibid.* Il est disgracié. 220. Sa mort. 221
- P.
- P***acheco* (le Cardinal) est fait Viceroi de Naples après la mort de *Don Pierre de Tolède*. 193
- Papin* (Mr.) vient en Angleterre. 80. Sa Pompe. *ibid.*
- Paikul* se sauve de Suède, & va s'offrir au Roi *Auguste*. 398, 399
- Pd.

T A B L E

<i>Péninsule</i> . Scène qu'ils représentent en Espagne & en Italie.	305, & suiv.
<i>Philippe</i> , Prince d'Espagne & ensuite Roi de cette Monarchie sous le nom de <i>Philippe II</i> , part d'Espagne pour l'Angleterre. 194, 195. Son mariage avec <i>Marie</i> , fille aînée de <i>Henri VIII</i> . <i>ibid.</i> Il succède à <i>Charles</i> son Père. 196. Comment il gouverna ses Etats. <i>ibid.</i> Il perd la Reine sa Femme. 199. Il fait la Paix avec <i>Henri II</i> , Roi de France. 200. Il fait exécuter les Décrets du Concile de Trente dans tous les Royaumes. 204. Il abandonne le soin du Gouvernement. 210. Sa mort.	211
<i>Philippe III</i> , Roi d'Espagne, néglige le soin du Gouvernement de ses Etats. 217. Sa mort.	<i>ibid.</i>
<i>Philippe IV</i> , Roi d'Espagne. Temps & lieu de sa naissance. 218. Décadence de la Monarchie d'Espagne sous son règne. 218. Sa mort.	222
<i>Physique</i> . Combien il reste de découvertes à faire dans la Physique.	435
<i>Pierre</i> (la). Voyez <i>Stéphens</i> (Melle).	
<i>Polybe</i> , recommandable pour sa véracité & sa pénétration.	125
<i>Polypes</i> . Idée générale d'une des plus admirables propriétés de ces Insectes. 243, & suiv. Temps de leur découverte par Mr. <i>Trembley</i> . 255. Leurs diverses Espèces. 256, & suiv. 261, & suiv. De quelle manière ils faisoient leur proie. 263, & suiv. De quoi ils se nourrissoient. 265. Quelle est la cause de leur couleur. 267, & suiv. De quelle manière ils multiplient. 270. Comment les jeunes Polypes se séparent de leurs Mères. 271. Ouverture de communication entre l'estomac de la Mère & celui de son Petit. <i>ibid.</i> La peau des Petits n'est qu'une continuation de celle de la Mère, & ces Petits ne sont que des espèces de Rejettons. 272. Guerre entre les Petits & la Mère, dans le temps même qu'ils lui sont encore attachés. <i>ibid.</i> Grande fécondité des Polypes. <i>ibid.</i> & suiv. Un jeune Polype, qui est encore attaché à la Mère, peut avoir lui-même des Petits. 273. Mère qui porroit sa troisième Génération. <i>ibid.</i> Causes qui contribuent à la fécondité de ces Insectes. <i>ibid.</i> Expériences faites sur des Polypes coupés transversalement. 274. Un Polype peut être divisé en cinquante parties, & chacune de ces cinquante parties peut devenir un Po-	Po.

DES MATIERES.

Polype parfait. 275. Expériences faites sur des Polypes coupés longitudinalement. 276. Manière de former des Hydres à plusieurs têtes & à plusieurs queues. 277. Manière de retourner le Corps d'un Polype, tout comme on retourne un Sac, un Bas, un Gant, en sorte que la superficie intérieure de la peau devienne la superficie extérieure, & que l'extérieure devienne l'intérieure. 278. Comment ces Polypes retournés se déretournent. *ibid.* Les Polypes embrochés avec une soie de Porc mangent & multiplient, comme si rien ne les incommodoit. *ibid.* En quoi on peut comparer les Polypes au *Solitaire* ou *Ver plat*. 279. Voyez *Solitaire*.

Frank (Mr.). Dessins de sa façon.

249

R.

Réaumur (Mt. de). Ses expériences sur les Polypes. 252, 253
Religion. Voyez *Théologie*.

Richard, Comte de Poitou & de Cornouaille. Extrait de la *Vie* & des *Faits mémorables* de ce Prince. 3, & *suiv.* Pendant combien de tems il a gouverné l'Empire. 4. Son origine. 5. Tems de sa naissance. 6. Il est envoyé en Gascogne, & pourquoi. *ibid.* Il bat les François au Siège de Riol. *ibid.* Il se brouille avec le Roi son frère. 7. Il se reconcilie. *ibid.* Ses mariages. *ibid.* Son amour pour le Clergé. 8. Il se croise, & part pour l'Orient. *ibid.* Son arrivée à Prolémaïs. 9. Il répand l'effroi parmi les Sarasins. *ibid.* Il assiste *Gautier de Brienne*, & lui remet Ascalon. 10. Il quitte la Palestine, après y avoir rétabli la Paix. *ibid.* Il se rend en Sicile, & pourquoi. *ibid.* Son arrivée à Londres, & réception qu'on lui fait. 11. Il fait briller ses talens dans une Guerre contre les François. *ibid.* Il fonde l'Abbayé de Hayles. 12. Il épouse, en secondes Noces, *Saïche de Provence*. *ibid.* Effets de sa dévotion. 13. Sa magnificence, & ses dépenses extraordinaires. 14. Sources de ses richesses. *ibid.* & *suiv.* Il est nommé Régent d'Angleterre pendant l'absence du Roi son frère. 15. Il est accusé d'avoir apauvri l'Angleterre. 16. Il accepte l'Empire. 20. Son arrivée en Allemagne. *ibid.* Tems auquel il fut couronné à Aix la Chapelle. *ibid.* Comment il récompensa ceux qui avoient travaillé à son élection. *ibid.* Son retour à Londres. 21. Il revient en Allemagne, où il convoque une Diète. 22. Il est fait prisonnier dans une Guerre Civile

ca

T A B L E

en Angleterre. 24. Il recouvre sa liberté. *ibid.* Quatrième Voyage qu'il fait en Allemagne, & ce qu'il y fit. 26. Il devient amoureux de *Beatrice de Falkenstein*, & se marie avec elle. 27. Dénombrement des Princes qui ont reconnu *Richard* pour Roi des Germains. 31

Rome. Siège de cette Ville. 330, & *suiv.* Carnage qui s'y fait. 334

S.

SHaw (Mr.), Médecin de Londres, cité. 32

Schley (Mr. *van der*), habile Graveur. 248

Solitaire ou *Ver plat*, Insecte qui croit dans le Corps de l'Homme. 279. Ce qu'il a de commun avec les Polypes. *ibid.* Voyez *Polypes*. Conjectures sur la formation. *ibid.* Deux Lettres sur un Remède spécifique pour détruire ce Ver, l'une de Mr. *Trouchin* & l'autre de Mr. *Herrenschwand*. 280, & *suiv.* Heureux succès de ce Remède donné par Mr. *Hovius* à deux Malades atteints de ce Ver. 283

Stéphens (Melle). Examen de ses Remèdes pour la Pierre. 460

Swedenborg (Emanuel). Extrait d'un Ouvrage de cet Auteur, intitulé : *Economie du Règne Animal*, &c. 135, & *suiv.*

Swieten (Mr. *van*). Ouvrage de cet Auteur, & jugement qu'on en porte. 6

Sydenham dédie un Ouvrage à Mr. *Boyle*. 6

T.

Teinture des Etofes. Mémoire sur la Théorie Chymique de la Teinture des Etofes. 438

Théologie. Extrait d'un Livre intitulé : *Examen des Défauts Théologiques*, &c. 417. Réflexions sur les sentiments de l'Auteur de cet Ouvrage. *ibid.* & *suiv.* S'il est facile de concilier les Catholiques avec les Protestans. 418, & *suiv.* Quelle est la règle de foi des Chrétiens. 421. Qui sont ceux d'entre les Chrétiens qui pensent le plus sainement de leur Religion. 422. Défauts Théologiques qui viennent de l'état présent de l'Esprit humain. 424, & *suiv.* Défauts qui ont leur source dans les Systèmes Philosophiques. 429, & *suiv.* Défauts par lesquels les jeunes Théologiens viennent à recevoir des Opinions pour Dogmes. 431, & *suiv.* Peu de fondement des préjugés contre les Ecrits des Protestans. 437, & *suiv.*

Théologie

DES MATIÈRES.

Théologiens. Voyez *Théologie*.

Thermomètre. Observations du Thermomètre faites en 1740, en divers endroits. 464, & *suiv.*

Thoms (Mr. le Comte de). Sa Réponse à une Lettre de Mr. de Boze sur une Médaille antique de Smyrne. 169, & *suiv.*

Tolède (Don Pierre de), Marquis de Villefranche, est fait Viceroi de Naples. 187. Son départ de Ratisbonne pour Naples. 188. Applaudissement avec lequel il est reçu. *ibid.*

Trembley (Mr. Jean), Ancien Syndic de la Garde de la République de Genève. 248. Son mérite. *ibid.*

Trembley (Mr. A.), de la Société Royale. Extrait de ses *Mémoires pour servir à l'Histoire d'un Genre de Polypes d'eau douce*, &c. 243, & *suiv.* Son éloge. 248

Trenchin (Mr. J), Docteur en Médecine, & l'un des Inspecteurs du Collège de Médecine d'Amsterdam. 280. Eclaircissement qu'il donne à l'occasion d'un Remède spécifique contre le Solitaire ou *Ver plat*. 280. Il conserve un de ces Vers. 283. Voyez *Solitaire*.

Trou Ovale, ou *Trou de Botah*. Remarques sur ce Trou. 47, & *suiv.*

Troupes. Examen de cette question: S'il est plus avantageux de pointer que de fabriquer. 356. Moyens de conserver la santé dans les Armées. 357, & *suiv.* Règles à suivre dans le choix qu'on fait des Soldats. 359, & *suiv.* Comment on doit mettre une Armée à couvert des insultes de l'Ennemi. 361. Manière de camper. 363. Machines qui étoient autrefois en usage pour l'attaque des Places. 364. Usages des Mines. *ibid.* & *suiv.*

V.

Végèce. Extrait de ses *Institutions Militaires*. 344, & *suiv.* Eloge de cet Ouvrage par le célèbre Montecuculi. 348. Et par le Chevalier de Folard. 349. Remarques sur cette nouvelle Traduction, & avantage de cette Edition sur les précédentes. 351, & *suiv.* Particularités qui regardent Végèce. 352, & *suiv.*

Villiers (l'Abbé de). Sa passion contre ceux qu'il traite d'Hérétiques. 458

Voltaire (Mr. de). Sentiment qu'on lui attribue sur la nature de l'Ame. 1360

W.

Winslow (Mr.) Mémoire de cet Auteur. 456

C A T A L O G U E

Des nouveaux Ouvrages Latins, qui se trouvent chez WETSTEIN.

- A**lpini (Prosperi) *Medicina Egyptiorum*, ac Liber de Balsamo & Rhapontico, ut & Bontii *Medicina Indorum*, 4. Editio nova, Lugd. Bat. 1744.
- Synkershoek** *Questionum Juris privati Libri quatuor*, 4. Lugd. Bat. 1744.
- Caryophili** *Opuscula de Marmoribus antiquis*, ac *Dissertationes de Thermis Herculanis*, 4. Traj. ad Rhea.
- Ciceronis** (M. T.) *Opera cum selectis Commentariis*, ex Editione Josephi Oliveti, Tomi quatuor priores, 4.
- Drieberge** (Joannis) de *Prædestinatione & Gratia Libera*, 4. Amstelæd. 1744.
- Euleri** (Leonardi) *Methodus inveniendi Lineas curvas*, 4. cum figuris, Genevæ. 1744.
- *Theoria motuum Planetarum & Cometarum*, 4. cum figuris, Berolini. 1744.
- Flori** *Epitome Rerum Romanarum*, cum Notis integris & selectis Variorum, ex Editione Dukeri, Editio auctior & emendatior, 8. Lugd. Bat. 1744.
- Heineccii** (Jo. Gottl.) *Antiquitatum Romanarum Jurisprudentiam illustrantium Syntagma*. Editio nova emendatior, 8. Traj. ad Rhen. 1744.
- Kemmerichii** *Introductio ad Jus Publicum Imperii Romano-Germanici*, 8. Lipsiæ 1744.
- Palladii** de *Febribus* concisa *Synopsis Græce & Latine*, accedunt *Glossæ Chemicæ & excerpta ex Poëtis Chemicis*, 8. Lugd. Bat. 1744.
- Sandellii** *Historia Succinorum corpora aliena involventium & Naturæ opere pictorum & calatorum*, ex Regiis Augustorum Cimeliis, Dresdæ conditis, xii incisulorum, Fol. cum figuris. Lipsiæ.







